

BULLETIN INTÉRIEUR
DE L'ASSOCIATION
PSYCHANALYTIQUE
DE FRANCE

DOCUMENTS
&
DÉBATS



N° 97
Décembre 2018

DOCUMENTS & DÉBATS
est un bulletin intérieur de l'APF.
Sa diffusion est réservée même par voie de citation.
Toute diffusion ou commercialisation surajoutée peut impliquer des poursuites.

DOCUMENTS & DÉBATS est placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.

La réalisation des numéros est confiée à : Adriana Helft avec Yvette Dorey, Caroline Giros Israël, François Hartmann, Catherine Rodière Rein.

SOMMAIRE

DÉBATS DU SAMEDI

- Samedi 14 octobre 2017

| | |
|--|----|
| La brutalité du fait : <i>Jenny Chomienne Pontalis</i> | 6 |
| Refusement et transfert : <i>Éric Jaïs</i> | 12 |
| Discussion des conférences : <i>Miguel de Azambuja</i> | 13 |

- Samedi 3 février 2018

| | |
|--|----|
| Penser avec Bion quelques objets de la méthode psychanalytique : <i>Martin Recca</i> | 22 |
| De la sérendipité en psychanalyse : <i>Didier Houzel</i> | 32 |

- Samedi 17 mars 2018

| | |
|--|----|
| Entre doute et exigence : <i>Sylvie de Lattre</i> | 40 |
| Discussion de la conférence de Sylvie de Lattre : <i>Éric Flame</i> | 47 |
| Ni tout à fait le même, ni tout à fait un autre : <i>François Hartmann</i> | 49 |
| Discussion de la conférence de François Hartmann : <i>Éric Flame</i> | 56 |

- Samedi 26 mai 2018 - ARCC SUR L'INTERPRÉTATION

| | |
|---|----|
| L'écho du malentendu : <i>Jocelyne Malosto</i> | 60 |
| Variations sur l'interprétation analytique : <i>Brigitte Eoche-Duval</i> | 66 |
| L'artiste et le psychanalyste. Qui interprète qui ? : <i>Vladimir Marinov</i> | 71 |
| Interpréter, de l'analyste à l'historien de l'art : <i>Jean-H. Guégan</i> | 79 |

- Samedi 13 octobre 2018

| | |
|---|----|
| La plasticité de la mémoire psychanalytique : <i>Anne Robert Pariset</i> | 86 |
| Destins psychiques de l'analyste en séance : <i>Élisabeth Cialdella Ravet</i> | 92 |

ENTRETIENS DE PSYCHANALYSE

- 9 et 10 juin 2018 : *Le détour*

| | |
|--|-----|
| Introduction : <i>Dominique Suchet</i> | 100 |
|--|-----|

| | |
|---|-----|
| Les détours sont les voies (<i>Die Umwege sind die Wege</i>) : <i>Françoise Coblenz</i> | 103 |
| Discussion de la conférence de Françoise Coblenz : <i>Dominique Suchet</i> | 111 |
| La vie est un détour, l'analyse aussi : <i>Jacques André</i> | 113 |
| Discussion de la conférence de Jacques André : <i>Dominique Suchet</i> | 119 |
| Tours et détours du déplacement : le transfert latéral : <i>Luis-Maria Moix</i> | 121 |
| Discussion de la conférence de Luis-Maria Moix : <i>Dominique Suchet</i> | 130 |

JOURNÉE DES MEMBRES SAMEDI 17 NOVEMBRE 2018

| | |
|--|-----|
| Introduction : <i>Leopoldo Bleger</i> | 134 |
| La psychanalyse et la cité : <i>Monique Selz</i> | 136 |
| La psychanalyse au temps de l'anthropocène : <i>Jean-Michel Hirt</i> | 143 |

NEW MEMBERS SEMINAR, 7-10 JUILLET 2018

| | |
|---|-----|
| Compte-rendu : <i>Mi-Kyung Yi</i> | 152 |
|---|-----|

JOURNÉE DE BORDEAUX SAMEDI 24 NOVEMBRE 2018 : LIBRE ASSOCIATION

| | |
|---|-----|
| Introduction au thème de la rencontre Libre association : <i>Hervé Balondrade</i> | 154 |
| Les affects et les mots : <i>Catherine Chabert</i> | 158 |
| Résistances : <i>Pascale Franques</i> | 164 |
| D'incidences en indices : <i>Jean-Philippe Dubois</i> | 175 |

L'APF INVITE À LYON - 29 NOVEMBRE 2018

| | |
|---|-----|
| « Autour de Winnicott : Entre destructivité et créativité ». Invité René Roussillon, discutantes Élisabeth Cialdella Ravet et Hélène Do Ich. | |
| Délivrance : <i>Hélène Do Ich</i> | 186 |
| La filiation de Winnicott avec Freud selon René Roussillon : <i>Élisabeth Cialdella Ravet</i> | 190 |
| CONSEIL, INSTITUT, COMITÉS ET LISTE DES MEMBRES DE L'APF | 193 |

Débats du samedi
Samedi 14 octobre 2017

La brutalité du fait

Jenny Chomienne Pontalis

Les objets de la méthode psychanalytique, thème presque cartésien ou kantien qui m'a surprise par son aspect épistémologique, mais aussi un peu inquiétée comme s'il me contraignait à reprendre mes études dites « classiques ».

Pendant quelques semaines, seuls me venaient à l'esprit les mots « Discours de la méthode » ou la citation si belle de Kant « La loi morale en moi, le ciel étoilé au-dessus de moi ».

Il faut dire que c'était l'été...

La nuit tombant plus vite, je me suis posé quelques questions préliminaires qui nous occupent tous depuis longtemps et que cet exposé ne résoudra pas... Mais elles demeurent et restent en arrière-plan dans toute écoute, dans toute décision d'un dispositif à mettre en place ou d'une recherche à transmettre.

La méthode psychanalytique est-elle affadie en face-à-face compte tenu d'une plus grande difficulté pour le patient à associer librement et pour nous-mêmes, à laisser flotter notre attention ?

Est-elle détournée dans les situations de jeu et d'écoute de l'enfant par la préoccupation thérapeutique particulière qu'inspire à l'analyste la construction du Moi de l'enfant, préoccupation que l'on pourrait appeler « parentale primaire » ou « pédagogique » ?

Plus encore, cette méthode, en tant qu'elle est déterminée par ses objets de recherche – le fantasme sexuel infantile et la place déterminante du complexe d'Œdipe – ne peut-elle se montrer fructueuse lorsqu'elle s'étend, dans la conscience de ses limites, à l'histoire des civilisations, aux mythes, aux religions, à la criminalité, aux guerres, aux conflits entre les classes, entre les sexes ?

La seule chose acquise étant que cette méthode ne doit jamais être utilisée avec notre entourage !

Et les objets ?

Faut-il les entendre comme objets de recherche ? Ou objets d'amour tant notre parcours analytique et nos transferts nous y attachent !

Ou encore plus cliniquement, devons-nous les comprendre comme les objets produits, surgis à chaque séance, surtout quand ils sont détachés du tout, « miettes » nous dit Freud, objets qui se présentent à la surface psychique de façon toujours imprévisible.

Ainsi, ce patient chaleureux, empathique jusqu'à en être parfois envahissant, qui me parle toujours comme s'il me connaissait depuis longtemps, qui me protège, qui me nourrit, entame un matin sa séance avec un ton inquiétant et non dénué d'agressivité : « Avez-vous déjà été piquée par un poulpe ? »

Ou encore cette petite fille anxieuse, assez taquine et séductrice qui dessine calmement, avec soin un château fort entouré d'eau, remplie de crocodiles, avec ses tours et, en haut de l'une d'elles, la chambre des parents ; subitement elle s'arrête, me regarde, change de voix, prend un timbre fort et rauque : « Toi, attention c'est interdit d'aller dans cette chambre » et là on ne plaisante plus !

Ces ruptures d'ambiance, de rythme, de voix, d'adresse, indices du travail silencieux d'un transfert ambivalent, non interprétable dans ce temps premier, ne doivent cependant pas être laissés inaperçus nous dit Freud dans les *Écrits techniques*, sinon le caractère excessif du transfert négatif pourrait balayer les résultats acquis.

Mais nous pourrions dire alors que tous les objets présents dans la séance – et surtout les plus insignifiants – deviennent objets de la méthode dans la position d'attention flottante ; il serait redoutable de les fixer ou même de les trier.

Silences souvent nécessaires, attente et patience, accueil des pensées incidentes, Freud nous le suggère, mais il nous rappelle aussi par ses métaphores plus guerrières que le combat contre les résistances impose non seulement le tact, mais aussi une stratégie de l'analyste, un analyste qui a des visées et qui a la tâche de conduire la cure et d'interpréter.

La formule «Objets de la méthode» prise dans son entier si l'on insiste sur le « de », atteste en effet du lien indissoluble entre les objets de la jeune science et la méthode qui les fait surgir.

Revenons aux questions de *l'Analyse profane* : au cours d'une cure que se passe-t-il ? « Ils parlent ensemble à une certaine heure de la journée ».

Mais, « à quoi ça sert ? » demande l'interlocuteur naïf mais, en fait, rusé.

« À faire surgir ce qui est caché à l'autre et à soi », répond calmement Freud.

Nouvelle interrogation : « Mais alors, ça doit durer très longtemps ? »

Ce à quoi Freud répond avec humour : « Un charme aussi lent perd de son caractère merveilleux ».

Oui, le charme des premiers transferts, la séduction du rêve, l'enveloppe de la parole libérée seront mis à mal dans la cure pour que le patient tente de liquider le transfert, le complexe d'Œdipe en se confrontant à l'angoisse de castration.

Mais comment l'analyste, par le travail personnel qu'il a effectué, par ses contrôles, peut-il se détacher du merveilleux qui l'a aussi conduit à cette place ; comment supportera-t-il les attaques que subit la méthode, la tentative de destruction des objets ?

Cette forme d'abstinence, qui ne se résume pas à l'interdit de l'acte, au refus de la gratification ou d'une position d'influence séductrice impose la nécessité, non seulement d'une séparation, d'une dissymétrie, mais aussi d'une rupture.

Ce renoncement est une rupture.

« La brutalité du fait » commence par la soumission de l'analyste à une méthode qui le frustre et qui le tient. Rupture avec le mode de l'expression de la parole familière pour l'analyste, rupture avec le récit lié et signifiant pour le patient ; alors peut s'engager le mouvement régressif sans lequel aucune interprétation « aussi intelligente soit-elle » nous dit Winnicott, ne sera efficiente.

Mais, dans ce mouvement de régression lui-même un autre charme opère, qui s'appuie sur la mémoire inconsciente des deux partenaires et qui les lie jusqu'au point bien souvent, d'instaurer une confusion « merveilleuse » ou... l'effroi.

Dans ces temps d'« inquiétante étrangeté », la méthode analytique ne paraît plus garante d'une construction et reconstruction des objets ou plus précisément des figures qu'elle a fait elle-même dangereusement surgir.

Cette analyse dure depuis quatre ans avec un travail d'associations et d'interprétations qui nous conviennent ou... me conviennent.

La parole d'une femme solitaire, autrefois silencieuse, et qui se dit « phobique » s'est libérée. C'est une femme régulière dans tous les sens du mot : aucune contestation du cadre et du paiement, même pour les séances manquées, très exceptionnellement.

Subitement, en tout cas pour moi, en seulement quelques séances, cette femme sensible, mais organisée tient des propos confus à la suite de ses lectures et d'irruptions d'événements réels.

Elle évoque un livre qui raconte comment une fille a aidé sa mère à mourir ; ce n'est pas cela qui la trouble, dit-elle, elle peut comprendre, elle est médecin... Ce qui la retient, ce qu'elle trouve intolérable, c'est l'évocation dans ce livre d'une boîte, dans laquelle la mère (et là je ne sais déjà plus moi-même s'il s'agit de l'auteur ou de sa mère) tient emmêlés les cheveux de ses deux enfants, une fille et un fils. La représentation visuelle de ces cheveux indémêlables lui est insupportable, mais elle ne peut s'en séparer...

Sa seule question, alors qu'elle ne m'en adresse presque jamais : « est-ce que cette femme est folle ou est-ce moi qui perd la tête ? »

Je précise que, jusqu'ici, le transfert d'amour, l'acceptation peut-être trop grande ou trop rapide de la dépendance à l'analyste ne semblaient pas l'impressionner. Il lui est arrivé à plusieurs reprises d'interpréter ce qu'elle appelle son besoin vital de la communication instaurée ici ; certains rêves – preuves ou cadeaux – viennent comme l'illustrer : par exemple, celui où elle accroche en cachette son doudou à ma voiture.

Ce « besoin vital », que je peux entendre compte tenu de son histoire (une séparation de plusieurs mois d'avec la mère après la naissance très rapprochée d'un petit frère), comme son désir d'accompagnement auquel je réponds en partie, lui a permis jusqu'ici d'écarter une trop grande présence de la sexualité infantile.

Non qu'elle soit pudibonde en ce qui concerne la sexualité « adulte », mais elle préfère les récits de rencontre avec des patients égrillards ; surtout de patientes d'un certain âge qui la font beaucoup rire et auxquelles, elle peut le dire, elle m'identifie un peu.

Mais là, avec les cheveux emmêlés, autre chose apparaît, quelque chose d'un étranger familier inquiétant qui va, à la suite d'une autre lecture, pénétrer le lieu de la séance.

L'auteur de ce livre est un ami de mon père qui évoque précisément dans cet ouvrage la protection paternelle que J.-B. Pontalis (elle le nomme pour la première fois) lui a offerte.

Elle dit : « ça doit être insupportable pour vous d'avoir tant de frères ! »

La semaine suivante, elle apprend par des amis l'existence d'un de mes enfants. Elle efface immédiatement le *mail* qui l'évoque, mais ne peut trouver le sommeil. « Là, c'en est trop ».

Incapable moi-même d'interpréter quoique ce soit dans ce méli-mélo où toutes les formes et les temps générationnels du complexe d'Œdipe se confondent, je ressens alors l'inquiétante étrangeté d'une situation d'empiètement, de confusion Moi-Non Moi, d'effacement de la distinction réalité externe et fantasme.

La séance se termine par le fait que cette femme, pleine de tact, si respectueuse du cadre analytique, jette brusquement le livre évoquant mon père sur mon bureau, avec une phrase sèche et décisive : « ça, ça vous appartient ! »

Immobilisée par cet acte (la magie des Objets de la méthode n'opère plus !), empêchée par l'immixtion d'un transfert massif et brutal, je ressens à la fois que les étrangers familiers, apparus dans la séance, rendent impossible actuellement l'interprétation et que, pourtant, il s'agit là d'un mouvement essentiel de régression que je dois supporter.

Ce sont les rêves suivants, associés à ce qui demeure des souvenirs des premiers rêves du début de l'analyse, qui éclaireront, démêleront ces faits troublants.

En effet, un mois plus tard (après une période pendant laquelle les résistances ont bloqué les associations), un rêve : elle se trouve dans ma salle d'attente avec plusieurs hommes, je me tiens à la porte en haut d'un escalier et leur fait à tous de vifs reproches : je leur dis « vous n'arrêtez pas de claquer les portes, vous faites du bruit et n'êtes jamais à l'heure ».

Elle se réveille furieuse contre moi, je leur ai parlé « comme à des enfants » dit-elle, elle me trouve blessante, méprisante.

La violence de mes propos dans le rêve, comme celle de sa réaction, font apparaître pour la première fois de façon visible le transfert négatif, rendent présent le Surmoi humiliant de l'adulte. À ce moment, je pressens que sa colère peut nous dégager de la confusion.

Dans le rêve suivant, elle se trouve dans un lieu qu'elle ne connaît pas, sombre et sale, mais où elle succombe sous les responsabilités, une femme dit « Dégagez ! »

Je m'appuie alors sur un des premiers rêves fait en début d'analyse : elle sonnait à la porte, j'ouvrais et l'informais que je ne pouvais continuer notre travail, car j'avais un cancer du sein. Dans ce rêve elle répondait « Mais ça ne va pas recommencer ! »

Le récit de ce rêve qui lui avait permis d'évoquer son angoisse d'abandon, n'avait pu alors être compris comme un rêve d'attaque, manifestation silencieuse d'un transfert négatif à l'égard d'une mère malade ou incapable, qui « dégage » l'enfant, mais que l'on voudrait dégager.

Je n'évoquerai pas plus longtemps ici le travail effectué pour faire apparaître des parents sexués et excluants qui, jusque-là, n'avaient été décrits que comme « pénibles », comme pour rendre présent et supportable la rivalité, jusqu'ici déniée, avec le frère cadet.

Je voulais juste réfléchir avec vous à l'importance de ces situations de confusion, à la possibilité dans les limites de nos moyens, de les délier.

L'expression de la rage contre l'humiliation œdipienne, soutenue par l'interprétation du transfert négatif, que souvent les rêves autorisent, m'a semblé un point d'appui ; ces interprétations qui, en temps voulu, soulagent en tout cas, permettent de se fier à nouveau au processus de déliaison.

Freud ne nous communique-t-il pas dans la seconde préface à *L'interprétation des rêves*, que seule l'interprétation des rêves lui a permis de retrouver son assurance ?

Chaque patient, à sa façon, résiste tout en cherchant sa voie vers la fin du merveilleux, comme il trouve sa manière d'ébranler notre confiance dans la méthode.

Dans la cure que je viens partiellement d'évoquer, le sentiment d'inquiétante étrangeté survient pour les deux partenaires apparemment par l'introduction d'éléments brutaux d'une réalité externe qui effracte.

Dans d'autres situations, le même sentiment prend des formes très différentes ; il est d'ailleurs frappant que, dans le texte sur l'inquiétante étrangeté, Freud fasse tout à la fois apparaître l'image et la fonction du double dans toute son ambivalence première – assurance contre la mort puis double meurtrier – pour conclure sur l'angoisse de castration et l'envie du féminin.

Demeurent cependant pour moi deux questions à peine évoquées à la toute fin du livre, la nuit, la nuit des temps, le cauchemar. Également, la place décisive de la mise en présence actuelle et brutale d'un fait réellement perçu dans l'environnement humain ou non humain ; présence qui place le Moi conscient devant l'excès, créant une situation proche de l'hallucination.

Freud, dans cette recherche, fait l'hypothèse d'un Chez soi pas comme Chez soi qui toucherait à ce que l'adulte civilisé, névrosé, a surmonté ou croit avoir surmonté en ayant abandonné l'animisme ; il n'évoque jamais la psychose.

Mais cette expérience particulière de la toute-puissance des pensées, celle qui touche aux croyances primitives propres à l'animisme, ne crée pas toujours l'effroi et l'épouvante quand elle se met au service de l'imagination, de la créativité.

Y aurait-il une spécificité de l'angoisse suscitée par l'étrange étranger perçu actuellement, souvent visuellement, dans la réalité externe ? Représentation de l'intolérable excès du vivant, spécificité qui distinguerait cette angoisse, dans sa forme et ses effets, de celle éprouvée par la rencontre avec l'étranger en soi, par exemple dans le rêve.

Sur cette question de l'« angoisse aux yeux », je ne peux que renvoyer aux textes de Pierre Fédida dans : « Par où commence le corps humain ? », qui traite au plus près le problème de la régression formelle.

Je ne peux m'empêcher d'évoquer ici mon expérience de cure des « tout-petits » à l'hôpital des enfants, et en particulier, l'angoisse dite du « huitième mois », nommée également « angoisse de l'étranger » qui crée, elle-même, sur l'adulte qui l'observe un sentiment troublant, puissant : un visage autre que celui de la mère apparaît à l'enfant, visage qu'il perçoit, semble-t-il, comme terrorisant ; par un mouvement de fuite du regard et même de toute la tête, il se replie, se cache, « s'enfouit » (terme de Spitz très approprié) dans le cou de sa mère.

Le choix imposé par cette apparition soudaine d'un autre visage humain, « d'un chez-soi pas comme chez soi », semble être celui-ci : disparaître ou faire disparaître.

Bien entendu, les projections de l'adulte sont ici présentes. Je ne peux qu'imaginer l'affect que je crois percevoir : cet étranger est un visage animé, vivant, mais ce n'est pas le visage familial de la mère, ce n'est pas elle, ce n'est plus celle qui est mon miroir, qui m'aide par des mouvements constants de symbiose non pathologique et de séparation « à petites doses » à construire mon sentiment personnel d'existence comme de celle d'autrui.

Si ce n'est pas elle, qui suis-je ?

Je crois que nous oublions trop souvent le temps très long de l'histoire personnelle comme de celle de la civilisation qui a été nécessaire pour séparer le Moi de l'Autre, l'animé de l'inanimé, l'animal de l'humain.

Un exemple clinique de ce « surgissement » de cet inquiétant dans le transfert au cours du travail thérapeutique avec un enfant névrosé : il s'agit d'une petite fille de six ans qui me sollicite pour jouer avec elle à la poupée.

Elle organise très bien la scène : elle est la mère et doit confier son enfant à une nounou que je dois incarner. La « poupée bébé » pleure (elle imite les sanglots) tandis qu'elle me pose la poupée sur les genoux ; alors j'entame un mouvement pour bercer la poupée.

La petite fille s'arrête brusquement, me regarde droit dans les yeux, m'observe un temps comme si j'étais folle et s'exclame : « mais c'est une poupée ! » Elle est très inquiète...

Ces temps de confusion, animé-inanimé, mais aussi adulte-enfant, l'autre et soi, sont particulièrement présents dans le jeu en séance créant cette situation d'étrangeté voire de folie partagée... alors que, dès la reprise d'une position de surplomb, c'est moi-même, regardant et entendant jouer un autre enfant, qui peut me dire : « mais les enfants sont fous ! » et cela dans le moment où ils tentent activement et sérieusement d'appivoiser, d'intégrer les différentes formes d'indifférenciation qu'ils ont traversées et que ranime sans cesse leur vie imaginaire.

Tout le paradoxe étant que ces formes de jeux ne sont généralement pas possibles avec les enfants psychotiques. Lorsqu'une forme, *a minima*, de communication et de confiance a été trouvée avec des enfants très malades, certains jeux « s'appuyant sur le caché-trouvé » peuvent se mettre en place. Mais dès qu'un début de mise en scène, pourtant à leur initiative, est amorcé, l'excitation et l'angoisse semblent insupportables.

Ainsi, un enfant que j'ai longtemps suivi, commença-t-il à jouer avec des *Playmobil*, représentant des animaux entrant en relation sexualisée, mais il interrompait systématiquement son jeu en criant : « cheval mort ».

Je pourrais dire de façon un peu provocante : un enfant fou ne peut pas jouer à des jeux fous !

Le sentiment d'inquiétante étrangeté serait-il réservé aux névrosés ? Le trouble qu'il provoque serait-il lié à la place du Surmoi civilisateur, hérité du complexe d'Œdipe ?

L'activité de jeu d'un enfant névrosé en séance, aussi étrange soit-elle, en présence de l'adulte qui tente de supporter « les cheveux emmêlés » mais aussi leur arrachement ou leur perte, permet, en général, d'apaiser l'angoisse d'un Moi faible et dépendant, qui parvient grâce au jeu, à reprendre une position active.

Alors comme pour la petite fille que je viens d'évoquer, c'est le trop-plein du vivant de l'analyste qui crée l'inquiétante étrangeté, la perte du sentiment de réalité de la séance.

La « clause d'irréalité » (selon l'expression de Laurence Kahn) est rompue, le pacte est trahi ; ceci c'est du côté de l'enfant. Mais du côté de l'analyste, il ne s'agit pas de la même confusion que dans les cures d'adultes comme celle évoquée plus haut ; la menace n'est pas la symétrie, il est surpris, troublé, mais reste « le grand ».

C'est par ce biais, me semble-t-il, que je peux comprendre la phrase de Winnicott, qui m'a longtemps laissée perplexe : « ce qui est profond n'est pas nécessairement précoce ».

Le travail long et douloureux du refoulement durant l'enfance a bouleversé chez l'adulte que nous recevons le rapport à l'inquiétante étrangeté ; c'est ce qui différencie profondément les modes d'interprétation du transfert entre les cures d'enfant et celles de l'adulte, comme se distinguent aussi le jeu et le rêve.

Je perçois, là, le malentendu et parfois le désaccord profond entre Melanie Klein et Winnicott. C'est leur conflit théorique concernant la haine et l'envie qui a été le plus éclairant pour moi.

Je ne peux ici le traiter dans son entier, tel qu'il est exposé dans les derniers chapitres de *La crainte de l'effondrement*. Juste rappeler que Winnicott reprend avec intérêt le concept « d'envie » présenté par Melanie Klein dans de nombreuses conférences. Il élabore l'analyse détaillée de ces positions d'envie à l'égard de l'analyste uniquement dans les cures d'adultes : envie d'être à la place de l'analyste, mais surtout, envie d'avoir les objets de l'analyste, envie de les détruire ; ceci le plus souvent en réaction à ce qui peut être vécu comme dédain de l'analyste, position supérieure donnant l'illusion du savoir sexuel. Mais il montre la plus grande réserve sur le fait qu'il s'agirait de la même chose quand Melanie Klein insiste sur l'envie du sein maternel dans la première époque de la vie.

Ses arguments sont multiples... je retiens ici celui qui m'a le plus aidé dans mon travail.

La position kleinienne, dit-il, affaiblit le concept de sadisme oral en refusant de reconnaître à quel point les pulsions partielles sont désorganisées ; comme le fait que la séparation Moi-Non moi, monde interne – monde externe, est une tâche ardue, spécifique, toujours menacée par l'excès, aux prises avec la discontinuité, la puissance du pulsionnel, la privation de satisfaction.

Surtout, nous dit-il, gardons au concept d'envie sa spécificité par rapport à la haine : « envier n'est pas tuer, mais détruire une chose dans l'autre » et si c'est une propriété de l'objet, il faut l'avoir perçue, ce qui suppose un degré très complexe d'organisation du Moi. Par ce « perçu », Winnicott me renvoie à mes interrogations sur le sentiment d'inquiétante étrangeté.

C'est, bien sûr, à l'issue de cette réflexion sur les Objets de la méthode psychanalytique que je prends conscience de ceux sur lesquels je m'appuie actuellement... sans aucun doute liés aux effets des transferts en cours : analyse toujours profane, inquiétante étrangeté des temps anciens, réassurance que procurent parfois les associations suscitées par le rêve, transfert de haine, travail de l'envie qui attestent et perpétuent l'humiliation devant l'impossible réalisation œdipienne, renoncement au merveilleux.

Refusement et transfert

Éric Jaïs

« Refusement et transfert : Portée par le transfert – mouvement créé par la rencontre analytique – la cure navigue près des écueils, zones de turbulences à affronter et de conflits à dénouer. La puissance du courant libidinal, libérée par la force transférentielle et le refus de l'analyste, poussent à l'exploration des canaux ouverts par la névrose infantile ».

L'idée d'étudier la place du refus de l'analyste m'est venue d'une rencontre avec Catherine Chabert, un mardi soir à l'APF, autour de son livre, *La jeune fille et le psychanalyste*.

Travaillant moi-même avec des adolescents, souvent en psychothérapie individuelle, je me demandais quelle place et surtout quelle forme pouvait prendre dans de telles situations le refus de l'analyste, son lien avec l'écoute en égal suspens, avec le silence... et comment donc rester psychanalyste !

Lorsqu'il m'a été proposé de présenter un exposé à un Débat du samedi, j'ai pensé à trois phrases comme point de départ de mon travail, trois fils à partir desquels je pourrais commencer à tisser l'ouvrage.

Parce qu'exposer son travail ici comporte une forte charge transférentielle, la première est en lien avec la transmission : « Ce que tu as hérité de tes pères, acquiers-le pour le posséder »¹, citation du *Faust* de Goethe dans *Totem et tabou*, pour dire l'influence de la phylogénétique dans la continuité psychique des êtres humains, l'inscription de l'enfant dans la filiation du primate du phallus.

La seconde phrase exprime mon questionnement sur l'éprouvé de perte chez l'*infans* et sa possible transformation en un vécu de frustration. « Il semble (...) que l'avidité de l'enfant pour sa première nourriture soit absolument insatiable, qu'il ne se remette jamais de la douleur d'avoir perdu le sein maternel »² : la vie de l'enfant commence par une perte.

À partir de cette perte et de la référence phylogénétique au primate du phallus, va naître chez l'enfant, avec la perception de l'existence de l'organe génital masculin, le complexe de castration.

Une note aux *Trois essais sur la théorie sexuelle* ajoutée en 1923 et parue sous le titre de « L'organisation génitale infantile » permet à Freud de préciser à nouveau l'importance centrale du primate du phallus comme préalable au complexe de castration : « On ne peut prendre en compte exactement la significativité du complexe de castration que si l'on prend conjointement en considération son apparition à la phase du primate du phallus. »³

À cette phase-là, « Pour les deux sexes un seul organe génital, le masculin, joue un rôle. Il n'existe donc pas un primate génital mais un primate du phallus »⁴ et c'est à partir de la représentation de la perte de l'organe génital masculin que, tant chez la fille que chez le garçon, on pourra parler de complexe de castration.

Il précise en note que l'enfant doit vivre d'autres pertes corporelles qui constituent, qui « auront pour représentation » un endommagement narcissique : perte du sein maternel, perte quotidienne des fèces, séparation d'avec le ventre maternel « mais on ne devrait pourtant parler d'un complexe de castration qu'à partir du moment où cette représentation d'une perte s'est connectée à l'organe génital masculin. »⁵

1. Freud S. (1912-1913), *Totem et Tabou*, OCF XI, PUF, p. 379.

2. Freud S. (1933), « La Féminité », *Nouvelles suites des leçons d'introduction à la psychanalyse*, OCF XIX, PUF, p. 204.

3. Freud S. (1923), « L'organisation génitale infantile », OCF XVI, PUF, p. 308.

4. *Ibid.*, pp. 308-306.

5. *Ibid.*, p. 308.

La construction psychique de l'enfant, produit du tissage entre étayage et identifications, complexe de castration et interdits parentaux, va donner naissance au complexe d'Œdipe, complexe nucléaire de la névrose infantile. Cet interdit parental, constitutif du complexe nucléaire de la névrose, impose un obstacle à la satisfaction libidinale. Et voici le refusement.

Et la troisième phrase me direz-vous ?

Elle provient d'un « récit » de Romain Gary, *La promesse de l'aube*, souvenir d'une lecture déjà ancienne, et qui reste à ma mémoire : « Avec l'amour maternel, la vie vous fait à l'aube une promesse qu'elle ne tient jamais. »⁶

L'écrivain emmène le lecteur sur le parcours romancé de sa vie. Le livre s'ouvre sur un tableau qui pourrait représenter la scène d'une rêverie sexuelle infantile : « Je demeure couché sur la plage, à l'endroit même où je suis tombé (...) sur un rocher, devant moi, des milliers d'oiseaux ; sur un autre, une famille de phoques : le père émerge inlassablement des flots, un poisson dans la gueule, luisant et dévoué. Les hirondelles de mer atterrissent parfois si près, que je retiens mon souffle et que mon vieux besoin s'éveille et remue en moi : encore un peu et elles vont se poser sur mon visage, se blottir dans mon cou et dans mes bras, me recouvrir tout entier... À quarante quatre ans j'en suis encore à rêver de quelque tendresse essentielle (...) tout à l'heure, un phoque s'est laissé porté par les vagues jusqu'à mes pieds. Il est resté là, un long moment, à me regarder, dressé sur ses nageoires, et puis il est retourné à l'océan. Je lui ai souri mais il est resté là, grave et un peu triste, comme s'il savait. »⁷

I. Avant de présenter une « clinique du refusement », je propose quelques repères théoriques et tout d'abord

A – La place de la névrose infantile comme concept métapsychologique

Les manifestations névrotiques sont chez l'enfant des épisodes réguliers de son développement mais tous les enfants ne deviennent pas pour autant des névrosés. Par contre chez tous les névrosés adultes, la névrose d'enfance a été présente.

Déjà, lors de la rédaction du « Petit Hans », Freud considérait la névrose d'enfant comme type et modèle pour les névroses des adultes qui peuvent être, à chaque fois, « ramenées à ces mêmes complexes infantiles »⁸. Mais de plus, l'adulte sexualise ses souvenirs infantiles au stade de l'amour d'objet, « il met en relation des expériences vécues banales avec son activité sexuelle »⁹.

Ultérieurement, des formations névrotiques, soustraites par le refoulement à l'influence consciente, vont aussi se développer, proliférer, à partir de rejetons du moi saisis par les motions infantiles plus anciennement refoulées.

Le complexe d'Œdipe est le noyau de la névrose maladie tant chez l'enfant que chez l'adulte et constitue aussi celui de la névrose infantile.

6. Gary R., *La promesse de l'aube*, Gallimard, p. 38.

7. *Ibid.*, p. 13.

8. Freud S. (1909), « Analyse de la phobie d'un garçon de cinq ans », *OCF IX*, PUF, p. 128.

9. Freud S. (1909), « Un cas de névrose de contrainte », *OCF IX*, PUF.

B – Le transfert et l’origine de la névrose de transfert

La névrose de transfert crée une nouvelle maladie à partir de laquelle l’analyste pourra accéder aux conflits inconscients.

« La libido s’est engagée dans la voie de la régression et a réactivé les imaginations infantiles. Le traitement analytique suit la libido sur ce chemin et tente de la rendre à nouveau accessible au conscient pour finalement la mettre au service de la réalité (...) pour la libérer il faut faire cesser l’attraction de l’inconscient, c’est-à-dire lever le refoulement des pulsions inconscientes »¹⁰ écrit Freud, nous encourageant à suivre le cheminement de la libido dans la névrose maladie et dans la névrose de transfert.

Comme chez l’enfant, la névrose est chez l’adulte une maladie du refus : refus extérieur si un objet réel de satisfaction lui est retiré ou que la quantité de libido a augmenté, sans trouver d’issue extérieure en proportion, par exemple à la puberté, d’où stase de la libido dans le moi, ou refus du fait d’un conflit entre deux tendances du moi, qui entraîne la libido à rétrograder vers des voies infantiles.

D’une part, « le névrosé est incapable de jouissance parce que sa libido n’est dirigée vers aucun objet réel, incapable de réalisation parce qu’il doit dépenser une très grande partie de son énergie restante pour maintenir sa libido dans le refoulement et se défendre contre ses assauts », d’autre part, « le transfert crée de nouvelles éditions de ces anciens conflits dans lesquels le malade aimerait se comporter comme il s’est comporté à l’époque (...) Toute la libido, ainsi que toute opposition contre elle, est rassemblée sur le seul rapport au médecin ; il est dès lors inévitable que les symptômes se voient dépouillés de la libido. À la place de la maladie propre du patient vient celle, artificiellement instaurée, qu’est le transfert, la maladie de transfert. »¹¹

La place centrale qu’occupe le transfert et la névrose de transfert se précise progressivement au fil de l’œuvre de Freud : « c’est dans le maniement du transfert que l’on trouve le principal moyen d’enrayer la compulsion de répétition et de la transformer en une raison de se souvenir »¹². Et nous réussissons précise-t-il à remplacer la névrose ordinaire par une névrose de transfert.

C – Comment s’inaugure la névrose de transfert ? La place du refus ?

Le mot refus, *Versagung* en allemand, n’apparaît pas dans les premiers écrits de Freud ; dans « Le petit Hans » par exemple, il utilise celui d’« interdit ».

Ce terme *Versagung* est illustré puis défini par Freud : par exemple, dans « Pour introduire le narcissisme », il désigne le refus qui est opposé à la satisfaction sexuelle : « on doit tomber malade lorsqu’on ne peut aimer par suite de refus ». Il en donne plus tard une définition précise dans *L’avenir d’une illusion* : « Nous appellerons refus le fait qu’une pulsion ne peut être satisfaite, interdit le dispositif qui fixe ce refus, et privation l’état qu’entraîne l’interdit. »¹³

La traduction en français du terme *Versagung* a été longtemps objet de discussion. Jean Laplanche, dans l’ouvrage *Traduire Freud* publié en complément des *OCF* indique que le mot « refus » a été préféré à celui de « frustration », qui induit l’idée que le sujet est frustré, passivement, tandis que le terme allemand n’indique pas qui refuse (c’est-à-dire si le sujet est actif ou passif). Auparavant, les auteurs du *Vocabulaire de la psychanalyse* avaient fait le choix de conserver le terme de frustration qu’ils définissaient comme « La condition du sujet qui se voit refuser ou se refuse la satisfaction d’une demande pulsionnelle ». Associé au terme de gratification, hérité de la psychologie de l’apprentissage, il était, écrivaient-ils, « consacré par

10. Freud S. (1912), « Sur la dynamique du transfert », *OCF XI*, PUF, p. 110.

11. Freud S. (1917), « La thérapie analytique, XXVIII^e leçon », *OCF XIV*, PUF, pp. 470-471.

12. Freud S. (1914), « Remémoration, répétition, perlaboration », *La technique psychanalytique*, PUF, p. 109.

13. Freud S. (1927), *L’avenir d’une illusion*, *OCF XVIII*, PUF, p. 150.

l'usage ». Ils précisait néanmoins que cette traduction, qui ne rend pas compte de la composante de la relation entendue dans le radical *sagen*, « dire », pouvait être discutable.

Un article ancien de Georges Favez pourrait aussi contribuer à éclairer cette place du concept de frustration – pour conserver le mot qu'il emploie en 1956 – dans l'histoire de la psychanalyse, et en particulier en France. Il est la transcription d'une conférence qui s'est déroulée au sein de la Société française de psychanalyse, en relation avec les tensions de l'époque dans le mouvement de l'aventure analytique, tant individuelle qu'historique. Il fustige autant l'analyse frustrante que l'analyse gratifiante. Pour lui, l'essentiel est « de se placer dans le dynamisme des tendances psychiques » et de « suivre leur mouvement profond »¹⁴.

C'est également dans une même opposition à une psychanalyse qui se situerait du côté d'une théorie de l'intersubjectivité ou de la communication, que Pierre Fédida précise le sens de *Versagung* qui renvoie écrit-il, au « renoncement de la satisfaction »¹⁵. Le silence de l'analyste refuse au patient la satisfaction hallucinatoire qu'il recherche. Rien de surprenant à ce que Fédida mette l'accent sur l'essentielle dissymétrie exigée dans la cure et sur l'ambiguïté des mots.

II. Et maintenant, quelques considérations cliniques

Le transfert est le lieu où opère le refus, non seulement pour le patient, mais aussi pour l'analyste. Peut-on dire refus par l'analyste, refus de l'analyste ou effets du refus chez l'analyste ?

A – 1^{re} proposition : le transfert est le lieu où opère le refus chez le patient

Au commencement était l'énigme.

Elle était venue en consultation, mais à ma grande surprise, pas pour elle, pour me parler de quelqu'un de sa famille. Et elle me dit rapidement, après quelques rendez-vous, cette phrase énigmatique : « Les femmes aussi ont envie de penser qu'on a besoin d'elles ».

Pourquoi cette phrase ? Que signifie-t-elle ?

Pourquoi ? « Les femmes aussi ont envie de penser qu'on a besoin d'elles ».

Interrogatif : « Les femmes aussi ont envie ? » Oui, bien sûr, pas seulement les hommes.

Et les enfants, ont-ils envie aussi ?

Affirmatif : « Les femmes ont envie de penser ». Est-ce permis de penser ? Est-il permis de dire ce que l'on pense ?

Revendicatif : « les femmes, on a besoin d'elles » Besoin des femmes ? Pourquoi pas plutôt des mères ?

Séducteur : D'ailleurs pourquoi « les femmes » ? Et non pas seulement « la femme », pourquoi pas « je », « j'ai envie de penser qu'on a besoin de moi ».

Mais d'ailleurs, a-t-elle envie se demandera-t-elle au cours de l'analyse ? Est-elle un homme, une femme, pourrait-elle ressembler à son père, ou plutôt lui plaire, ou les deux... ?

Ou voudrait-elle avoir envie ?

Ou surtout pas, elle qui dit ne rien ressentir ?

Ce n'est bien sûr pas en ces termes que cette jeune femme s'exprimait mais déjà pouvait s'entendre dans cette phrase liminaire, une déclaration transférentielle, une parole adressée par le moi-surface à l'analyste, qui allait se déplier, se dé-condenser tout au long de l'analyse. Le chantier de l'analyse ouvrira cette phrase à sa polysémie.

14. Favez G. (1956), « Nature et portée de la frustration », *Psychanalyste où es-tu ?*, L'Harmattan, 1999, pp. 18-19.

15. Fédida P., « Rêve, visage et parole », *Crise et contre-transfert*, PUF, 2009, p. 118.

Cette phrase, je ne m'en souvenais pas, je l'ai retrouvée plus tard, au cours de l'analyse, je l'avais notée. Notée, puis oubliée, puis retrouvée. Elle m'avait marqué, ou elle s'était inscrite...

Voici bien une énigme pour l'analyste. Pourquoi l'avais-je oubliée ? L'exigence de réponse du patient, articulée avec le nécessaire refusement, impose un refoulement chez l'analyste. On serait tenté, sinon, de trouver une signification à cette phrase, voire même peut-être, de la communiquer au patient... Entre refusement et transfert, le refoulement a son mot à dire. La capacité de l'analyste à refouler est un allié.

Cette parole adressée prend sens, portée par le transfert.

Le refusement permet de passer de l'adresse à l'analyste au mouvement de l'analyse. Il permet le transfert.

Le transfert est le lieu de l'analyse mais il est aussi mouvement, moteur et résistance, le transfert est une force.

Tout en devenant un concept, le terme de transfert ne doit pas perdre pour l'analyste son imprévisibilité. Le transfert en psychanalyse nous est familier sans être banal, il garde toujours une part d'*Unheimlich*. Le transfert est mouvement, il n'est pas où on l'attend et si on l'attend, on risquerait de ne pas le rencontrer... Il prévient quand il est là. Il est comme un adolescent que questionneraient ses parents. Tu arrives quand ? Tu arrives d'où ? J'sais pas, ne m'attendez pas... et puis il s'annonce « J'suis là ».

Le transfert anime le sexuel infantile comme la puberté éveille l'adolescence.

Le transfert entraîne un changement topique, le conflit refoulé dans le ça vient sur la scène du moi au présent, en se répétant dans la relation à l'analyste. Il crée cet espace intermédiaire, dans lequel il se meut et se développe.

Il est mouvement de l'analyse. Pas de l'analysant ou de l'analyste mais de l'analyse, telle une embarcation sur laquelle se trouvent réunis les deux protagonistes.

En parlant de l'analyse, je vais inévitablement parler de l'analyste : cette image de navigation m'était venue en écoutant un homme aux prises, au cours de son analyse, avec des préoccupations financières. Il disait sa difficulté à payer ses séances, son besoin de se renflouer... Il allait arrêter l'analyse... il allait s'arrêter... D'ailleurs il se rappelait sa jeunesse à la dérive, son manque d'amarrage ; il n'allait pas y arriver, il avait envie d'accoster, il avait peur de s'échouer...

Cette thématique insistait et nourrissait en moi diverses associations : un voilier navigant dans le courant du transfert, le frayage des premiers écrits de Freud, les conflits intra psychiques qui viennent, tels des écueils, perturber l'écoulement du flux libidinal. Chaque analyste a ses outils de figuration.

B – Le transfert est aussi le lieu où se joue pour le psychanalyste le refusement

Parce que le fort courant libidinal met aussi l'analyste à dure épreuve, m'était venue une autre image, celle du « corps mort », cette bouée reliée par un filin à un bloc de béton posé au fond de l'eau, qui permet au bateau de s'amarrer à distance de la côte, pour attendre par exemple un moment d'accalmie. La tempête transférentielle n'épargne pas non plus l'analyste. D'où mon hypothèse que cette figuration de corps mort m'était inconsciemment présentée par l'analysant, en lien avec sa quête pour retrouver le souvenir, l'image d'une personne proche morte dans son enfance, représentation qui lui était alors inaccessible, à moins de s'immobiliser lui même dans la mort. Cette mort, il l'avait vécue enfant, trop jeune pour se souvenir de la perte qu'il cherchait aujourd'hui à se représenter.

Cette voie associative, du côté de l'échouage, de l'immobilisation, de la mort, ne pourra être explorée que plus tard, lorsque émergeront des contenus plus œdipiens qui apparaîtront liés, tels la rivalité fraternelle, le conflit avec le père, la rencontre avec la mère, façon de donner vie à ces images de mort. La mort ne se figure pas.

Voyant l'embarcation dans laquelle il dérivait, je lui disais la nécessité de naviguer entre les écueils. Cette interprétation métaphorique rassemblait les mots de sa navigation transférentielle, sa crainte ou son envie de

s'échouer, son désir de s'amarrer, avec l'analyste peut-être, pour interrompre le flux libidinal de l'analyse... Là où il me parlait d'échouage, je lui proposais de naviguer près des écueils.

L'écueil est un lieu de perturbation du flux, hydraulique ou libidinal, les forces de pulsion de la libido, en même temps qu'un point de repère, un signal. Parfois, il est perçu seulement par le remous qui se forme à la surface de l'eau. Ailleurs il est bien visible, tel un amer, qui permet au marin de se situer. Les amers, en navigation, sont des points de repère émergents : un petit îlot, un phare, le clocher d'une église... Grâce à eux, le marin, à l'aide d'un compas, peut déterminer sa position. Les écueils, ce sont des repères, des lieux de conflit où se trouve perturbé le flux libidinal transférentiel, ce sont des obstacles à l'écoulement.

Son « invitation », inconsciente, à m'embarquer avec lui était aussi une séduction, une déclaration d'amour de transfert, moteur de la cure en même temps que résistance. « Nous nous risquons maintenant à prendre cet état amoureux lui-même comme objet de l'analyse »¹⁶ écrit Freud dans *La question de l'analyse profane*.

La cure est un embarquement vers l'amour de transfert, en même temps qu'un refus.

III. Mais comment aborder cet amour de transfert, selon qu'il se montre ou pas ?

A – Quand le transfert se montre

Dans la nouvelle maladie que constitue la névrose de transfert, les mécanismes de défense deviennent des résistances qui sont autant obstacles que points de repère. Tel est l'amour de transfert : repère mais surtout écueil par excellence où il est bien question de s'échouer pour immobiliser la cure. Il est inhérent au transfert et s'il est inévitable de fréquenter ses eaux, il est tout aussi indispensable de ne pas se faire drosser sur ses rochers. L'amour de transfert ne peut être maintenu à distance mais mobilise le nécessaire, l'indispensable refus de l'analyste. Sans doute même, la modalité de réponse de l'analyste à l'amour de transfert est le paradigme du refus.

Il est moteur de la cure mais aussi une résistance puisqu'il tente d'éviter la réorganisation que pourrait générer, provoquer, la relation transférentielle.

B – Et que faire quand le transfert ne se montre pas au grand jour ?

« L'état amoureux ne se manifeste pas dans tous les cas de façon claire et flagrante » nous prévient Freud. « Parfois les aspects sensuels et hostiles de l'état amoureux veulent apparaître mais le patient les combat, cherche à les refouler sous nos yeux comme il s'en est défendu dans son passé infantile. »¹⁷

Dans un lapsus hésitant entre « avoir l'avis et avoir l'envie » – remarquant qu'il avait bien du mal à décider quand il était seul concerné – ce patient exprimait sa préoccupation de se situer contre, contre c'est-à-dire en opposition à l'avis parental, ou, tout contre sa mère dans une relation de grande proximité, ouvrant la voie par le double sens et l'ambiguïté du mot, à l'évocation de rêves sensuels ou incestueux mais aussi à la dépendance et à la perte.

Les attaques et les blessures du corps qu'il apportait en séance constituaient une tentative pour solliciter la bienveillance de l'analyste et lui demander de « prendre soin », de veiller sur lui dans une fonction d'étayage : ne pas compatir maintient alors centrale la conflictualité œdipienne.

L'analyse a pour alliée la force d'attraction du complexe nucléaire de la névrose qui se traduit dans la tentation transférentielle de l'analysant pour obtenir dans le transfert ce qu'il a considéré comme inaccessible dans sa sexualité infantile.

16. Freud S. (1926), *La question de l'analyse profane*, OCF XVIII, PUF, p. 52.

17. *Ibid.*, p. 52.

Comment conclure ?

1/ Le transfert vit du refus

- a) Du refus par l'analyste, qui donne corps au conflit œdipien, noyau de la névrose infantile et de la névrose de transfert. Il permet la répétition dans l'analyse, par l'analyste, de l'interdit parental et de celui posé par le surmoi, plus précisément l'idéal du moi, répétition qui ouvre la voie à la représentation. L'analysant répète dans l'analyse pour que la représentation puisse advenir dans sa parole.
- b) Du refus de l'analyste, qui mobilise l'exigence d'étayage de l'analysant. La différence entre « l'appui sur l'analyste » et l'étayage, consiste en ce que la distance permette à la surface réceptrice de l'analyste de vibrer (comme dans l'image du combiné téléphonique), dans un écart entre le contenu conscient de la parole et le sens inconscient, particulièrement lorsque l'analyste, dans la psychanalyse « compliquée » ne peut rester silencieux à la parole de l'analysant.
- c) Du refus chez l'analyste, celui qu'il s'impose, de ne pas savoir *a priori*, de ne pas comprendre trop rapidement, pour maintenir sensible sa réceptivité à la parole du patient ; éviter par exemple l'interprétation dite intelligente qui, en satisfaisant le narcissisme de l'analyste, non seulement n'atteint pas l'analysant mais surtout défend chez l'analyste l'accès à ses propres mouvements inconscients.

2/ Le refus est-il un acte ou une force ?

Dans le volume *Traduire Freud des OCF*, Jean Laplanche précise que les substantifs allemands en – *ung*, comme *Versagung* donc ou *Übertragung*, peuvent désigner – conjointement ou alternativement – un processus et le résultat de ce processus.

- a) Le refus est un acteur du transfert lorsque celui-ci est une arène ou un champ de bataille. Il met les forces en présence. Il est le lieu où les adversaires mènent combat. Il alimente la cure analytique comme le refus parental nourrit la névrose infantile.
- b) Le refus est une force qui, associée à la force d'attraction, participe au mouvement du transfert, non pas une force diamétralement opposée à la force d'attraction, ce qui aurait alors pour effet d'immobiliser le transfert mais plutôt, comme la force qui associée à la gravitation anime une planète et la maintient en orbite. L'axe de rotation en serait la métapsychologie.

Je terminerai en citant à nouveau Freud :

« Vous vous souvenez que c'est un refus qui a fait du patient un malade, que ses symptômes lui rendent le service d'être des formations substitutives. Vous pouvez observer pendant la cure que toute amélioration de son état de souffrance ralentit le *tempo* du rétablissement et diminue la force pulsionnelle qui pousse à la guérison. Nous ne pouvons pourtant pas renoncer à cette force pulsionnelle. (...) Aussi cruel que cela paraisse, il nous faut veiller à ce que la souffrance du malade, à un plus ou moins grand degré d'efficacité, ne trouve pas une fin prématurée. Quand cette souffrance a été modérée par la décomposition et la dévalorisation de symptômes, il nous faut l'ériger quelque part ailleurs sous forme d'une privation notable, faute de quoi nous courrons le danger de ne jamais atteindre plus que des améliorations modestes et qui ne tiennent pas »¹⁸.

18. Freud S. (1919), « Les voies de la thérapie psychanalytique », *OCF XV*, PUF, p. 103.

Discussion des conférences

Miguel de Azambuja

Brutality of fact c'est le titre donné aux entretiens de David Sylvester avec Francis Bacon. Brutalité du fait... de l'analyse ? Jenny Chomienne Pontalis condense avec son titre quelques uns des points importants de son propos : la violence de la scène analytique, la place de la régression, les moments inévitables de confusion en séance, qui font que la scène analytique est parfois « embrouillée et conditionnée de tant de côtés » comme disait Freud à propos du transfert.

La violence est attachée au dispositif analytique même, à son déploiement. Ainsi, l'abstinence, le renoncement propre à la situation analytique, n'est pas seulement question de séparation ou de dissymétrie : il s'agit toujours d'une rupture. Jenny nous rappelle les effets liés à l'instauration du cadre analytique et ce rappel est bienvenu, il nous aide à désamorcer nos propres refoulements. Peut-être Jenny pourrait revenir sur ces effets : brouillage des limites entre moi et l'autre, entre le dedans et le dehors, ce qui fait que les cheveux s'emmêlent, que le bouquin soit jeté sur le bureau ou que le poulpe pique... On voit bien que les mots et les choses ne sont pas à leur place, qu'associer, flotter, régresser, produit les mouvements qui malmènent l'ordre ancien. Le dispositif produit la tempête et en même temps c'est la seule façon de naviguer.

Dans ces moments de navigation dangereuse (*navigare necesse est*) j'ai bien aimé aussi la manière dont Jenny est attentive à l'imprévu, peut-être pourrait-elle revenir aussi là-dessus. Deux de ses propositions me viennent en tête : d'une part lorsqu'elle souligne que tout peut devenir objet dans une séance, où la plasticité de la séance ressemble à celle du rêve ; et d'autre part, le surgissement de la colère en séance et ses aspects bénéfiques en tant que moteur de dégagement... En tout cas, merci Jenny de cette belle conférence.

Transfert et refusement c'est le titre de la conférence qui nous propose Éric Jaïs. En liant les deux termes, il circonscrit de manière ferme son propos. Préalablement, il suit le « cheminement de la libido » et repère au travers du vécu des pertes successives, et de l'organisation de la sexualité infantile sous le primat du phallus, comment le refusement est au centre de ce cheminement, avant de réapparaître, *via* le transfert sur la scène de l'analyse. Je voulais demander à Éric s'il considère que le refusement peut être envisagé non seulement à l'intérieur de la relation patient/analyste (« Le transfert est le lieu où opère le refusement, non seulement pour le patient, mais aussi pour l'analyste »), ou bien si on peut penser le refusement comme ce qui permet que l'analyse puisse avoir lieu. Je veux mettre en valeur ici l'aspect productif du refusement, m'arrêter un peu plus sur les effets créatifs du refusement en ce qui concerne la configuration du lieu analytique. Je force un peu la métaphore, mais je pense ici au Salon des Refusés, lieu de créativité qui permet de créer un espace jusqu'alors inédit, inaugurant un nouveau type de circulation de l'énergie, artistique cette fois.

Si je reste dans le domaine de la métaphore, je voulais dire aussi que j'ai beaucoup apprécié l'usage de la métaphore maritime dans la conférence : les amers, les écueils, la dérive. Ou bien le corps mort, « cette bouée reliée par un filin à un bloc de béton posé au fond de l'eau, qui permet au bateau de s'amarrer à distance de la côte, pour attendre un moment d'accalmie ». Exercice difficile que celui de l'analyste lorsqu'il est soumis à la violence des éléments ; peut-être Éric voudrait nous le dire quelques mots. En tout cas ça m'a fait penser, et je m'excuse par avance de mon imprécision dans l'usage de ces termes, au *Póros* et *Pontos*, ces deux termes associés à la mètis grecque¹. *Póros* dessine une route, un passage, la possibilité de « dissiper la nuit des eaux

1. Detienne M., Vernant J.-P., *Les ruses de l'intelligence. La mètis des grecs*, Flammarion, 1974, pp. 129-166.

primordiales » et d'ouvrir des voies de navigation. En relation avec la mêtis, c'est le stratagème mis en place pour se sortir d'une *aporie*. *Pontos* « désigne (...) l'espace marin où l'on a perdu les côtes de vue, où n'apparaissent plus que le ciel et l'eau qui, dans les nuits sans astres ou dans la brume des tempêtes, se confondent en une même masse obscure, indistincte, sans point de repère pour s'orienter ».

Je ne sais pas si vous êtes d'accord avec moi, mais j'ai l'impression que les moments de cure qu'Éric nous a présentés, résonnent mieux en nous avec l'aide de la pensée grecque, avec l'aide de *Póros* et de *Pontos*.

Samedi 3 février 2018

Penser avec Bion quelques objets de la méthode psychanalytique

Martin Reca

Introduction

Le nom de Bion est largement associé aujourd'hui à des aménagements fructueux de la méthode psychanalytique dans et pour le traitement des maladies psychiques sévères ainsi que pour les adaptations aux pratiques thérapeutiques en groupe. Ces développements de la méthode psychanalytique s'inscrivent – on le sait – dans les suites des paradigmes théoriques mis en avant par l'école kleinienne, à savoir le fonctionnement fantasmatique de la partie la plus primitive de l'esprit et son cortège de défenses archaïques (fragmentations, clivages, projections identificatoires, dissociations), d'une part, et d'autre part, la matrice relationnelle de ce fonctionnement dès l'origine, et par conséquent, la métaphorisation « mère-bébé » de la situation analytique, dans ce qu'il fut appelé le transfert précoce, c'est-à-dire, pré-génital.

Ces développements – dont il ne sera pas question ici de mesurer à nouveau leur valeur – suscitent encore aujourd'hui des controverses parmi les psychanalystes, notamment lorsqu'il s'agit d'interroger la fidélité au legs freudien et d'observer de manière alerte et critique les risques de déplacements qui peuvent s'opérer, tant au niveau du cadre (les indications psychopathologiques), que de la théorisation de la pratique (la place nodale du père et du complexe d'Œdipe). Dans ce contexte et inscrivant mon propos dans les débats que le Conseil scientifique nous propose d'ouvrir à l'APF, je traiterai uniquement de quelques objets de la méthode selon l'enseignement de Bion. Je le ferai à partir d'un double point de départ. Tout d'abord, j'appuierai mon propos sur l'idée que Bion, depuis le cadre kleinien, a opéré un « retour à Freud » pour son élaboration théorique (dont attestent notamment la construction de la Grille pour le travail du devenir conscient, le rapport du monde externe dans la construction du fantasme inconscient, la place du corps et de l'appareil moteur dans la gestion des stimuli et des excès quantitatifs, une préoccupation pour la présentation « *realistic* » du matériel de la séance et pour la parfaite neutralité dans son maniement)¹. Puis, je m'appuierai également sur l'idée que les propositions théorico-techniques de Bion – ses objets pour la méthode – ont un intérêt certain dans toute situation clinique et pas seulement pour les pathologies extrêmement régressées ou pour les seuls traitements groupaux. Pour le dire cette fois en termes bioniens, cet intérêt clinique existe aussi lorsque, dans les cures individuelles, il y a prédominance de la partie non psychotique de la personnalité ; là où les théories freudiennes employées habituellement par l'analyste s'adaptent suffisamment à la situation transférentielle traitée et explorée.

Pour le praticien que je suis, l'enjeu d'une lecture minutieuse de Bion est de déterminer dans quelle mesure les outils et les notions « bioniennes » peuvent ou non apporter, voire modifier l'exercice professionnel. Je traiterai donc de ce que j'appellerai ici des possibles « extensions bioniennes » de la méthode. Le mot choisi « extension » mérite probablement un éclaircissement supplémentaire. Je pense que, dans les cures de névrose de transfert, Bion ne s'opposait pas à identifier et à interpréter les revendications pulsionnelles de l'analysant

1. Voir notamment : David Bell, « Bion : the phenomenologist of loss », *Bion Today*, dirigé par Chris Mawson, Routledge, London, 2011. Et Christina Wieland, « L'influenza di Freud sul pensiero di Bion. Legami e trasformazioni », *Le fonti di Bion*, dirigé par Nuno Torres et R. D. Hinshelwood, Edizioni Borla, Roma, 2015. Ces deux auteurs signalent *in fine* une position intermédiaire chez Bion synthétisée avec amusement dans cette phrase : « Bion fait une lecture freudienne des innovations kleinienne et offre une prolongation kleinienne aux conceptions de Freud. »

de manière « classique » ou « habituelle » comme il l'affirme lui-même régulièrement dans ses écrits ; mais qu'à partir de là, il opérât une régression dans son écoute qui lui permettait de considérer – presque « gestaltiquement » ou en série complémentaire – d'autres niveaux signifiants du matériel, voire de contenir sa désignification par des contenants mentaux de plus en plus abstraits, symboliques. Ainsi, par exemple, son concept de « Reverie » (sans accent circonflexe) serait une *double* extension de la freudienne « attention à égal-suspens » effectuée pour l'insérer dans le cadre inter-psychique de la relation d'objet et élargir ainsi son action intentionnelle.

De ces « extensions » bionniennes, j'en distinguerai trois qui donnent sa trame à mon texte : une première relative à la nature de l'objet de la réalité psychique ; une deuxième qui est une extension technique : l'écoute par la capacité négative ; la troisième : une extension qui porte sur tous les objets de la méthode : la place de l'émotion et, en particulier, de ce que Bion nomme le lien « K ». L'univers de Bion apparaîtra probablement de prime abord comme étranger au lecteur ; cependant, au terme de mon travail que je restitue ici dans son cheminement, il m'a semblé qu'il entraînait en résonance avec certaines préoccupations des auteurs de l'APF, celles qui nous sont, bien évidemment, plus familières.

Rêverie sur la méthode

Si nous devons dessiner les objets de la méthode psychanalytique, comment nous y prendrions-nous ? Commenterions-nous par établir un cercle – la méthode – à l'intérieur duquel nous dessinerions des objets ? Comment les ferait-on : ronds, carrés ? Tracerait-on des « X » ? Des points ? Tous égaux en largeur ? Ajouterait-on de la couleur ? Déciderions-nous plutôt de ne pas dessiner d'enveloppe et qu'alors, ce seraient les objets de la méthode posés les uns après les autres qui la figureraient. Mais alors, les rangerions-nous en rang d'oignons, en file indienne ? Jusqu'où ? Jusqu'à quand ? Le même tracé réussirait-il à les réunir ? Comment ? en cercle, en pelote, en petits groupes ? « Je ne veux pas que vous pensiez que je ne prends pas le problème au sérieux ; mais, je sais que c'est une très bonne façon de mieux se rapprocher de l'énoncé scientifique »².

Wilfred R. Bion aurait pu nous parler comme cela. Cette accroche fictionnelle, je l'inscris dans les prolongations de son séminaire tenu à Paris en juin 1978³ sur l'invitation de Salomon Resnik, autour de la visibilité de l'Inconscient.

Oserions-nous poursuivre un peu dans cet esprit ?

Prenons donc un autre « vertex »⁴ (ou perspective). Musical cette fois-ci, essentiellement sonore, certes, mais non exclusif à l'égard des autres organes des sens.

Nous psychanalystes, nous le savons, nos objets n'ont pas ou plus ce substrat sensoriel, ce sont des objets mentaux, aussi réels qu'inconnaissables. Mais nous devons les noter. On est donc pour cela « limités » par notre méthode. Nous connaissons son paradoxe : la méthode psychanalytique est celle qui devrait nous permettre au mieux d'approcher de cette autre réalité – elle est libératrice – et, en même temps, pour traiter ces objets, les manier, favoriser leur transformation, la même méthode nous restreint à un espace géométrique tridimensionnel où le connaissable n'appartient qu'au règne des sens.

Revenons à la musique, nous devons penser et noter les non-sens des objets mentaux. Le non-sens (sensoriel) et le non-sens (signification) des non-sens. « Penser le *no-thing* »⁵ dit Bion en se servant de la force littérale autant que métaphorique, concrète autant qu'abstraite, du mot anglais qui dit mieux que d'autres langues que

2. Visibilité à travers un vitrail. Repris par Resnik S., *Biographie de l'inconscient*, Paris, Dunod, 2006, Chapitre 6.

3. *Ibidem*.

4. « Vertex » : perspective ; « point de vue » à la condition de ne pas trop le conditionner à la vue. Parcelle d'organisation logique des éléments apparents disjoints.

5. Bion W.R. (1967), « Une théorie de la pensée », *Réflexion faite*, Paris, PUF, 1983.

le « rien » n'est pas le néant, mais absence de ce qui fut, trace négativée d'un *lieu occupé* plutôt que figure. Si Freud selon son propre mot s'aveugle *artificiellement* pour mieux voir comme, il le dit dans sa correspondance avec Lou Andreas-Salomé⁶, tourné vers une direction où se trouve l'objet obscur, nous devons ici, pour notre exercice musical, nous rendre sourds, comme Beethoven, pour entendre.

Le conseil technique bionien d'écouter *artificiellement* « sans mémoire ni désir » – et je souligne ici le « sans » du dépouillement du sensoriel, sensoriel dont mémoire et désir sont imprégnés – pourra nous paraître un peu moins surprenant.

Artificiellement, c'est-à-dire, avec discipline... et tactique. Pas forcément tout le temps, mais quand le « trop » ou le « pas assez » font obstacle.

Si nous arrivons dans ces conditions à voir, à entendre, à palper, à sentir, à flairer quelque chose de ce qui est « scellé et inconnaissable mais en attente d'une rencontre » (pour citer Héraclite), et si – Bion insiste – nous y joignons l'organe des sens des *qualités* psychiques, fonction que Freud a attribué à la conscience⁷, la méthode n'aura pas été totalement décevante. En effet, nous aurons ainsi *intuité*⁸ la réalité psychique.

« La psyché comme objet invisible à connaître » tel est l'objet principal de l'investigation bionienne. Cette place immanente qu'il lui attribue, au-delà de l'objet du refoulé, et leur interjeu transférentiel sont une « extension » méthodologique.

Il manque encore ici, après l'hypothèse et la notation, l'action et ce que Bion appelle (avec un trait d'union) la « *public-ation* »⁹. Et pour cela, en psychanalyse, il n'y a qu'un seul média dans la méthode freudienne : la parole. Vous le savez, vouée à nommer nos objets, la parole les incarne sans réussir complètement à les désigner. Elle échoue pour que cela marche. Et cela se produit pour Bion, comme on va le voir, quand « contenant » et « contenu » font bon ménage. Bion a appelé « commensal » ce couplage fonctionnel, en franche allusion à une métaphore alimentaire, de santé et de santé mentale, qui n'exclut pas le vertex sexuel, le contient même. « Commensal » exige qu'il y ait croissance réciproque des deux objets qui jouent l'un pour l'autre le rôle de contenant-contenu dans une dynamique de création ouverte. Dans le modèle génétique plus que développemental de Bion, la pré-conception (contenant) de l'objet mental se « réalise » en rencontrant l'objet qui va lui donner un sens (contenu) et de cette union naît une conception nouvelle. Cette conception (une des acceptions de l'*insight*) a valeur de tiers. Elle a d'autant plus valeur de tiers, que cette nouvelle conception ne se résume pas à être issue de l'union contenant-contenu mais qu'elle reste ouverte à une nouvelle « réalisation » et ainsi de suite. Dans le travail de parole, par exemple, chaque élément s'accroît : l'*appareil-à-dire*¹⁰, ce qui est dit et ce qui apparaît, seulement alors, comme restant à dire.

Cela fonctionnerait comme « une sonde »¹¹ d'exploration. « Psyché est étendue, elle n'en sait rien ... »¹².

Ce modèle « relationnel » contenant-contenu, issu de la théorie de la relation d'objet, porte sur différents plans, du plus microscopique au plus macroscopique des mondes internes et externes (couvrant les sphères des objets

6. Lettre de S. Freud à Lou-Andreas Salomé datée du 25 mai 1916. Andreas-Salomé L., *Correspondance avec Sigmund Freud*, Paris, Gallimard, Coll. « Connaissance de l'inconscient », 1970.

7. Bion reprend régulièrement dans ses écrits (*Transformations ; Réflexion faite ; Attention et interprétation*) cette idée de Freud que ce dernier expose notamment dans « Formulations sur les deux principes de l'advenir psychique » (1911) et dans « Inhibitions, symptômes et angoisse » (1926).

8. De *intueri* (lat) : in = dans ; *tueri* = voir. Cf. le français « Intuition ».

9. Items de l'axe des abscisses dans « la grille ».

10. Je paraphrase l'*appareil-à-penser* de Bion.

11. « Une observation valable consisterait à dire que la psychanalyse ne peut pas « contenir » le domaine mental parce qu'elle n'est pas « contenant » mais une « sonde ». (Bion W. R. « Contenant et contenu », *L'attention et l'interprétation, une approche scientifique de l'insight en psychanalyse et dans les groupes*, Paris, Payot, 1970, p. 130.)

12. « Il se peut que la spatialité soit la projection de l'extension de l'appareil psychique. Vraisemblablement aucune autre dérivation. Au lieu des conditions a priori de l'appareil psychique selon Kant. La psyché est étendue, n'en sait rien. » Freud S. (1938), « Résultats, idées, problèmes », 22.VIII, *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1985, p. 288.

intrapyschiques, inter-psychiques, intersubjectifs, interpersonnels, groupaux). Le type « commensal » permet la croissance (rétro)-progrédiente du processus instauré par la méthode. Ni la relation « symbiotique », ni la « parasitique » (comme Bion les nomme) de ce même modèle relationnel contenant-contenu ne la favorisent. Ces deux derniers types, davantage pris dans le carnage pulsionnel – essentiellement l’envie décrite par Melanie Klein, les « attaques aux liens » décrites par Bion – renforcent la dépendance entre les objets, l’improductivité, l’appauvrissement et l’*acting*.

Cet *acting* qui fait – au niveau du verbal, par exemple –, comme le sait tout analyste, que l’énoncé « je vois » ne soit pas semblable à un autre énoncé « je vois », certes en fonction de l’« usage » inconscient qu’en fera le locuteur, au niveau aussi bien intrapsychique qu’inter-psychique et ce que cela engage au niveau illocutoire et perlocutoire respectivement. Mais en classifiant ainsi ces types de relation, Bion met l’accent sur le *rappor*t de l’analysant au mot lui-même, mieux, à son acte de pensée. Un des dire, dans notre exemple, dénotera un *rappor*t de type commensal à l’objet de connaissance relative (en croissance) ; l’autre, pris dans un *rappor*t de type symbiotique ou parasitique, dénotera un *acting* d’évacuation, de décharge motrice, de réussite d’un collage, de dénégation, un *acting* visant à détruire, à aimer, etc. En somme, une passion exclusivement « à deux » et sans tiers, cette fois-ci qui, derrière quelque forme que la passion puisse prendre, revendique la présence *réelle* de l’objet sensoriel, et elle seule. En effet, dans les relations contenant-contenu de type symbiotique et parasitique l’hallucinoire devient projectivement hallucination et exige transférentiellement que celle-ci *soit* et *soit-là*. D’où le mot « symbiose ».

Notons ici que c’est par là que se déduit le lien de connaissance à l’objet, le célèbre lien K (pour *knowledge*) comme Bion l’appelle et qui dépend de ces modalités relationnelles. **Le lien K est l’un des trois liens retenus par l’investigation bionienne et constitue une de ces innovations méthodologiques.** Les deux autres liens sont le lien A (pour amour) et H (pour haine). Nous devons y revenir.

Avant de poursuivre, je crains que la primauté accordée par Bion à la modalité « commensale » de croissance mentale, selon son vertex du « contenant-contenu », n’ait pu donner lieu, aussi bien chez ses détracteurs que chez ses partisans, à une image idéalisée, un peu « angélique », sublimée avant l’heure, de son modèle de cure. Cette représentation simplificatrice est renforcée par le vertex « mystique » (dans le sens non religieux du terme), que Bion développera après le concept de « divinité » (*godhead*) en soi. Il écrit notamment : « Ce qu’il faut rechercher, c’est une activité qui soit à la fois la restauration de dieu (la Mère) et l’évolution de dieu (l’informe, l’infini, l’ineffable, le non-existant) qu’on ne peut trouver que dans un état où n’existe aucun souvenir, aucun désir, aucune compréhension »¹³.

Cet état est celui qu’il nomme, en empruntant l’expression au poète John Keats, la « capacité (ou faculté) négative ». Cette contribution à la méthode, Bion nous invite à lui donner toute sa fermeté par l’arrière-plan scientifique qu’il crut trouver, notamment, chez les mathématiciens intuitionnistes.

Profession de foi de la méthode qui dit que nous analystes devons « observer » *tous* les éléments qui se présentent sans en faire de tri, en laissant le jugement en suspens, pour que ces éléments s’organisent d’eux-mêmes et « montrent » l’imprévu de l’objet de l’*insight*.

Là où Freud disait d’écouter en oscillant « un petit bout du Ça et un petit bout de Moi »¹⁴, Bion dirait « un petit bout de Ça et un petit bout de FOI ». Ce n’est pas une mince affaire que cette seule lettre qui change ! Je cite Bion : « La « foi » en l’inconnu, l’inconnaissable, l’infini informe ». « Il faut y croire pour chaque objet dont la personnalité peut avoir *conscience* (je souligne ce mot conscience), à l’intersection de l’évolution de la réalité ultime (la réalité psychique du Ça) et de ce qui est pris par sa conscience ». Puis, plus loin : « Ce

13. Bion W. R. « Prélude ou substitut à l’accomplissement », *Attention et interprétation, une approche scientifique de l’insight en psychanalyse et dans les groupes*, Paris, Payot, 1970, p. 214.

14. Freud S. (1937), « Analyse avec fin et analyse sans fin », *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1986.

que j'appelle « Foi » est un « acte » (*nota : un acte d'écoute ?*), un état d'esprit scientifique et doit être reconnu comme tel. »¹⁵

Au début de ce texte, j'ai proposé d'imaginer les objets mentaux. Réussirait-on mieux à se représenter les objets émotionnels ? Quelle longueur pour l'angoisse ? Quelle odeur pour la peur ? Quelle couleur pour la douleur ? Bion s'interroge en ces termes face à l'effondrement vécu par son patient : s'agit-il d'un *break-down*, d'un *break-up* ou d'un *break-through* ? Questionnement moins à la recherche d'une signification qu'il ne vise avant tout à repérer la « conjonction constante » sous-tendant l'expérience émotionnelle et à interroger la direction que la voie transformatrice pourrait prendre. Les interprétations (formulées souvent sous forme d'hypothèse) – et Bion n'était pas muet¹⁶ – en dépendaient.

Bion, en effet, accorde une place très importante aux vécus émotionnels durant la séance, au point de les élever au rang d'objet de la méthode à part entière. Je le cite : « La souffrance, la douleur psychique, est un élément psychanalytique essentiel durant toute l'analyse » ; « Il ne faut pas chercher à diminuer cette douleur mais à accroître la capacité à la tolérer. »¹⁷

Le lien K, de la connaissance, est un lien affectif, non seulement parce qu'intriqué aux liens A et H mais parce qu'originellement, il vient remplacer une autre émotion. En effet, selon sa théorie de la genèse de la pensée, le lien K apparaît pour donner un contenu à une frustration. La pensée résulte de l'union entre l'attente désirante/nécessiteuse, d'un côté et la frustration *tolérée*, de l'autre. La pré-conception innée est satisfaite préalablement au moins une fois. Ce lien K, affilié à la pulsion épistémophilique de Ferenczi et de Klein, se tisse aux liens d'amour et de haine, aux prises avec une oralité, prototype de symbolisations futures. André Green, proche de Bion, notait : « La pensée reste la constante autour de laquelle tourne la réflexion de Bion. Toutefois, il ne faut pas se tromper : c'est le lien de la pensée à l'expérience affective qui est l'objet de la théorisation. »¹⁸ La naissance de la pensée se fait dans un lit de matériau sensoriel, préalable à l'organisation des sens, qui ne demande chez le nourrisson qu'à faire liaison. Pour cela, il faut qu'on lui dessine une zone délimitée. Cette zone ne sera de « confiance » (Bion dit de « sécurité »), contenant, que si elle est offerte avec émotion (A ou H). Désir. Ici se situerait la dépendance à l'autre et, je crois, le champ de l'*action spécifique* : dans cette délimitation spatiale de la zone de confiance à travers l'acceptation heureuse, ou pas, des projections du nourrisson dans l'espace-corps d'un autre « pensant ». Délimitation qui ne se fait que « psychiquement » : c'est parce que cet « autre » adresse (et retourne) son attention curieuse, psychicisée, qu'il y a limite – « peau » dirait Didier Anzieu¹⁹ – qui permet de lier... l'expérience liante. Car la pensée naissante chez Bion n'est pas (encore) hallucination phantasmatique (Klein), ni représentation dans le sens freudien, ni peut-être symbolisation primaire comme le propose Anzieu²⁰ ; elle est pour l'heure lien de lien. En évoluant, rapidement, ce tissage de lien permettra les premières « conjonctions constantes » (pour parler comme Bion à la suite de Hume), l'organisation consistante et congruente des éléments. Green précise : « L'originalité de Bion est de considérer la *rêverie* comme support (contenant) de l'amour (ou de la haine) de la mère pour son enfant. »²¹

15. Bion W.R., « La réalité sensorielle et psychique », *Attention et interprétation, une approche scientifique de l'insight en psychanalyse et dans les groupes*, Paris, Payot, 1970, pp. 69-70.

16. Grotstein J., « Quel analyste était Bion ? », *Un rayon d'intense obscurité. Ce que Wilfred R. Bion a légué à la psychanalyse*, Paris, Ithaque, 2016.

17. Bion W.R. *Ibidem*, réf. 3, p. 62 et 63.

18. Green A., *Préface aux Entretiens psychanalytiques de W. Bion*, Paris, Gallimard, « Connaissance de l'inconscient », 1980. Dans sa belle notice nécrologique, Anzieu parle de la pensée naissante (chez Bion) comme « premier symbole » (élément alpha). J'aurai, pour ma part, tendance à le comprendre plutôt comme une conjonction d'éléments liés, une forme, cet élément alpha, avant d'être symbole.

19. Anzieu D., « Wilfred Ruprecht Bion (1897-1979) », *Le travail de l'inconscient*, Paris, Dunod, 2009, pp. 181-187.

20. *Ibidem*.

21. Green A., « La capacité de rêverie et le mythe étiologique », *La folie privée*, Paris, Gallimard, Folio, 1990.

Où l'on voit que la *rêverie* est une « *capacité* de rêverie », un support, un « contenant », et non pas un quelconque « contenu » prétendument adéquat, extrait du broyage associatif du récepteur et rendu à l'expéditeur avec une portée dénотative.

Le couple analytique

Dans cette union initiale du couple mère-enfant, Bion et Winnicott (à différence de Freud et de Klein) reconnaissent l'élément *double* constitutif de la vie psychique. Ce n'est bien sûr pas sans conséquences sur la méthode. Mais là où la « mère » winnicottienne est un facteur favorisant la « création » de l'objet ; la « mère » bionienne est une fonction indispensable pour en accepter son « absence ». La « fonction alpha » d'abord de la mère, abstraction bionienne qui doit tant aux « Formulations sur les deux principes de l'advenir psychique » (1911)²² et aux textes freudiens sur le rapport à la réalité dans la névrose et la psychose, transforme les « éléments » de l'expérience, en éléments d'un statut mixte, à la fois constituant de l'inconscient et du conscient. Elle les insère dans la filière du « pensant » plutôt que dans celle de « l'évacuation » projective (dans le propre corps, l'autre, les choses).

Ce « contenant-contenu », une fois introjecté, deviendra donc pour le sujet l'appareil à penser, qui grâce à la fonction alpha, fabrique de l'imaginaire qui fera « front » pour contenir l'inconnaissable (du symbolique et de l'originare) que Bion appelle « O ».

Nous ne pourrions nous appesantir ici sur cette notion complexe. Cependant, il me semble important de déjà signifier que « contenant-contenu », les deux moitiés de « O » (un « C » concave et un autre « C » concave affrontés en miroir), comprennent l'objet infini et inconnaissable, dans l'espace vide du signe « O ». On est loin de « couples » saturant la chose, la connaissance, dans une sorte de « folie à deux ». L'attraction exercée par le « *no-thing* » de la réalité psychique convoquée par les deux partenaires transférentiels (graphiquement, « O », les deux moitiés constituant un cercle avec un « trou » au milieu) est, pour moi, un tiers indispensable ; à la fois pont et séparateur²³.

Du modèle « Contenant-Contenu » on a fait, je le crains, un modèle exclusivement interpersonnel et « saturant », appuyé sur la métaphore de la mère et son bébé, où la mère est « contenante » de la détresse du bébé. La notion de *holding* de Winnicott paraît contribuer par amalgame à cette simplification si répandue. De retenir cette idée, tout disparaît du montage bionien inhérent à ce modèle : le tiers, le statut de passeur et le reste d'insatisfaction pulsionnelle. Or, on l'a vu, il s'agit d'un modèle dynamique inter-psychique dominé par « O » : le « trou », la réalité psychique de l'un comme de l'autre du couple analytique, ignorée de l'un comme de l'autre²⁴... mais imposant la contrainte de son repérage. C'est la force d'attraction symbolique (ou plutôt symbolisante) qui évoquerait une fonction tierce. Je rapproche cette dimension conceptuelle aux descriptions de D. Widlöcher quand il évoque le tiers élément dans sa modélisation de la co-pensée. Il resterait à préciser ce qui fait tiers ici : l'acte de pensée disruptif de l'*insight* ? La méta-pensée qui le saisit en pensée secondarisée ? Ou l'ouverture que cette nouvelle voie fraye ?²⁵

Il me semble que pour Bion, cela a beaucoup à voir avec la croissance en devenir sans fin, et pour cette « évolution » (mot bionien) la mémoire et le désir peuvent être des obstacles. En revanche, toujours pour Bion,

22. Freud S. (1911), « Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques », *Résultats, idées, problèmes I*, Paris, PUF, 2004, p. 135.

23. Salomon Resnik, disciple direct de Bion, parle de « Père Pontife ». Il introduit ainsi une approche très originale de la fonction paternelle dans le modèle de la relation mère-bébé.

24. Je cite J.-B. Pontalis : « Cela échappe aux sujets. Ils n'en sont maîtres, ni l'un, ni l'autre, ce qui ne signifie pas qu'ils en soient absents, car c'est dans leur étrange rencontre, celle de deux inconnus ouverts à leur propre inconnu, que ça se passe comme ça se passe... », *Ce temps qui ne passe pas*, Paris, Gallimard, 1997, p. 63.

25. D. Widlöcher, « Le tiers dans la pensée », *Inactuel*, n° 6, 2001.

l'émotion est une voie d'accès à « O ». Le patient doit le « vivre » dans un isolement suffisant et, toujours pour Bion, l'analyste doit lui aussi se confronter à « O » et tolérer *in presentia* l'angoisse de cette absence. La rendre pensable. Mieux, pensante.

Referions-nous nos exercices mentaux pour penser avec Bion notre dernier point : **les sujets de la méthode ?** Quel vertex prendrions-nous ? Présentiel ou absentiel ? Quel nombre convoquerions-nous : 2, 3, 4 ... *n* ? Oserions-nous les négativer : -2, -3, etc. ? Sujet multiple, sujet groupal, ombres du sujet, sujet en devenir...

De tradition kleinienne, Bion garde la dialectique interchangeable – au niveau de l'action phantasmatique – de l'objet et du sujet de la réalité psychique du monde interne. L'extension communicante que Bion accorde à l'identification projective maintient cette interchangeabilité (par sa double intentionnalité, pulsionnelle et identificatoire), mais l'ouvre d'emblée sur le rôle de l'objet externe. Cette notion soulève des questions extrêmement délicates, voire inquiétantes, pour la méthode. Citons la portée qu'on donne à l'inter-subjectivisme, à l'inter-psychique ou au « champ analytique », rouvrant la conceptualisation de l'espace et du lieu où les transformations psychiques opèrent.

Ainsi, certaines pratiques actuelles, au nom de l'enseignement de Bion, étonnent. Elles semblent ne se soucier que des aspects préconscients/conscients des productions de l'esprit et paraissent négliger leur intrication étroite avec la pulsionnalité infantile refoulée. Par là se trouverait minorée l'importance du refus et de la neutralité du contre-transfert. Je ne crois pourtant pas qu'on puisse opposer Bion à la méthode freudienne classique sur l'attachement à reconnaître et à perlaborer cette pulsionnalité constituante.

Je crois utile, dans ce contexte confusionnant, de rendre à la notion de couple analytique toute sa complexité dans la pensée bionienne. Il s'agit d'un couple de travail autant que d'un couple intériorisé/intériorisable – comme on l'a vu. Il est pris entre, d'un côté, par la conception d'une dépendance foncière à « un unique autre » dont il n'est pas question de s'émanciper mais de l'accepter dans « sa fonction ». Et, d'autre part, par l'expérience toujours évolutive d'une rencontre on ne peut plus intime, aussi unique que solitaire, avec une *conscience*, de soi en lien avec un objet transcendant incarné. Conscience pleine bien qu'inachevée. (Bion inscrit ce travail dans les transformations en « O »).

Un fragment d'analyse

Une patiente en analyse depuis quelques années. Terrifiée, elle était venue me voir à la suite d'un diagnostic de maladie auto-immune, engageant de manière préoccupante son pronostic vital. Elle était d'autant plus bouleversée qu'elle avait toujours pensé attraper un jour cette maladie. La même. Assez rapidement des situations œdipiennes se succèdent d'une manière reconnaissable par moi, autour de la figure d'un homme fortement idéalisé, inatteignable et méprisant, dans des récits extra-transférentiels que j'accompagnais, quand je pouvais, d'interprétations dans le transfert. Plus tard, quelques interprétations du transfert, paraissaient avoir introduit un peu de « doublure » dans ces récits. La patiente semblait profiter de son analyse, au point qu'elle attribuait à ce travail, le fait qu'on la déclare, avec surprise, « guérie » de sa maladie auto-immune.

Ce qui m'interrogeait douloureusement c'était l'absence d'une communication affective. Sur le plan sentimental, elle laissait entendre un appauvrissement permanent. Ses associations restaient fort attachées en apparence à une logique secondarisée. Cela ne l'empêchait pas d'apporter des récits très évocateurs de souffrances et de revendications œdipiennes : les hommes qu'elle fréquentait ne voulaient pas lui faire un bébé. Elle se disait sinon trahie, souvent déçue. Assidue aux séances, d'une manière un peu ritualisée, du « feu dans la salle » dont nous parle Freud, ce n'était pas « le feu » qui semblait manquer mais la salle.

Dans la séance, dont je souhaite parler, le matériel semble plus complexe, moins lié. Elle ne sait plus que faire avec son compagnon qui refuse de lui faire un enfant, elle ne sait pas si elle est vraiment aimée de lui, ce qui la fait douter de poursuivre cette relation qu'elle ne saurait qualifier. Elle pense, encouragée par une amie proche de sa mère, se faire faire un enfant, seule, dans un pays étranger. Elle veut maintenant un bébé, là où

avant, elle voulait un mari. Elle raconte le rêve suivant : « Une femme noire doit lui opérer le nez. Elle s'y prête. L'opération a donc lieu. La femme noire lui annonce d'un ton satisfait que la « réparation » est faite. Elle se regarde et voit le bout du bout de son nez détaché. Elle s'angoisse face à cet échec. » Elle ne veut pas associer sur ce rêve. Elle se dit triste. Le rêve lui montre qu'elle échoue tout. De toute façon, son analyse est un échec. Elle s'est trompée en venant me voir. Silence. Elle va annuler le rendez-vous qu'elle avait pris avec son ex-compagnon pour tenter une réconciliation. Ce n'est pas la peine. Même si elle avait pensé lui proposer de renouer et qu'il devienne, seulement, l'ami-de-la-personne-qui-fait-l'enfant.

Son ex-compagnon ne lui a pas souhaité sa fête d'anniversaire. Elle comprend que c'est fini... définitivement. Une bonne amie, elle, lui a souhaité un bon anniversaire et lui a remonté le moral en l'invitant à faire un bilan de toutes les choses qu'elle avait réussies. Silences. « Ma mère m'a indifféremment souhaité bon anniversaire. J'aurais souhaité qu'elle ait la même attitude encourageante que mon amie ». Pour ma part, je ne sais que penser, mille idées théoriques me viennent en tête avec souffrance : le père œdipien déceptif, la mère castratrice-interdictrice, le tabou de la masturbation féminine, l'issue homosexuelle, la culpabilité et la rançon de sa guérison somatique... Tout semblait pouvoir s'accorder à la qualification transférentielle et pourtant rien ne se nouait *vraiment*. Je ne trouvais pas le bout pour me raccrocher. Le bout du bout. Je ne comprenais rien de rien et souffrais de ne pas y parvenir.

Je crois que Bion nous aide à penser que l'implosion projective peut avoir lieu dans nos têtes. Les transformations observées étaient de type projectif. En même temps, elles avaient l'air de se faire également « à modalité rigide » comme il les nomme pour se référer aux répétitions transférentielles qui, ayant un contenu reconnaissable, se font de manière plaquée. La façade y était ; pas les murs. Je me dis que l'espace de transformation restait ma tête. Elle continue probablement d'avoir peur de la sienne ! Elle qui avait pu « inventer » sa maladie somatique.

Me dire : « Elle ne pense rien du tout, celle-là ! » a donné une forme à mon irritation et m'a provisoirement soulagé. J'ai accueilli avec intérêt mon contre-transfert. Je l'ai pensé, c'est-à-dire, interrogé sa valeur.

À la séance suivante, elle raconte un rêve : « Mon ex-compagnon et moi, nous sommes dans une pièce, on allait rentrer ensemble dans le lit pour dormir. Il y avait du linge à moi tendu sur un cordage, à l'extérieur de la fenêtre. Au moment où j'essaie de le ramasser, le vent emporte les affaires une à une et je ne réussis pas à les rattraper. Elles m'échappent au fur et à mesure de mes gestes infructueux. » Il s'ensuit un long silence. « Je ne réussis pas non plus à fermer les volets ». Elle pense au *mail* qu'elle avait adressé à son ex-compagnon : « *Mail* de relance pour un rendez-vous, pour nous dire adieu ». Mais, ajoute-t-elle, « J'ai compris par sa non-réponse que c'était vraiment fini ». « En sortant, hier, de la séance, j'ai réalisé que j'avais envoyé ce *mail* le jour même du premier anniversaire de la mort de mon père. »

Il me revient à l'esprit l'image de la patiente en train d'envoyer à son ex-compagnon, un SMS lors du voyage qu'elle avait effectué récemment, première séparation d'avec son analyse depuis la mort de son père ; je me rappelle que son ex-compagnon avait répondu d'une manière laconique, « très décevante ». Je pense que les éléments de l'image m'appartiennent, je n'ai pas de doute, mais ils ne sont pas identifiables par moi. Je ne sais vraiment pas à quoi cela correspond. Je les accueille quand même, avec un certain crédit porté à ce que du transfert-contre-transfert avait pu les induire en mon esprit. Je cherche tout de même à m'en décentrer intellectuellement en pensant à la recommandation technique bionienne du « sans mémoire ni désir ». Je me munis donc de « patience »²⁶, en attente de l'élaboration d'une conjonction constante qui puisse faire lien entre ces éléments épars et forts saturés.

26. « Afin de parvenir à un état mental analogue à la position schizo-paranoïde, il faut que le psychanalyste résiste à toute tentative pour s'accrocher à ce qu'il sait ». Cet état sans douleur persécutive, « je l'appelle « *Patience* ». La « patience » doit être maintenue « sans s'irriter à quêter des faits et une raison » jusqu'à ce qu'un schéma s'élabore. Ce nouvel état, « je l'appelle « *sécurité* » ». Contenant et contenu et leurs transformations, *Ibidem* réf. 3, p. 207.

Je vivais un conflit entre retenir cette image triste ou la communiquer à la patiente. Comme dans le rêve « on allait rentrer dans le lit pour dormir » et il me semblait qu'un certain accordage était ainsi souhaité. Puis, il y avait son linge qui partait un par un. Quelle valeur donner à cette image contre-transférentielle où je la vois et la sens triste et seule, éconduite, mais aussi endeuillée, d'une part. D'autre part, je ne pouvais pas ne pas penser à un désir qui s'accomplit en elle, peut-être celui de se déshabiller, linge après linge, malgré ses tentatives de contrôle. Quel « vertex » choisir ? Je n'étais pas aidé car l'analysante disait ne pas vouloir associer. J'opte, au nom de la neutralité, pour le silence.

« J'ai réalisé que papa était mort, que c'était – vraiment – fini. »

« Fini comme avec mon ex-ami. ! » – ajoute-t-elle (l'émotion est très forte et elle pleure ouvertement).

J'interviens (entre ses sanglots) : « En disant cela – par le fait même de dire cela -, il y a quelque chose qui (se) finit avec « lui », que vous continuiez de le voir ou que vous ne le revoyiez plus ». Elle complète : « Comme quand je dis que j'arrête les séances et que je continue ... ! » J'ajoute comme si je continuais à mon tour à la fois sa phrase et la mienne : « Probablement que quelque chose finit ou se finit quand vous énoncez (régulièrement) l'arrêt de votre analyse, de la relation à votre analyste, et/ou de ce que vous vivez en séance. » (J'éprouve un sentiment de « sécurité » – dirait Bion – quant à l'état de tension grâce à la valeur d'*insight* que cette interprétation prend, en la disant, pour moi. Je pense aussi comme une idée incidente, sans la lui communiquer, à la fin possible de son analyse).

La patiente, d'une manière inhabituelle, s'écrie avec émotion : « Ah ! Je comprends ! Cette fois-ci, c'est très clair pour moi. Je le vois, même ! Je le sens, je ne sais pas comment le dire. »

Commentaires

Je ne savais pas, bien sûr, ce qu'elle « voyait » avec cette nouvelle « netteté ». Je savais un peu ce sur quoi ma « rêverie » s'était formalisée (une fin possible de l'analyse. Un « désir »/pensée de séparation) en même temps que j'observais et mettais « hypothétiquement » en mots (grille de Bion) le « décollage » opéré et opérant de la dimension purement agie du transfert, par rapport à sa dimension devenue « pensable ». L'expérience de l'*insight*, survenue de concert chez nous deux – avec chacun ses propres « objets de transformation » – avait quelque chose d'inédit dans cette cure par la force émotionnelle qui lui donnait un « lit » et une sensorialité aux « éléments » nouvellement conjoints, de manière consistante. La forme apparemment « dialoguante » qui accompagne ce moment de transformation me paraît être l'expression d'un contact émotionnel en mots et phrases, plus avec ce qui se transformait que de personne à personne. Avec Bion, on peut penser que la « réalisation » se faisait ainsi davantage avec l'objet de la réalité psychique insinué par la « conjonction constante » (anniversaire, mort, arrêt, séparation) permise par la contenance de la rêverie de l'analyste, qu'avec l'analyste et son propre objet (ici, la fin possible de l'analyse). Groupe de figures conjointes mais non saturées, en règle de correspondance, dont l'apport qualitatif principal est de faire naître une certaine conscience de l'existence de la réalité psychique et de ses modalités de vivance (*experiencing*).

Suivant le modèle contenant-contenu, pour des raisons fort complexes en partie liées à une problématique psycho-somatique, la relation transférentielle s'était fixée de manière muette, clivée par rapport au matériel apparent, en une modalité « symbiotique », exigeant la matérialisation de l'objet de la pulsionnalité infantile en la personne de l'analyste. D'autre part, insinuant des fixations passionnelles au niveau de son propre corps à elle. Ainsi, selon le modèle des transformations, celles-ci semblaient jusque-là s'être fixées sur des modalités projectives ou à « modalités rigides » de non croissance ou d'une certaine croissance en « parallèle » (liens –K de Bion ? *Splitting* statique ?) – formes somme toute de défense de transfert archaïques - et de couverture des liaisons secrètes. Le lien K, utilisé ici pour fausser comme dit Bion (colonne 2 de sa grille), suivant le Freud des études sur l'hystérie, était ainsi complice des liens A et H. L'avènement de ce type d'*insight* introduit une véritable opération de séparation psychique en réintégrant, curieusement, des plans clivés de transfert par

l'espace de la pensée et de l'émotion. Cette évolution me semble illustrer une modalité « commensale » du modèle contenant-contenu.

Devenue attentive à ses associations, à ses rêves, la patiente semble « vivre » désormais affectivement son expérience analytique et interroger ouvertement l'incertitude de ce qui s'y passe pour elle, dans l'actuel, en incluant l'analyste non seulement dans une adresse, mais comme « reste diurne » (ou comme dirait Bion, comme élément alpha organisateur des pensées latentes). Se serait-elle approprié la méthode ? Être attentifs au lien K n'aide-t-il pas à ce passage transformateur ?

Mon travail de penser, avec elle, empli de questionnements dont la non-résolution continue d'être difficile et qui nécessite, j'en suis persuadé, encore beaucoup d'élaborations à venir, notamment sur le plan de la conflictualité œdipienne – maintenant pensable -, et du lien très précoce à la mère, me donne l'impression de se faire avec une « attention-notation-investigation » (termes de la grille) moins tenue par des agissements projectifs et clivants.

La situation du cadre ainsi décrite s'est accompagnée de l'émergence des pans de son histoire que j'entendais pour la première fois et que la patiente inscrivait maintenant, avec une tonalité de remémoration, dans un tissage associatif cherchant à sémantiser sa mémoire²⁷ et son désir.

Les outils de Bion, et je conclus avec ceci, présentent l'intérêt pour nous, praticiens, de « penser » non seulement *ce* que nous pensons et *ce* que nos patients pensent et nous font penser, mais *comment* nous apprenons à les penser. Cela a une portée transformatrice égale pour le « couple analytique ». Et ainsi, avec cet appareil-à-penser « restauré »²⁸, pouvoir continuer d'accueillir d'autres « pensées » qui demandent à être pensées²⁹ en tolérant la frustration inhérente et à l'objet et à la méthode.

27. Bion distingue la mémoire (*memory*), défensive et saturante (lien-K), de la remémoration associative (*remembering*).

28. « Restauration de dieu (la Mère)... »

29. ... « l'évolution de dieu (l'informe, l'infini, l'ineffable, le non-existant) ».

De la sérendipité en psychanalyse

Didier Houzel

« Comme ils continuaient leur route pour se rendre à la ville impériale, ils rencontrèrent un conducteur de chameaux, qui en avait perdu un ; il leur demanda s'ils ne l'avaient pas vu par hasard. Ces jeunes princes, qui avaient remarqué dans le chemin les pas d'un semblable animal, lui dirent qu'ils l'avaient rencontré, et afin qu'il n'en doutât point, l'aîné des trois princes lui demanda si le chameau n'était pas borgne ; le second interrompit :

« Ne lui manque-t-il pas une dent ? »

Et le cadet ajouta :

« Ne serait-il pas boiteux ? »

Le conducteur assura que tout cela était véritable :

« C'est donc votre chameau, continuèrent-ils, que nous avons trouvé et que nous avons laissé bien loin derrière nous. »¹

Ainsi commence l'histoire des trois princes de Serendip (l'actuel Sri Lanka) publiée au 18^e siècle par le Chevalier de Mailly qui disait l'avoir traduit du persan. Les trois jeunes princes, après la meilleure éducation qui soit, avaient été envoyés en voyage par leur père pour parfaire cette éducation. Convaincu qu'il avait affaire à ceux qui avaient dérobé son chameau le chamelier les fit jeter en prison. Le seigneur du lieu les menaça de mort s'ils ne rendaient pas le chameau, mais eux de protester qu'ils n'avaient pas volé l'animal, qu'ils ne l'avaient même jamais vu. Heureusement, on retrouva le chameau, on le rendit au propriétaire et les trois jeunes princes furent innocentés, mais il leur fut demandé d'expliquer comment ils avaient fait pour deviner toutes ses caractéristiques qu'ils avaient si bien décrites à son propriétaire :

L'aîné dit : « J'ai cru Seigneur, que le chameau était borgne, en ce que, comme nous allions dans le chemin par où il avait passé, j'ai remarqué d'un côté que l'herbe était toute rongée, et beaucoup plus mauvaise que celle de l'autre, où il n'avait pas touché ; ce qui m'a fait croire qu'il n'avait qu'un œil parce que, sans cela, il n'aurait jamais laissé la bonne pour manger la mauvaise. »²

Le puîné poursuivit : « Seigneur, ... j'ai connu qu'il manquait une dent au chameau, en ce que j'ai trouvé dans le chemin, presque à chaque pas que je faisais, des bouchées d'herbe à demi mâchées de la largeur d'une dent d'un semblable animal. »³

Et le troisième prince : « Et moi, ... j'ai jugé que ce chameau était boiteux parce qu'en regardant les vestiges⁴ de ses pieds, j'ai conclu qu'il fallait qu'il en traînât un, par les traces qu'il en laissait. »⁵

1. Mailly de, *Les aventures des trois princes de Serendip*, Paris, Éditions Thierry Marchaisse, pp. 15-16, 2011.

2. *Ibid.*, p. 18.

3. *Ibid.*, p. 18.

4. Mot du vieux français qui signifiait « traces ».

5. *Ibid.*, p. 18.

Ce conte oriental a servi de base à Horace Walpole, écrivain et homme politique britannique, pour créer le néologisme *serendipity* en 1754 à propos de la découverte qu'il fit fortuitement d'une similarité de sceau entre deux familles vénitiennes : « Cette découverte, écrit-il à un ami, je l'ai faite par un talisman, que Mr. Chute appelle les *sortes walpolianae*, grâce auquel je trouve à point nommé tout ce que je veux partout où je pêche. Vraiment, cette découverte est presque de l'espèce que j'appelle *serendipity*, un mot très expressif, que je vais m'efforcer, faute d'avoir mieux à vous narrer, de vous expliquer... » (p. 205).

Le mot restera dormant pendant plus d'un siècle, jusqu'à ce qu'il réapparaisse dans une revue littéraire britannique à la fin du 19^e siècle. Mais, c'est dans le courant du 20^e siècle que les scientifiques s'en sont emparés : d'abord Walter B. Cannon à l'université de Harvard aux États-Unis en 1939 à propos du rôle du hasard dans la découverte, puis le sociologue Robert Merton en 1946, également à Harvard, qui introduisit la notion de « schéma de sérendipité » (*serendipity pattern*). Désormais la *sérendipité* eut une place de choix en sociologie des sciences et en épistémologie pour désigner les découvertes qui sont le fruit, certes du hasard, mais d'un hasard habilement exploité par un observateur attentif, curieux, doué de sagacité et d'une capacité infaillible de raisonnement logique.

Les exemples les plus fréquemment cités répondant à la définition de la *sérendipité* sont : la découverte des rayons X par Röntgen en 1895 et celle de la pénicilline par Fleming en 1928. Dans sa contribution à un récent ouvrage collectif sur la *sérendipité*, Marie-Anne Paveau⁶ rapproche ce concept de celui de *raisonnement par abduction* du philosophe américain Charles Sanders Pierce⁷. Elle définit ainsi le raisonnement par abduction :

... type de raisonnement permettant de construire des hypothèses à partir d'un ensemble donné de faits qui ne leur sont *a priori* reliés en rien.⁸

Je voudrais tenter d'appliquer la notion de *sérendipité* à la psychanalyse en l'adaptant à la spécificité de notre art. Je vous propose tout d'abord un survol historique de la découverte freudienne éclairé par ce *lumineux objet du désir épistémique* pour reprendre l'expression de Marie-Anne Paveau.

La sérendipité dans l'histoire de la psychanalyse

Voilà un jeune et brillant biologiste, Sigmund Freud, plutôt malchanceux dans ses tentatives de faire avancer sa discipline : il séjourne plusieurs années à Trieste à la recherche des testicules de l'anguille sans jamais les trouver ; il passe à côté de la découverte des vertus anesthésiques de la cocaïne à laquelle il a consacré toute une monographie ; plus tard il manquera de peu la mise en évidence, fondamentale pour l'étude du système nerveux, de la synapse. Voilà ce jeune biologiste qui débarque à Paris à l'automne 1885 non pour étudier l'hystérie et les autres névroses, mais pour l'étude des atrophies et dégénérescences consécutives à des affections cérébrales infantiles.⁹ Il explique dans le compte-rendu de son séjour que les mauvaises conditions du laboratoire d'anatomie l'ont détourné de ce but initial et qu'il s'est orienté alors vers ce qui retenait à l'époque l'intérêt de Charcot : l'hystérie, les névroses, l'hypnotisme. C'étaient là des sujets inédits pour Freud.

Notons, deux premiers points communs avec les jeunes princes de Serendip : le premier est son excellente éducation intellectuelle et expérimentale reçue dans les meilleurs laboratoires de la capitale d'Autriche-Hongrie – le second est la mobilité, le départ en voyage, vers d'autres horizons que ceux de sa mère patrie, que ceux

6. Paveau M.-A., « Ce lumineux objet du désir épistémique », *Les aventures des trois princes de Serendip*, suivi de *Voyage en Sérendipité*, Paris, Éditions Thierry Marchaisse, 2011, pp. 231-232.

7. Pierce C. S. (1898), *Reasoning and the Logic of Things : The Cambridge Conferences Lectures of 1898*, Harvard, University Press, 1992.

8. *Ibid.*, p. 231.

9. Freud S. (1886), « Compte-rendu de mon voyage d'étude à Paris et à Berlin », *OCF I*, Paris, PUF, 2015, p. 16.

de sa formation de base et aussi que ceux de sa culture familiale. Le roi de Serendip avait envoyé ses fils au-delà des frontières de son royaume :

Après les soins que j'ai eu de vous, et de vous donner les plus habiles gens du monde pour vous instruire parfaitement, dit-il à ses fils, j'avais lieu d'espérer de vous une entière obéissance. Mais comme il me paraît que vous n'êtes pas encore assez instruits de vos devoirs, il faut que vous alliez achever de les apprendre dans les pays étrangers. Je vous prie donc de sortir dans quatre jours de ma cour, et dans quinze de mon empire, avec défense d'y revenir sans ma permission.¹⁰

Prenons cette injonction paternelle comme une métaphore de la nécessité de sortir des sentiers battus, de nos routines et de nos certitudes pour avoir une chance de rencontrer du nouveau, de l'inattendu.

Le troisième point commun entre le jeune Freud et les princes de Serendip est la curiosité, l'attention en éveil, le désir de comprendre et la capacité à s'étonner et à s'intéresser à ce qu'il n'a encore jamais vu. J'ai déjà signalé son intérêt pour les nouveaux domaines qu'il abordait à la suite de Charcot : hystérie, névroses, hypnotisme. J'ajoute à cela qu'il retint de son séjour la conjonction de trois données : la relation entre hystérie et sexualité, connue depuis les grecs, mais que Charcot reprenait à son compte – l'étiologie traumatique de certaines hystéries, mise en évidence par le maître de la Salpêtrière – la parenté des phénomènes hystériques et des phénomènes hypnotiques. Sexualité, traumatisme, suggestion hypnotique, on a là tous les ingrédients de ce qui deviendra la *théorie cathartique* des névroses dans les années 1890, ses *neurotica*, prémisses de la psychanalyse.

On peut parler d'une identification de Freud à Charcot pour rendre compte de l'ouverture d'esprit qui s'est produite alors en lui. La description qu'il en fait est à cet égard très évocatrice :

On le voyait ainsi d'abord indécis en présence de manifestations nouvelles, difficiles à interpréter, on pouvait suivre les voies par lesquelles il cherchait à pénétrer jusqu'à la compréhension de celles-ci, étudier la façon dont il constatait les difficultés et les surmontait, et l'on remarquait avec étonnement qu'il ne se lassait jamais d'observer le même phénomène jusqu'à ce que, par le travail de ses sens, si souvent répété et dénué de préjugés, fût obtenu la juste conception¹¹.

Freud aurait-il connu la notion de *sérendipité*, il eût classé la méthode de Charcot sous cette rubrique.

J'arrête là mon survol historique : à l'orée de la psychanalyse, à l'abandon de la théorie cathartique dont il fait l'aveu à son ami Fliess dans sa célèbre lettre du 21 septembre 1897.

L'abandon des *neurotica*

En bon prince de Serendip, Freud a tiré le meilleur parti de ce qu'il a observé et, notamment, de ce qu'il a rapporté de son séjour parisien. Il a construit, pierre à pierre, l'édifice de la psychopathologie des névroses en commençant par leur description clinique, puis en se mettant en quête de leur cause, leur étiologie selon le vocabulaire médical. Ce faisant, il a suivi strictement les voies de la pensée médicale qui se décline en trois étapes : la description des troubles et leur regroupement syndromique, la classification des syndromes différenciés les uns des autres dans une démarche diagnostique, leur rattachement à une étiologie spécifique. Les troubles dont il est question sont les troubles névrotiques ; leur regroupement syndromique donne lieu à la

10. *Op. cit.*, Mailly de, p. 18.

11. *Ibid.*, p. 18.

description des différents types de névroses ; les étiologies sont toutes d'origine sexuelle, mais elles sont spécifiques pour chaque type de névrose. Il ne reste plus qu'à trouver le remède, si possible étiologique. C'est ce que Freud a pensé trouver dans sa thérapeutique cathartique, grâce à la remémoration du traumatisme et à l'*abréaction* de l'affect associé.

Mais, voilà que tout s'effondre. Cela ne marche pas ou mal, il n'y croit plus :

... je vais tout de suite te confier le grand secret qui, au cours des derniers mois, s'est lentement fait jour en moi. Je ne crois plus à mes *neurotica*...¹².

On connaît la suite, Freud donne toutes les raisons de son incrédulité, puis il poursuit :

Ainsi influencé, j'étais prêt à renoncer à deux choses, la solution complète d'une névrose et la connaissance certaine de son étiologie dans l'enfance¹³.

Voilà selon moi le tournant décisif qui permit la naissance de la psychanalyse. Freud doit renoncer au modèle médical pour rendre compte de ce qui se passe dans les cures. Peu de temps après la lettre de l'équinoxe, apparaît sous sa plume l'expression *réalité psychique* qu'il distingue de la réalité extérieure. Freud comprend alors que sa méthode explore une autre réalité que celle qui tombe sous les cinq sens. Il ne s'agit plus seulement d'un voyage hors du cercle étroit des choses connues et des idées reçues, mais de l'exploration d'un autre monde qu'il va s'efforcer de pénétrer dans son auto-analyse par la voie du rêve et de son interprétation. Tout le reste de son œuvre sera consacrée à cette exploration, non sans la nostalgie du terrain mieux assuré des sciences dures et d'une épistémologie positiviste, mais toujours guidé par sa sorcière, la métapsychologie, vers des profondeurs plus grandes.

L'autre scène

Wilfred Bion, nous invite à passer franchement dans cet autre monde, *l'autre* scène disait Freud à propos des rêves, comme Alice passe à travers le miroir. Dans son ouvrage *Attention et interprétation*¹⁴, il part du modèle médical, appuyé sur l'observation des données cliniques grâce aux sens en éveil de l'observateur, pour y opposer le modèle psychanalytique, qui doit faire usage d'autres moyens pour récolter les données :

Le médecin, écrit-il, est tributaire de la réalisation d'une expérience sensorielle à l'opposé du psychanalyste qui lui est tributaire d'une expérience qui ne relève pas des sens. Le médecin peut voir et toucher et se servir de son odorat. Les réalisations qui sont du domaine du psychanalyste ne peuvent être ni vues ni touchées ; l'angoisse n'a ni forme, ni couleur, ni odeur, ni son¹⁵.

Ce qui joue le rôle équivalent à celui des sens pour le médecin est, pour le psychanalyste, *l'intuition*, au sens étymologique du terme : voir dedans. Bion, à dessein, n'utilise pas le terme anglais *insight*. Il crée un néologisme *to intuit*, pour souligner le fait que l'organe de perception du monde intérieur dont l'analyste doit disposer ne se résume à aucun de ses sens, même si tous ses sens doivent être en éveil, qu'il ne se réduit pas non plus

12. Freud S. (1897), « Lettre du 21 septembre 1897 », *Lettres à Wilhelm Fließ, 1887-1904*, Paris, PUF, 2006, p. 334.

13. *Ibid.*, p. 335.

14. Bion W. R. (1970), *Attention et interprétation*, Paris, Payot, 1974.

15. *Ibid.*, p. 33.

à son attention, même s'il doit faire preuve d'une *attention également suspendue*. Il y associe son empathie et sa réceptivité psychique *fondée sur* ce que le poète John Keats avait appelé la *capacité négative*.

Dans une lettre à ses frères, datées du 21 décembre 1817, John Keats écrit ceci :

Ce n'est pas une discussion que j'ai eue avec Dilke, mais une recherche, un examen approfondi, sur différents sujets ; plusieurs choses se sont assemblées dans ma tête et soudain, ce qui m'a frappé, c'est la nature de la qualité qui permet de former un Homme de qualité, un Homme accompli, spécialement en Littérature, et que Shakespeare possédait à un point extrêmement élevé, je veux parler de la Capacité Négative ; *c'est-à-dire quand un homme est capable d'être dans des incertitudes, des mystères (énigmes), des doutes sans être dans une recherche irritée des faits et des raisons*¹⁶.

C'est là la position fondamentale de l'analyste pendant les séances, selon Bion, et je partage totalement ce point de vue : être à l'écoute, être attentif, être empathique, sans chercher à expliquer, encore moins à juger, en supportant de ne pas comprendre, d'être confronté à des énigmes qui se succèdent les unes aux autres, en attente du sens qui émergera de ce matériel incompréhensible et qui s'inscrira nécessairement dans la relations transférentielle.

Il faut donc donner à la *sérendipité psychanalytique* un sens particulier. Comme les princes de Serendip, l'analyste est confronté à des indices ; il doit les observer attentivement, mais il ne peut les relier les uns aux autres consciemment pour leur donner sens et résoudre l'énigme. Ils se relient spontanément entre eux dans son esprit lorsque les associations de l'analysant donne un indice transférentiel qui vient faire lien. L'analyste doit alors expliciter ce lien, c'est le moment de l'interprétation.

Un patient d'âge mûr me rapporte dans une séance un rêve qu'il faisait souvent dans son enfance : *il se balançait comme Tarzan au bout d'une liane et tout d'un coup il s'apercevait que la liane n'était reliée à rien ; il se réveillait alors terrifié*. Peu de temps après, dans la même séance, il se demande qui a été mon analyste. Voilà deux séries associatives qui convergent dans mon esprit : revit-il dans le transfert l'angoisse de n'avoir pas d'ancrage solide dans une de ses lignées parentales. Je lui interprète qu'il se demande si mon analyste, lui offre à travers moi un ancrage psychanalytique fiable ou non, comme il craignait dans son cauchemar d'enfant de ne pas trouver d'accroche suffisamment solide dans ses ascendances grand-parentales.

Mon interprétation semble lui avoir permis de retrouver les linéaments de sa constellation œdipienne. À une séance suivante il rapporte un rêve dans lequel *il était en voiture, c'était lui qui conduisait, il partait en marche arrière à toute allure et il devait changer de file pour éviter les voitures qui arrivaient ; il n'avait pas de frein*. À ce récit de rêve il a associé sur deux thèmes : d'une part ses angoisses d'enfant de tomber sans cesse, un rêve d'enfant où il se voyait à côté de sa mère au bord d'une falaise et où il avait peur de tomber – d'autre part des rêves où il était assis dans une voiture à la place du chauffeur, mais il n'avait pas les jambes assez longues pour atteindre les pédales. Il s'est rappelé alors que son père mettait son coude sur le dossier de son siège quand il faisait des marches-arrières et il ressentait ce coude paternel comme menaçant. J'ai pu lui faire une interprétation de son rêve en lui disant que sa conduite en marche arrière pouvait signifier son désir de régresser jusqu'à l'enfance dans l'analyse, mais avec la crainte de tomber sans fin, et son désir de conduire ou d'essayer de le faire pouvait signifier un désir de grandir, de se développer tout en se demandant quel obstacle paternel il pouvait rencontrer en chemin.

Cent fois, j'avais entendu ce patient me rapporter ce cauchemar d'enfant, dont je pressentais qu'il avait pour lui une grande importance, mais il ne se rattachait à rien dans mon esprit, ni dans l'histoire de cet homme, ni surtout dans le transfert. C'est la référence directe à sa relation avec moi qui m'a mis sur la piste de mon interprétation : « je me suis demandé qui avait été votre psychanalyste. » Il en est ainsi, il doit en être ainsi :

16. Keats J. (1817), *Lettre à ses frères du 21 décembre 1817*, <http://www.mrbauld.com/negcap.html>

le voyage analytique est un voyage transférentiel et contre-transférentiel, c'est sur ce chemin-là que les indices s'inscrivent et que nous pouvons nous en saisir, même si nous ne savons rien de leur origine, comme les Princes de Serendip qui n'avaient jamais rencontré le chameau dont les traces étaient inscrites sur leur route. Bion nous décrit l'inconscient comme un monde implosé qu'il compare aux chocs chirurgicaux dans lesquels le patient saigne dans ses propres capillaires qui se dilatent exagérément. Il faut que la situation analytique englobe cet espace dilaté et ses contenus qui se dispersent à l'infini pour qu'ils retrouvent la capacité à se lier entre eux et à prendre sens. L'espace ainsi dilaté se projette sur le temps de l'analyse :

L'espace mental est si vaste comparé à n'importe quelle réalisation de l'espace à trois dimensions que la capacité d'émotion du patient est ressentie comme perdue parce que l'on sent l'émotion elle-même s'écouler et se perdre dans l'immensité. Ce qui peut apparaître alors à l'observateur comme des pensées, des images visuelles et des verbalisations doit être considéré par lui comme des débris, des restes ou des fragments de discours imité et d'émotion synthétique d'histrion, qui flottent dans un espace si vaste que ses confins, dans le temps aussi bien que dans l'espace, restent sans définition¹⁷.

Le travail de l'analyste est d'aider l'analysant à retrouver des liens, qui sont toujours émotionnels, entre ses fragments de discours dispersés.

Méthode ou processus

Freud, après avoir annoncé en 1910¹⁸ son projet d'exposer une méthode générale de la psychanalyse [*Allgemeine Methodik der Psychoanalyse*], dut se contenter tantôt de textes techniques, tantôt de modèles du fonctionnement psychique et de ses avatars psychopathologiques. Avait-il renoncé à donner un exposé général de la méthode psychanalytique et une définition précise de ses objets ? Rien ne s'apparente dans son œuvre à un *Discours de la méthode* (1637) comme celui de Descartes ni à une introduction méthodologique générale, comme l'*Introduction à la médecine expérimentale* (1865) de Claude Bernard¹⁹ (Dupeu)²⁰ On peut relier cette absence d'une méthodologie générale à la jeunesse de notre discipline, née dans un tâtonnement hasardeux, toujours remis sur le métier. Mais, il paraît plus intéressant d'y voir un problème de structure, qui touche la nature même des objets psychanalytiques, toujours insaisissables, situés sur un horizon jamais atteint car se déroband au fur et à mesure de l'approche.

Du point de vue de la *sérendipité*, c'est plutôt un voyage que nous avons à entreprendre avec nos patients qu'une méthode que nous avons à appliquer. À nouveau le modèle psychanalytique s'écarte ici du modèle médical. Traiter un patient sur le plan somatique, c'est appliquer à son cas une méthode rigoureuse d'abord pour établir un diagnostic, ensuite pour mettre en œuvre une thérapie. Prendre un analysant en traitement est tout autre chose : c'est s'engager avec lui dans un long cheminement, une aventure commune, dans laquelle chaque minute est vécue intensément par l'un et par l'autre des partenaires, avec son lot d'inattendu et de surprise. Est-ce à dire que la rigueur n'est pas présente ? Certainement non. La *sérendipité* allie observation et sagacité. Sans cet alliage nos trois princes n'auraient jamais pu identifier le chameau perdu. Traduisons ces fonctions en termes psychanalytiques : écoute attentive, attention également suspendue, empathie et rigueur. La rigueur s'impose notamment dans l'établissement et dans le maintien du cadre avec ses composantes spatio-temporelles, contractuelles et psychiques.

17. *Op. cit.*, Bion W., pp. 41-42.

18. Freud S. (1910), « Les chances d'avenir de la thérapie psychanalytique », *OCF X*, Paris, PUF, 1993, pp. 61-73.

19. Bernard C. (1865), *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, Paris, J. B. Baillière et fils.

20. Dupeu J.-M. « Sous peu. Vers une méthodologie générale de la psychanalyse », *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, n° 2, vol. 7, 2017, pp. 29-55.

La sorcière bien-aimée de Freud, la métapsychologie, ne serait-elle pas alors plus une *théorie de la pratique*, pour paraphraser le titre d'un ouvrage de Pierre Bourdieu²¹, qu'une théorie du psychisme. C'est elle qui nous guide dans le voyage analytique, mais elle ne nous dit pas à l'avance ce que nous allons rencontrer. L'objet, c'est le voyage lui-même. Il faut, certes, le préparer avec soin et éviter de se perdre en route, mais rien ne peut le remplacer.

Freud avait, je crois, une profonde intuition de cela. Dans son texte de 1913 « Sur l'engagement du traitement »²², il fait un faux emprunt à Ésope (en fait à *Till l'Espiègle*) pour répondre à la question de la durée du traitement :

Une question déplaisante pour le médecin, et que le malade lui adresse au tout début, est la suivante : Combien de temps le traitement va-t-il durer ? De combien de temps avez-vous besoin pour me délivrer de ma souffrance ? Si l'on a proposé un traitement probatoire de quelques semaines, on se soustrait à une réponse directe à cette question en promettant de pouvoir donner un avis plus fiable une fois écoulée la période probatoire. On fait en quelque sorte la même réponse que l'Ésope de la fable au voyageur qui l'interroge sur la longueur du chemin en lui enjoignant : Marche !²³

Se souvenait-il aussi de sa culture judaïque et notamment de cet aphorisme du célèbre rabbin hassidique Rabbi Nahman de Bratslav ?

Ne demande jamais ton chemin à quelqu'un qui le connaît, car tu pourrais ne pas t'égarer²⁴.

21. Bourdieu P., *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Paris, Seuil, coll. « Point Essais », 2000.

22. Freud S. (1913), « Sur l'engagement du traitement », *OCF XII*, Paris, PUF, 2005, pp. 161-184.

23. *Ibid.*, p. 168.

24. Rabbi Nahman de Bratslav, *La chaise vide*, Paris, La table ronde, 1995.

Samedi 17 mars 2018

Entre doute et exigence

Sylvie de Lattre

Objets de la méthode psychanalytique. La formulation, concise et abstraite, de l'argument suscite immédiatement la perplexité. L'inquiétude aussi. D'un côté la clarté de la méthode, de l'autre, la pensée associative, notre outil familier.

Mais qu'en est-il des *objets* de la méthode ? La diversité de leurs registres d'appartenance, comme l'argument l'indique, en complexifie l'approche.

L'objet *scientifique*, c'est-à-dire la réalité psychique que la méthode, comme procédé heuristique, cherche à dévoiler, se voit compromis par les *objets de chair*, pourrait-on dire, que l'application de la méthode, comme règle fondamentale, fait surgir dans la situation analytique. La résistance, le transfert, la destructivité. Peut-on séparer la méthode analytique de ses objets ?

En effet, les complications inhérentes à toute analyse nous donnent bien souvent le sentiment que la méthode est mise en échec. Ou plutôt, et c'est là toute l'angoisse de la position que nous avons à tenir, que nous ne savons pas nous en servir. Nous ne parvenons pas à mettre en place une « *situation analysante* », pour reprendre la terminologie de J.-L. Donnet, c'est-à-dire à instaurer une « *appropriation fonctionnelle de la méthode dans la dynamique d'une cure* » et c'est bien de notre échec qu'il s'agit alors.¹

Échec... l'insistance de ce terme laisse transparaître la culpabilité latente qui nous étreint face à la dimension vitale des enjeux d'une analyse. Ces sentiments contre-transférentiels, si envahissants parfois, ne constitueraient-ils pas, eux aussi, des objets internes que la méthode aurait inévitablement à affronter, au rythme des aléas transférentiels ?

Une cure où la peur de l'échec était devenue taraudante m'est aussitôt venue à l'esprit et n'a cessé de me mettre au travail. Je l'ai appelée intérieurement Marilyn, sa grâce adolescente est pourtant éloignée de la plénitude charnelle de la star. Disons qu'elles ont en commun le côté star, justement. Et si cette féminité phallique la fascine secrètement, ce n'est pas comme un modèle féminin à s'approprier mais comme un symbole de complétude qui va s'avérer au cœur de sa problématique. Sous l'excès de visibilité la souffrance psychique est palpable. M. est dans une urgence angoissée, celle d'un temps immobilisé, répétitif, celle d'une impuissance à aimer, à travailler, à vivre.

La détermination de sa démarche me frappe et m'implique. Une vie pour de faux, une identité en faux self, une demande d'analyse *pour de vrai*. Elle est dans un repli solitaire qui contraste avec son audace et son charme. Elle se réfugie dans une position d'inaccessibilité dès que l'autre s'approche. Comme dans le poème de Baudelaire, elle semble dire à chacun : « Je suis belle, ô mortels, comme un rêve de pierre. » L'ombre de la mortalité semble en effet ne l'avoir pas encore atteinte, ni la douleur du manque qui la rendrait désirante, ni la rencontre de l'altérité qui l'obligerait à se confronter à des limites. Elle semble n'avoir pas eu accès à une intériorisation de son identité sexuée tout en exacerbant les manifestations extérieures.

Les mots de la psychopathologie s'imposent d'emblée, entre souffrance narcissique et flamboyance hystérique. Dans le registre de la séduction qu'elle utilise comme un appât, M. sait en effet parler aux analystes. Mais impossible de ronronner paisiblement. Elle les guette au tournant. Pas question, par exemple, d'interroger trop

1. J.-L. Donnet, *La situation analysante*, PUF, 2005.

vite une fantasmagorie incestueuse vécue comme traumatique. La référence même à toute dimension fantasmagorie est intolérable.

Je m'interroge, mal à l'aise, face à des bribes de réalité historique qu'elle brandit avec violence comme causes évidentes de sa difficulté d'être. Quelle place en effet donner, dans mon écoute et mes interventions, à un récit si fortement ancré sur une réalité événementielle ? Si je n'ai pas à faire miennes ses constructions, ai-je pour autant à réduire sa revendication victimaire aux fantasmes qui y sont projetés ? Comment rendre audible la complexité d'une réalité psychique où s'intriquent les traces des relations intersubjectives du passé et leur traitement fantasmagorie ? Comment maintenir vivante en soi l'exigence de la méthode, celle de permettre à tout discours de se constituer en contenu manifeste et de l'entendre alors comme un rêve ou un symptôme ?

Probablement, la confusion et le doute sont-ils un temps auto-analytique nécessaire dans l'expérience d'une analyse. Un temps d'interrogation quant à l'usage convenu des mots, de remise en cause aussi de la clarté apparente de notions trop familières. Mais comment se repérer dans une situation obscurcie par l'agir transférentiel, sinon en prenant appui sur la méthode, justement et en mettant nos repères métapsychologiques à l'épreuve de la cure ?

La notion « *d'écart théorico-pratique* » développée par J.-L. Donnet vient mettre en garde contre le risque d'une « collusion, je le cite, qui ferait de la cure une application du savoir établi ». L'écart entre la théorie de l'appareil psychique et la pratique, écrit-il, permet de « ne pas conférer à la méthode une dimension quasi programmatique ».

« Gardez-vous de la compréhension », avertit de même W. Granoff. Gardez-vous de votre savoir. Il en donne une illustration saisissante dans une histoire clinique où il s'expose sans fioritures. C'est l'histoire d'un échec. Il évoque sa confiance confortable dans le processus et ses avancées. Il montre comment il se trouve pris dans une certitude contre-transférentielle quant au transfert amoureux de sa patiente, source selon lui de toutes ses résistances. Bref, il se fie à son expérience, à ses connaissances, à ses constructions anticipées. Mais il n'entend pas l'angoisse de sa patiente et ne comprend plus rien lorsque celle-ci décide, subitement, d'arrêter son analyse. Quelques mois plus tard, c'est lui, l'analyste, qui prendra rendez-vous avec elle, inversant ainsi la demande et le désir. Il lui dit, je le cite : « L'arrêt de votre analyse a été la mise en acte d'un sentiment. Quand cela arrive, c'est toujours parce que l'analyste n'a pas entendu, a été sourd à quelque chose ». Il ajoute, « C'est toujours ainsi que ça se passe, je le sais. »²

Phrase paradoxale et féconde où W. Granoff assume à la fois l'échec et la nécessité de son savoir. En se demandant : à quoi ai-je été sourd ? Il souligne cette *surdité élective* qui guette tout analyste. Enfin, il dégage un désir qu'il nomme, à la suite de Lacan, « Le désir de l'analyste ». Mais dit-il, ce désir est un désir *d'analyse*, c'est le désir *qu'il y ait* de l'analyse en lien avec de l'inconnu et non celui de la confirmation d'une hypothèse métapsychologique ou d'un fragment de théorie.

L'écoute de l'analyste, en égal suspens, résulte, on le sait bien, d'un lent travail de formation. Ou plutôt de déformation, car il s'agit d'une modalité de fonctionnement bien éloignée de nos procédures de pensée habituelles. Elle requiert l'ouverture associative plutôt que la focalisation sur des contenus de pensée, ce qui ne peut que susciter *nos* résistances car nous sommes toujours plus ou moins en quête d'appuis théoriques.

Retrouver ou confirmer ce qui fonde les découvertes freudiennes, n'est-ce pas d'ailleurs un plaisir jubilatoire qui serait au cœur de notre désir d'analyste ? Mais comment éviter alors que la métapsychologie ne devienne, à notre insu, *un objet de la méthode* ? Son objet inconscient. Entre mise en suspens de nos évidences et exigence de formalisation théorique, comment préserver cette tension dans notre écoute et élaborer notre clinique singulière ?

2. Granoff W., « Vous qui passez sans me voir », *Le désir d'analyse*, Champs Flammarion, 2004.

Hors de question, dans ce temps de la cure de M, d'interpréter quoique ce soit, notamment quant au sentiment d'échec qui est au cœur de son impuissance exaspérée.

Si M. établit une rivalité phallique narcissique partout et avec tous, c'est surtout à l'intérieur d'elle même que le conflit s'exacerbe. En elle, vit secrètement un soi caché, un double magnifique. Hors d'atteinte. Comme un phallus interne qui ne pousserait pas ou comme un enfant *in utero* qui ne pourrait arriver à terme. Je me représente cette complétude intérieure inaccessible comme une imago archaïque, construite par la toute-puissance infantile, comme un bastion défensif contre les blessures œdipiennes et la différenciation sexuée.

Mais c'est aussi un Moi idéal persécuteur. M. projette cette image grandiose de soi dans le regard miroir d'autrui. Un regard qu'elle fantasme, éblouie, mais qui se transforme aussitôt en rejet méprisant. Elle fait de l'attente des autres, nécessairement déçue, une persécution et de toute relation une mise en danger narcissique. Ses rapports à autrui sont empreints de défiance et de sensibilité interprétative. Pourtant, sur la scène analytique, une prudente confiance semble s'établir. Un transfert positif, en somme, nécessaire à l'instauration du processus analytique. Un transfert pré-transférentiel où le feu couve mais n'aurait pas encore trouvé son combustible ni la névrose de transfert déchaîné sa puissance contraignante. Associer, rêver, se souvenir, M. joue avec authenticité le jeu de la méthode, même si nos fragiles avancées ne laissent guère, apparemment, de traces. La rigueur du cadre, fortement investi, la rassure comme une armature structurante. De fragiles changements, d'ailleurs, s'esquissent. M. ne relève qu'à contre cœur cette évolution et la dévalue comme d'une médiocrité insupportable. Ces améliorations, essentiellement comportementales, correspondent-elles d'ailleurs à des transformations psychiques inhérentes au processus ? J'en doute, tant elle semble camper sur des positions inchangées. D'ailleurs, brutalement, M. cesse de jouer le jeu de l'analyse. Elle attaque. Ses cibles, ce sont des bribes de théorie dont elle s'empare en les parodiant pour mieux les disqualifier et attaquer la méthode analytique. Elle fait les questions et les réponses et m'attribue généreusement des clichés convenus qu'elle prend alors plaisir à ridiculiser.

L'Œdipe, elle le proclame à qui de droit, est pour elle un terrain familial dont elle a exploré les recoins et les souvenirs. Elle l'illustre parfois avec de beaux rêves dont le contenu manifeste fait écran aux mouvements associatifs.

Son amour intense pour son père, fortement ambivalent, envahit ses propos, contrairement à sa mère dont elle ne parle quasiment pas et qui semble n'avoir pas suffisamment de consistance pour incarner un objet crédible, qu'il soit d'amour ou de haine.

Oui, l'Œdipe, elle connaît, elle sait tout ça et pourtant rien ne bouge. Un péremptoire « mais vous dites n'importe quoi ! » sanctionne mes tentatives d'interprétations.

Me ferait-elle vivre, à travers cette disqualification brutale de ma parole qu'elle dépossède de toute conviction intime, ce qu'elle-même dit avoir si souvent subi ? Une dévaluation de sa subjectivité ou un déni, plutôt, d'un espace intérieur, authentique, de pensées et d'émotions ? Cette proposition est reçue avec une bienveillance inédite. Son impact cheminera.

Je m'interroge : Quel est le statut de ces images œdipiennes, si présentes mais qu'elle réduit à des caricatures creuses ? Où en repérer les effets structurants dans sa vie psychique ? Si la problématique affichée de la castration entre en lien avec l'effondrement dépressif de son adolescence, la différence des sexes reste pour elle une notion étrange, presque abstraite, qui ne la concernerait pas vraiment.

M. va s'installer durablement, avec aisance et désespoir aussi, sur le terrain familial, familial, de la castration réciproque. La relation à l'analyste devient un champ de bataille. Plaintes dépressives, attaques hargneuses, détresse aussi et surtout. Elle se réfugie dans une prostration dépressive qui met en danger ses débuts de réalisation professionnelle.

Échec de la méthode ? Mon échec plutôt. Échec à sortir de la répétition d'un scénario conflictuel, toujours le même, et sans issue. Échec à faire fonctionner la méthode comme processus créatif de changements intra

psychiques. Échec de l'associativité qui tourne à vide dans un récit répétitif d'événements factuels dont elle est systématiquement la victime colérique. Échec de l'attention flottante. Personnifiée comme son adversaire préféré, je suis engluée dans sa réalité quotidienne et me sens étrangement sommée d'y réagir. Échec aussi et surtout de toute élaboration psychique de mes positions contre-transférentielles. Par sa violence, elle tétanise ma capacité de penser et me met au bord de l'*acting*, en permanence.

Mais pourquoi cette flambée transférentielle, maintenant ? Le transfert, hostile ou amoureux, survient, dit Freud dans son texte de 1912³, lorsqu'on s'approche du conflit inconscient pathogène. L'angoisse, chez M., se camoufle sous l'attaque et la mise en échec.

À qui s'adresse cette révolte haineuse, derrière l'évidence de ses cibles ? Comment penser le transfert inconscient, le sien comme le mien ?

H. Racker, éclaire, dès 1949, la contradiction inhérente à la notion de transfert, celle qui en fait à la fois une résistance et un outil thérapeutique. Ce qui fait résistance, écrit-il, ce n'est pas le transfert mais les idées transférentielles superficielles *conscientes*. Ces représentations conscientes constitueraient une résistance à la pulsion inconsciente qui serait, elle, référée à un objet infantile⁴. H. Racker insiste ainsi sur ce qu'il appelle la « double nature du transfert » qui, comme le rêve, a un contenu manifeste, la résistance et un contenu latent, qu'il nomme « le résisté ». Autrement dit, un transfert peut en cacher un autre⁵.

Derrière la résistance consciente, sous l'hostilité manifeste et bruyante de M. qu'est-ce qui se trame silencieusement ? Qu'est-ce que je n'entends pas ? Des hypothèses prudentes sont mises à l'épreuve : Est-ce qu'admettre un changement, si petit soit-il, serait entrer dans une dépendance intense et insupportable ? Oui bien sûr. Elle la ressent avec trop d'humiliation et de révolte pour en accepter, l'idée. Par contre, la proposition d'une peur, d'une proximité trop excitante reste en attente de figuration transférentielle. Car quel est ce pouvoir qu'elle m'attribue et qui fonde son angoisse de la dépendance, actualisée par tout lien dans lequel elle pourrait s'engager ?

Comme Narcisse à la nymphe Écho, M. ne cesse de me dire : « Vous n'aurez pas *pouvoir* sur moi ». Et comme la nymphe, je ne peux que répéter en écho, immobilisée : « Pouvoir sur moi ». Comme Narcisse, elle murmure à demi mots « Je ne serais pas *touchée* par toi » et je ne peux que mesurer, impuissante, à quel point elle est touchée et me touche.

La relation intérieure que j'ai avec elle se modifie. J'y vois un indice transférentiel. Une sollicitude inquiète, en effet, vient côtoyer l'exaspération et la lassitude. Son angoisse me contamine et s'installe en moi dans les séances, entre les séances aussi. M. m'occupe, me préoccupe, avec un sentiment d'urgence thérapeutique inhabituel. Sa solitude m'émeut. Un soir d'hiver en la voyant partir, des mots me viennent soudainement, me traversent comme une idée incidente, saugrenue et insolite, « Il faudrait que je l'aime ». J'ai presque honte de cette irruption intérieure, comme on peut avoir honte de ce qui échappe, lapsus, acte manqué, colère ou larmes. C'est pourtant cette interférence émotionnelle qui me permettra, dans ce moment d'impasse, de donner corps à des questions nouvelles. Par quelle demande transférentielle encore en gestation serais-je si fortement sollicitée ? Quelle action *spécifique* aurais-je à mettre en œuvre ?

« Vous n'existez pas », me dit-elle régulièrement, dès que je tente d'intervenir dans l'actuel, dans le présent de la séance. Cette dépersonnalisation de l'analyste est nécessaire au déploiement du transfert mais je ne peux l'entendre ici que comme une dénégation tant son refus de tout affect transférentiel est perceptible. Pourrais-je l'entendre aussi, en écho avec sa représentation d'une mère si peu incarnée, comme l'indice d'une défaillance dans la construction d'une imago maternelle ? Pour le moment, c'est l'affrontement au père, par analyste interposé, qui occupe, répétitivement, tout le terrain du transfert manifeste. C'est son emprise qu'elle dénonce,

3. Freud S. (1912), « Sur la dynamique du transfert », OC XI, PUF 1998.

4. Racker H., *Études sur la technique psychanalytique*, Césura, 1997.

5. *Ibid.*, p. 67.

comme cause de sa maladie existentielle. Il envahit sa vie quotidienne, son espace intérieur et la scène analytique. Elle l'aime, le hait et l'admire aussi, intensément. Elle se vit d'ailleurs comme son objet chosifié, surinvesti narcissiquement, son excroissance phallique, sa « phallus girl ». Elle se sent sommée de réaliser ses désirs et en même temps s'identifie secrètement à ses fantasmes mégalomanes. Père et fille semblent habités, dans une sorte d'indifférenciation identitaire, par une même fascination de l'idéalité et menacés aussi par un même effondrement narcissique.

L. Balestrière, dans une réflexion sur le pouvoir, écrit : « Si le désir est au cœur de la première topique, le pouvoir me paraît être au cœur de la seconde ». Elle évoque notamment « le *pouvoir d'identifier* »⁶. Dans la situation analytique, l'adresse transférentielle ne place-t-elle pas l'analyste dans la position de celui qui détient ce *pouvoir* identifiant ? La mise en œuvre de l'affrontement devient alors inévitable, dès lors que cette *problématique de l'emprise* est prégnante. Le combat victime-bourreau de la scène psychique se déplace alors sur la scène du transfert, comme ailleurs. Extériorisant un combat interne persécuteur entre les exigences folles du Moi idéal, les sanctions surmoïques de la réalité et un moi déchu, castré, nul. Comme si, à ce stade de l'analyse, le conflit psychique se jouait en priorité entre des parties d'elle-même plus qu'avec des motions pulsionnelles refoulées. Toute tentative d'intervenir dans ce registre est d'ailleurs immédiatement réduite à une doxa psychanalytique rabâchée et inaudible. Toutefois, une révolte s'exprimant avec force dans la relation transférentielle, va commencer à la dégager de ce vécu d'emprise et de son inertie dépressive. « Surtout ne pas me soumettre » me répète-t-elle.

Dire non. Non à ses interlocuteurs professionnels, Non aux hommes, ces séducteurs minables. Et elle dit Non, systématiquement non, à son analyste et à l'analyse dont elle fait le bras armé d'un « On » destructeur de sa singularité. Le « ON » des autres, les « normaux », avec leurs étiquettes réductrices, le « On » des exigences médiocres et conventionnelles de la Société, le « On » d'une famille qui l'engloutit dans son indifférenciation tentaculaire. Changer pour correspondre à cette normalité meurtrière, non, dix fois non !

Je pense à A. Artaud, ce suicidé de la société et à ses interpellations des représentants de l'ordre et du savoir : « Rentrez en vos greniers, médicales punaises, et toi aussi monsieur le législateur moutonnier. » Médicale punaise, moi aussi, je me dilue dans cet anonymat du ON où dans le même temps elle m'invente comme surface de projection de sa haine. Mais aussi de son attente. Je pense à la « pulsion anarchiste » de N. Zaltzman aussi, à cette présence de la pulsion de mort venant contribuer à la vie psychique. Car un élan vital, un pulsionnel vital, devient audible dans cette volonté au négatif. Une révolte où une autre fonction du Non que celle d'une pure négativité chercherait, tâtonnante, à se déployer. Une fonction symbolique, structurante qui lui permettrait de trouver un étayage identitaire et de constituer un espace propre, de sortir de la matrice, de s'extraire de l'indifférenciation, d'exister. Le parcours de guérison, dit N. Zaltzman⁷ c'est le consentement à la condition libidinale du psychique, la sortie de l'autarcie narcissique. Ce qui passe inévitablement par un processus de séparation des objets internes de la sexualité infantile. Encore faut-il pouvoir s'y confronter. Et c'est bien, je crois, à cette confrontation et à la perte qui s'y inscrit inévitablement que M. cherche à dire non si violemment.

Je relis quelque notes, prises lors d'une séance particulièrement éprouvante : « Elle m'essore, m'étrille, me met hors de moi ». Sous le coup d'une émotion qui me déborde, je me mets alors à lui parler, sans réfléchir, comme sur un toboggan, sans trop savoir où je vais. Je lui dis mon incapacité à penser du fait de son agressivité, mon impuissance à l'aider, je dis que se revendiquer répétitivement comme une victime la protège de sa responsabilité devant sa propre vie. Je lui dis que ces situations bloquées qu'elle me décrit si complaisamment lui permettent de rester dans l'imaginaire d'une relation victime-bourreau, somme toute confortable et d'éviter

6. Balestrière L., *Ce qui est opérant dans la cure, Des psychanalystes en débat*, Érès, 2007, p. 165.

7. Zaltzman N., *De la guérison psychanalytique*, PUF, 1998.

ainsi d'affronter le champ des possibles, de *ses* possibles. N'importe qui aurait pu lui tenir ce discours surmoïque, pour le coup, n'importe qui, sauf évidemment son analyste. C'est du moins ce que je ne peux *que* me dire, dans un premier temps.

Consternée, bien sûr, mais sans plus, quelque chose a eu lieu. Certes, j'ai été saisie par une *réaction* à ce qu'elle agissait en moi dans le transfert mais cette réaction était animée par une conviction intime forte, profondément analytique aussi car issue de mon propre transfert sur l'analyse.

Je pense ici à ce qu'écrivait N. Zaltzman : « La maladie est ce qui empêche de savoir ce qu'on sait, de sentir ce qu'on éprouve, de *pouvoir ce qu'on peut*. » Ou encore : « Se faire croire qu'on ne peut pas ce qu'on veut, c'est garder intacte l'idée que ce qu'on veut et ne peut pas, pourrait devenir possible si on sortait de l'abri de la souffrance mentale »⁸. Pouvoir reconnaître qu'il ne suffit pas de vouloir pour pouvoir, c'est entrer dans la castration.

M., donc, m'a fait sortir de ma neutralité d'analyste. Son *Agieren* transférentiel m'a contrainte à l'*acting*. Erreur ou chance de l'analyse ? L'*acting*, comme toute manifestation de l'inconscient, est accès au vivant de l'analyse, ouverture sur l'inconnu. Oui, quelque chose a eu lieu. M. le formulera ainsi : « C'était maternant, c'était formidable ». Cette approbation inattendue résonne pour moi comme une interprétation énigmatique. La référence, si surprenante de sa part, au « maternant » me déroute.

Ce que je sais, c'est que je me suis adressée à elle au sens *transférentiel* du terme. Par cette implication forte dans ma parole aurais-je donné corps à une présence jusque là en creux ? Une présence excitée et excitante qui m'aurait enfin permis « d'exister » sur la scène analytique ?

Je m'interroge : S'agirait-il de l'incarnation réaliste d'un personnage de l'histoire infantile, père ou mère ou *plutôt* de celle d'une *fonction*, à la fois désirante et impersonnelle ? Autrement dit, plus que de retrouvailles avec une figure connue du passé, ne pourrait-on parler de la construction devenue possible de représentations jusque-là non figurables ? Construire une mère alors ? Sûrement, mais tout aussi bien un père. Car l'enjeu prioritaire, dans ce temps de l'analyse, n'est-il pas de sortir du huis clos fusionnel avec une imago paternelle toute-puissante et de pouvoir ainsi constituer des représentations parentales différenciées ?

Les traces d'un article de L. Balestrière me sont associativement revenues en mémoire. Comme mises au travail par certains éléments restés en jachère dans ma pensée. Notamment *la dimension impersonnelle du contre-transfert* ou la sollicitation d'une fonction ou d'une action à mettre impérativement en œuvre à certains moments d'une analyse.

Dans un texte sur « Le transfert contactuel », L. Balestrière dégage « une fonction maternelle hautement *symbolique* » en ce qu'elle est, écrit-elle, épurée du maternage et n'est plus réduite à la dimension du soin. Fonction maternelle présente, rappelle-t-elle chez Freud et qu'elle développe d'ailleurs en référence étroite à *L'Esquisse*. « Dans ce texte métapsychologique, écrit L. Balestrière, la mère n'est pas traitée comme cet objet majeur de tout psychisme que les écrits freudiens dégagent parallèlement (première séductrice, objet incestueux du fantasme, objet œdipien d'amour et de haine, etc.) Dans *L'Esquisse*, écrit-elle, la mère est vue comme *action*, c'est-à-dire un principe qui favorise toute une série d'opérations de différenciations, du fait que cette action se qualifie de *spécifique*, en contact avec l'excitation et la détresse du nourrisson »⁹. Cette action spécifique de la « *personne secourable* » va mettre en mouvement celle de « *l'être impuissant* » et engendrer ainsi une transformation majeure de l'excitation.

L'impersonnalité des termes mêmes de *L'Esquisse* me semble témoigner d'une perspective économique pure, coupée de tout réalisme psychologique, où la notion de fonction, précisément, comme celle d'action spécifique prennent toute leur portée.

8. *Ibid.*, p. 89.

9. Balestrière L., *Ce qui est opérant dans la cure*, Érès, 2007, pp. 139-140.

Mon *acting* contre-transférentiel aurait-il fonctionné comme une action spécifique, *pour elle comme pour moi*, face à cette excitation prenant en masse nos transferts et attaquant la méthode ? En dégageant une fonction tierce, aurait-il eu une fonction interprétative pour nous deux, analyste et patient ? Il arrive en effet que l'analyste, « la personne secourable », cet « humain proche », redevienne parfois « l'être impuissant » qu'il porte en lui et dont la régression qu'impose le transfert actualise l'intense désarroi. Ces éprouvantes traversées contre-transférentielles, en nous remettant en mouvement et en transformant l'excitation, permettent alors la reprise du travail de la cure.

Cette mise au travail dans l'après-coup d'un agir ne constitue-t-elle pas, d'ailleurs, le travail même du contre-transfert ? Un travail de prise de conscience et de perlaboration rendu enfin possible, paradoxalement, grâce au passage à l'acte. *Acting* et perlaboration ont constitué en tous cas un tournant dans cette cure, avec des effets concrets comme le dégagement des positions hostiles et le plaisir, chez M., d'une curiosité active, analysante, pour sa vie psychique. Comme une saisissante reprise aussi du processus analytique permettant d'amorcer une figuration psychique de représentations jusque-là massivement neutralisées par la défense narcissique. Comme une chance, peut-être, dans l'obscurité d'une cure, de parvenir à donner vie et chair, dans l'arène même du transfert, à des configurations œdipiennes, encore trop angoissantes.

Discussion de Sylvie de Lattre

Éric Flame

La confidentialité que vous avez demandée lors de l'envoi de votre conférence a résonné à la fois comme une évidence et comme l'exigence inscrite dans votre titre. En psychanalyse il n'y a pas d'évidence et c'est une des conditions de l'exigence puisque rien ne va de soi. Mais celle-ci n'annule pas le doute, bien au contraire. L'exigence de la méthode est mise à l'épreuve par le doute même de son efficacité que vous sous-tendez par la crainte de l'échec. La confidentialité impose le retrait, l'élimination d'une part de la cure qui pousse les auditeurs à la représentation du traitement à s'approprier une cure qui révèle alors ce qu'il y a d'étranger dans une langue qui se veut commune. Votre titre dit la dialectique entre les termes, le trajet de l'un à l'autre et l'espace en mouvement ainsi créée. Le retrait et l'écart me semblent une première base pour un discours sur la méthode analytique.

D'abord disséquer la méthode voir de quels objets elle est constituée, à moins qu'elle ne soit un objet en soi ou un concept à théoriser. Dans tous les cas, la méthode est le nom d'un champ de forces agonistes et antagonistes qui ne cessent de modeler le théâtre des opérations. Le transfert amour, résistance et destructivité est au cœur du dispositif. Il en est le fondement et le rejeton. Il est la condition d'une mise en pratique de la théorie de l'inconscient, de la transmutation de la parole comme acte et pour cela créée la nécessité d'une méthode expérimentale.

Dans l'idéal, le transfert est le terrain de jeu de l'analyse et se joue des différentes modalités de la méthode pour se déployer.

Si je continue de vous suivre, Marylin « ne joue plus le jeu de l'analyse » c'est-à-dire qu'elle prend en masse le transfert et la méthode se trouve enserrée dans la nasse et vous vous demandez si la méthode, l'objet méthode plutôt, bouge encore. En ce début de cure Marylin prend la méthode comme un objet total, comme l'analyse elle-même, sur lequel elle peut s'acharner, tenter de le détruire, de le mettre en lambeaux de se l'accaparer au service de son autoconservation.

Je suppose que s'il y eut des tentatives d'analyse avant « l'analyse pour de vrai » c'est qu'elle fut reçue par des analystes compréhensifs qui tentait par l'empathie ou et ce n'est pas exclusif, par la fétichisation de la méthode, de se dégager de la séduction prédatrice de Marylin. Pour paraphraser Lacan que vous citez il ne faut pas céder sur son désir (d'analyse). Dans ce cas, l'apathie du psychanalyste (merci L. Kahn) est la gardienne d'une méthode moins objet que fonction tangentielle à la dynamique du transfert.

Vos citations de W. Granoff résonnent comme une ébauche de métapsychologie de la méthode dans la continuité d'un certain nombre de vos interrogations. De quoi la méthode serait elle l'héritière ? Du transfert, de la résistance, du surmoi, de l'idéalisation, voire de la sublimation comme la part déssexualisée du processus analytique ? La question reste en suspens.

Une phrase « l'effet de vérité qui conditionne la marche de l'analyse ne peut advenir que si le savoir a été congédié. » m'a interpellé : d'abord parce qu'elle a remis en mémoire une remarque de J. André que « le contre transfert n'est pas le transfert de l'analyste » puis, comme le terme de « congédié » est employé, à Dora ; la note de Freud de 1923 est la résultante de l'auto-analyse de son transfert : « Avant que je reconnusse l'importance des tendances homosexuelles chez les névrosés, j'échouais souvent dans des traitements ou bien je

tombais dans un désarroi complet »¹. Dora a renvoyé le professeur adulé par son père, à ses chères études et pourrait en raconter à Marylin sur la rébellion et l'effronterie.

Cette dernière aime être regardée mais pas vue, pas prise, ce qui tout compte fait correspond bien au *setting* analytique. Marylin est restée. Son âge, ses tentatives sans lendemain, votre accueil sûrement mais aussi votre héritage, vous avez plusieurs Freud d'avance sur elle et elle le sait, n'y sont pas pour rien. Mais alors, suite à la note de Freud, comment se fait-il que l'analyste refoule ce qui peut apparaître dans l'après-coup des séances comme un évidence ? Probablement l'effet des transferts de l'analyste.

Mieux installée qu'il n'y paraît, Marylin peut aller chercher en vous ce qu'elle vous prête et pour ceci ne vous épargne pas. La féminité phallique s'érige en maîtresse de la demeure transférentielle et, c'est bien arrimée à votre fauteuil, que vous écoutez le chant de la sirène ou plutôt ses vociférations. Ce n'est plus Marylin, c'est la Castafiore. À moins et c'est plus probable, que ce ne soit la jeune homosexuelle celle dont Freud écrit : « Elle n'avait donc pas seulement choisi un objet féminin mais avait également pris à son égard une position masculine »². La question du phallus devient l'enjeu de ce début de cure et de savoir s'il s'agit de se l'accaparer ou qu'il devienne un objet d'échange et comme sur une scène de prestidigitacion il puisse apparaître, disparaître et réapparaître ailleurs. Question de méthode sans doute et celle-ci fait son effet. Pendant que Marylin enrage sur le divan, elle déploie sa prédation sur des objets latéralisés qu'elle investit et détruit mais surtout les ramène en séance, vous les offre et alimente son agir transférentiel. Eux n'ont pas fait le poids, pas plus que les traitements absorbés et rejetés comme le reste, sauf vous. Est-ce pour ces symptômes ? parce qu'elle déboule dans votre cabinet ? ou par le choix de son prénom ? mais je pense à elle comme à une boulimique vomisseuse. Ce diagnostic, qu'il soit exact ou pas importe peu, est venu mettre en forme l'appropriation du cas et la perception des affects, en particulier votre « il faudrait que je l'aime ».

De l'autre côté, le parcours de la haine semble obscur, repérable dans l'émergence de sa vie fantasmatique. Tue ton toi sonne comme une injonction au meurtre de la haine en soi (exacerbée par votre absence), pour enfin faire parler ce qui est tu. Cette haine prend la figure du père, de la violence de son désir homosexuel féminin pour lui. Les fruits pourrissent dans le ventre de l'impérialisme. Mais le problème reste entier : comment restituer *ad integrum* l'objet qu'elle veut détruire ?

Avant d'adresser la jeune homosexuelle à une femme. Freud écrit cette réflexion issue de son contre transfert : « Averti par je ne sais quelle discrète impression, je lui déclarai un jour que je ne croyais pas à ses rêves, qu'ils étaient mensongers ou hypocrites et que son intention était de me tromper comme elle avait coutume de tromper le père. » Ce qui rend Freud sourd à l'homosexualité de Dora ce sont les forces du refoulement agissant dans le transfert de l'analyste, ce qui le rend lucide sur les tromperies de la jeune homosexuelle c'est ce qui est ramené de l'inconscient par l'équivalent du travail du rêve et autorise une parole contre-transférentiel délié des affects.

Il me semble que c'est un mécanisme équivalent qui prévaut à l'émergence de votre intervention. Ce qui la rend efficiente c'est qu'elle est déliée de la peur qui vous a habitée. Marylin la reconnaît comme la parole d'une femme dans la complétude de son identité sexuée. Elle peut investir ses désirs homosexuels comme un acte d'amour véritable qui ne passe plus par la possession phallique. Elle n'hésite d'ailleurs pas à s'installer sur un fauteuil.

La différenciation des transferts (et du contre transfert) est un effet de l'usage de la méthode comme objet puis de son appropriation fonctionnelle dans le champ de l'analyse en cours, ce qui autorise les jeux avec ses objets pris comme rejets du refoulement.

1. Freud S. (1905), « Fragment d'une analyse d'hystérie (Dora) », *Cinq psychanalyses*, PUF, 1981, p. 90.

2. Freud S. (1920), « De la psychogénèse d'un cas d'homosexualité féminine », *OFCP XV*, PUF, 2002, p. 243.

Ni tout à fait le même, ni tout à fait un autre

François Hartmann

Paul m'a fait remarquer que j'avais rallongé la séance précédente. Il a rajouté que la séance lui avait paru trop longue et qu'il a eu le sentiment que ce n'était plus lui quand il parlait. À ce moment précis, j'ai perçu dans mon écoute que Paul, qui faisait alors l'objet d'un travail d'écriture, imprimait sa marque sur Paul allongé sur le divan. Ce fut alors une impression de brouillage un peu désagréable.

« Remémoration, répétition, perlaboration »¹ constitue une véritable bascule pour la pensée de l'analyse. À cheval sur les deux topiques, il bouleverse le sens de la perspective, mémoire-oubli, selon laquelle la méthode analytique s'était déployée.

Le passé n'est pas passé. Il est puissance actuelle. Il imprime sa marque sous la forme d'un acte soumis à une contrainte, celle de se répéter là où le transfert engagerait plutôt à se souvenir.

La remémoration, ancienne manière, selon l'expression de Freud, reste cependant le but à atteindre, même s'il ne peut l'être selon la technique nouvelle manière. Celle-ci, élaborée à partir de la catharsis Breuerienne, s'est orientée vers l'analyse des résistances pour aboutir, après avoir abandonné tout centrage symptomatique ou thématique, à une répartition des tâches à partir de ce qui émerge à la surface psychique du patient, répartition des tâches ainsi définie par Freud : « Le médecin met à découvert les résistances ; une fois celles-ci maîtrisées, le malade raconte souvent sans la moindre peine les situations et corrélations oubliées. Le but à atteindre, au plan descriptif : combler les lacunes du souvenir ; au plan dynamique : surmonter les résistances du refoulement ». Mais les choses, commente Freud, ne se passent pas comme prévu et d'énoncer la formule célèbre de « Remémoration », point de rupture quant à la conception de l'oubli qui avait guidé la pensée analytique jusqu'à présent : « L'analysé répète au lieu de se remémorer »².

La tâche s'avère alors plus difficile, en regard de l'aisance que représentait la méthode cathartique : « C'est un combat permanent qui s'engage avec le patient afin de retenir dans le domaine psychique toutes les impulsions que celui-ci voudrait orienter vers la motricité ».

Ce combat, c'est sur le champ du maniement du transfert qu'il se livre et Freud d'évoquer un domaine, un royaume intermédiaire, dans lequel la répétition peut s'ébattre pour, c'est le travail de l'analyste de l'y amener, s'arrimer au transfert. Ainsi, la répétition, par la signification à laquelle le transfert donne accès, trouve les chemins de la remémoration.

Répétition, transfert et résistance sont alors pensés comme des dimensions de la cure dont les jeux réciproques permettent de saisir les mouvements de l'analyse, tantôt selon le régime de la remémoration, tantôt selon celui de l'agir : « plus la résistance est grande, plus la remémoration sera largement remplacée par l'agir » ou encore « quand le transfert devient hostile ou excessivement fort alors la remémoration cède aussitôt la place à l'agir. »

La névrose de transfert, qui inscrit le patient dans la durée d'une maladie artificielle, fait ici son apparition pour la première fois sous la plume de Freud, au moment même où le passé est pensé comme un acte qui tend à la décharge se refusant par là-même à se constituer en souvenir.

1. Freud S., « Remémoration, répétition, perlaboration », *La technique psychanalytique*, PUF, 2013.

2. *Ibid.*

Changement de perspective, disais-je en introduction, quant à la mémoire et à l'oubli. Ce qui est amené par le patient dans le domaine d'action de la cure, est vécu comme quelque chose d'actuel, de réel et le travail thérapeutique consiste alors à ramener les choses au passé.

Ce n'est pas tant l'oublié dont il faut se souvenir, ce serait plutôt l'actuel qu'il faut ramener au statut d'un souvenir. La tendance à l'impulsion du patient, plutôt qu'à la remémoration, impose cependant à l'analyste une contrainte majeure, celle de rester en permanence en contact avec la surface psychique du patient, de ne pas perdre le fil. « À l'occasion » rappelle Freud « Il ne manque pas d'arriver aussi qu'on n'ait pas le temps de passer aux pulsions sauvages la bride du transfert ou que, dans une action de répétition, le patient arrache le lien qui le relie au traitement »

À cet égard, plusieurs conseils « pratiques », qui jalonnent la série d'articles regroupés par Daniel Lagache³ en 1953 dans « La technique psychanalytique », se déclinent autour de cette impératif. Je prendrais deux exemples tirés d'un article publié en 1912, « Sur le maniement de l'interprétation du rêve en psychanalyse » : « Il est de la plus grande significativité pour le traitement, de connaître à chacun des moments la surface psychique du patient »⁴, ou encore à propos de l'analyse des rêves, lorsque Freud recommande de ne pas s'y attarder, pour en quelque sorte, ne pas perdre le contact avec le patient : « Si nous nous laissons aller par exemple à analyser chacun des rêves apportés dans la séance, le temps n'y suffira pas et d'autres rêves surgiront, souvent longs et obscurs, si bien que la cure, dans l'intervalle, sera demeurée quelque peu en deçà du temps présent et aura perdu tout contact avec l'actualité »⁵.

Il me semble que la nécessité maintes fois réitérée d'une synchronie entre la sensibilité inconsciente de l'analyste et la surface psychique du patient, renvoie à une conception d'une « communication d'inconscient à inconscient » entre l'analyste et son patient, comme l'illustre la fameuse métaphore téléphonique qui évoque un analyste qui doit se régler sur l'analysé « en tournant vers l'inconscient émetteur du malade son propre inconscient en tant qu'organe récepteur »⁶.

Conception maintes fois commentée pour ne pas dire critiquée. Ainsi Jean Laplanche⁷, dans « Le baquet. Transcendance du transfert », évoque à ce propos, « la symétrie au cœur de l'asymétrie », et de poursuivre : « comment imaginer que l'inconscient de l'analyste puisse devenir semblable à un résonateur neutre, sans aspérité, sans faille et même sans fréquence de résonance ».

À la métaphore du téléphone, Jean Laplanche lui préfère celle de la sonate pour rendre compte, non d'une correspondance mais d'un écart dans l'écoute de l'analyste. Il évoque ainsi la sonate piano violon et son subtil désaccord qui, je cite « provient de la fausseté qui s'introduit entre les notes naturelles d'un des instruments et du tempérament de l'autre... Cette imperceptible boiterie, cette légère dysharmonie paraît assurément mieux rendre compte de la situation que l'image du résonateur téléphonique sans distorsion ».

Il est assez frappant de constater qu'avec Paul j'ai souvent pensé qu'il ne jouait pas le jeu de l'analyse. Pour moi, il n'associait pas. J'avais le sentiment que rien ne se passait avec lui.

Paul était venu me voir à la suite d'un événement particulièrement dramatique. De son enfance, j'ai retenu un événement évoqué en début d'analyse, événement auquel je pensais de temps à autre pour tenter de nourrir mes représentations qui se perdaient dans un monde informe dans lequel je ne pouvais rien saisir.

Très vite, dans l'analyse de Paul, j'ai eu le sentiment que rien ne s'inscrivait, que les séances me filaient littéralement entre les doigts. J'étais comme noyé dans une matière informe, une sorte de bouillie, sans prises,

3. Freud S., *La technique psychanalytique*, PUF, 2013.

4. Freud S., « Le maniement de l'interprétation des rêves en psychanalyse », *La technique psychanalytique*, PUF, 2013.

5. *Ibid.*

6. Freud S., « Conseils aux médecins dans le traitement psychanalytique », *La technique psychanalytique*, PUF, 2013.

7. Laplanche J., *Problématiques V. Le Baquet. Transcendance du transfert*, PUF, « Hors collection », 2015.

sans repères, sans accroches. Je cherchais une boussole pour me repérer. Saisir un enjeu transférentiel, une aspérité dans un souvenir évoqué, une inflexion particulière, bref quelque chose qui aurait pu donner une densité à mes pensées. Pas d'idées incidentes, pas de souvenir ému qui surgit à l'improviste, pas de lapsus ou d'assonance particulière qui aurait pu aiguïser mon écoute. Pas de tonalité en rupture qui signale la présence d'un affect inédit dans les parages.

Tout semblait glisser inexorablement le long du discours uniforme que Paul me prodiguait à longueur de séances. Paul me laissait littéralement sans ressources. J'étais envahi par un sentiment diffus d'impuissance, d'incompétence, et de découragement. À défaut d'une représentation qui tienne dans ma psyché, c'était une trace tenace que Paul laissait dans mes affects. Je me disais alors que Paul prélevait discrètement à chaque séance un quantum d'énergie, pour en fin de compte me laisser sans ressources. À d'autres moments, mieux disposé à son égard, je me disais que c'était par partage d'affect que Paul voulait me faire vivre la psychasthénie dont il était porteur.

Pendant les premières années d'analyse, Paul avait une humeur qui oscillait dans un registre aux limites de la dépression clinique. Fatigue physique et psychique qui l'empêchaient d'aller au travail, voire qui le clouait au lit. Son état me faisait penser alors à la psychasthénie, entité clinique décrite par Pierre Janet, au début du 20^e siècle, caractérisée par une baisse du tonus psychique. Entre psychique et corporel, c'était comme un affect diffus que me déposait Paul en fin de séance, affect qui instillait en moi un sentiment d'impuissance et une sensation de fatigue. Vidé, sans ressort, sans répondant, cet état avait tendance à se prolonger au début de la séance du patient suivant. « Paul n'a pas d'affect » me suis-je souvent répété. « Pas d'affect », pensé sur le ton de l'évidence, paroles intérieures prononcées face à ce que Paul me faisait subir. « Il n'a pas d'affect » que j'associe sur le plan de la texture de la phrase à « Elle ne pense rien du tout celle-là », voix *off* que Martin Reica nous a fait partager à l'écoute de sa patiente M., lors de sa conférence.

Il me semble que certaines pensées internes qui surgissent en séance, affectées d'une forme d'expression un peu particulière, dans le registre de l'intensité sonore par exemple ou qui présentent une formulation abrupte qui tombe comme une évidence, ont une proximité avec la texture formelle qui caractérise le mode d'expression hallucinatoire.

Une forme d'*überdeutlich*, qui toucherait ainsi l'enveloppe sonore de la pensée interne, manifestant ainsi la présence de la réalité psychique, celle du patient au contact de celle de l'analyste. Dimension d'inquiétante étrangeté d'une perception interne qui renvoie à la relation d'emprise qui caractérise certaines formes de contre-transfert.

Mais, « pas d'affect », au-delà d'une forme de « rétorsion contre-transférentielle » selon l'expression de Heinrich Racker, face à ce dont il me prive, cela renvoie aussi à un acte de dépossession, de suppression, de castration, qui pourrait alors se penser dans sa plus simple expression si je puis dire par : « il n'a pas de... »

Avec Paul, j'ai lutté pendant des années contre l'ennui. Un ennui mortel. Je croisais et décroisais les jambes. Mon corps était contraint de bouger sous forme d'un piétinement sans fin dans un espace réduit. Ma pensée était paralysée, comme fixée en un point, sans pouvoir s'en décrocher. Peu à peu la solution hypnotique m'est apparue. Les séances avec Paul étaient devenues un rendez-vous avec le sommeil. Un sommeil profond, sans rêves dans lequel je plongeais et duquel je remontais à horaire relativement constant. Fixité des horaires qui tranchait avec le flou dans lequel ma pensée semblait sombrer. Ce n'était certes pas l'idée que je me faisais de l'analyse avec son plaisir de penser, le travail de co-pensée, ou la pensée rêvante. J'en étais réduit à noter mes horaires de réveil pour conclure à la régularité du phénomène. Ma présence se résumait ainsi à observer objectivement ce à quoi j'étais soumis.

Me paralyser, m'inhiber, me déprimer, m'endormir, telles étaient les manifestations que Paul provoquait sur moi ou plutôt en moi, comme le précise J.-B. Pontalis⁸ dans *La force d'attraction*, à propos d'un certain type

8. Pontalis J.-B., *La force d'attraction*, Paris, Seuil, 1990.

de contre-transfert qui renvoie à la relation d'emprise, je cite : « Le patient suscite chez son analyste une paralysie de la pensée, une immobilisation de la psyché qui peut entraîner aussi celle du corps. Rien ne bouge, rien n'a plus le droit de bouger, on est comme frappé d'interdit : absence de pensées, de représentations, constrictions corporelles, ce que j'avais appelé touché cette fois non au vif mais au mort ».

Touché au mort, évocation dans « Le mort et le vif entrelacés » du contre-transfert lorsqu'il est intimement lié à la relation d'emprise, « effet direct (le mot direct me semble particulièrement important à souligner) non médiatisé par des représentations produites sur la psyché-soma de l'analyste, puissance destructrice massivement agissante visant au meurtre de la réalité psychique »⁹. Meurtre mais pas pulsion de mort précise J.-B. Pontalis et de souligner, à propos de la relation d'emprise sur le psychisme de l'autre, l'intensité de son investissement, et la résistance au processus de changement. « Être réduit à un objet inanimé et pourtant ce n'est là que l'extrême du changement d'état » poursuit-il dans *La force d'attraction*.

Propos incisifs de J.-B. Pontalis, lorsqu'il évoque ce type de contre-transfert, celui qui renvoie à une passivation absolue et qui se conjugue avec un changement d'état qui est le ressort même de l'analyse. Capacité de migrer, c'est l'expression qui vient par la suite sous sa plume et qui fait de la psychanalyse une discipline essentiellement migrante. Migration d'une représentation à une autre, d'un sujet à un autre, d'un monde interne à un autre, mais aussi de par son histoire d'une ville à une autre, d'une langue à une autre, d'une discipline à une autre.

« Cela ne mène à rien » me disait Paul à propos de son analyse sur un ton monotone, signe d'un manque de plaisir ressenti aux effets de sa parole, son absence apparente d'auto-érotisme. Et je n'étais pas loin de partager son avis.

C'est à l'occasion d'un travail d'écriture sur le cas de Paul qu'un mouvement transférentiel a pu se représenter en moi. Ce fut une expérience inédite, celle d'un détour par l'écriture, qui a vu s'animer ma pensée au contact du souvenir que Paul avait livré en début d'analyse et qui était resté figé par des années d'immobilité de la cure. Je comptais sur l'écriture pour associer sur mon endormissement ou sur le contenu de mes pensées conscientes. Plus simplement, je comptais sur l'écriture pour me sortir de la mélasse dans laquelle je me trouvais.

Mise en forme, recherche de contours, je pense au procédé de figuration du rêve dans le processus de transformation des pensées en images. L'agencement des images est conçu de manière à ce que la distribution des pensées du rêve puissent se répartir selon une logique de continuité des images. Une logique de continuité qui déterminerait ainsi, dans le processus de transformation, ce qui devrait être retenu dans le matériau initial, pour permettre l'agencement des parties constitutives dans la production d'une forme d'ensemble.

L'écoute en séance, par suspension de toute représentation-but consciente ne rend-elle pas également sensible, à l'analyste et à son patient, le travail de la mise en forme, mouvement continu d'aller-retour entre pensées et paroles, travail qui prélève, qui agence, qui rejette, qui s'interrompt, qui expose, qui déçoit.

Un souvenir, celui qui était resté accroché dans la mémoire des séances est ainsi devenu une scène et en élargissant son champ, je me suis représenté alors un trajet, au sein de ce souvenir. Image d'un trajet moteur, que j'ai associé au trajet moteur qu'accomplissait Paul trois fois par semaine pour se rendre à ses séances. Trajet moteur comme le fut aussi celui de l'écriture qui a fait naître des représentations au fur et à mesure des étapes de son accomplissement. Trajet moteur, pour qu'elle raison insister sur ces deux termes ? Je pense au trajet moteur évoqué dans l'esquisse. Trajet qui, dans le cadre de l'action spécifique, vise à la saisie de l'objet et dont l'image mnésique, ainsi que celle de l'objet, s'inscriront dans la psyché, ouvrant ainsi la voie à la reproduction de la satisfaction selon le mode hallucinatoire. Mais aussi, à l'instar de l'image mnésique de l'objet, image mnésique du trajet moteur selon les modalités de l'identité de pensée. Mise en relation entre ce

9. Pontalis J.-B., « Le vif et le mort entrelacés », *Entre le rêve et la douleur*, Paris, Gallimard 1977.

qui se représente dans l'appareil psychique et l'image mnésique, avant de prononcer un jugement d'adéquation et de procéder ainsi à la décharge.

Recherche d'une adéquation que j'associe aux mouvements de l'écoute qui associent la parole du patient et la mémoire inconsciente, l'interprétation dans cette perspective étant assimilée à une décharge motrice.

Il m'a semblé qu'insidieusement, dans l'analyse, des territoires commençaient à se dessiner sans que je puisse en définir les contours dans un paysage psychique particulier.

Paul s'est mis à s'accrocher aux mots, ou plus exactement, ce sont les mots de Paul qui se sont accrochés entre eux, rompant ainsi le ton monocorde du discours par de menus incidents de paroles. Une assonance étrange, un trébuchement de syllabe, une prosodie légèrement discordante, ces petits événements langagiers ont donné naissance à une polysémie nouvelle dans laquelle Paul se délectait. Paul revenait sur ses mots. Il cherchait à reproduire le son, le mot ou l'expression qui avaient troublé ses dires. Comme s'il rembobinait la bande-son de sa parole pour revenir au moment où le trouble était apparu, afin de le répéter, cherchant à reproduire ainsi le plaisir et la surprise que cet incident de parole avait provoqué.

La matérialité de la langue fit ainsi son apparition. De la matière vivante, d'où émerge la parole pour dire ses pensées et dont les mouvements propres produisent des effets. J'ai été ému par les premières secousses de mots que Paul cherchait à répliquer. Je me disais que je n'étais plus seul avec lui. Il y avait une présence, celle de la langue et Paul cherchait à s'en faire l'écho. Ces allers-retours de Paul sur les artefacts de ses phrases, n'était-ce pas le signe d'un auto-érotisme naissant au sein des séances ? Au plaisir de jouer avec les mots, était-ce aussi simultanément le plaisir éprouvé par la perception que quelque chose de nouveau se produisait en lui, à la limite entre le corps et l'esprit, manifestant ainsi une déprise du moi ? L'auto-érotisme venait-il enfin animer les séances et faire sortir la chair des mots du plomb dans lequel ils étaient lestés jusqu'à présent ?

C'est à cette époque que mon attention s'est dégagee par moment de l'engourdissement dont elle était l'objet. Comment Paul pouvait-il susciter une telle acuité, une telle concentration aujourd'hui après m'avoir fait sombrer dans une telle léthargie hier ? L'attention dans l'écoute, me semble indissociable d'une attente. Attente d'un mouvement interne, d'une idée incidente, d'une représentation inédite ? Au-delà de ce qui est attendu, l'attente est sous-tendue par une tension, une tension d'attente ou pour reprendre le terme d'André Beetschen, dans « Une patience déliée »¹⁰, d'une pulsation d'attente. Une tension d'attente qui se déplace sur un horizon.

Je me disais, à cet égard, que l'attention nouvelle portée à la parole de Paul, me faisait entrevoir, dans les séances, un horizon à mon écoute, un horizon à sa parole. « Lorsque nous écoutons un patient », suggère François Gantheret¹¹ dans une conférence, « L'art aux limites » prononcée dans le cadre des Entretiens de psychanalyse de l'APF en 2007, « Nous contemplons un paysage qu'il peint devant nos yeux. Nous y voyons des objets divers, actuels ou du passé ?, nous l'y apercevons lui-même, en relation avec ces objets, il peut même nous y inclure. Nous ne pouvons nous dispenser de porter attention à ce paysage et à son ordonnancement. Mais dans le même temps, nous avons à être attentif à tout autre chose. La seule chose, en fait, qui soit réellement présente à ce moment-là : les touches de peintures – en l'occurrence les mots, expressions, intonations – qu'il pose actuellement pour peindre son tableau. Cette actualité nous inclut d'une toute autre façon que la représentation qu'il peut donner de nous dans le tableau. Elle est actualité active, elle est la matière même du transfert, dont nous participons ».

Massivité de l'excitation, immobilisation du processus, il m'a semblé dans un premier temps, que pour Paul, la méthode analytique était inapplicable : ni égal suspens, ni association libre, et pourtant c'est un fait, Paul venait régulièrement à ses séances et ce pendant des années.

10. Beetschen A., « Une patience déliée », *NRP*, tome 34, *L'attente*, 1986.

11. Gantheret F., « L'art, aux limites, Explorations aux frontières dans *Le Malaise dans la Culture* », conférence prononcée en juin 2007, *Documents & Débats*, n° 70, 2007.

Le transfert sur l'écriture et par l'écriture m'a permis de me dégager de l'emprise contre-transférentielle, et d'ouvrir ainsi un espace de mobilité psychique. Là où en séance l'excitation contre-investissait toute activité de pensée, hors séance ce sont plusieurs représentations qui se sont érigées où homosexualité, représentation de la mort et incarnation transférentielle ont commencé à se mouvoir avec leur énergie propre. Il me semble que le processus engagé par l'écriture, ne peut se réduire à le concevoir comme une voie de dérivation à l'excitation délestant ainsi les séances d'une surcharge paralysante. L'écriture a pu ranimer l'incarnation transférentielle jusque là figée pendant des années d'immobilité de la cure, à la faveur du mouvement d'adresse qu'elle supposait de ma part, mouvement d'adresse qui se poursuit aujourd'hui même avec vous. C'est d'une certaine manière, en entrant dans l'écriture que j'ai pu entrer dans une scène du patient et faire apparaître une incarnation, incarnation qui dans la cure s'est accompagnée de représentations de multiples trajets.

Le « pas d'affect » qui s'était massifié d'emblée dans mon esprit est devenu un objet mobilisable, pour se penser comme en attente de représentation. Ce fut indéniablement un mieux-être libérateur lorsque qu'il m'est apparu que le « pas d'affect » devenait un « pas d'affect » en attente de représentation. Est-ce le signe d'un processus de subjectivation prenant le pas sur celui de l'objectivation auquel était arrimé mon contre-transfert ?

Dominique Clerc¹², dans sa conférence intitulée « Le guetteur du moi », prononcée à l'APF en 1997 à l'occasion des Débats du samedi, évoque l'effet de l'énoncé de la règle fondamentale sur « L'homme aux rats » : « l'analyse débute, non sans que Freud ait communiqué à son patient la règle fondamentale qui reprend à son compte la nécessité de dire à haute voix et de dire tout, y compris l'insensé, instituant ainsi paradoxalement le symptôme et la plainte du patient comme règle de conduite de la cure. Très vite, dès les premières séances, c'est à propos de la conscience de culpabilité, c'est-à-dire du sentiment persistant, récurrent chez cet homme, d'être ce criminel qu'il s'accuse d'être, que Freud sera amené à lui faire découvrir le caractère d'inaltérabilité de l'inconscient... »

L'homme aux rats est, à cet égard, emblématique de ce que l'on pourrait appeler une prise en masse de l'énoncé de la règle sur le patient. La scène psychique s'actualise d'emblée, avec ses protagonistes qui occupent à tour de rôle les différentes places assignées dans la scène. Freud écrivait son journal tous les soirs, le journal de l'homme aux rats¹³. Une écriture, en guise de par-excitation vespérale face aux bombardements pulsionnels quotidiens dont il était l'objet. Le cas tel qu'il est relaté dans les cinq psychanalyses témoigne à cet égard, nonobstant une certaine retenue pour la publication scientifique, du considérable travail de filtrage qui a été opéré précédemment. L'homme aux rats est à la torture. Il marche de long en large dans le cabinet de Berggasse. Il implore Freud de ne pas devoir lui livrer le contenu de ses pensées. « Rassurez-vous » lui dit-il dans un célèbre mouvement de dénégation de son contre-transfert, « je ne suis pas le capitaine cruel ». Le décor est planté. La soumission à la règle fondamentale va de pair avec l'activation transférentielle. La résistance à dire le contenu de la pensée tient à ce que cette pensée contient d'actualisation, c'est-à-dire que le souvenir de la cruauté est transformé en une scène qui met en présence les protagonistes de la situation analytique.

On peut aussi penser que l'analyse, qui expose d'emblée ses deux protagonistes à une situation de violence primordiale, puisse par l'intermédiaire d'une représentation sadique qui pourrait ou non s'énoncer, constituer une ébauche de symbolisation dans le processus qui s'annonce de mise en représentation : « Ne me demandez pas de vous dire ce à quoi je pense ». Évocation, annonciatrice de représentations à contenu sadique-anal, qui on l'apprendra par la suite, mettent en scène la femme et la fille de Freud dans des postures évoquées avec une crudité extrême.

« Est-ce au prix de mon apathie que Paul peut s'installer dans l'analyse ? » C'est ainsi que je m'étais formulé les choses lorsque je réfléchissais à l'immobilisation qui était la mienne pendant les premières années d'analyse. Je pensais alors souvent à Paul en terme de prévalence du narcissisme.

12. Clerc D., « Le guetteur du moi », conférence prononcée en mars 1997, *Documents & Débats*, n° 47, 1997.

13. Freud S., *L'homme aux rats, journal d'une analyse*, PUF, 1992.

Mais dans l'ombre du narcissisme, dit en substance Nathalie Zaltzman dans *De la guérison psychanalytique*¹⁴, c'est le sexuel qui est tapi avec son développement possible dans la cure. Un sexuel qui peut être, d'une certaine manière, refoulé chez le patient et l'analyste, par le narcissisme. Un sexuel qui émerge avec sa crudité, sa sollicitation, sa violence, dans la réalité même du dispositif : mettre en présence deux êtres, dans l'intimité d'un silence.

C'est avec un sentiment d'écart que Paul et moi sommes revenus à la vie. Ni tout à fait le même ni tout à fait un autre. Est-ce cela le changement d'état dont parle J.-B. Pontalis¹⁵ dans la force d'attraction à propos de la capacité de migrer : « Peu à peu nous migrons... vers cette terre, cette langue, ce système étranger. Alors l'analyse commence... Le temps est venu où nous pouvons légitimement dire mon patient c'est alors que l'épreuve... commence prend un autre tour. Elle s'intériorise. L'étranger, l'altérité est en nous ».

14. Zaltzman N., *De la guérison psychanalytique*, PUF, 1999.

15. Pontalis J.-B., *La force d'attraction*, Paris, Seuil, 1990.

Discussion de la conférence de François Hartmann

Éric Flame

Quand j'ai lu l'argument de votre conférence je me suis demandé qu'elle serait le pendant pour le discutant de penser/écrire et ce qui est venu est lire/écouter. Il est possible que cette réflexion ne change rien à l'affaire, sauf que ça crée une tension entre l'écriture, l'écrivain et le lecteur auditeur. Le souhait d'entendre vos mots un peu comme l'analyste attend l'étonnement de la première séance qui va de pair avec la mise en mouvement de pensées dont il faudra s'abstraire pour entrer en écoute.

Puis avec Paul ce fut l'ennui.

Il est de bon ton de dire qu'il n'y a pas de représentation-but sauf une peut-être : que l'analyse ne soit pas interminable et à la façon d'un Bartleby dire « je préférerais ne pas être interminable ». La forme négative (ne pas) agit comme un pas possible vers une analyse sans cesse refusée et imperturbablement continuée.

Paul est entré dans cette logique. Ce que vous narrez des séances fait penser à ces enfants que les parents viennent chercher à la sortie de l'école et qui racontent leur journée : Pierre s'est disputé avec Paul qui a joué avec Jean mais de toute manière Paul est amoureux de Madeleine qui n'a d'yeux que pour l'autre. Le parent a d'autres histoires en tête, il est pressé, ça ne l'intéresse guère. L'enfant dit : « j'ai eu tout faux à mes opérations » et l'effet sur le parent est le plus souvent immédiat, de l'ordre de la sidération. Paul enfant a trouvé une autre solution. Il a écrit, du moins il vous le dit, qu'il voulait mourir. Fin des théories sexuelles infantiles, en tout cas de leur actualisation et vous vous demandez où elles ont bien pu passer. Pourtant il y eut la scène de jubilation sadique avec ses parents et son institutrice et le retour à l'envoyeur quelques années plus tard. Tout ceci sans que vous notiez de manifestation d'affect.

Pas d'affect, pas de représentations mais alors que reste-t-il ? Ce qui manque bien sûr, donc l'angoisse. Pas l'angoisse signal mais celle que Freud inscrit dans le refoulement comme un des destins du « facteur quantitatif du représentant pulsionnel... Ce qui invite à prendre en considération un nouveau destin pulsionnel : la transposition des énergies psychiques des pulsions en affects et tout particulièrement en angoisse. » Celle qui provoque chez l'analyste des sensations corporelles diffuses « sensation de fatigue, d'impuissance, somnolence, enfoncement dans la mélasse, acte de déprivation, de castration... » Le seul mouvement perceptible est alors celui de vos impatiences. L'analyse se poursuit mais le désir s'est évaporé. L'assèchement vire à la désertification, mais nul ne retrouve la trace des travaux de comblement comme s'il n'y avait jamais eu de Zuiderzee. Le moi est réduit à ses plus plates expressions, le ça perdu dans les limbes et le surmoi construit des barrières sonores pour maintenir l'angoisse en sourdine.

En vous lisant je fais des détours, je pense au *Désert des Tartares* aux « duellistes » puis ce sera « au cœur des ténèbres », au *Tambour* ou à cette chanson qui disait « quand t'es dans le désert depuis trop longtemps tu te demandes à quoi ça sert le jeu qu'on veut te faire jouer ».

Justement Paul « ne joue pas le jeu de l'analyse » et je m'interroge sur le sens que vous donnez à cette assertion Paul vient à ses séances, dit ce qui lui vient à l'esprit (mais il n'en a guère) et je suppose paye ses séances même s'il vous laisse sans ressources. Ce n'est pas lui qui ne joue pas mais la méthode qui ne tient pas son rôle, comme si elle était devenue sans objets, soumise à la force d'inertie de la répétition technique. La méthode prend une dimension opératoire qui force vers l'hypochondrie de transfert. C'est un transfert marqué par un défaut fondamental de traduction perceptive, de représentations, de vie fantasmatique ; un transfert végétatif entre un corps au souffle court et un corps qui se contorsionne. Comment pourrait-il en être autrement quand

ce qui le meut est un désir de maintenir en vie un enfant qui veut mourir, en prélevant, chez l'enfant supposé sain, le *quantum* d'énergie nécessaire à sa survie et ainsi lui prendre à chaque fois un peu de vie.

Paul semble être un adulte sans enfance ou plus exactement un adulte qui se conformerait à une vision infantile des adultes. Mais à quel moment ce conformisme lui est-il apparu comme absurde ? Quand vous avez changé de position évidemment. Quand vous avez porté à son attention que le jour des morts allait bientôt arriver. Peut-être vous a-t-il imaginé, à cet instant, pleurant en allant fleurir sa tombe.

Durant l'année 1962/63, un an avant la création de l'APF, Lacan tient un séminaire sur l'angoisse entendue comme un signifiant pivot (c'est très réducteur) qui marque le caractère cessible, détachable de l'objet a, cause du désir. Le passage à l'écriture dans cette cure évoque ce moment de bascule, une circulation du plaisir qui détache le lent pourrissement de l'organe transfert vers le « c'est pourri » qui vous est adressé. Visite imposée chez Lacan pour saisir le mouvement du passage de ce pas à pas de côté, comment la dimension auto-érotique de l'écriture vient articuler l'inertie des corps à l'acte de parole et les inscrire dans la vie sexuelle de Paul. Enfin la peur peut venir réifier l'angoisse. Écrire c'est aussi voir ce que nous pensons. Le regard sur les mots leur ôte leur caractère hallucinatoire, les inscrits dans le principe de réalité Ils acquièrent une autre sonorité.

Vous n'évoquez pas une tiercéisation par l'écriture comme si vous vous étiez efforcé que ce déplacement de l'énergie motrice de vos impatiences à l'écriture vienne s'inscrire dans le cadre même de la cure. Avec l'écriture la méthode prend une autre forme. Vous avez mis l'écoute en égal suspens au service de la levée de votre refoulement, de l'abandon de vos résistances. Elle n'a pas été un simple exercice de digressions, de rêveries mais une façon de réinscrire les remémorations dans la logique d'une dynamique de transfert qui rejoint le travail du deuil le plus profond, celui qui visite le territoire de l'enfant mort. Mais avec Paul l'enfant mort est l'enfant qui voulait mourir. En tuant cet enfant, Paul renoue avec les jeux de mort enfantins ou à la fois on ne rigole pas c'est-à-dire que celui qui est mort doit faire le mort et en même temps c'est pour de faux.

Écrire/construire avec la même conviction que celle qui vous a fait tenir puis aller chercher en séance les rêves générés par l'écriture, rejoindre les confins, laisser filer le temps.

ARCC du samedi 26 mai 2018
L'interprétation

L'écho du malentendu

Jocelyne Malosto

Au cours d'un débat passionnant avec Jean-Claude Rolland il y a plus de vingt ans ici même, Michel Gribinski disait : « Nous posons les questions de l'interprétation avec une lenteur et une opiniâtreté véritablement un peu folle – puisque voici un siècle de questions non résolues par leurs spécialistes même ». L'un définissait de façon inspirée et plutôt assurée l'interprétation, sa technique, son maniement, sa source, là où l'autre avançait avec plus de circonspection, l'interprétation étant selon lui « *une apparition mal sûre, amie des lisières, de la nuit, la nuit qui dérobe* ». Chacun j'imagine est reparti avec ses convictions et son trouble – auditeurs compris – car les deux positions apparemment assez éloignées avaient en commun d'entraîner chacune si ce n'est une adhésion, au moins un fort sentiment d'évidence.

En psychanalyse l'interprétation est l'acte fondateur du sens au cœur de la méthode. Si l'effet escompté d'une interprétation fait relativement consensus - un choc qui va susciter une série de productions inconscientes ; nouvelles associations, souvenirs, rêves, affects soudains contribuant à une perlaboration, par contre les hypothèses sur la nature de l'interprétation, sur sa source – comment elle vient à l'analyste – mettent en évidence une ligne de partage. Celle que l'on retrouve fréquemment, chaque fois que le concept étudié renvoie à ce qui pourrait, pour le dire schématiquement, ressortir de la méthode, voire de sa déclinaison opérationnelle en technique.

Le Congrès de psychanalyse de langue française de 2017 *Interpréter*, a travaillé une fois de plus sur l'interprétation en psychanalyse et a été, de façon prévisible, le théâtre du clivage qui oppose classiquement les tenants d'une position de maîtrise s'inscrivant naturellement dans une théorie de la technique, à ceux qui, mettant en avant la liberté nécessaire du couple analytique et l'implication subjective du psychanalyste, rejettent ce qui pourrait être assimilé à un ensemble de prescriptions applicables.

Mais à l'évidence c'est d'abord en chacun de nous que cette logique de clivage peut être décelée, convaincus que nous sommes de la nécessité éthique d'un surplomb, d'une certaine maîtrise, autant que de la critique de son leurre. Écartelés entre « La tentation de faire du psychisme analysé de l'analyste l'alpha et l'oméga » de la méthode comme le dit Jean-Luc Donnet et le constat itératif « qu'à l'aune de l'inconscient nous sommes bien peu de choses » selon Jean-Claude Rolland.

Un des écarts qui a pu s'entendre dans de nombreux échanges au fil du congrès était déjà présent dans les pré-rapports et portait sur la nature et l'origine de l'interprétation. Selon Emmanuelle Chervet – rapporteur de la SPP – « Il y a toujours une élaboration secondaire de l'interprétation lorsqu'elle est formulée au patient, c'est-à-dire précise-t-elle, une prise en compte plus ou moins volontaire de ce qu'il peut entendre ». Je la cite encore : « Cette adaptation aux exigences de la « recevabilité » se fait aussi quant au degré d'excitation que porte la formulation, depuis la secondarité ou les formes impersonnelles de la sagesse des nations... jusqu'à la provocation capable de déranger des eaux qui dorment trop ».¹

Alors que selon Brigitte Eoche-Duval – rapporteur de l'APF (pp. 156-157) – L'action interprétative s'effectue par un désistement du moi... elle laisse surgir une parole échappant à la pensée secondarisée, portant la marque

1. Chervet E., « Patient et interprète, le domaine intermédiaire », *Revue française de psychanalyse*, tome LXXXI, n° 5, *Interpréter*, PUF, déc. 2017, pp. 1328-1329.

des processus primaires... une langue qui parce qu'elle doit se saisir de la pulsionnalité sexuelle infantile... unira la chose au mot avec la force de noces barbares... pour délier la construction du discours (p. 160). L'interprétation – selon elle – est un acte de parole qui opère comme un séisme, c'est un acte de subversion, de dégagement des rets hallucinatoires de l'*agieren* (p. 161).

À partir d'un exemple clinique j'avais tenté, pour ma part, d'explorer la nature d'une intervention, qui au vu de son retentissement, était bel et bien ce qu'elle n'avait eu ni l'ambition, ni conscience d'être au moment de sa formulation : une interprétation. Je ne l'avais pas anticipée, je ne l'ai pas entendue dans un premier temps, mon patient non plus ne l'a pas entendue et c'est seulement dans l'après-coup qu'elle s'est construite et pour lui et pour moi mais de façon différente, inaugurant un mouvement de perlaboration qui vint bousculer la trop grande univocité dans laquelle cette cure se déroulait, gardant inaccessible voire falsifiant, le noyau de vérité psychique au cœur de la souffrance du patient. Une cure qui tournait un peu en rond mais pas vraiment non plus mais qui sonnait un peu faux.

Ce patient souffrait d'un intense sentiment de culpabilité. Freud² dit bien qu'il est inutile de chercher à convaincre de l'indubitable innocence, en général le patient l'a déjà fait lui-même sans succès. Mais le fait même de buter sur l'inutilité de chercher l'apaisement de la culpabilité, au moyen de la suggestion par exemple, trahit assez clairement que mon transfert sur ce patient incluait son innocence enfantine. Je ne mettais pas plus son innocence en doute car dans les toutes premières séances, au moment où le transfert n'avait pas encore déployé toute son emprise, je m'étonnais silencieusement de la singularité de l'abus sexuel qu'il évoquait ; trois fois par semaine pendant une dizaine d'années à partir de l'âge de 9 ans. Et puis la lente sorcellerie du transfert, avec ses indulgences inavouées, ses pièges identificatoires, ses connivences involontaires et ses interdits de penser, arrivait à me faire perdre de vue que la version moïque de son enfance était pour ce patient – et c'est généralisable – matinée de l'accomplissement du sexuel infantile toujours agissant, passionnément actif.

Lui, il était sensible à une certaine dissonance entre l'intensité de son auto-accusation et son statut maintes fois réaffirmé de victime innocente d'un voisin pédophile, auquel il se reprochait de n'avoir pas plus réussi à dire non, qu'à lui casser la figure voire à le dénoncer publiquement. Son impuissance juvénile l'avait contraint à subir cette sexualité dont le souvenir estompé pendant une vingtaine d'années était devenu subitement persécutant au moment où lui-même allait devenir père. C'est la crainte de reproduire avec son fils les abus sexuels subis dans l'enfance qui le conduit vers l'analyse.

On pourrait dire que la cure s'installa sous l'égide pré-psychanalytique de la « théorie de la séduction ». Au fur et à mesure de la prise transférentielle il me devint de plus en plus rare – en séance particulièrement – d'entendre autre chose que le bruit réel et univoque du traumatisme, du pervers abusant l'enfant pendant dix ans mais aussi ses parents. Cultivant la soumission de l'un – victime consentante – et jouant de la cécité des autres – parents déprimés mais flattés qui confiaient sans réserve leur fils aux bons soins pédophiles, de ce professeur charismatique.

Il ne décrivait jamais explicitement les scènes sexuelles, il parlait de son obéissance forcée, de sa répugnance, de son effroi, de la tyrannie du professeur éperdument amoureux. La proposition Ferenczienne (1932) du langage de la passion adulte qui fait effraction dans le monde enfantin était illustrée séance après séance. L'abuseur follement épris, en adoration devant sa victime, lui faisait d'innombrables déclarations, le couvrait de cadeaux voyants, lui donnait de l'argent tout en lui infligeant des scènes de jalousie de plus en plus dramatiques, incompréhensibles pour l'enfant terrifié, qui prenait le chantage au suicide au pied de la lettre et honorait tous les rendez-vous imposés, pour éviter le pire.

2. Freud S., « La question de l'analyse profane », *OCF XVIII*, PUF, p. 12.

Le réinvestissement dans la cure des souvenirs jamais totalement oubliés, leur construction adressée à une psychanalyste/femme/mère/, était séance après séance un véritable traumatisme actuel. Le dégoût violent, la honte de n'avoir pas su empêcher cet enfer, d'avoir mis dix ans pour le fuir, côtoyaient les éprouvés de dérégulation profonde. Il se souvenait d'un incroyable sentiment de solitude et de crises de larmes sans motif qui avaient, à l'époque, été comprises comme l'expression de sa grande affliction au décès de son grand-père maternel. Le seul auquel il aurait pu éventuellement se confier, il y avait pensé maintes fois mais la honte faisait barrage et puis il n'avait pas les mots, il connaissait la chose mais n'aurait pas su la dire.

Le souvenir d'avoir fini par accepter de formuler une déclaration d'amour à celui qui voulait entendre que l'enfant l'aimait, l'aimait plus que tout, plus que ses propres parents, véritable viol de l'âme, ranima une culpabilité intense, une horreur de la soumission qui l'avait conduit à ce qu'il appelait une double trahison avec son corps et avec ses mots. Une trahison de ses parents qu'il aimait mais plus confusément également une trahison de son professeur à qui il mentait pour n'avoir pas la force de résister à ses scènes de supplication.

Bien que Freud la qualifie de « vieille théorie du trauma », en particulier dans « L'homme aux loups » je résistais à renoncer moi aussi à la *neurotica*. L'innocence de l'enfant accusait la folie amoureuse de ce pédophile. L'enfant sous emprise était le tableau évident et presque univoque dont j'accumulais les indices, pas faux mais insuffisants. Et si des pensées plus ambivalentes pouvaient me venir, c'était toujours en dehors des séances au cours desquelles, à mon insu, je devenais transférentiellement moi aussi l'enfant sous emprise.

Au fil de l'analyse cet homme intelligent et courageux explorait les circonstances qui avaient bien pu le conduire dans cette tragédie. Il prenait la mesure de l'état de véritable abandon psychique chronique qu'avaient dû créer chez lui les personnalités énigmatiques de ses parents et les deux événements dramatiques de son enfance. La maladie mortelle de sa sœur quand il avait 7 ans, suivie de la longue hospitalisation de sa mère. Elle lui manquait tellement et son inquiétude était si forte, qu'un jour il avait parcouru à pied la dizaine de kilomètres pour aller à l'hôpital sans pour autant réussir à la voir. Lorsqu'elle était rentrée à la maison il avait beau scruter son visage défaits par la maladie, ravagé par la dépression, bouffi par la cortisone, il ne la reconnaissait pas totalement. C'était bien sa mère mais plus vraiment elle. Les souffrances intenses ont fini par s'atténuer sans qu'il n'ait jamais réellement retrouvé sa mère.

Quant à son père toujours et déjà perdu, c'était un homme en retrait, un homme à ce point sans histoire que personne ne savait rien de ce qu'il avait pu vivre enfant, élevé par l'assistance publique, pas plus que ce qu'il avait vécu jeune homme en rencontrant l'histoire en Algérie mais personne n'aurait osé le lui demander. Perdu au milieu de tant de souffrance, véritable orphelin affectif, livré à lui-même, il pense avoir été la victime idéale de celui qui voulait tant le consoler.

Il évoquait un traumatisme linéaire, sans après-coup, un éternel sexuel « pré-sexuel » sans refoulement et sans autre symptôme névrotique que la terreur de devenir lui-même un père abuseur. Malgré l'inversion victime/bourreau, qui dès le début de la cure trahissait une réalité psychique que le sexuel infantile différenciait du réel traumatique, je n'entendais qu'une douloureuse et révoltante disposition à la dépendance, assujettissante à l'autre qui compliquait sa vie affective et professionnelle.

Peu après le début de la cure il s'engagea dans un investissement sportif intense. Il se mit à courir. Une partie des séances était occupée à décrire la souffrance physique de la pratique de la course et des blessures engendrées par l'excès. Ce symptôme masochiste qui assouvissait assez clairement son besoin de punition avait également d'autres fonctions. Il opposait à la parole qui se risquait si péniblement dans la cure, une autre possibilité d'éconduite par la motricité, de la charge considérable d'excitation mobilisée par l'évocation des souvenirs. Lui pensait ainsi lutter contre l'image très péjorative qu'il avait de lui-même. Il établissait des records.

Véritable *Forest Gump* il courait parfois jusqu'à l'épuisement. Il insistait sur la force mentale que requiert l'endurance. Mais en faisant de moi le témoin régulier des descriptions minutieuses de ce pauvre corps, à l'effort et blessé, il assouvissait un désir d'exhibition inavoué mais actif dans le transfert. Je me surpris, en

l'écouter, à penser sous une forme quasi hallucinatoire à *L'amour triomphant* du Caravage, cette peinture où un bel adolescent expose sa nudité de façon séductrice tout en piétinant les symboles culturels. Repoussant tout d'abord cette image incongrue, possible contre-investissement personnel à l'évocation de ce corps supplicié, mais qui n'en trahissait pas moins l'effet de séduction, je finis cependant par voir ce qu'il œuvrait, bien malgré lui, à dissimuler dans une tentative d'effacement de la jouissance du corps derrière le paravent de la douleur. Il serait plus juste de dire ce que la passion de l'*infans* répétait et accomplissait dans le transfert où on sait qu'elle n'y va jamais avec le dos de la cuiller. Mon écoute commençait à s'affranchir de son ancrage pré-psychoanalytique. Et elle fut aidée en cela par une nouvelle complication transférentielle.

Il exerçait une activité intellectuelle avec un emploi du temps variable. Nous devions toutes les deux semaines fixer les horaires de ses séances, ce qui avait été convenu dès le début et se déroula longtemps sans anicroche. Mais des tensions finirent par apparaître. J'acceptais des dispositions bancales avec des représentations d'attente, des semaines à 2 séances suivies de semaines à 4 séances. Si le lien entre le rythme de l'analyse et les 3 rendez-vous hebdomadaires de son enfance avait été explicite dès le début de la cure, l'heure était maintenant à une nouvelle intensité transférentielle masquée derrière les arguments de l'entraînement sportif. Les mêmes qu'il avait utilisés à l'adolescence pour échapper à son abuseur, auquel cependant, il courait annoncer ses succès qui n'intéressaient pas ses parents.

Ce jour-là, il raconte un dimanche au bord de l'eau avec son fils. Il associe – ce n'est pas la première fois – sur une évocation nostalgique des seuls rares moments réputés heureux de son enfance, ceux partagés avec son grand-père maternel. Arrive le souvenir d'un rêve de tonalité syntone dans lequel il ne se passe rien dit-il. Il y est question de rivière, d'ambiance champêtre, ce sont les paysages bucoliques de son enfance. Mais il ne se passe rien. C'était peut-être comme s'il devait traverser la rivière mais qu'il se trouvait immobilisé au milieu du gué, hésitant. Rêve qu'il commente avec une teinte d'auto-dérision : et en plus j'ai peur que ma rivière ne soit qu'un pauvre ruisseau et je suis planté là au milieu de ce gué, bloqué à mi-chemin ne sachant pas où je dois aller.

J'entends l'insistance de « il ne se passe rien » comme l'indice d'un renversement défensif en son contraire. J'entends aussi la déqualification de la rivière en ruisseau, du féminin en masculin, du grand en petit. Il continue péniblement sur sa vie qu'il sent comme arrêtée. Un sentiment d'ennui agacé m'envahit. Peut-être quelque chose comme ce que Stratchey appelait *le point d'urgence* qui selon lui était la condition de toute interprétation. Serait le Témoin et excitation du point d'urgence, l'ennui agacé servait la résistance contre le risque de l'interprétation. Un point d'urgence en négatif au service du maintien du refoulement. Quelque chose qui pousse à... mais qui lutte contre...

Je ne l'entends plus vraiment égrener les plaintes qu'on connaît par cœur, je pense ou plutôt je visualise le gué qui permet de traverser un cours d'eau à sec, je me souviens du gué de ma rivière, celle qui fût un personnage important de mon enfance. Franchir le gué était d'autant plus excitant que c'était interdit, la rivière était profonde, à l'aune de l'enfance ça exigeait donc une certaine adresse pour ne pas se trahir par des chaussures mouillées. C'était le lieu de tous les jeux, de toutes les expériences, qui attisait le ferment de l'esprit curieux et aventurier des enfants dans le creuset des passions infantiles inavouables mais heureusement méconnues.

Peut-être pour me ressaisir de ce mouvement régressif hallucinatoire, peut-être parce que parfois il faut parler, pour damer le pion aux exigences colonisatrices, de l'infantile qui aime tant le silence mais sans autre conscience que celle un peu plate de souligner ses attermoissements quasi-philosophiques, je reprends alors ses propres mots sous une forme condensée et interrogative avec l'idée un peu vague de conflictualiser ses doutes sur l'orientation de sa vie. Je lui demande : « à mi-gué ? »

Mon intervention le détourne de ses préoccupations existentielles et le ramène à ses souvenirs d'enfance. Il évoque les parties de pêche avec son grand-père maternel tant aimé, si aimant, et également si aimé et admiré

de sa fille, au point que selon lui son propre père n'a jamais réussi à prendre la place de ce grand-père œdipien dans le cœur de sa mère.

La mention du gué de la rivière n'était pas un apax, pas plus que le signifiant *gay* qui accompagnait la cure depuis le début. Mais là je n'entends pas *gay*, homosexuel et lui ne l'entend pas non plus. Nous sommes tous les deux aux prises avec la rivière, son univers sensoriel fascinant et nous sommes aussi avec nos grands-pères. Moi je pense à celui de Bosco dans *L'enfant et la rivière*, je vois la couverture de ce livre qui m'avait marqué à l'adolescence : deux garçons en slip de bain sont en train de chahuter dans un paysage bucolique. Le roman campe une amitié énigmatique entre deux préadolescents et la figure d'un grand père porteur, à son insu, de l'incitation à la transgression que sera la fugue de l'enfant, délaissé par ses parents en voyage. Cette image – peut-être une image matricielle à l'aube de l'interprétation comme l'a développé Fedida – a joué autant que le signifiant *gué*, me semble-t-il, un rôle décisif dans la genèse de mon intervention, mais elle était comme en surbrillance, enjôleuse, interdisant toute pensée articulée.

De son côté l'évocation de ses souvenirs le ramène à mon intervention. Il reprend à sa façon à *mi-gué* en entendant qu'il s'agit d'un *ami gai*. Son grand-père était un homme très joyeux qui a enchanté son enfance. C'est alors que j'entends *gay*, homosexuel et je réalise avec sidération qu'*in fine* et à mon insu je l'ai traité de *gay*, de demi-*gay* c'est-à-dire de *gay* quand même ! Pourtant ce n'est pas un scoop. Le signifiant *gay* accompagne la cure depuis le début. Mais là c'est moi qui l'ai prononcé ce qui génère en moi une farandole associative d'autres signifiants qui me reviennent avec tous une connotation péjorative, que j'attribue à un mouvement agressif, suscité par le malaise de l'assignation transférentielle, l'accusation discrète mais itérative de la sournoiserie des adultes, de leurs manquements, de leur séduction et de leurs dispositions vicieuses à l'égard des pauvres enfants innocents et si malléables.

Ma mobilisation interne est à l'évidence inversement proportionnelle à son apparente tranquillité presque mélancolique. Mes pensées se bousculent sans que je ne puisse donner un sens à cette soudaine agitation car leur contenu n'a vraiment rien de nouveau. Il a déjà été pensé et formulé qu'il avait eu une enfance sexuelle et quand on est enfant disait-il ça ne peut être qu'avec un homme donc homosexuelle.

Ma surprise fut encore plus grande lorsque j'entendis que, pris par une sorte d'angoisse, il avait peu dormi et beaucoup repensé à *à mi-gué* le milieu du gué et à *ami gai*, son grand-père joyeux pour arriver à *ami gay*, l'ami homosexuel. La juxtaposition de la notion d'amitié à celle d'homosexualité rendue possible par la levée des refoulements, le sien et le mien scellés jusqu'alors dans une sorte de connivence transférentielle inconsciente, engendra un bouleversement total qu'il assumait courageusement. Elle l'entraîna vers une autre lecture de son enfance sexuelle, attestant que si son professeur était un abuseur, il n'en avait pas moins été également son ami, un passeur de vie, un professeur au sens fort qui lui avait transmis ce qui coulait maintenant dans ses veines et qui l'avait fait devenir ce qu'il était, lui ouvrant les portes des musées, l'accompagnant dans le merveilleux monde de la littérature. Et que si cette relation insupportable s'était installée sur la détresse d'un enfant perdu, elle avait également été nourrie d'une ambivalence dans laquelle l'attachement et aussi le désir avaient leur place. Il élaborait alors une sorte de généalogie œdipienne de l'impasse. L'amour pour le grand-père investi à la place du père entraînant un déplacement sur l'abuseur.

Un peu avant la fin de sa cure, convaincu qu'il était qu'en lui ayant dit « *À mi-gué* » je savais exactement ce que je disais, qu'analyste et analysant marcheraient du même pas, l'analyste juste avec un peu d'avance, poussant le patient vers ce qu'il a déjà deviné, il se souvint que j'avais déjà formulé quelque chose qui aurait dû le mettre sur la piste de ce qu'il ne voulait pas entendre, mais à l'époque dit-il « je n'avais pas compris, je n'étais pas prêt ». « Peut-on reconnaître la chose sexuelle, le réel du sexe et des traumatismes sans récuser toute compréhension ? » demandait Patrick Guyomard³. Moi je ne me souviens pas de cette intervention,

3. Guyomard P., « Je vous ai compris », *Comprendre en psychanalyse*, PUF, « Petite Bibliothèque de psychanalyse », 2012 p. 132.

attestant comme le dit en substance Laurence Kahn⁴, que la zone irréductible de la pulsionnalité inconsciente... dessaisit et contraint l'analyste à régler son écoute sur ce que le patient ne sait pas savoir et que l'analyste ne sait pas davantage ».

Si la rencontre la plus décisive qu'espère la situation analytique se situe au point d'affrontement de deux langues, celle de l'analyste et celle de l'analysant mais aussi celle du moi qui lutte sans cesse contre celle de l'infantile, chez les deux protagonistes bien que de façon moins aveugle chez l'analyste, elle ne peut que conduire à la réactivation du quadrillage le plus personnel de l'analyste qui à tout moment peut l'entraîner sur la voie de sa propre satisfaction hallucinatoire déroutant ainsi le travail de sa pensée (p. 106).

Mais cette voie est peut-être le terreau le plus fertile pour l'interprétation, celle qui dans le meilleur des cas participera à convertir l'infantile en discours, à dénervotiser la langue. Je finirai sur cette boutade de Jean-Luc Donnet « La meilleure des interprétations c'est toujours celle à venir ».

4. Kahn L., « Qualifier et reconnaître à propos de l'agir transférentiel », *Comprendre en psychanalyse*, PUF, « Petite Bibliothèque de psychanalyse », 2012, pp. 91-92.

Variations sur l'interprétation analytique, une caravane passe

Brigitte Eoche-Duval

J'ai tendance à penser que la méthode analytique met l'analysant tout comme l'analyste à l'épreuve : celle d'une certaine perte de réalité, certes fugitive et momentanée mais potentiellement active tout au long de la cure, du fait de la tenue d'un discours et d'une écoute à ce discours, échappant en partie à la communicabilité et à l'intelligibilité. Perte de sa cohésion rationnelle et secondarisée, par l'ouverture de passages aux processus primaires et leur logique autre, de déliaison. D'une autre manière, on pourrait dire que la primitivité envahit la scène transférentielle avec la formation de formes inédites à l'expression langagière commune et dont l'action à la fois témoigne de la pulsionnalité conflictuelle sous-jacente et engendre de nouvelles modalités de transformations psychiques. L'expression éminemment paradoxale de la scène transférentielle tendrait à représenter ainsi un espace de possibilités potentielles nouvelles. Si le feu transférentiel prend sur la scène analytique, celle-ci peut en effet, non seulement être reconstruite à partir des traces laissées par son oubli mais aussi dans les coulisses où se fomentent de nouvelles potentialités scéniques, en vue de scénarios fantasmatiques organisateurs du transfert. Et si le langage s'ensauvage, en écho aux poètes surréalistes qui souhaitaient ensauvager la ville, c'est pour se ressourcer à la pensée infantile et sa vivance et retrouver le cours de l'humanisation et de la civilisation en se souvenant.

Nous faisons régulièrement l'expérience que l'analysant ne se plie qu'avec de fortes résistances à la règle de libre association et que celles-ci utilisent les modalités les plus variées, qui vont de l'*agieren* le plus compulsif, à celle paradoxale de son application la plus zélée, (ainsi ces patients utilisant à certains moments de cure tout l'espace et le temps de la séance pour des récits à ne rien dire ou des associations de rêves à l'infini), mais qu'en est-il pour l'analyste ?

Son écoute se trouve soumise, par la règle de l'attention en égal suspens, à n'opérer aucun choix sélectif parmi les éléments du discours associatif, à éliminer toute forme de jugement moral ou attestant de sa concordance à la réalité, à n'en mémoriser aucun plus que l'autre. Écoute soumise ainsi au pêle-mêle de toutes les expressions hétérogènes et hétéroclites venant de son patient, à leur profusion exubérante ou leur étiolement néantisant, que ces expressions soient verbales ou gestuelles-corporelles et qu'elles soient de formes onirique, mémorielle, associative, incidente, ou symptomatique.

Dans la comparaison qu'il opère pour évoquer la non délimitation des régions psychiques, Freud, en 1932, nous donne une figuration saisissante de cet espace psychique, cette autre scène s'édifiant aux confins des deux scènes séparées de l'analyste et de l'analysant, en en brouillant les frontières, dans un mouvement d'entremêlement et d'écarts, faisant osciller et vaciller nos représentations différenciées. Il l'imagine comme « un pays au relief très varié, pays de collines, plaine et chaîne de lacs, à la population mêlée : y habitent Allemands, Magyars et Slovaques, qui exercent aussi des activités diverses... Ils vivent partout pêle-mêle et dans le pays de collines il y a aussi des champs et dans la plaine on élève aussi du bétail... »¹

Cette vision nous paraît loufoque et troublante, source de confusion identitaire et topographique, appréhendable selon un mode de pensée quasi-hallucinatoire, mais elle nous permet de saisir à quelle sorte de folie à deux peuvent se trouver exposés passagèrement l'analyste et l'analysant, dans ce mouvement de régressivité analytique nécessitant l'action interprétative.

1. Freud S. (1933), « La décomposition de la personnalité psychique », *OCF-P XIX*, PUF, 1995, p. 156.

D'une certaine manière, la méthode analytique pourrait s'apparenter à une méthode de l'informe, au sens où Pierre Fédida² concevait le travail analytique comme une mise en mouvement des formes, par pulvérisation du sens accordé aux mots, pour entendre leur choséité sensorielle et pour approcher ainsi les modalités les plus primitives de la psyché. Donc une mobilité des formes se constituant par le passage d'une forme à une autre, ce passage opérant moins par destruction de l'une par l'autre, que par métamorphose de l'une dans l'autre, dans une créativité incessante sous l'action des forces pulsionnelles qui cherchent à se présenter et le refoulé à se faire connaître.³

Il nous est difficile de saisir consciemment la violence faite au psychisme pour se soumettre à un tel travail de dislocation des formes habituelles de communication. C'est cependant le travail du rêve qui peut en être exemplaire, avec les opérations mentionnées par Freud : condensation, déplacement, présentabilité et dramatisation. Opérations d'action psychique, mues par la force pulsionnelle du désir cherchant son assouvissement en déjouant la censure, en se déguisant, elles métamorphosent le discours latent du rêve pour le rendre intelligible. « Le travail du rêve ne pense pas, ne calcule pas, ne juge pas, mais se borne à ceci : donner une autre forme », écrit Freud dans « L'interprétation du rêve ».⁴ C'est ce travail de déformation (*Entstellung*) qui donne cette forme au rêve, forme imagée, en rébus, ou langue primitive sans grammaire. Si le rébus, en tant que devinette, mêle images et lettres arrachées à leur contexte sémantique et ne découvre son sens que grâce au devinement du décrypteur, la langue primitive ne prend sens que par son interprétation et son écoute dans la langue du traducteur. Mais nous pensons que ces deux opérations, devinement et interprétation, révèlent leur proximité et aussi leur approximation lors du travail d'interprétation analytique. Nous ne pouvons que deviner à peu près ou aux alentours, nous rappelle Michel Gribinski⁵, tout en précisant qu'il s'agit d'une modalité spécifique du fonctionnement psychique, alliant émergence hallucinatoire et capacité figurative. Nos interprétations sont le plus souvent des interventions ou des constructions, émet modestement Freud, nous renvoyant ainsi à la bigarrure de nos modalités interprétatives, tout en maintenant la spécificité opératoire de l'interprétation, en détail et non en masse.

Mais plus que sur l'aspect déformation, visant l'accomplissement hallucinatoire, nous préférons mettre l'accent sur le travail de transformation, versant métamorphique, assurant le passage mutant, toujours énigmatique d'une forme à l'autre, dans une dynamique de créativité. Ceci dans la visée du processus analytique, cherchant à assurer le travail du refoulement au centre des transactions pulsionnelles et à transposer les valeurs d'actions transférentielles dans l'ordre langagier. Ainsi, si nous nous laissons associer à partir du travail de Freud sur *L'Homme Moïse* où le travail de déformation a pu être interprété comme un meurtre⁶, à celui du *Moïse* de Michel-Ange, n'est-ce pas à partir des détails sensoriels, corporels, prélevés sur ce Moïse et ressentis de façon motrice et sensuelle, sous forme hallucinatoire par Freud, mettant en jeu un travail d'identification homosexuelle primaire, que celui-ci donne forme verbale intelligible à son interprétation ? Par ailleurs, les travaux récents de Laurence Kahn⁷ nous engagent à penser comment la forme recèle une énergie pulsionnelle d'action psychique dans le processus analytique, par un mouvement d'attraction par le refoulé et par un mouvement d'aspiration à la présentation.

Comment se forme donc l'interprétation ?

2. Fédida P., « Le mouvement de l'informe », *Par où commence le corps humain*, PUF, 2000.

3. Si le concept de forme, issu de la tradition philosophique grecque et repris par les philosophes de l'esthétique, crée l'écart avec la matière et évide tout contenu représentatif, il n'en garde pas moins son efficience représentationnelle signifiante. En tant que concept limite, relevant de la logique floue ou logique à valeurs multiples, échappant à la logique binaire, il rend compte en effet à la fois des expressions de la vie psychique pulsionnelle, à la fois des expressions langagières signifiantes, tout en organisant les éléments du réel. Pour une analyse de ce concept à travers différents points de vue, je propose de vous reporter aux travaux de J.-P. Changeux, *La vie des formes et les formes de la vie*, Odile Jacob, 2012.

4. Freud S. (1900), « Le travail de rêve » chapitre VI, « L'interprétation du rêve », *OCF-P IV*, PUF, 2003, p. 558.

5. Gribinski M., « Deviner à peu près », *RFP*, n° 3, *L'empathie*, PUF, juillet 2004.

6. Lyotard J.-F., « La déformation comme violence », *Discours, Figure*, Klincksieck, 1985.

7. Kahn L., *L'écoute de l'analyste, de l'acte à la forme*, PUF, 2012.

Depuis le travail freudien, nous savons que l'interprétation dans la cure se forme à l'inverse du travail du rêve, par décomposition de la surface lissée par l'élaboration secondaire, première interprétation par le rêveur lui-même, par « dé fascination » des images et par redistribution temporelle, sans qu'aucune symétrie d'inversion ne soit possible. Et nous pensons aussi que si la régressivité au travail dans la cure affaiblit le processus constituant l'épreuve de réalité par retour d'une confusion entre le représenté et le perçu et le retour à l'hallucinoire, celle-ci se trouve freinée par l'action inhibitrice du moi qui ne souhaite pas dormir comme le moi du rêveur. L'épreuve d'actualité se trouve maintenue, avec la possibilité d'actualisation des expériences sexuelles précoces refoulées, permettant ainsi qu'elles se présentent dans toute leur force d'action et d'incarnation au présent et en présence dans le transfert. De plus, si l'*agieren* investit la scène de l'analysant, asymétriquement mais conjointement, c'est le désir d'analyse et de mener la cure qui mobilise celle de l'analyste. Et puis surtout, l'analysant parle et s'adresse à l'analyste qui l'écoute, entend et interprète, mobilisant ainsi d'emblée un processus de symbolisation. Et si la parole par son action motrice prend un sens régrédient en retrouvant ses soubassements primitifs d'action et d'influence sur l'autre, si l'image motrice retrouve sa puissance hallucinoire, en même temps, l'action motrice verbale prend aussi un sens progrédient dans la recherche d'intelligibilité partageable avec l'autre. Nous pourrions dès lors penser à une compulsion (exigence ?) de représentance, venant mixer et prendre en charge la compulsion de répétition relevant seulement de la parole d'action.

Nous envisagerions ainsi que l'interprétation se forme dans les entrelacs complexes et instables des processus régrédient et progrédient, des processus primaires et secondaires, de déliaison et reliaison, en plongeant aux sources de la pulsionnalité infantile agissant dans le transfert de l'analysant sur la sensibilité inconsciente de l'analyste, par réanimation en lui des traces pulsionnelles, mais aussi sur sa sensibilité consciente, par son attention perceptive aux processus psychiques en cours. L'action interprétative opérerait de façon subversive le passage d'une forme à l'autre, d'une forme primitive hallucinoire, en images visuelles ou auditives, à une forme symbolisatrice langagière, civilisatrice. Dans cette scène transférentielle se constituant ainsi dans l'entre-deux scènes de l'analysant et de l'analyste, dans leur emmêlement momentané suscité par l'action hallucinoire effectuée par les modalités primitives du langage, pourrait-on parler de scène originaire de l'interprétation ?

Relevant ainsi d'une séquence paradoxale, il nous est possible de comprendre comment la différenciation vrai/faux devient incertaine et indécidable. Et il devient aussi possible de comprendre pourquoi Freud accorde en fait peu d'importance à la véracité de l'interprétation, dans la mesure où l'opération de jugement se trouve reléguée à l'arrière-plan et qu'il confie au travail de perlaboration, l'admission de sa pertinence, pour emporter après-coup la conviction de l'analysant. L'important n'est-il pas que l'interprétation tombe juste pour les deux protagonistes ou dans cet entre-deux ? C'est-à-dire qu'elle ait pu toucher aux traces laissées par les impressions infantiles d'expériences refoulées pour l'analysant mais aussi pour l'analyste et opérer ainsi des transformations libidinales chez chacun d'eux, de façon asymétrique et réciproque.

Pour l'analyste, supposé deviner le transfert, c'est à partir de l'agrégat d'indices provenant des expressions profuses et hétérogènes de son patient, aussi bien verbales que gestuelles corporelles, venant attiser en lui des restes pulsionnels, mélangés à des fragments de pensée flottante, imageante, de rêveries, de sensations corporelles, d'éprouvés émotionnels, de souvenirs personnels, d'intérêts culturels, que l'interprétation prend forme. Pas de causalité linéaire donc, mais l'engendrement d'une forme, morphème ou figure matricielle qui va agir en représentance⁸ de tout ce matériel pour permettre un processus de dramatisation et de scénarisation fantasmatique.

Quand l'analyste énonce une interprétation mais ce peut être aussi l'analysant, un autre processus se met en route, abolissant l'épreuve d'actualité et l'actualisation transférentielle, en permettant sa perlaboration vers

8. À propos de cette notion de représentance, je propose de vous reporter aux travaux de S. Freud (1900) « Du rêve », *OCF-P V*, Paris, PUF, 2012, pp. 36-38 ; de L. Kahn, « Car à présent tout est processus », *Libres cahiers pour la psychanalyse*, n° 14, *Regards sur le rêve*, In Press, 2006 et à mon travail « Un temps d'actualisation », « L'interprétation analytique : un acte subversif », *RFP*, n° 5, *Interpréter*, tome LXXXI, PUF, 2017.

l'épreuve de réalité qui, en après-coup réintroduit le jugement et sa capacité de différenciation, la temporalisation, l'historisation. Néanmoins la forme même de son énonciation pour agir et sur la sensibilité inconsciente de l'analysant et pour engager l'accès à la représentation, devra sans doute porter la marque du travail des processus primaires comme pour le travail du rêve. Et si celui-ci retourne jusqu'à la matière même des traces mnésiques, jusqu'à cette régressivité matérielle, les mots de l'énonciation de l'interprétation joueront de l'assonance, de la rythmique, du balancé phrasé, de la tonalité vocale, de la sensorialité visuelle et auditive. Comme dans ce poème musical de Borodine, où l'on entend de plus en plus fort, venant des steppes de l'Asie centrale, le rythme cadencé d'une caravane qui venant du lointain, s'approche jusqu'à faire ressentir réellement sa présence au présent, avec le tintement de grelots des chameaux, le bruit de leurs pas sur le sable chaud, avec des bribes de chants nomades. Et en attendant qu'une autre s'approche et passe, un passage s'est ouvert, transformant radicalement le paysage d'avant et nous en offrant une autre représentation, mémorisable. Tout comme le travail interprétatif transformera l'économie psychique de chacun des protagonistes de la situation analytique.

Cela m'est apparu clairement avec cette patiente, qui était venue me rencontrer tant ses angoisses dépressives l'invalidaient, au point de ne pouvoir sortir de chez elle, d'aller travailler et de vivre, restant confinée dans son lit. Elle avait ainsi déjà interrompu sa précédente analyse, et peut-être d'autres auparavant. Alertée et bien prévenue, il m'était venu de lui dire : dans ce cas vous m'appellez une heure avant, ce que je trouvais un peu bête en y réfléchissant et complètement inhabituel dans ma façon d'intervenir. Elle continua de venir à ses séances en parlant de la violence de son père, qui la terrorisait petite, restant cachée sans bouger dans son lit, jusqu'à ce qu'il quitte la maison et qu'elle ne le revit plus. Mais surtout elle parla de sa mère et de la terreur que celle-ci lui faisait vivre lors de ses crises addictives, qui la rendaient violente envers elle et qui alternaient avec des moments d'effondrement mélancolique lors desquels elle se sentait complètement abandonnée et démunie. Là aussi, elle se réfugiait sans bouger dans son lit. Je l'écoutais et j'entendais sa détresse et ses terreurs d'enfant et parfois les identifiaient avec elle. Au fur et à mesure qu'elle m'en parlait, je ressentais l'angoisse qui l'envahissait, j'entendais les tremblements de sa voix et son visage me donnait l'impression d'être gonflé d'eau et blafard, comme celui d'une noyée. Je ne pouvais m'empêcher de penser à la vidéo muette d'un artiste contemporain, Vincent Mauger,⁹ où une masse liquide noire envahit inéluctablement et par à coups une pièce blanche et vide, avec seulement des murs et une fenêtre, jusqu'à ne plus rien en voir. Je ressentais que cette masse informe s'installait invasivement entre nous, si bien que je lui dis, « mais comment vous représentez-vous votre mère ? », un peu comme on demanderait à un enfant, dessine moi tes parents. Elle garda un moment le silence puis me dit : ma mère, ce sont des cicatrices, évoquant les balafres laissées sur son corps par les conduites auto-destructrices de celle-ci. Je fus surprise par cette représentation trop évocatrice, mais je pensais que quelque chose pouvait prendre une autre forme, à partir de traces qui se rouvraient et pouvaient irriguer notre travail transférentiel. Je ne sais plus aussi à quel moment elle m'avait dit qu'il ne fallait surtout rien dire à l'entourage des crises addictives de sa mère, alors elle la couvrait me dit-elle. J'attendais un peu pour lui dire que ce mot évoquait quelque chose de sexuel, d'elle et sa mère. Je ne sais plus non plus vraiment comment cela se transforma, mais elle parla de sa couverture à elle, qui lui tenait chaud et qui lui donnait sécurité quand elle se sentait mal. Un jour, elle arriva contente et fière en me disant qu'elle avait réussi, à *rambarder* sa mère, lors d'un court voyage où elles étaient ensemble. Comme elle ne s'était pas entendue le dire, je lui répétais ce mot, ce qui la fit associer sur l'image de la rambarde, marquant le bord, la limite, mais aussi sur des gestes de retenir, d'empêcher sa mère par rapport à elle, la rembarrer sans doute, mais elle ne pouvait le dire comme cela. Il lui avait fallu ce mot d'un langage pictural aux images motrices, dans cette forme primitive, pour approcher en le faisant ce qu'elle souhaitait dire. Si c'était son mot, n'était-il pas devenu le mien lors de ce moment interprétatif ? Ne nous avait-il pas réunies transférentiellement car touchant aux sources mêmes de la pulsionnalité infantile de chacune mais aussi n'avait-il pas subverti ce qui

9. Mauger V., vidéogramme sans titre, archives du Musée d'Arts de Nantes.

agissait entre nous, redifférenciant radicalement nos scènes en permettant une communication intelligible et signifiante ? Plus exactement c'était le vocable *barr*, sa consistance sensorielle, la substance phonique gestuelle du mot qui avait joué entre nous, pour l'une et l'autre. Matière sonore, presque charnelle, de la primitivité des mots permettant l'accès aux motions pulsionnelles infantiles. Je poursuivis mes constructions en pensant à un barrage fluvial qui retenait des masses d'eau pour les laisser s'écouler et irriguer les plaines en contrebas.

Reste en suspens interrogatif ce moment transférentiel que je pourrais proposer maintenant comme un éprouvé de terreur noire, où il m'a fallu proposer/inventer une forme, des contours, à une masse informe muette et destructrice, source de grande déliaison. Dessine-moi tes parents, ta famille, comme on le dit à un enfant, dans une exigence de vie psychique et de symbolisation, comme l'entend l'adulte face au petit prince du roman de Saint-Exupéry perdu dans son désert.

L'artiste et le psychanalyste. Qui interprète qui ?

Vladimir Marinov

1904. Freud prononce sa dernière conférence devant le Collège Viennois des médecins intitulée *Über Psychotherapie*. Son premier souci est de dégager l'analyse en train de naître, de la suggestion présente dans l'hypnose. C'est là qu'il évoque la métaphore du travail sculptural équivalent, selon lui, du travail analytique, à travers la célèbre citation de Léonard de Vinci : « La sculpture, nous dit Freud, procède *per via di levare*, c'est-à-dire qu'elle enlève à la pierre tout ce qui recouvre encore la surface de la statue qui y est contenue (...) la thérapie analytique n'a que faire d'appliquer, elle ne veut rien introduire de nouveau (comme le ferait *per via di pore* à la fois la peinture et la suggestion) mais veut, enlever, retirer... »¹ Cela est surtout vrai pour la technique de la taille directe qui attaque directement le bloc dur de pierre et beaucoup moins pour le travail avec du plâtre mou.

La même année, en 1904, Brancusi arrive à Paris et en 1906-1907 il abandonne la technique du moulage en plâtre pour passer à la technique de la taille directe de la pierre : « L'artiste (nous dit-il avec des paroles assez proches de celles de Léonard de Vinci) ne fait qu'enlever ce qui est enrobé dans la matière de l'être (...) La sculpture ne fait qu'enlever une partie du matériel, elle lutte contre la sensation de vide par la sensation de la lumière »². Mais Brancusi ne fait pas que se débarrasser de ce qui est superflu dans la pierre, il se débarrasse du même coup d'une référence trop explicite, trop charnelle au corps humain – surtout au corps humain adulte – en évitant ce qu'il appelle « la sculpture du bifteck et des cadavres ». Or l'invention des nouvelles formes et il ne s'agit de rien de moins que de l'invention des formes de la sculpture moderne, ressemble beaucoup à une expérience mutative issue d'une interprétation touchant des régions « archaïques » du psychisme.

« À l'ombre des grandes arbres rien ne pousse », tels sont les mots que le petit paysan-berger des Carpates, qui connaissait bien la nature, aurait prononcé en quittant l'atelier de Rodin. Ce dernier, en remarquant son talent, aurait souhaité l'enrôler parmi ses meilleurs apprentis. Démarche auto-interprétative afin d'éviter ce qui devait lui sembler un supplice stérile infligé par un père et un maître. En même temps, il abandonne le thème de 1. *L'Enfant supplicié* (1907), réalisé dans un style plutôt rodinien, au profit de celui d'un 2. *Enfant endormi* (1908 ?)

Un mot, un acte, un thème artistique particulier, puisque l'œuvre avec laquelle Brancusi s'émancipe de Rodin est *Le Baiser* (1907-1908) (en roumain le mot sonne de façon moins érotique qu'en français). S'agit-il aussi d'une interprétation du fameux *Baiser* de Rodin, Brancusi opposant au « langage passionnel » de l'adulte une représentation plus tendre, plus archaïque, plus infantile ? (Œil dans l'œil, bouche dans la bouche, les « amants » sont à peine différenciés l'un de l'autre par d'infimes détails (la chevelure plus abondante et la ligne arrondie du sein de la femme). Ils se fondent dans un regard, une respiration et une étreinte muette, qui semble les unir dans un bloc de pierre, au-delà de la mort. Les fils associatifs que Brancusi déploie pour arriver à l'invention du *Baiser* sont considérables et seule une partie d'entre eux est manifeste. Deux œuvres précèdent et préparent le *Baiser*, *La prière* (1907) et *La sagesse de la terre* (1908), qui toutes deux traitent du problème de la séparation d'avec une figure maternelle trop vite disparue du champ visuel ; séparation douloureuse vécue comme l'amputation d'un bras dans *La prière*, suivie de l'invention d'une figure féminine accroupie dont la sagesse se concentre dans la zone ombilicale qu'elle cherche à protéger. Mais c'est le suicide d'une jeune fille, la

1. Freud S. (1904), « De la psychothérapie », *Œuvres complètes*, tome VI, Paris, PUF, 2006, pp. 50-51.

2. Paleolog V.G., *La jeunesse de Brancusi*, Bucarest, Editura Tineretului, 1967, p. 62.

bien-aimée d'un ami, qui fut l'élément déclencheur de cette œuvre car *Le Baiser* était, à l'origine, une œuvre funèbre posée sur une tombe. Comment garder l'image d'une étreinte heureuse par-delà la mort ? Comment s'en défaire ? Question centrale dans toute analyse. Sommes-nous en présence d'une forme archaïque d'Œdipe qu'on pourrait appeler Œdipe mélancolique ?³

À l'ombre du contenu manifeste des mots et de l'histoire personnelle de l'artiste, on retrouve dans son enfance le grand arbre prolifique que fut le père de Brancusi (l'homme ayant eu deux épouses et sept enfants, trois d'un premier lit et quatre du second, Constantin étant le deuxième enfant du second lit) à l'ombre duquel ne « poussent » que des garçons ; l'unique fille naquit après sa mort. Et dans le jeu de l'enfant Constantin – qui aurait dû s'appeler Constantina – on trouve ce plaisir à se déguiser en fille. « Je vais l'envoyer paître les cochons » se serait exclamé le père à la vue de son cinquième nouveau-né de sexe masculin. Et ce sera sous la forme grotesque d'un cochon boîteux que Brancusi, dans une œuvre tardive intitulée *L'enfant prodigue* (1914-15), représentera le retour à la maison du fils errant. À l'époque où vécut Brancusi, son patronyme d'origine latine était très rare. Il s'associe néanmoins au verbe ramper, à la marche à quatre pattes, en roumain le *brânci*. Toute sa vie, Brancusi, qui avait l'obsession de la verticalité, a essayé d'éviter cette position animale jusqu'à s'identifier lui-même à une colonne parfaitement verticale. Tout laisse à penser qu'il fut le préféré de sa mère à laquelle il était attaché par un mélange d'idéalisme (la mère voulait qu'il devienne pope) et d'érotisation secrète, d'attachement ombilical, de mélancolie et de douleur, sans doute associées à la disparition précoce de leur père et mari. Se confondre avec la rêverie précoce de la mère avant que le regard ou les mots ne viennent troubler une idéalisation première. Sacrifier le corps de la mère afin qu'une érotisation trop intense ne vienne pas troubler le corps naissant du garçon.

Son père mourut subitement lorsqu'il avait à peine onze ans. Battu par son demi-frère, il quitte la maison et l'on perd sa trace pendant six ans. Dans le souvenir de l'adulte cette période fut mythifiée. En réalité, l'orphelin, s'il ne fut pas abusé sexuellement, dut subir maintes humiliations.

Peut-on dire que l'activité artistique s'apparente non seulement à un travail d'interprétation, mais aussi à un travail de construction et de création ? Dans une certaine mesure, on peut dire que Brancusi fut l'interprète original de certains thèmes ou personnages plus ou moins majeurs, animaux (oiseaux, coqs, pingouins...), objets artisanaux (tables, colonnes, portes), personnages célèbres (Prométhée, Léda, Adam et Ève, Socrate) ou modèles en chair et en os, comme on va le voir avec Marie Bonaparte.

À partir de la première variante du *Baiser* (1907-1908) jusqu'à l'ensemble de *Tîrgu Jiu* (1937-1938), Brancusi ne cesse d'interpréter et perlaborer son fantasme de scène primitive, inquiétant, violent et presque monstrueux, un peu comme le fait un patient en analyse.

À peine sorti de la confrontation avec Rodin, un maître génial qui, aux yeux de Brancusi, ne fabriquait pourtant que du beefsteak, Brancusi dut s'en éloigner, mû par une angoisse indicible car « à l'ombre des grands arbres, rien ne pousse ». Mais voilà ce qui sépare peut-être le travail de l'artiste de celui de l'analysant : dès qu'il trouve son style personnel, l'artiste s'empresse de se poser en interprète, en constructeur, en démiurge qui veut séduire et convaincre un public grâce à son langage universel et ce, sinon au risque de sa vie, du moins au sacrifice de sa vie privée. « Le transfert d'existence⁴ » sur l'œuvre (selon une formule d'André Green) est plus important que le transfert sur sa vie privée.

Comment cette mutation d'un style rodinien en un style brancusien s'effectue-t-elle ?

En même temps que Brancusi accède à cette représentation plus onirique de la scène originare, il entreprend la démarche d'allonger le corps de ses modèles sur une sorte de divan invisible et de les plonger dans le monde

3. Pour un plus ample développement des points de vue avancées dans ce texte, voir mon livre *Le Démiurge et le funambule. Brancusi et Giacometti*, Harmattan, 2017.

4. « Du transfert et du contre-transfert en psychanalyse hors cure », Table ronde avec Dorey R., Green A., Laplanche J., Rosolato G, modérateur Bonnet G., *Psychanalyse à l'Université*, T. 16, n° 64, nov. 1991, p. 26.

du sommeil et du rêve. Et bien là aussi, l'analogie avec la démarche analytique est saisissante. Il n'est d'ailleurs pas exclu que Brancusi, même s'il n'a apparemment rien lu de Freud, ait entendu parler de lui et de l'invention de la méthode analytique. C'est ainsi que le portrait plus ou moins réaliste de la baronne Renée Franchon (1910) se métamorphosera dans la tête allongée et séparée de son corps de ses fameuses *Muses endormies* (1909-1910). Pour retrouver sa force de séduction et son inspiration première (en imaginant que cette baronne s'est réincarnée dans une figure maternelle), cette figure doit subir la force d'attraction du rêve et du désir que ce dernier ranime. Cette nouvelle forme, qu'on ne rencontre pas chez Rodin, condense l'idée de la tête, du sommeil, du rêve et de gestation. Le corps humain de la femme est à proprement parlé sacrifié, soumis à une hallucination négative. « L'œuvre d'art est un crime parfait ». Cette interprétation lacunaire de Brancusi raisonne avec celle que donnera plus tard J.-C. Lavie de l'amour.

Cette tête rêveuse et endormie, qui se confond avec le giron maternel et l'état de gestation, se place dans une autre zone psychique, apparemment plus primitive et inspiratrice du processus de sublimation que celle évoquée par Léonard dans son célèbre souvenir d'enfance où il s'agit d'une confrontation de la bouche du nourrisson avec le battement du mamelon du sein maternel qu'on pourrait dire externe. Peut-être la *rêverie maternelle* dont parle Bion (sur laquelle s'étaye la capacité de rêver de l'infans) s'approche-t-elle de ce que Brancusi évoque de façon intuitive. Dans son œuvre intitulée la *Mâiastra* (1912), Brancusi semble condenser l'évocation d'un sein interne avec celui d'un sein externe, tous les deux phalliques à leur façon. La question qui se pose étant de savoir si, même à travers ces formes apparemment abstraites, Brancusi n'arrive pas malgré tout à représenter quelque chose du fantasme profond de ses modèles – nous allons le voir avec la princesse Marie Bonaparte. À la limite, la tête de *la Muse* se métamorphosera elle aussi dans *La sculpture pour aveugles* (1920) et *Le commencement du monde* (1924). Tout fantasme incestueux trop cru implique-t-il un certain aveuglement au sein de la dyade mère-fils ?

Par où commence le corps humain ? Pour reprendre le beau titre d'un livre de Pierre Fedida, qui s'inspire des écrits de Georges Bataille. Chez Brancusi, le corps humain germe d'abord dans un œuf, ou se meut comme un poisson dans l'eau (*Le Poisson*, 1930) ; la bouche vient ensuite sous la forme d'une blessure, d'un rictus, d'un cri jaillissant à la naissance (voir *Le premier cri*, 1917). Brancusi écrit : « Les nouveaux-nés viennent fâchés au monde parce que on les amener malgres eux »⁵. Étrangement cette forme du nouveau-né de Brancusi rappelle le modèle de l'appareil psychique que Freud décrit dans le *Moi et le Ça* : « le système Pc en forme la surface (issue du contact avec le monde extérieur, n.n.), donc à peu près comme un disque germinatif posé sur l'œuf »⁶. Mais il est vrai que Freud ne rattache pas ce modèle de l'œuf à un fantasme de retour dans le sein maternel et ne considère pas, tout au moins dans ce texte, que l'expérience de la naissance implique un bouleversement majeur du rapport avec le monde extérieur.

Reste la question essentielle de la confrontation du sculpteur avec des espaces creux, qu'il ose ouvrir dans le corps de ses statues, généralement fabriquées dans la matière plus molle du bois *Chimère* (1915-1917/18), *Socrate* (1921-1922), *Le nouveau-né II* (1923) et *Le Rois des rois* (1938). Pouvons-nous parler, à travers cette lutte contre la sensation de vide évoquée par Brancusi, d'une sorte d'équivalence plastique entre un transfert en plein et un transfert en creux ? (J. Laplanche). Remarquons que l'apparition du creux s'associe chez Brancusi à l'utilisation du bois, matière qui possède, comme son étymologie le suggère, note Freud dans les *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, une affinité profonde avec le corps maternel. Creuser un trou, ouvrir une brèche avec un bec d'oiseau... Cette action semble renvoyer à une opération mentale, différente de celle qui implique un retranchement net, comme celui représenté dans l'œuvre intitulée *La Coupe* (1917).

On ne connaît pas la date exacte de la rencontre entre la Princesse Marie Bonaparte et Brancusi. Si elle, la princesse fut déjà le modèle de *Femme se regardant dans le miroir* (1909), cette rencontre eut lieu en 1909,

5. Je respecte l'orthographe de Brancusi.

6. Freud S., « Le moi et le ça », *Œuvres Complètes*, tome XVI, Paris, PUF, 1991, p. 268.

soit à l'époque ou Marie commence par être déçue de l'homosexualité de son mari le prince Georges de Grèce. Sinon elle eut lieu vers 1916, avant que Brancusi ne réalise la sculpture portant le nom de la princesse⁷. La nature de la rencontre est restée mystérieuse quant à ses implications affectives et/ou sexuelles. Elle fut probablement brève et orageuse mais pas anodine, comme le pensent Radu Varia et Pierre Cabanne. Mais ce qui est certain, c'est que Marie Bonaparte lui inspira une œuvre bien particulière nommée de façon pudique ou au contraire provocatrice, *La Princesse X* (œuvre exposée d'abord aux États-Unis en 1916, sous le titre énigmatique de *Portrait de Madame PDK*, puis en 1917 sous le titre *Princesse Marie Bonaparte*). Pour Brancusi, il s'agit manifestement et consciemment de la représentation stylisée d'un buste féminin. *Femme se regardant dans un miroir* datant de 1909, viendrait à l'appui de ses dires. Cette œuvre fut détruite, pour des raisons elles aussi énigmatiques et il n'en reste que quelques photographies. On peut y voir deux étapes du processus de création : sur la première photo, la femme est de trois-quarts, vue de dos ; on n'aperçoit pas clairement son visage mais uniquement une joue, le nez, la commissure des lèvres et une très abondante chevelure qui descend jusqu'en bas du dos. Dans la seconde photo, le polissage du visage – toujours méconnaissable – est plus avancé et surtout la chevelure est reliée par un nœud au sommet de la tête, dans un rendu beaucoup plus réaliste. La tentation d'y voir un souvenir d'enfance ravivé par sa liaison avec la princesse Marie est grande. Exposée en janvier 1920 au Salon des indépendants, *La Princesse X* fit scandale. Matisse ou Picasso se serait exclamé : « Voilà le phallus »... On avait enlevé la statue du Salon pour ne pas choquer Monsieur le Ministre qui devait y passer.

« Voilà le phallus » ; voici une interprétation sauvage, mais peut-être aussi salutaire pour Brancusi. Car à partir de ce scandale du *Salon des indépendants* de 1920, Brancusi n'exposa presque plus à l'extérieur et préférera recevoir le public désireux de voir son œuvre dans son atelier qui deviendra une sorte d'œuvre totale, voire d'œuvre mobile, régie par le principe d'un groupe mobile, c'est-à-dire par un arrangement spécifique des statues les unes par rapport aux autres. Le premier groupe mobile représente une *Petite fille française* à côté d'une *Coupe* qui surplombe une petite *Colonne* (Groupe Mobile 1917), comme si la mobilité de l'ensemble était en rapport avec une identification féminine ainsi qu'au fantasme de castration qui s'y associe.

Mais arrêtons-nous un instant sur cette *Princesse X* car nous sommes en présence d'un personnage majeur qui a inspiré, voire fasciné, à la fois Freud et Brancusi. Dire de cette sculpture qu'elle représente une sorte de fétiche n'est probablement pas faux, encore faut-il remarquer que la condensation qu'elle réalise entre la tête, le cou et les seins de la femme avec respectivement le gland, la verge et les testicules de l'homme est très originale. Cette femme, dont seul le buste est représenté, est une « femme de tête », même si manifestement comme on vient de le voir, toutes les parties de son corps sont phalliques. Certes, le clitoris n'est pas directement représenté, mais ne peut-on penser à une sorte de déplacement du bas vers le haut que Freud remarque souvent dans les représentations graphiques ? Car il s'agit de la seule représentation phallique chez Brancusi, chez qui paradoxalement l'idée d'érection est faible, voire défaillante : pas de poussée infinie (comme dans ses colonnes), ni d'envol comme pour ses oiseaux, ni même de chant victorieux comme pour ses coqs. Sa tête pensive penche d'un côté, comme d'autres portraits féminins chez Brancusi. Qui plus est, par rapport à une œuvre initiale, *Femme se regardant dans un miroir*, la tête de la femme est chauve (or Brancusi adorait la chevelure des femmes), et le buste, les seins et les traits du visage ont complètement disparu. Certes on pourrait arguer qu'il s'agit d'un fantasme homosexuel au sens ou l'entend Roger Dorey. Le sexe masculin posséderait pour l'homosexuel la même valeur que le fétiche pour le fétichiste. Ce fantasme resurgirait au moment de la rencontre

7. En 1916 lorsque *Femme se regardant dans le miroir* (1909) acquiert le caractère phallique de la *Princesse X*, Marie Bonaparte est tiraillée entre sa fidélité à la France et celle à son mari le Prince Georges de Grèce dont le frère Constantin avait accédé au trône du pays, tout en faisant alliance, à cette époque trouble de la première guerre mondiale, avec l'Allemagne. Constantin Brancusi, lui, était orthodoxe comme le monarque du trône de la Grèce mais la Roumanie venait d'entrer en guerre aux côtés de la France contre l'Allemagne. Certaines œuvres de Brancusi, notamment ses *Muses* avaient certainement intrigué Marie, qui avait perdu sa mère quelques jours à peine après sa naissance. Il est possible que ce soit la baronne Renée Irana Franchon, qui fut le modèle des *Muses* de Brancusi qui mit la princesse Bonaparte en rapport avec Constantin.

avec une femme phallique, impénétrable. Mais une telle interprétation rend-elle compte de l'ambiguïté de cette œuvre ?

Si nous admettons l'hypothèse que Brancusi rencontra la Princesse Bonaparte (notons que la mère de Constantin s'appelait aussi Marie) quels furent leurs rapports : ont-ils eu des rapports sexuels, a-t-il perçu son « phallicisme », sa frigidité, son angoisse d'être pénétrée ? A-t-il touché son corps, son clitoris ? Chaque fois que Brancusi nomma l'un de ses portraits (voir le Portrait de Mlle Pogany, de Madame Eugène Meyer, d'Eileen Lane), ce fut après une vraie rencontre.

Le portrait anti-mimétique de Brancusi représentant la Princesse Bonaparte, devenue *Princesse X*, puis *Le phallus*, a forcément dû intriguer la Princesse. Il était de notoriété publique que sa sexualité clitoridienne envahissait sa vie psychique, jusqu'à la conduire au choix de ses fameuses interventions chirurgicales consistant à rapprocher le vagin du clitoris, comme pour lui ravir quelque chose de son érotisme – les faits se déroulaient alors même qu'elle se trouvait sur le divan de Freud. On peut aller jusqu'à se demander si le personnage principal du conte intitulé *Ibb le bûcheron*⁸, personnage portant toujours sur son épaule sa hache afin d'abattre des arbres de plus en plus grands, ne fut pas inspiré par Brancusi, souvent représenté une hache à la main.

Pour Brancusi, le Phallus est résolument bisexuel. Sa force, sa sève se trouvent dans ses parties féminines, dans les testicules, identifiées dans cette sculpture, aux seins nourriciers. Ne dit-on pas, de façon triviale, d'un homme comme d'une femme qu'il/elle « a des couilles » ? Quant au cou qui s'allonge un peu comme chez certaines femmes de Modigliani, son grand ami de jeunesse, n'évoque-t-il pas lui aussi, le drame mais aussi le charme et le mystère de la sexualité féminine, déplacée cette fois-ci vers le haut, soit une conciliation entre sa partie féminine (nous savons que les seins ne deviennent visibles chez la fille qu'à la puberté, tandis qu'auparavant, sa tête peut se prêter à une coupe à la garçonne) et sa partie masculine qui peut s'incarner dans la tête ?

L'interprétation de Brancusi est imprévue, subversive, déstabilisante, inquiétante, pénétrante et analogique, inconsciente à elle-même, enfin. Elle est à la fois signifiante pour l'artiste et pour son modèle. Son caractère sauvage vient du côté de Matisse ou de Picasso. Le nom de La Princesse fut dévoilé outre-Atlantique mais masqué dans les variantes à Paris. Cela plaide-t-il en faveur d'une relation maintenue secrète, comme le pense Radu Varia ? L'interprétation est aussi comique, humoristique : tous ces efforts pour devenir féminine (effort du modèle mais aussi de l'artiste), pour n'aboutir finalement qu'à ça ? Plus que le dévoilement d'un sens caché, l'interprétation pour reprendre un mot appartenant à Jean-Claude Rolland, « initie entre les deux interlocuteurs [analysant et analyste] une communauté de langage »⁹.

Marie Bonaparte résista-t-elle à l'interprétation de Brancusi ou cette interprétation la poussa-t-elle au contraire à aller consulter Freud ? En tout cas, elle ne pouvait l'ignorer ou y être indifférente. À ma connaissance pourtant, elle n'y fit pas référence, pas même sur un mode humoristique. Par contre, elle dut en parler à Freud dès 1924, lorsqu'elle commença une analyse avec lui, sans que l'on puisse connaître la réaction de Freud.

Quant à Brancusi lui-même, ce nouveau scandale fut pour lui lourd de conséquences... C'est à partir de cette époque qu'il n'exposa plus, ou presque plus, que dans l'espace privé de son atelier (qui peut être encore vu de nos jours sur le parvis face au Centre Pompidou). Dans cet atelier, il gardera pratiquement toutes les formes qu'il a créées, les plaçant et les déplaçant les unes à côté des autres, au gré de ses envies. Il les photographiera également sous des angles, des emplacements et des luminosités très différents, réalisant quelque chose qui ressemble à la fois au jeu de l'enfant mais aussi à la libre association analytique. L'interprétation psychanalytique, à l'instar de l'interprétation artistique dans ces moments les plus heureux, ressemble-t-elle à une anti-herméneutique ? (J. Laplanche).

8. Bonaparte M., *Le printemps sur mon jardin*, Flammarion, 1924.

9. Roland J.-C., *Avant d'être celui qui parle*, Paris, Gallimard, 2006, p. 98.

L'invitation de Brancusi, qui demande aux spectateurs potentiels de venir visiter son atelier comme un œuvre ouverte et totale est lourde de sens : c'est comme s'il leur disait que c'était la seule façon de percevoir son œuvre dans toute sa complexité et sa dynamique. Au centre de l'atelier, une fois de plus, quelques variations métaphoriques de la scène primitive : *Adam et Ève* (1921) et *Léda* (1926). Au sein de cette dynamique, les œuvres idéales, qui rappellent parfois des fétiches, sont associées à des œuvres grotesques, comiques et/ou humoristiques (à côté de la *Princesse X*, on trouve le *Torse de Jeune homme* (1917-1922), la *Chimère* (1915-1917/18), la *Sorcière* (1916-1924), *Le Roi des rois* (1938). La mise en question de l'idéal par le comique ou l'humoristique est une démarche aussi essentielle de l'analyse, mise en évidence et utilisée par Freud avec éclat dans l'analyse de l'homme aux rats.

Pour rendre justice à un artiste, faut-il le considérer comme un « cas complexe » ou est-ce le rapport dynamique de l'ensemble de ses œuvres [incluant aussi des ratés : dans l'atelier de Brancusi sont aussi exposées des œuvres ratées comme *La fontaine de Narcisse* (1909) ou un *Ready Made* intitulé *Le Crocodile* (1925)], qu'il faudrait prendre en considération ? Et non pas uniquement certaines de ses œuvres ? Brancusi semble avoir le don de représenter des formes et des gestes simples qui nous sont familiers : se lover, grimper, flotter, se tenir debout, respirer, crier, séduire, trancher, rassembler une fratrie purement masculine afin de mettre à mort le père despotique. De fait sa production artistique ressemble à une écriture pictographique, un espace qui se déploie autour de ce que nous appelons fantasmes originaires ou primitifs.

L'ensemble de l'atelier, composé de cinq pièces, vers la fin de la vie de Brancusi, n'est pas seulement un lieu d'exposition mais aussi le dévoilement du lieu de fabrication des œuvres avec tout l'outillage apparent. C'est aussi le lieu de vie de l'artiste. *Les Oiseaux dans l'espace* (1927) furent exceptionnellement exposés en dehors de l'atelier, aux États-Unis. Mais Brancusi ne parvint pas à leur faire franchir la douane américaine. En effet, seules les œuvres d'art étaient exemptes de taxes mais l'on voulut faire payer à Brancusi deux cent dix dollars pour une simple « pièce de métal » qui n'avait rien d'un volatile réaliste ! Il fut soupçonné de fabriquer ces oiseaux en série par voie mécanique, et non pas manuelle. L'artiste soutenu, entre autres, par son grand ami Marcel Duchamp, intenta un procès aux douanes américaines, lesquelles demandèrent à leur tour une expertise aux spécialistes et soumit l'artiste à un interrogatoire. L'oiseau fut expertisé par un tribunal et une confrontation eut lieu entre les tenants de l'art académique et les tenants de l'art moderne, ces derniers ayant eu finalement gain de cause.

Et Brancusi d'affirmer : « Ce n'est pas les oiseaux que je sculpte, mais le vol ». Ainsi, l'acte précéderait la mise en forme. Laurence Kahn remarque que le terme freudien de *Darstellbarkeit*, traduit traditionnellement en français par figurabilité, « renvoie en allemand aux possibilités d'un acte ». Il pourrait être traduit en français par le terme de présentabilité. Ainsi « ce que nous rencontrons [dans la situation analytique] c'est l'action de la forme elle-même : forme agie par des forces (...) forme qui n'en finit pas de se transformer, et ses métamorphoses sont cela même qui donnent consistance à notre perception du processus »¹⁰. Mais de quel acte s'agit-il, en somme ? Il me semble que le génie brancusien condense la fine observation des détails perçus du monde externe, sa vie d'apprenti berger l'avait familiarisé avec les infimes observations du monde naturel, avec l'évocation des sensations oniriques, comme celle présente dans le rêve typique d'envol. Pourquoi une telle résistance devant cette interprétation moderne de l'idée d'un oiseau ? Ce procès de la douane américaine n'est-il pas aussi celui de la plasticité de la sexualité infantile ? Car si cet oiseau ne peut s'abriter derrière un oiseau réaliste, il renvoie de façon brutale à un oiseau imaginaire, à un oiseau interne, « onirique » voire à l'inhibition, quant au but du plaisir de jouer avec son « oiseau » au profit du plaisir de caresser la matière.

Le *réalisme onirique* conviendrait peut-être bien à Brancusi. Reste le fait que dans ses cauchemars, Brancusi était probablement hanté par des figures monstrueuses, associées à une scène primitive particulièrement

10. Khan L., *L'écoute de l'analyste. De l'acte à la forme*, PUF, 2010, pp. 46-52.

violente. C'est pour cela qu'il affirme : « En moi habite un monstre qui prend toutes les formes et qui est insaisissable ». Ce monstre informe aspire au repos d'une incarnation dans une figure animale plus ou moins stable.

« L'animalité », affirme Fedida dans *Par ou commence le corps humain*, « constitue une puissante ressource de fantasmes de la phobie infantile – et, il faut le regretter, une bien faible ressource d'imagination des analystes dans leurs interprétations et leurs constructions. Cela est d'autant plus surprenant que le rapport animé-inanimé est tout à fait déterminant dans chaque cure, dès lors que se trouvent « touchées » les zones muettes de la vie psychique, là où se repère la fonction du traumatisme »¹¹. En ajoutant aux formes animales celles végétales et minérales, Duchamp affirmait que « Brancusi pénètre la substance de son matériau et travaille avec les molécules et les atomes même comme le faisaient les Chinois »¹². Qu'il s'agisse de la pierre, du bois ou du bronze. Ce qui le fascine, ce ne sont pas simplement les formes mais aussi leur façon de s'associer aux matériaux qui les composent et aux humeurs corporelles qui, secrètement, s'associent à ces matières. Fedida, toujours lui, évoque le terme très parlant de « substance informe » et rappelle la phénoménologie de la corporéité mise en évidence par Binswanger à propos de la psychothérapie des cas difficiles comme l'autisme et la schizophrénie. Pour ma part en m'inspirant des travaux de Rosolato, Anzieu et Laplanche et en m'appuyant sur un travail clinique avec des patients addictés, *borderline* et psychotiques, j'utilise la notion de signifiants corporels que j'oppose à celle de signifiants verbaux¹³. C'est l'adulte qui sculpte le psychisme « informe » de l'infans.

Dans l'atelier de Brancusi les formes vont se rassembler à nouveau de nouvelles métaphorisations du fantasme de scène primitive : *Adam et Ève* d'abord, puis *Léda* à travers un renversement spectaculaire des places qu'occupent les personnages masculins et féminins.

Mais c'est dans *L'ensemble de Tîrgu Jiu* avec la *Colonne sans fin*, *La porte du baiser* et *Le table du silence* (1937-1938) avec sa structure tripartite, que Brancusi lèguera, sur sa terre natale, le noyau traumatique le plus profond de son fantasme de scène primitive. Là, c'est l'élément masculin représenté par la colonne qui va prendre d'inquiétantes dimensions infinies, rappelant le caractère infini de l'analyse que Freud développe la même année, en 1937. Quant à *La porte du baiser*, qui sera comme tenue à l'écart de cette pénétration violente (il y avait de la promiscuité dans la chambre à coucher minuscule que les parents partageaient avec les enfants à l'époque, pour ne pas parler de la « violence de l'interprétation » que Constantin a dû subir à travers les paroles, actes et disparition précoce de son père), elle portera sur ses colonnes non plus seulement la forme du couple des amoureux du *Baiser* de Brancusi mais aussi une forme élémentaire sphérique et bombée coupée en deux, rappelant étrangement le mythe platonicien exposé par Freud dans *Au-delà du principe de Plaisir*. La vie, l'amour sont nés à travers une forme qui s'est divisée en deux et qui recherche son unité perdue. Après cette forme traumatique créée sur les lieux de son enfance, il n'y aura plus d'invention de formes nouvelles et ce, pour des raisons complexes que je ne peux évoquer dans ce bref exposé.

Dans cette dernière métaphore de la scène primitive, la plus proche d'une expérience traumatique, l'association violente entre *La porte du baiser* et *La colonne sans fin* s'associe à la présence de *La table du silence*. Sommes-nous en présence, à nouveau, d'une métaphore du travail du sculpteur qui parvient à trouver une sorte de langue fondamentale se plaçant au-delà des mots ? Là se trouve peut-être la capacité de Brancusi pour trouver des formes et des gestes simples qui nous sont familiers : se lover, grimper, nager, se tenir debout, respirer, crier, chanter, séduire, aimer, entrevoir le mystère de la différence des sexes, rassembler la fratrie purement masculine afin de mettre à mort le père despotique. Un silence plus lourd accompagne cette œuvre testamentaire, que celui que l'on ressent dans l'atelier parisien, comme si nous étions en présence de la

11. Fedida P., *Par ou commence le corps humain*, PUF, 2000, p. 27.

12. Lemny D., *Correspondance Brancusi/Duchamp*, Éditions Dilecta, 2017, p. 14.

13. Marinov V., « Les signifiants corporels dans les troubles de conduites alimentaires », *L'archaïque*, Marinov V. (sous dir.), Éd. EDK, 2008, pp. 121-168.

révélation muette d'un secret. Le travail de l'analyste, où l'interprétation verbale surgit sur le fonds de moments silencieux significatifs à leur tour, doit débusquer la présence « d'un muet dans la langue », pour reprendre l'expression d'Edmundo Gómez Mango. Mieux que quiconque, le sculpteur a cette capacité d'incarner plastiquement la présence de ce personnage muet. C'est comme si un renversement se produisait : c'est l'analyste qui est muet, comme le fut l'infans (et l'ancien infans), qui exprime tout ce qu'il n'a pas pu dire dans son histoire verbale et pré-histoire pré-verbale.

Ainsi pour conclure, je dirai que l'interprétation de l'artiste possède également un caractère subversif (pour reprendre le titre du rapport de Brigitte Eoche-Duval prononcé au CPLF sur *L'interprétation*) qui diffère de celui de l'interprétation analytique, dans la mesure où, tout au moins dans le cas d'un artiste plastique comme Brancusi, elle peut se passer de l'intervention directe des signifiants verbaux. Des formes plastiques peuvent en cacher d'autres et forcer l'artiste, tout comme le « spectateur » de ses œuvres, d'en avoir sinon la conscience claire, du moins une intuition plus ou moins lumineuse : derrière le buste de la *Princesse Bonaparte* surgit le phallus, derrière le vol des oiseaux on pressent la jouissance d'une érection humaine, derrière *La colonne sans fin* l'idée que la sexualité infantile est insatiable, que l'énigme de la sexualité adulte est infinie, que la finitude de l'angoisse de mort et de castration tendent à être déniées. Lacan parlerait du phénomène d'anamorphose. L'année de l'érection de cette colonne infinie, 1937, est aussi l'année où Freud écrit *L'analyse avec fin et sans fin*.

L'invention de la sculpture moderne, avec la régression formelle qu'elle suscita, demande en même temps une ré-interprétation de la place du socle dans la statuaire. Certaines statues de Brancusi, comme ses têtes d'enfants ou ses *Muses*, sont posées au ras du sol ; parfois de simples socles, par un phénomène d'agrandissement, peuvent devenir des statues à part entière même si elles coïncident avec d'autres éléments artificiels ou naturels : ainsi au départ, la colonne sans fin n'était qu'un modeste socle de cinq modules sur lequel était posée une coupe. Ainsi Adam n'était-il à l'origine qu'un socle avant devenir le partenaire d'Ève. Pour Brancusi, le socle tend à faire partie intégrante de l'œuvre et parfois même à se substituer à elle. Un processus semblable peut se rencontrer chez certains de nos patients plus ou moins funambulesques chez lesquels un rapport intime se profile entre équilibre mental et corporel.

Le bureau et le cabinet de Freud étaient envahis d'une cohorte de statuets égyptiennes et gréco-romaines. Peut-être peut-on voir un lien entre sa passion pour la statuaire et les illustrations de la bible de Phillipson qu'il lisait dans sa jeunesse et qui l'ont si profondément marqué ? Freud pressent très certainement qu'il existe une analogie saisissante entre la présentabilité du rêve du symptôme et du transfert et la présentabilité de l'œuvre d'art. Le corps tridimensionnel de la statue peut être observé sous divers angles (c'est ce que Freud fait avec le *Moïse* de Michel-Ange) et révèle une polysémie de sens. Il stimule le déploiement d'une parole proche de celle qui se noue dans la libre association à partir d'une image onirique.

On ne peut tuer quelqu'un *in absentia*. Il faut que les fantômes du passé se réincarnent dans le transfert. Les statues accueillent l'âme errante des morts, d'où leur rapport avec les monuments funèbres. Il y aurait ainsi un subtil rapport entre l'incarnation dans le transfert et l'incarnation dans la pierre, là où l'Éros se dépolie au contact du minéral de la mort. Ainsi, cette association entre les statues muettes au sein desquelles se déploie une liberté langagière n'est-elle incongrue qu'en apparence... Elle nous rappelle qu'une interprétation verbale, pour être efficace, doit s'incarner, prendre corps et se déployer dans l'espace de la psyché.

Enfin, les métaphores sculpturales et archéologiques ne sont pas contradictoires (notons d'ailleurs que de nombreuses œuvres de Brancusi donnent l'illusion d'œuvres archéologiques). La première insiste sur le nécessaire déploiement dans l'espace du travail de l'interprétation, la seconde, sur sa profondeur temporelle. Les deux brisent une perspective unitaire de la perception du psychisme humain au profit d'une perspective kaléidoscopique.

Interpréter, de l'analyste à l'historien de l'art

Jean-H. Guégan

Il s'agit donc de faire état d'une recherche « en groupe », initiée par le thème du 77^e CPLF *Interpréter*. Notre proposition a été d'explorer les relations entre processus interprétatifs dans la cure analytique et dans les champs connexes de la pensée.

Il y a deux axes pour aborder ce qu'il en fut de nos discussions.

Un premier axe, interne à la psychanalyse et aux mécanismes psychiques qu'elle met en jeu. Là, l'interprétation s'y trouve au premier plan, mise en discussion avec le concept de construction.

Un deuxième axe qui concerne cette fois le très étendu destin du mot interprétation hors du champ psychanalytique. Des travaux y sont associés. Nous avons abordé des travaux parfois peu habituels pour notre domaine, ce sont ceux d'Hubert Damisch, de Daniel Arasse – tous deux disparus – et ceux de Georges Didi-Huberman. Ils furent à certains moments et à divers égards, des compagnons de route de l'APF et ont donné un bon nombre de textes à la *Nouvelle revue de psychanalyse*. La réflexion esthétique et l'idée d'interprétation imprègne leurs recherches mais alors que la visée de la psychanalyse est bien différente et même si nos modèles d'intelligibilité se croisent, se tissent et participent également à des opérations de transformation.

Les lectures et les discussions ont alors engendré, en arrière-fond, la difficile question du travail des formes psychiques et les modalités de formation des interprétations dans les différents domaines.

Formations, déformations, transformations et au-delà, le concept de métamorphose, évoquent les incessants mouvements propres à toute vie psychique, les aléas propres à toute genèse et les supports de toute cette créativité caractéristique de la matière psychique.

L'interprétation, dans la cure, est au cœur-même du transfert dont elle assure le développement et son statut se trouve sans cesse en balance avec celui de la construction.

Tout au long de son œuvre, Freud maintient précisément la différence entre les deux termes de construction et d'interprétation... en soulignant que le terme « interprétation » reste toujours utilisé de manière dominante, spécifique, associé à la psychanalyse : je cite « La raison pour laquelle on entend si peu parler de « construction » dans les présentations de la technique analytique, c'est qu'au lieu de cela on parle d'« interprétation » et de leur effet. Mais à mon avis, le terme de « construction » est de beaucoup le plus approprié. « Interprétation » se rapporte à la façon dont on s'occupe d'un élément isolé du matériel, d'une idée incidente, d'une opération manquée. »¹

Ceci nous inciterait à penser que dans la pratique analytique, l'interprétation est bien plus rare qu'il ne paraît et devrait répondre à ces critères qui laissent entendre la mise en jeu d'un processus restreint dans le temps, la construction en étant une sorte de préliminaire. Ce point a fait l'objet de nos discussions, en abordant la dimension hallucinatoire, il devient possible de mettre en question les causalités linéaires.

Le rêve et son interprétation, lieu d'élection du travail de l'interprétation et de la poussée interprétative et ses conditions processuelles de traduction, condensation, déplacement, déformation, accès à une figurabilité a été proposé à notre groupe par Pierre Chauvel (membre de la SPP) ; son texte discute la prise en considération de la figurabilité vers cette présentabilité, étendue à l'activité psychique de l'analyste et son potentiel hallucinatoire. Autour d'exemples cliniques, il a évoqué la régrédience en séance, ses conditions d'apparition chez

1. Freud S. (1901), « Fragments d'une analyse d'hystérie », *OCF-P VI*, PUF, 2006.

l'analyste, avec la possibilité de toucher les zones jusque-là inertes de la vie psychique d'un patient, il propose une comparaison avec la transformation nocturne de la sexualité infantile de jour en solution hallucinatoire. Ceci permet à l'analysant de donner forme à la détresse. Il écrit que la régrédience de la séance retrouve ainsi les pleins pouvoirs de la pensée rêvante (au sens de J.-B. Pontalis).

Rappelant que la question de la dimension hallucinatoire a été abordée par Freud avec une certaine réserve, il souligne à plusieurs reprises l'importance pour la pensée de l'analyste d'images ultra-claire « *Überdeutlich* », théorisé dès 1899² et avec déjà le qualificatif de « presque hallucinatoire » et sa reprise en 1937³ dans « Construction en analyse ». Point important car il aborde la question essentielle de la conviction de la vérité caractéristique du temps hallucinatoire de la construction chez l'analyste et du rapport du patient avec le souvenir retrouvé : « Ces souvenirs auraient pu être qualifiés d'hallucinations si à leur netteté s'était ajoutée la croyance à leur actualité ». Freud dans ce texte fait apparaître les notions de déplacement et de déformation, sous l'effet des forces qui s'opposent au retour de ce qui a été vécu (des formes) dans les premiers temps par l'*infans*, « L'enfant à peine capable de parler », écrit-il.

Ces passages contiennent des ébauches de ce qui procède à la formation des interprétations psychanalytique mais aussi des interprétations dans le champ esthétique.

D'abord, restons au plus près de la clinique freudienne. La relecture de « Dora : fragment d'une analyse d'hystérie »⁴ nous fait circuler, dans un premier temps, entre la clinique qu'on pourrait dire à son état natif, lorsque l'espoir freudien était encore vif de repérer les symptômes et les symboles, évaluer les résistances et les fixations, obtenir la levée du refoulement mais cette lecture ouvre ultérieurement à une écoute nouvelle, potentiellement régressive, ouvrant vers une sensibilité aux formes figurantes et à un accès à des matériaux bruts. Les mouvements psychiques ainsi engendrés ne sont perceptibles qu'à certains moments dans les textes de Freud.

Lorsque Dora parle de ces deux heures passées devant la peinture de Raphaël, connue sous le nom de la *Madone Sixtine*, passées en « rêvant silencieusement » et lorsque Freud, en cet instant sans doute préoccupé par la découverte du transfert, intervient : (p. 275) « À ma question sur ce qui lui avait tant plu dans ce tableau, elle ne sut rien répondre de clair. Finalement, elle dit : La Madone ».

Une réponse tautologique qui ne transmet que bien peu de matériel psychique, en cet instant où l'associativité s'est refermée sur une simple désignation.

On pourrait cependant penser qu'un événement psychique a lieu. Lorsque, antérieurement dans la cure, une construction avait été donnée par Freud dans la suite, l'allusion de Dora à la « blancheur ravissante »... du corps de madame K. Sans doute, l'insistance sur la composante homosexuelle avait-elle été trop précoce et pouvait expliquer le mouvement de résistance de Dora à propos de ce moment contemplatif. Moment de visibilité flottante et rêveuse qu'on pourrait désigner comme un moment d'atteinte du moi, donnant accès au déqualifié du fond pictural de ce tableau, sorte d'étrange nébuleuse, plus qu'à une fascination par la Madone « en présence ».

Ce moment de confusion, souligné par Georges Didi-Huberman⁵, serait comme un point essentiel de cette cure mais il en a aussi marqué l'interruption. Georges Didi-Huberman considère que l'on doit à Freud cette ouverture de l'acte de voir – la déchirure de l'image (*Zeerbild*) – et propose de considérer toute interprétation du détail au prisme d'un principe d'incertitude conforme à son travail de théorie de l'image. Ce point pourrait marquer une différence entre l'interprétation esthétique, ainsi présentée et toujours dans une proximité avec un savoir

2. Freud S. (1899), « Des souvenirs couverts », *OCF-P III*, PUF, 1989.

3. Freud S. (1937), « Constructions dans l'analyse », *OCF-P XX*, PUF, 2010.

4. *Ibid.*

5. Didi-Huberman G., « Une ravissante blancheur », colloque *Un siècle de recherches freudiennes*, Érès, 1986.

et l'interprétation psychanalytique, impliquant, lors de sa construction, une dimension hallucinatoire, certitude provisoire confiée au hasard de l'attention flottante.

Pour Dora, devenue là « interprète », est-ce cet accès par régression à la forme formante des nuées aux figures esquissées d'où surgit la Madone, ou un instant de turbulence intérieure, avec une pulvérisation temporaire du moi ?

On pourrait opposer ce moment de la cure à celui où la patiente évoque une peinture exposée à la Sécession et dont les deux protagonistes semblent partager un certain intérêt assez descriptif, tel qu'il apparaîtra ultérieurement. Dans la suite de cette expérience, la position de Freud apparaîtra différente car comme interprète d'une œuvre d'art, il se situera nettement à l'écart de la fascination, d'une appréhension globale ou d'issues qui approcheraient une historisation ou même l'histoire de l'art comme savoir. L'interprétation du rêve, comme dans la cure, avec le traitement élément par élément, devint le paradigme du travail d'interprétation. La scène d'origine que chacun rencontre lors de son arrivée au monde, associant perceptions énigmatiques et prises en compte d'un monde déjà informé mais à retraduire, n'y est peut-être pas étrangère. Peut-on dire que comme dans la pensée du rêve, les matériaux figurables qui font la pensée de la peinture ne sont pas inertes ? Ils sont en travail, en déplacement, en condensation et en transformation pour celui qui les recueille.

En 1913, Freud passera plusieurs semaines en présence de la statue de *Moïse* par Michel-Ange⁶. Quelques années avant, peut-être stimulé par une rencontre clinique, mais surtout pris d'un intense intérêt intellectuel pour la personne même de Léonard de Vinci, il écrit « Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci »⁷. Son contact avec les œuvres picturales y fut relativement secondaire par rapport à l'investigation sur la personnalité de Léonard et la problématique de l'inachèvement.

L'approche intellectuelle s'est trouvée inversée avec la statue de Michel-Ange, certes le personnage de Moïse domine dans la pensée théorique de Freud mais sa sensibilité s'attache plus à une perception de la forme de la matière sculptée, dans une plus grande intensité d'intensité, que pour la peinture. Et la personne de l'artiste, Michel-Ange, semble peu le préoccuper.

Dans son texte, Freud se dégage très rapidement des nombreuses références aux multiples interprétations savantes des historiens de l'art et nous fait découvrir la méthode Morelli assez particulière, dont il écrit : « Elle est habituée à partir de traits tenus en piètre estime et peu remarqués, à partir du rebut – du refuse – de l'observation à deviner ce qui est secret, ce qui est caché »⁸. Le caché, le deviner... là comme dans l'analyse ce qui pourrait permettre d'approcher le refoulé.

Freud est engagé là dans un mouvement psychique complexe. La matière, le marbre, est figé mais il conserve un tracé, la trace fixée de mouvements imposés à la matière où s'inscrivent des lignes de forces imposées par le sculpteur. Le matériau n'est pas matière vivante mais le tracé est de main d'homme et on pourrait y associer l'idée de la permanence des traces, en pensant que le terme de tracés d'un devenir pulsionnel y prendrait toute sa signification, comme ce texte de Freud nous y convie. L'interprétation qui se forme en lui-même au contact de la matière sculptée par Michel-Ange, est luxuriante, sans cesse mouvante ; disposée à accueillir les déformation-transformation, comme effectuations hallucinatoires (Freud dit s'attendre à ce que la statue se lève). Toute l'activité de l'interprète, pourrait-on dire, toute sa sensibilité inconsciente semble concentrée sur l'attente d'une possible animisation du marbre.

Dans un texte long et difficile, « Le gardien de l'interprétation » paru dans *Tel Quel* en 1971 Hubert Damisch⁹ souligne certains points dans le texte de Freud sur la statue de Moïse. En préambule à cette recherche, il joue

6. Freud S. (1913), « Le Moïse de Michel-Ange », *OCF-P XII*, PUF, 2005.

7. Freud S. (1910), « Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci », *OCF-P X*, PUF, 1993.

8. Freud S., « Le Moïse de Michel-Ange », *op. cit.*, p. 143.

9. Damisch H., *Y voir mieux, y regarder de plus près*, in Cohn D. (sous dir.), éd. Rue d'Ulm, ENS, 2003, pp. 285-320.

avec les masquages utilisés par Freud (sur son propre nom) et les références elles-mêmes masquées à Morelli et il les analyse comme traces d'une position d'« amateur » (par rapport aux savants par ailleurs convoqués), ce qui nous rappellerait l'importance pour Freud des langages du commun pour l'interprétation analytique. Ce qui ferait peut-être la différence entre la présentation *Darstellung* en tant qu'ouverture à la déliaison et la représentation-production « *Vorstellung* ».

Il rappelle cette citation de Freud : « On nous permettra d'ajouter en toute timidité que l'artiste doit partager avec l'interprète la responsabilité de cette incertitude », Freud prend ainsi un écart avec l'ancienne critique esthétique qui examinerait l'image point par point et l'inscrirait dans des perspectives factuelles et historiques. Le gardien d'un tombeau devint le gardien de l'interprétation !

Lorsque Hubert Damisch enseignait « L'esthétique et l'histoire de l'art », ses premières références de travail concernaient *Les trois essais sur la théorie sexuelle* et *Malaise dans la civilisation*. Dans son abord de l'histoire de l'art il a entre autres, convoqué l'œuvre de Denis Diderot pour la qualité, la particularité de son style, relevé d'ailleurs par Freud, qui l'a cité à plusieurs reprises dans son œuvre (jusqu'à l'*Abrégé*), *Le neveu de Rameau* mais sans soutenir ceux qui lui attribuent une imprudente intuition « pré-psychanalytique ».

Diderot nous donne des exemples de son travail de critique, en particulier dans les salons (1761-1765)¹⁰. En effet, à une époque où la transmission de l'art était tout à fait limitée, il écrivait des textes qui jouaient un rôle essentiel pour la diffusion vers les amateurs situés dans des contrées lointaines, partage réalisé habituellement par l'usage de la gravure d'un effet plutôt limité. Diderot parle des œuvres ou plutôt fait parler les œuvres, détail par détail, avec de plus une rare éloquence, mais dans « les salons » deux styles littéraires se rencontrent, la description scientifique factuelle de certaines œuvres (qu'il n'apprécie pas trop) et la description dite « poétique » de forme tout à fait interprétative.

Les linguistes qui ont travaillé sur ces textes relèvent habituellement dans son style ce qu'ils nomment des « oppositions verbales » et font parfois référence au texte de Freud « Sur le sens opposé des mots primitifs ». Ce qui est sans doute essentiel dans ce petit texte de Freud aux références controversées, me semble résider dans cet espace de pensée ouvert entre deux signifiants possibles et qui ouvre un espace de matière informe, peut-être pourrions-nous comprendre ainsi ce qui assure aux mots de l'interprétation leur enracinement dans leur forme primaire, condition d'accessibilité aux motions pulsionnelles infantiles. Ceci nous semble particulièrement présent dans l'analyse critique des peintures de Greuze, qui était à l'époque perçu comme le peintre des mœurs. Un exemple serait le texte sur *La jeune fille qui pleure son oiseau mort* et d'autre part celui de la longue analyse de *L'accordée de village* qui nous est donnée par Daniel Arasse dans son ouvrage sur *Le Détail*¹¹. Il ne s'agit pas là d'une théorie de l'image mais d'une théorie de la peinture comme il en serait du rêve, un tracé depuis les pensées d'origine, la matière d'origine, leurs transformations, depuis le prélèvement de matière picturale, sa disposition sa monstration et sa communication.

L'interprétation des œuvres proposée par Diderot et la forme qu'il en donne se caractérise par l'expression d'une sensibilité extrême à une expérience esthétique primaire, ce qui pourrait être rapproché de ce qui est considéré comme la sensibilité inconsciente de l'interprète dans sa proximité avec les traces mnésiques.

L'approche que propose Hubert Damisch s'appuie sur un mode de l'interprétation, développé dans la *Théorie du nuage, pour une histoire de la peinture*¹² et ensuite dans *L'origine de la perspective*. Comme le texte de Freud pour le « Moïse » qui met en cause des siècles d'interprétations descriptives puis iconographiques et historisantes de la peinture. Son mode interprétatif, qu'il a désigné comme une iconologie analytique, relate une histoire de l'art qui serait faite d'événements psychiques singuliers, s'actualise et se dissipe et maintient

10. Diderot D., *Salon de 1765*, Hermann, 1984.

11. Arasse D., *Le détail*, Flammarion 1992.

12. Damisch H., *Théorie du nuage*, Le Seuil, 1972.

la tension de l'énigme des formes, ce qui n'exclut pas les appartenances aux modes successives, aux styles mais c'est un autre débat.

Repensons à Dora, dont cet auteur a relevé un paradoxe de *La vierge de Saint Sixte*, sa singularité tient au fait que ce n'est pas vraiment un tableau, ce fut un panneau mobile assimilable à un « système à transformation » utilisé dans un spectacle en extérieur (comme certains masques à transformation) ce qui nous permet de repenser le mouvement psychique de Dora et peut-être de Freud, devant une œuvre qui recèle ce mouvement.

Si Damisch rapproche le travail d'interprétation de l'œuvre d'art du travail du rêve, il souligne cette vivance de proposition de mobilité dans l'art et nourrit l'histoire de l'art d'une exigence d'incertitude qui ne serait pas sans analogie avec la visée d'ouverture à l'énigme de l'interprétation psychanalytique.

Samedi 13 octobre 2018

La plasticité de la mémoire psychanalytique

Anne Robert Pariset

« Ceci n'est pas une conférence », mais un texte rédigé pour sa publication dans Documents & Débats, qui reprend, après l'avoir remanié pour en extraire certains éléments cliniques, l'exposé oral du samedi 13 octobre 2018.

I. Introduction

Je voudrais remercier le Conseil et le Comité scientifique pour cette invitation à venir explorer à nouveau la créativité de la méthode freudienne, dans le cadre des *Débats du samedi* sur le thème des "Objets de la méthode freudienne".

Je voudrais aussi remercier les *Impromptus* de Schubert et ses *Fantaisies*, les brouillards de William Turner, les couleurs de Monet et Zao Wou Ki, ou encore les *Fenêtres* de Magritte et Pontalis... qui m'ont aidée à me dégager de l'empilement des lectures, des connaissances scientifiques et autres constructions théoriques, qui venaient saturer ma mémoire et ma pensée. Pouvoir s'autoriser à aérer, déblayer, trier, jeter mais aussi renoncer et bien sûr oublier, pour ne garder que l'essentiel, l'espoir de retrouver le plaisir de la découverte.

La découverte de l'inconscient, depuis l'expérience analytique du transfert... Mais déjà bien avant... du Palais de la découverte à l'amphi Charcot de la Salpêtrière, en passant par la *Recherche du Temps perdu* de Proust et les *Montres molles* de Salvador Dali – tableau intitulé *La Persistance de la mémoire* -, jusqu'à *L'Heure des traces* d'Alberto Giacometti et son *Homme qui chavire*, poursuivre cette recherche toujours renouvelée sur l'incroyable complexité de l'articulation des perceptions, du langage et de la mémoire.

Je souhaiterais centrer aujourd'hui mon questionnement sur la mémoire en psychanalyse, en prenant appui sur la prescription freudienne de 1912, dans « Conseils au médecin dans le traitement psychanalytique » : « *La règle pour le médecin peut se formuler ainsi : tenir tous les effets ressortissant à la conscience à distance de sa capacité d'attention et s'abandonner pleinement à sa "mémoire inconsciente"* ».

Quelle est donc cette mémoire singulière sollicitée par l'expérience psychanalytique et la spécificité de son écoute et son attention en « égal suspens » ? Comment, au-delà de l'écoute du discours, se laisse-t-elle parfois troubler par les couleurs de la parole et la musicalité du silence ?

Comment le puissant levier du transfert vient-il réactiver cette « mémoire inconsciente » et « agir » sur notre psyché mais également sur nos perceptions et nos éprouvés corporels ? Psyché et perceptions construisent-elles notre mémoire ou sont-elles modifiées par elle ?

De quelle/s mémoire/s s'agit-il ?

C'est en suivant les traces de cette mémoire vive, laissées par les indices transférentiels issus de fragments cliniques et leurs transformations nécessaires pour faire advenir la pensée, que se poursuivra l'exploration de la recherche freudienne sur l'énigme de la mémoire du sexuel infantile, au travers des labyrinthes qu'emprunte l'écriture de la clinique analytique.

II. Les « sortilèges » de la mémoire analytique

1. Une réactivation de la mémoire analytique

– Premier fragment clinique : « une voix d’Alto »

L’autre jour, c’était il y a quelques mois, j’ai eu une petite surprise de « mémoire analytique » : je trouve sur mon répondeur, le message suivant : « *Bonjour Madame, je suis une de vos très anciennes patientes, je vous téléphone pour vous demander un conseil pour mon frère, merci de me rappeler. Mon nom est... etc.* » Avant même la fin du message, j’avais déjà reconnu cette voix d’alto, dont la longue analyse était terminée depuis très longtemps et son nom ainsi que le prénom de son frère m’étaient déjà « revenus en mémoire », avant même qu’elle ne les ait prononcés sur le répondeur...

De la même façon qu’il suffit parfois de quelques notes de musique pour ramener immédiatement à la mémoire l’intégralité d’une œuvre musicale bien connue, il avait suffi de quelques mots pour raviver le souvenir familier de cette patiente, professeur agrégée d’anglais et *mezzo-soprano*, et en particulier le « souvenir » d’une interrogation transférentielle restée en suspens – c’était un questionnement sur la survenue intempestive de moments hypnagogiques qui avaient paralysé mon écoute au début de l’analyse et leurs possibles mises en relation avec la force du déni familial autour de la gravité du noyau paranoïaque délirant de son frère – cette hypothèse me sera confirmée par le récent et bref échange téléphonique que j’ai eu avec cette patiente, qui, elle, va bien aujourd’hui...

Quelle est cette mémoire convoquée de manière si spécifique et si variée selon chaque patient et de manière si différente selon chaque analyste ? Une mémoire de la parole et des pensées, des mots et des images, une mémoire des rêves et des affects, une mémoire des fantasmes, des interprétations et de ses oublis ? Une mémoire qui serait inconsciente ou préconsciente ou devenant consciente ?

Mais n’est-ce pas surtout le transfert, sa « force d’attraction » et son « agir » (*Agieren*), qui spécifierait cette mémoire analytique, qui continue à nous surprendre encore et toujours ?

Comment poursuivre l’exploration de cette mémoire analytique, à partir de l’écriture de la clinique analytique, dans un but de recherche, sous la forme de fragments cliniques ?

Dans son texte « Conseils au médecin dans le traitement psychanalytique », Freud nous déconseille d’élaborer scientifiquement un cas aussi longtemps que son traitement n’est pas encore achevé, de manière à procéder comme sans intention, « *où l’on se laisse surprendre par chaque tournant et qu’on affronte constamment sans prévention et sans présupposition* ».

2. L’écriture de la clinique analytique : une mémoire « Après-coup » du psychanalyste ?

– Deuxième fragment clinique : « **L’Enfant et les sortilèges** »

Quand je me suis décidée à choisir de parler de l’analyse de ce jeune homme de 27 ans travaillant dans le monde musical, j’ai pris conscience qu’il m’avait déjà choisie, sous la forme d’un nom ou plutôt d’un titre qui s’imposait à moi : *L’Enfant et les sortilèges*... Oui je sais, ce titre, c’est un opéra de Ravel, mais un opéra dont je ne connais ni la musique ni l’histoire... peut-être l’aurais-je oubliée... ? Mais c’est bien ce mot « Sortilèges », associé au nom de « Ravel », qui surgissaient. Des souvenirs mosaïques de cette analyse pleine de surprises me revenaient avec insistance.

Pendant cette analyse d’environ 6 ans et terminée depuis plusieurs années déjà, je n’avais quasiment rien écrit sur ce patient, quelques notes éparses, quelques mots gribouillés dans mes agendas, quelques hypothèses rédigées vers la fin de l’analyse.

Quelles questions « restées en souffrance » venaient aujourd’hui raviver ma mémoire ? Dans quel matériau psychique était pétrie cette mémoire clinique, avec tous ces souvenirs nécessairement remaniés, reconstruits

dans « l'après-coup », transformés en fictions, voire en constructions, tous ces chemins de traverse empruntés par le processus analytique et ses rebondissements ?

Était-ce le contraste entre l'éloquence rhétorique du discours hyper-mnésique et la sonorité des mots, la couleur des images et le souvenir ponctuel de sensations oppressantes en lien avec sa problématique corporelle d'une « douleur incarnée » ?

Seraient-ce les restes inconscients d'une mémoire « traumatique » surgissant dans le déroulement même de l'analyse, qui me conduiraient aujourd'hui à élaborer de nouvelles hypothèses, comme des « constructions d'attente » souterraines, restées en suspens jusqu'alors, en attente d'une « nouvelle traduction », celle-là même qui met l'analyste à sa table d'écriture ?

« C'est en écrivant qu'on devient... écrivain », écrit le poète et peintre surréaliste Hans Arp...

Pendant un temps je suis restée bloquée dans la rédaction de l'exposé clinique de ce patient, non pas bloquée dans mes pensées d'analyste, mais bien dans « l'acte d'écriture » de la clinique... « Coincée » dans l'expérience intime de cette « mémoire vive », jusqu'au moment où j'ai pu m'en dégager, en prenant conscience des motifs de mon inhibition.

Ce n'était pas le changement de l'adresse qu'implique l'exportation de la clinique analytique, de l'intimité du bureau de l'analyste à son exposition orale auprès d'un groupe de collègues-analystes-au-travail, dans une nouvelle enceinte privée, (« ici et maintenant » à Dosne-Thiers), qui me gênait et me bloquait pour écrire !

Ce qui m'en empêchait était l'idée de ne pouvoir envisager sa publication au grand jour, en me disant que, même si cette analyse était terminée depuis longtemps, « le respect de l'éthique et de la confidentialité » ne pouvaient m'y autoriser !

C'est seulement en pensant pouvoir vous prévenir que « cet exposé clinique oral ne pourrait pas être publié », que j'ai pu retrouver ma liberté associative, ma liberté d'écriture.

Et, ruse ultime de la « plasticité de la mémoire analytique » : découvrir avec surprise que cet « interdit d'écrire au grand jour » reproduisait exactement le mouvement de la dynamique de la cure et l'emprise de la fonction du secret, en dévoilant la forme même du symptôme central et les interdits du patient à « s'afficher au grand jour » !

NB : ce texte a été remanié pour en extraire certains éléments cliniques, en particulier le premier entretien et deux séances particulièrement éprouvantes du milieu de la cure.

En rédigeant cet exposé, je me suis souvenue d'avoir repensé à ce patient douloureux et sa profonde solitude, lors des *Entretiens de l'APF* sur le thème de la *Métapsychologie de la solitude* et la citation de Freud dans « L'Inquiétante étrangeté » : « Quant à la solitude, au silence et à l'obscurité, nous ne pouvons rien en dire, sinon que ce sont là effectivement les facteurs auxquels est attachée l'angoisse infantile qui ne s'éteint jamais tout à fait chez la plupart des humains »...

Suivre le tracé de ma mémoire comme on remonterait une rivière, en sautant d'une pierre à l'autre... Au fur et à mesure que je repensais à cette analyse, des détails, des bribes de souvenirs, des mots insolites me revenaient par petits fragments, comme les morceaux d'un puzzle ou les petits cubes colorés d'une mosaïque... comme le mot « Nombre d'Or », mot « composé » comme l'était le désir de ce patient musicien de « composer du beau » et son obsession esthétique du calcul du nombre d'Or, sous-tendue par sa problématique concernant les proportions corporelles... recherche d'une perfection en résonance avec *Le Pavillon d'or* de Mishima...

Mémoire des mots, souvenirs des images et surtout mémoire du transfert, oscillant entre le souvenir de l'arrivée à bon port de cette « traversée analytique » (J.-B. Pontalis) et la vivacité de la tonalité suraiguë d'une douleur survenue au milieu de la cure, qui avait failli la faire « chavirer »...

Souvenir de mon anxiété « douloureuse » éprouvée sous forme de sidération et de malaise, associés à des images perceptives colorées, – les noirs vibrants de Goya, les rouges déformés de Francis Bacon et Egon

Schiele – et de ma difficulté pour tenter de calmer cette excitation, dans un effort de retenue et un refus intérieur à intervenir trop vite ...

Plus tard viendra la possibilité d'une interprétation qui modifiera la dynamique de la cure et permettra, après le dégagement d'une logique du désespoir, de la honte et de la malédiction, d'accéder à une conflictualisation de la culpabilité inconsciente et un renoncement pulsionnel à la toute puissance narcissique, ouvrant la voie à une nouvelle liberté associative et un accès à la créativité et à l'humour, un "pied de nez" au destin...

III. La « plasticité » de la mémoire psychanalytique

Poursuivre ce fil rouge de la mémoire en analyse comme un des aspects de la méthode freudienne : une mémoire en mouvement dans l'expérience de la cure analytique, activée ou « agie » par le transfert. Mais de quelles sortes de mémoires s'agit-il ?

Ni une mémoire purement verbale, ni totalement perceptive, ni uniquement cognitive, ni seulement sensorielle ou corporelle ou affective, serait-ce un métissage des mémoires qui les articulerait toutes ensemble ?

1. Une mémoire « associative » : une mémoire des connexions associatives ?

En faisant l'hypothèse que c'est le dispositif analytique lui-même qui favorise cette mémoire « associative » prise dans le vif du transfert, je voudrais souligner la remarquable originalité de cette méthode et de sa règle fondamentale. En effet, ce dispositif va non seulement à l'encontre du fonctionnement habituel de la pensée et de l'attention, mais aussi de la mémoire, tant pour le patient que pour l'analyste. Comme pour la libre association et l'attention en « égal-suspens », demander à l'analyste de « **s'abandonner à sa mémoire inconsciente** », c'est une invitation à « ne pas chercher à se souvenir », ce qui va totalement à l'inverse du fonctionnement normal de la mémoire !

La spécificité de l'écoute analytique consisterait-elle donc aussi à essayer de suspendre sa « mémoire de travail » et tous les processus complexes de la « mémoire cognitive » ?

2. Une mémoire « perceptive » : une mémoire des perceptions avant les représentations ?

Aujourd'hui, je mesure le chemin parcouru par l'expérience de la pratique de l'analyse, entre les deux exemples cliniques que j'ai choisis pour la présentation d'aujourd'hui.

Dans le premier cas, cette très ancienne patiente de mes débuts d'analyste, qui, en me laissant un simple message sur mon répondeur, est venue réactiver ou réactualiser ma mémoire auditive : ce fut une analyse longue, très intéressante et difficile, sur laquelle j'avais beaucoup écrit et « travaillé », avec plusieurs présentations cliniques dans différents groupes de travail.

Dans le deuxième cas, d'abord intitulé « L'Enfant et les sortilèges » et devenu un « Homme qui marche »... très peu de notes !

Mais dans les deux cas, ce sont d'abord des éléments mnésiques perceptifs, – pourrait-on les appeler des « **traces mnésiques** » -, mis en relation avec d'autres éprouvés corporels, qui ont activé ou réactivé ma mémoire, avant leur articulation secondaire avec les réseaux de représentation, de pensées et de mots. « Traces mnésiques » en référence aux hypothèses de Freud de 1925 dans son « *Wunderblock* » –.

Dans le premier cas, c'est le souvenir musical de l'image sonore de sa voix d'*alto*, de son rythme scandé, de son timbre envoutant et sa large tessiture – une voix de *mezzo* descendant parfois dans les graves, souvenir qui était associé à un autre souvenir corporel, sous forme de sensations éprouvées de manière très inhabituelle, sous la forme de très brefs « à-coups hypnagogiques ».

Dans le deuxième cas, c'est le souvenir visuel de l'irruption d'images colorées et de leurs représentations picturales, – Goya, Bacon, Schiele –, lors des deux séances « éprouvantes » survenues au milieu de la cure, associé au souvenir à la sensation de malaise corporel que j'avais ressenti dès le premier entretien, à partir des éléments perceptifs de l'observation visuelle des mouvements corporels du patient.

C'est seulement « après-coup », que j'avais pu relier le noir sidéral des ténèbres de la solitude aux peintures noires de taumachie de Goya, les rouges de Bacon au tableau de Francis Bacon accroché chez les Anzieu... quant au visage distordu peint par Egon Schiele, c'était celui qui figure sur la page de couverture des *Cahiers de Malte Laurids Brigge* de Rainer Maria Rilke... et retrouver les mots familiers... « *Pour écrire un seul vers* »... Alors seulement j'avais pu recommencer à penser et à réfléchir sur la complexité du transfert...

3. Une mémoire « transférentielle » : une mémoire du transfert ou de transfert ?

De la même manière que l'usage du mot « transfert » prend en compte l'ensemble des mouvements du transfert, – transfert du patient sur l'analyste et contre-transfert de l'analyste, ainsi que la partie privée du transfert de l'analyste sur le patient –, il s'agirait de questionner ici les différents mouvements de la mémoire sollicitée dans l'expérience analytique chez le patient et chez l'analyste pendant le temps de l'analyse.

Mais n'est-ce pas toujours dans « l'Après-coup » de l'analyse que la mémoire du psychanalyste travaille dans l'acte d'écriture de la clinique analytique et dans la retranscription d'une mémoire nécessairement remaniée, une nouvelle traduction de l'écriture d'une fiction ? Quant à la « vivacité » de ma mémoire concernant ces deux cures, celle-ci tiendrait dans le souvenir de la difficulté à tenir la fermeté du « cadre » et du « refusement » de l'analyste, en lien avec la réactualisation transférentielle de la rage œdipienne du sexuel infantile.

Mais c'est surtout dans le souvenir de la complexité du dégageant de l'emprise transférentielle inconsciente de la « force du destin » et son emprise incestueuse par la force du secret. Emprise transférentielle liée au déplacement de la violence projective de *Destins du Fraternel*, pour reprendre le titre de la récente Journée APF de septembre dernier.

Dans le premier cas, diffraction du noyau paranoïaque délirant et dans le deuxième cas, violence d'une terreur sans nom de l'irreprésentable d'une transformation transsexuelle, venant réactiver des fantasmes inconscients de malédiction de la scène primitive et de l'angoisse de castration, réactualisés dans l'effraction traumatique d'une crainte de sa possible réalisation.

S'agirait-il d'une mémoire analytique de « l'après-coup » transformée par la force inconsciente de son « Agir » transférentiel : une mémoire « transférentielle » ?

Une mémoire du transfert du patient et des effets du transfert sur la mémoire du contre-transfert et du « transfert de l'analyste », une mémoire inconsciente, sous l'effet du refoulement des représentations et des affects ?

Une mémoire faite de « réminiscences », faite de « souvenirs-écrans » ?

Comment traiter ces éléments perceptifs « *überdeutlich* » : comme les « souvenirs de couverture » des rêves, comme en attente d'une nouvelle traduction ?

Souvenirs en attente d'une nouvelle écriture, comme un **palimpseste** ?

« L'Immense Palimpseste de la mémoire »... Charles Baudelaire.

... Un nouveau souvenir arrive : un jour, au beau milieu d'une séance, j'entends une patiente prononcer le mot « palimpseste »... je suis intriguée et je le prononce à mon tour à haute voix : « palimpseste » ? ... la patiente, surprise, s'écrie : « **pas l'inceste** » !

Quelle puissance de la mémoire « transférentielle » et de sa nécessaire perlaboration... (Freud S. 1914 : « Remémoration, répétition et perlaboration »).

- Une mémoire de l'excès d'excitation de l'écoute et de l'effraction du pare-excitation, une mémoire « traumatique » ? (Freud 1937 « Constructions en analyse »).
- Une mémoire inconsciente du « Sexual » (Jean Laplanche).
- Une mémoire de la douleur de la disparition pour « Perdre de vue » ? (J.-B. Pontalis).
- Une mémoire de la « Relation d'Inconnu » et de sa part d'inconnaissable ? (G. Rosolato).
- Une mémoire inconnue à la recherche des traces disparues ? (*Le chercheur de traces* d'Imre Kertész).

4. Une « plasticité » de la mémoire analytique ?

- Choisir le terme polysémique de « plasticité » en souvenir de la quête poétique d'Yves Bonnefoy nous entraînant dans une ballade imaginaire « en présence » d'Alberto Giacometti...
- « Plasticité » en référence à la découverte scientifique majeure de la plasticité cérébrale et de la plasticité synaptique, impliquée dans les processus complexes de la mémoire. Cf. nombreux travaux sur la neuro-plasticité de la mémoire : en particulier Eric Kandel et Lionel Naccache, neurologues-chercheurs et admirateurs de Freud.
- Il est en effet remarquable de noter que ce terme de « plasticité » était déjà utilisé par Freud, dès 1904, dans son article « De la psychothérapie ». En 1913, dans l'article « Sur l'engagement du traitement », Freud prend la métaphore du « noble jeu des échecs » et rappelle que les règles du jeu qu'il propose ne sont données qu'à titre de conseils et qu'il n'y a aucun caractère d'obligation inconditionnelle : « *L'extraordinaire diversité des constellations psychiques qui entrent en ligne de compte, la « plasticité » de tous les processus animiques et la richesse en facteurs déterminants s'opposent également à une mécanisation de la technique » ...*
- « Plasticité » du dispositif de la méthode associative : « libre association » et « attention en égal suspens », associée à une mise en suspens temporaire de la mémoire des processus cognitifs : une mémoire du psychanalyste qui accepterait de se laisser modeler, et de « s'abandonner à la mémoire inconsciente » et au refoulement ?
- « Plasticité » comme la « mobilité psychique » particulière sollicitée dans l'écoute analytique, en référence aux travaux de Michel de M'Uzan sur le fonctionnement mental de l'analyste et l'expérience de la « chimère ».
- « Plasticité de la mémoire analytique », **une mémoire en mouvement dans le temps et dans l'espace, remaniée et modifiée en permanence**, malgré l'apparente fixité des souvenirs-écrans, comme dans le hors-temps de la psychanalyse et l'espace du rêve...

J'ai rédigé ce court texte en témoignage de mon admiration pour l'inventivité de la méthode freudienne et l'un de ses objets, la plasticité de la mémoire en analyse, sa « magie lente » et sa potentialité créatrice ...

Dans le texte de 1916 *Vergänglichkeit*, – traduit en français successivement par « Fugitivité », « L'éphémère », « Éphémère destinée », « Passagereté » -, Freud termine ainsi : « *C'est seulement une fois le deuil surmonté que la haute estime dans laquelle nous tenons les biens culturels s'avèrera n'avoir pas souffert de l'expérience que nous avons faite de leur fragilité. Nous reconstruirons tout ce que la guerre a détruit, peut-être sur des bases plus solides et de façon plus durables qu'avant* ».

« Ne pas conclure » et retrouver les traces du « jeune poète », Rainer Maria Rilke, et ses *Cahiers de Malte* : ... « *Pour écrire un seul vers, il faut avoir vu beaucoup de villes, beaucoup d'hommes et de choses* »... « *Et il n'est pas encore suffisant d'avoir des souvenirs. Il faut pouvoir les oublier, quand ils sont nombreux, et il faut avoir la grande patience d'attendre qu'ils reviennent. Car les souvenirs ne sont pas encore ce qu'il faut. Il faut d'abord qu'ils se confondent avec notre sang, avec notre regard, avec notre geste, il faut qu'ils perdent leurs noms et qu'ils ne puissent plus être discernés de nous-mêmes ; il peut alors se produire qu'au cours d'une heure très rare, le premier mot d'un vers surgisse au milieu d'eux et émane d'entre eux* »...

Destins psychiques de l'analyste en séance

Élisabeth Cialdella Ravet

En 1904, Henry James publia *Les ailes de la Colombe*, l'un de ses plus grands romans. Il y dépeignait le destin tragique d'une jeune américaine, Milly, immensément riche et immensément triste ! Elle était la proie d'un chagrin diffus lié à des deuils répétés que l'auteur stigmatise comme étant de type new-yorkais, marqués par une sorte de révolte et d'insoumission dans la détresse, à l'opposé des deuils bostoniens qui seraient teintés de fatalisme. Elle restait la dernière survivante de toute une famille qui avait fait fortune. Elle n'avait plus de mère pour la protéger des complots ourdis contre elle par son entourage, destinés à la dépouiller de sa fortune.

Inspiré par *La Comédie humaine* de Balzac, Henry James se détourne du romantisme du XIX^e siècle et crée une ambiance particulière, dominée par la violence et l'hypocrisie de la société anglaise. Il met en scène un personnage, un médecin, un voyant à l'instar de son maître, l'éminent professeur Jean-Martin Charcot, qui suscite un transfert immédiat chez Milly. Dès leur première rencontre, écrit James, « tout devint limpide, comme « la grande coupe d'attention que le médecin posa entre elle et lui sur la table ». Elle emporta comme un trophée le lien qui ce jour-là s'était tissé entre eux, « fait de la soie la plus douce pliée sous le bras du souvenir. C'était une possession réelle, une toute nouvelle ressource. Par contre elle mesura ce jour-là à quel point elle avait manqué de soutien. Elle était partie de son pays à la recherche d'une lumière qu'elle avait le sentiment de trouver enfin dans le clair-obscur de ce bureau londonien donnant sur cour. Les murs de ce cabinet, ces rideaux, allaient devenir un cadre familier lui offrant des limites rassurantes, comme cette paix réceptive tendue par les pauses et les attentes. Ô merveille ! le célèbre médecin « la sentait » ! Et cela se produisait simplement, à partir de ses mots, des parcelles d'information qu'elle livrait, de tout petits éléments qui s'associaient spontanément, comme les morceaux de verre colorés d'un kaléidoscope s'écartant et se rassemblant pour former des nouvelles combinaisons. Dans ce roman, Henry James devine « L'Autre Scène », celle de l'inconscient. Il a non seulement une perception anticipée du futur dispositif analytique mais il met en scène la puissance, l'immédiateté et l'étrangeté du transfert. Dans la mouvance des philosophes associationnistes du XIX^e siècle, il a une intuition fulgurante de la fécondité de ce qui sera au principe de la méthode freudienne, la règle qui invite à dire tout ce qui vient comme ça vient. Mais ce qui est plus impressionnant encore, c'est qu'il en perçoit les limites, face à l'importance de certains mouvements de destruction psychique tels que la pensée laisse place aux actes et que la mort l'emporte sur les forces de vie. Tel sera l'inéluctable destin de la douce Milly dont le prénom faisait penser au miel. Elle disparaîtra emportée par ses inclinations mélancoliques.

Dans une lettre qu'il adresse à Stefan Zweig en 1931, Freud réaffirme que la méthode des libres associations dite « règle fondamentale » constitue l'innovation la plus remarquable de la psychanalyse est qu'elle est à la clef de ses résultats. La mise en application de cette technique différencie radicalement la psychanalyse des méthodes psychothérapeutiques, basées sur la suggestion et la persuasion. C'est dans *L'Interprétation des rêves*, que Freud donne la description précise de la technique : « le médecin demande au patient de se concentrer sur l'endo-perception de pensées non voulues surgissant dans son esprit, dès lors qu'il suspend toute critique et tout effort réflexif ». La mise en œuvre du procédé implique la capacité du sujet à reconnaître en lui et à mettre en parole une suite de représentations psychiques apparemment arbitraires et sans but défini. Cette règle, à la fois positive et négative, instaure les dispositifs nécessaires : le patient est invité à dire ce qui lui vient à l'esprit, ce qu'il sait, mais aussi, ce qu'il ne sait pas, sans écarter ce qui lui apparaît comme insignifiant,

dérisoire, absurde, mal à propos. Il laisse les pensées involontaires briser le cours des pensées volontaires. Répondre à de telles exigences ne va pas de soi. Il faut du temps à l'analysant pour pouvoir s'initier à ce mode d'expression original, en se surprenant lui-même. Certains patients ont des difficultés à abandonner un récit de leur biographie qu'ils rapportent avec application. Ce n'est que lorsqu'il commence à associer librement que le *patient* devient un *analysant*. Lorsque le processus analytique s'est véritablement engagé et que l'analysant commence à prendre plaisir à ce procédé qui donne sens à sa conflictualité, on constate un enrichissement de ses capacités associatives.

À propos de la règle fondamentale, André Green évoque l'existence d'un transfert intrapsychique sur la parole, qui permet de rendre en analyse, le discours vivant. Ainsi, dans son rapport sur l'affect en 1970, il s'opposait au structuralisme de Lacan en insistant sur la nécessité de prendre en compte, dans la séance, la dimension pulsionnelle et affective dans la parole. Il disait de celle-ci qu'elle a le pouvoir de « désendeuiller le langage » sous-tendu par ce qu'il qualifie de compulsion de représentation.

Le travail associatif reste cependant le plus souvent silencieux. Il n'est pas verbalisé. Les analystes parlent volontiers à ce sujet d'un « discours intérieur ». Cet accueil des mouvements de pensée les plus intimes, qui échappent à la rationalité, se poursuivra chez l'analysant bien après la fin de la cure.

La puissance transformatrice de la pensée librement associative tient en grande partie au pouvoir des mots. Déjà dans le *Traitement d'âme*, Freud écrivait que le traitement des troubles psychiques ou corporels se faisait à l'aide des mots.

De ce point de vue, on pourrait parler de la magie des mots, comme d'une magie lente au regard de celle qu'utilisaient les peuples anciens. C'est par les mots qu'une personne cherche à exercer une influence sur l'autre et le mot est le substitut de l'acte. Dans le transfert, les mots font écho à la langue infantile et véhiculent les signifiants inconscients. Mais cette action magique aura perdu de son charme merveilleux, du fait de la longueur des détours que la parole se trouve contrainte d'emprunter.

Au delà des mots, la communication analytique a l'avantage de faire apparaître les liens entre les pensées, contrairement à la langue du rêve qui reste agrammaticale. De tels liens peuvent avoir beaucoup plus de force sémantique que les mots en eux-mêmes. C'est ainsi, par exemple, que certains souvenirs qui paraissent insignifiants, servent de chaînon entre d'autres souvenirs qu'il semble important de pouvoir mettre en relation.

Dans ses premiers textes aux allures neurophysiologiques, Freud s'intéresse au contact entre les mots et les choses. Il s'agit pour lui d'un supra contact par similitude ou contiguïté, tel que le passage des représentations de choses aux représentations de mots n'opère pas dans la séparation ou l'abstraction mais plutôt dans l'arborescence symbolique telle que les mots restent infiltrés par le désir. Le contact des mots avec ce qu'ils présentent est un contact vivant comme entre corps et psyché. En effet « qu'on le sache, comme l'écrivait Victor Hugo dans *Les contemplations*, le mot est un être vivant ».

À travers l'association libre c'est une activité fantasmatique déguisée ou défensive qui s'exprime et que l'analyste est amené à reconnaître. Ainsi, association libre, fantasme et transfert, ne cesseront jamais de s'entrecroiser tout au long de la cure.

L'application de la règle fondamentale favorise un mouvement de régression formelle chez l'analysant. À celle-ci correspond l'écoute « flottante » ou « en égal suspens » de l'analyste.

La réceptivité préconsciente de ce dernier le rend sensible aux expressions sensori-motrices de l'analysant. Observateur affecté, il devient perméable aux manifestations des processus primaires qui mobilisent ses investissements libidinaux. La réalité psychique prend le pas sur la réalité matérielle. L'analyste s'ouvre alors à des formes moins différenciées que celles que produit le langage, lesquelles engendrent à leur tour, de nouvelles formes internes chez lui, à la façon dont Goethe en rêvait dans ses théories de la métamorphose. Ces formes proviennent d'impressions subliminaires, telles que le timbre de la voix, la prosodie, les accents, la vitesse

d'élocution, toutes choses, qui à l'insu de l'analyste, s'associent à une somme d'images ou de sensations hétéroclites, allant des paroles d'une chanson à la vue d'un tableau comme le décrit Jacob Arlow – cité par Laurence Khan dans *L'écoute de l'analyste*. Leur réunion provoque l'apparition d'un protofantasme (ou *Gestalt* selon, l'expression d'Annie Reich) lequel émerge de façon subite chez l'analyste. S'y entremêlent des souvenirs qui lui sont personnels, les restes d'anciens transferts liés à sa propre analyse, comme à ses supervisions, des bouts de rêve, des sensations corporelles, interférant avec les sédiments d'intérêts culturels variés.

Cette transformation interne de l'analyste n'est possible qu'à la faveur d'une relâche de son surmoi et d'une déformation inconsciente de son moi. Ce protofantasme, à l'instar de l'infantile refoulé, potentialise et relance l'attraction de l'image promouvant la figurabilité, laquelle prend appui sur une sorte d'osmose entre l'inconscient et le visuel. De nouvelles représentations apparaissent chez l'analyste, lui frayant un chemin vers les secrets enkystés du patient. L'analyste peut alors « Rêver l'Autre ». Ce mouvement analytique est intensément esthétique et créatif : il intervient dans la capacité de l'analyste à deviner les motions inconscientes et à interpréter. Michel Gribinski a rappelé l'insistance que Freud accorde à cet acte métapsychologique qui consiste à deviner, notion qui resta longtemps méconnue des analystes post-freudiens. Ce désintérêt fut souvent imputé au fait que James Strachey avait fait quasiment disparaître le mot « to guess » des traductions anglaises. Mais nous pouvons aussi penser que la défaveur dans laquelle est tombée l'idée du devinement, tient au fait qu'elle évoque une toute-puissance maternelle mortifère et intrusive comme celle de la Reine de la Nuit dans la *Flûte enchantée*. « Deviner à peu près » doit être envisagé comme relevant d'une activité que l'on pourrait rapprocher de celle du poète. Comme lui, l'analyste tente de saisir hallucinatoirement un fragment de vérité.

Bion, à sa manière, a tenté de définir cette aptitude particulière en la conceptualisant sous le terme d'*Intuit*. Mais Bion semble s'être un peu trop focalisé sur la métaphore de la membrane du récepteur téléphonique que Freud utilise dans ses « Conseils aux médecins », lorsqu'il envisage l'analyse comme une expérience émotionnelle à deux. Car la capacité de deviner requiert l'absolue séparation des deux scènes, celle de l'analysant et de l'analyste, laquelle s'inscrit dans le dispositif même de la situation analytique.

L'invisibilité du destinataire oblige l'analysant à s'adresser à un personnage à la fois présent et absent. Cette présence-absence est l'expression même du refus qui implique une prise de distance de l'analyste face aux assauts sensuels liés à la très puissante *Sehnsucht* des objets primaires.

On pourrait rêver d'une cure idéale avec une correspondance harmonieuse entre les libres associations du patient et l'écoute flottante de l'analyste. Mais bientôt les résistances viennent rompre la fluidité associative. Le patient est amené à répéter le refoulé, comme une expérience vécue dans le présent, au lieu de se le remémorer comme un fragment du passé. L'association libre laisse place à la répétition agie vis-à-vis d'un interlocuteur qui incarne les figures du passé. L'analyste devient alors support de projections destinées au modèle primitif. L'ambivalence des sentiments aimants et hostiles entraîne parfois des tensions telles que le patient, lorsqu'il pense à l'analyste n'arrive plus à lui parler. Mais surtout l'adjonction au refoulement de ces motions transférentielles accentue les déformations créant de nouveaux obstacles méthodologiques.

Les associations sont prises en effet dans la dynamique du transfert. Jean-Luc Donnet parle à ce sujet d'une « transférisation de la règle ». Plus le transfert est intense et plus les associations du patient sont marquées par ces travestissements. Dans ces conditions, le « souviens-toi » des origines sera, peu à peu, remplacé par la nécessité de décrypter le travail de la déformation. La méthode sera de plus en plus axée sur la reconnaissance de ce tracé. Un chemin qui ne suit jamais une ligne droite, comme l'écrit J.-B. Pontalis mais qui bifurque, diverge. Dégager ces voies de passage et retrouver le chemin emprunté par ces déformations prendra le pas définitivement sur la levée de l'amnésie. Aussi la méthode change de cap. Dans les premiers temps la liberté associative se focalisait sur la communication, la levée du refoulement et l'abréaction. Laisser la pensée dériver à sa guise tend désormais à déployer les méandres, distendre le lien qui faisait du transfert un héritier de la suggestion. Les réminiscences laissent place à la reviviscence dans le transfert.

Un point important concerne la façon dont la règle sollicite l'idéal du moi et le surmoi du patient désireux de correspondre à ce que l'on attend de lui, de se montrer bon analysant. D'où les discussions portant sur la façon d'énoncer cette règle d'or. À ce sujet, on observe de nombreuses divergences entre analystes, sur la nécessité plus ou moins absolue de la formuler et de quand et comment la formuler. Énoncer la règle fondamentale peut être considéré comme une injonction anti-analytique, du fait qu'elle renforcerait dans la cure l'intervention de l'instance surmoïque, au point de provoquer parfois des « inhibitions sub-traumatiques ». En son temps, Margaret Little avait déclenché une petite révolution en préconisant de substituer à l'injonction « Vous devez dire « ce qui apparaîtrait plutôt comme une permission : « il vous est possible de dire » ».

Dans sa mise en œuvre, la pratique des libres associations interfère diversement avec l'auto-observation, l'auto-critique et elle se heurte à la censure. Or chacune de ces fonctions peut être pulsionnalisée, contaminée en même temps qu'elle sollicite le surmoi dans le transfert : Ainsi, l'endo-perception requise par la libre association, est susceptible de se transformer en autocritique virulente, infiltrée d'un sadisme qui se retourne contre le moi, induisant une sexualisation de la méthode la faisant basculer du côté du masochisme primaire.

Pour éviter que de tels effets surmoïques viennent entraver la liberté d'associer, Freud insiste à deux reprises dans l'*Abrégé* sur la nécessité d'un *pacte* avec le patient : En contre-partie de la sincérité absolue qui est exigée de ce dernier, l'analyste s'engage à une totale discrétion. Le terme « discrétion » ne s'entend pas seulement du point de vue de la confidentialité, il témoigne d'une tranquillité, d'une intimité, de la possibilité d'un abandon chez le patient, que rien ne peut venir troubler. Il permet au patient de se sentir dans une totale confiance avec le thérapeute, sans la moindre crainte de représailles. Il reste qu'en dépit de ce pacte et des bénéfices qu'il est susceptible d'apporter au déroulement de la cure, il est des cas où le surmoi continue de se montrer dur et cruel. On peut voir apparaître alors de fortes résistances qui n'entravent pas le processus associatif mais qui le rendent complètement inefficace. Le patient s'enferme dans le besoin constant d'être malade et de souffrir, en lien avec un sentiment inconscient de culpabilité. Les interprétations portant sur les conflits moi/surmoi d'origine œdipienne ne suffisent pas à dissiper cette culpabilité qui reste muette, sans représentations, sans expression affective, rendant les associations inopérantes et désarmant les capacités de fantasmatisation de l'analyste.

Ces patients ne veulent pas guérir et semblent n'avoir pas d'autre désir que de nuire à eux-mêmes et de se détruire. Le plaisir n'est pas au rendez-vous et la règle fondamentale se trouve prise dans une compulsion de répétition qui ramène des souvenirs douloureux et traumatiques. C'est une parole devenue compulsive, non expressive et surtout non représentative.

Il arrive que les motions de déplaisir laissent place à une sorte de plaisir d'agonie alliant douleur et jouissance ; elles ouvrent la voie à des formes de transferts négatifs qui peuvent abolir la situation analytique. Quand la pulsion de mort domine, elle entrave le développement des libres associations. On n'observe plus aucune maturation, plus d'avènements de structures différenciées, plus de processus de transformation, mais une répétition du même, s'inscrivant dans une dimension démonique qui fait le lit de réactions thérapeutiques négatives. Dans ces situations éprouvantes, l'analyste devient pour l'analysant, un étranger qui a des exigences abusives et désagréable et cela n'est pas sans impact sur la pensée associative de l'analyste lui-même. Le plaisir du devinement disparaît. La liberté d'association du patient n'est plus à la disposition de l'analyste et ce dernier ne peut plus laisser son écoute aller son chemin pour recueillir ce que l'analysant pouvait y déposer. L'analyste peut se sentir obligé de faire un gros effort pour se concentrer sur ce que dit son patient et se focaliser sur le contenu manifeste qui n'est guère compatible avec l'écoute analytique. En miroir, il peut se sentir parfois envahi lui aussi par une culpabilité liée à un sentiment d'incompétence. Elle le pousse à se mesurer narcissiquement aux autres analystes, lui donnant l'impression de ne pas être suffisamment un bon analyste. Il peut en venir aussi à se demander s'il n'a pas commis une erreur dans l'indication d'analyse.

La sidération psychique de l'analyste s'accompagne parfois de sensations corporelles d'épuisement qui pour reprendre une expression de J.-B. Pontalis « le touchent au mort ». *Tenir chez l'analyste*, est ce qui importe

alors : « être usé jusqu'à la corde » comme l'écrit Winnicott, sans manifestations de représailles ou de retrait. La pensée de l'analyste se doit de rester créative, afin que le patient puisse s'identifier au reste de ses mouvements internes car sinon l'analyste incarne alors, à son insu, la chose opaque du *Nebenmensch*, ce qui augmente les résistances du patient. Parfois, la destructivité de ce dernier prend la forme d'un agrippement à l'analyste. De tels analysants ne supportent aucune faille dans la régularité des séances, aucune absence de l'analyste, ils sont hypersensibles à toute interruption dans la cure. Ils sont animés par un fantasme inconscient, visant à empêcher la rencontre chez l'autre d'un véritable espace psychique, d'une chambre à soi, comme l'imaginait Virginia Woolf. On constate que ce lien excessif et mortifère s'accompagne d'une perte des capacités de liaisons et de déliaisons dans l'association libre.

Dans *Analyse avec fin et sans fin*, Freud évoque, à l'origine de la réaction thérapeutique négative, l'existence de trois facteurs, un facteur traumatique, un facteur constitutionnel pulsionnel et un facteur qui relève des déformations imposées au moi par les mécanismes de défense. Les causes traumatiques apparaissent à ses yeux comme les plus accessibles au traitement psychanalytique mais l'expérience des cures nous montre souvent le contraire et ce, d'autant plus lorsque ces dernières sont apparues précocement chez l'*infans* lorsque son moi était faible. Le moi, dans sa détresse, cherche à se défendre par des tentatives de fuite, par des refoulements, compromettant son développement. Il peut subir de lourdes déformations, se cliver, se déformer jusqu'à devenir un moi psychotique.

À la fin d'*Analyse avec fin et sans fin*, Freud rajoute un quatrième facteur, qui à première vue, paraît énigmatique, qui arrive juste après une allusion à la pulsion de mort et à la bisexualité psychique. C'est ce que Freud désigne comme le *refus du féminin*, lequel se traduirait par la persistance inconsciente de la rébellion contre une position féminine chez l'homme et par l'envie du pénis chez la femme. Rocs biologiques qui ne pourraient être levés par l'interprétation psychanalytique. Ce quatrième facteur pourrait selon nous, se rattacher à des causes traumatiques, à la mesure de l'effroi suscité par la découverte visuelle de la différence des sexes. Cette effraction, submergeant le moi, libère les pulsions de mort, sources de moments qui viennent redoubler l'effet traumatique, comme l'écrit André Beetschen dans son texte « Destins de la répétition délétère », s'appuyant sur un passage de la nouvelle leçon de 1932 « L'Angoisse pulsionnelle » où Freud développe un point fondamental : « Nous appelons traumatique, écrit-il, un état d'excitation sous haute tension ressenti comme déplaisir et dont on ne peut se rendre maître par décharge, dans lequel les efforts du principe du plaisir échouent. Nous sommes parvenus par la série angoisse névrotique de réel, situation de danger, à cette thèse simple : ce qui est redouté, l'objet d'angoisse, est à chaque fois la survenue d'un moment traumatique qui ne peut être liquidé selon la norme du principe de plaisir. »

Toutefois prétendre ancrer le refus du féminin dans la biologie témoignerait, selon Jean-Luc Donnet, d'une résistance propre à Freud, lequel abandonnerait ici sa combativité analytique sous l'effet d'un puissant contre-transfert vis-à-vis de la théorie. On pourrait peut-être évoquer une simple lassitude liée au cancer de Freud. Mais c'est aussi un moment où son contre-transfert est mobilisé par les réminiscences douloureuses de discussions avec Ferenczi, qui venait lui aussi d'écrire un texte sur la fin de l'analyse. Freud, à plusieurs reprises revenait dans ses correspondances avec lui, sur le fait qu'il n'était nullement porté à assumer dans la cure un rôle maternel, comme Ferenczi s'évertuait à le lui demander.

En vérité, Freud ne semble pas avoir toujours été aussi inflexible sur cette question d'un enracinement biologique du refus du féminin, notamment chez la femme. En effet, dans « Quelques types de caractère », il associait déjà la stérilité de Lady Macbeth à son envie de pouvoir et à ses pulsions meurtrières.

On se souviendra enfin que Freud écrivit en 1931 et 1932 deux articles sur la sexualité féminine où il soulignait l'importance de la fixation de la fille à une mère séductrice durant sa phase préœdipienne. C'est cette période soumise à un refoulement inexorable, qui laisse comme stigmates « l'envie du pénis », « l'angoisse de castration » et l'angoisse de perdre l'amour qui resteront chez certaines femmes, particulièrement actives, sources d'accès dépressifs sévères, s'inscrivant dans un féminin mélancolique tel que le définit Catherine Chabert.

Dans certaines cures, le refus du féminin en vient à s'exprimer à travers les associations, sous des formes qui parfois, semblent superficielles, sans arriver à atteindre une profondeur analytique. Quand Anna-Maria commença une analyse avec moi, elle se trouvait sous l'emprise d'un profond désespoir. Elle avait été belle et le restait. Le narcissisme mortifère qui l'habitait rappelait à maints égards la figure mythique de Marilyn Monroe, telle que l'a immortalisées Andy Warhol dans sa célèbre sérigraphie.

Au début de la cure, elle amenait des récits que l'on pouvait qualifier de « pseudo-associatifs », ne cessant de me demander des conseils tout en se rebellant violemment contre le fait d'avoir à payer les séances manquées. Au fond d'elle-même, elle doutait profondément de l'efficacité de l'analyse. Elle la ridiculisait même car elle avait rencontré au cours de sa vie une dizaine d'analystes avec lesquels cela n'avait jamais fonctionné.

Elle cultivait une féminité conquérante, toutefois incomplète car elle n'avait jamais pu accéder véritablement au plaisir sexuel féminin et à la maternité.

Il y eut de très nombreuses séances où elle s'évertua à me vanter sa puissance de séduction à laquelle nul ne pouvait résister. Elle évoquait, par le menu détail, de multiples orgies auxquelles elle disait avoir participé dans sa jeunesse, source d'excitations intenses. Devant mon indifférence, elle réussit à retrouver, avec beaucoup de honte, deux fantasmes organisateurs de son masochisme. Le premier, qu'elle convoquait le soir au moment de l'endormissement, mettait en scène un vieil homme obèse dont elle sentait la présence derrière elle et qui lui enfonçait dans l'anus des suppositoires-bonbons. Le second campait deux petites filles, assises toute deux sur une bascule avec les jupes relevées, montrant leurs fesses à un groupe de personnes qui riait et se moquait d'elles. Dans son discours, l'érotisation des fesses revenait en permanence en lien avec un symptôme particulier : celui d'être toujours à découvert sur ses comptes bancaires, ce qui provoquait chez elle des angoisses insurmontables et... des réticences à payer ses séances manquées.

À l'arrière-plan de la vie excitante qui avait marqué sa jeunesse, elle évoquait en parallèle, des conduites étranges qui retinrent mon attention. Elle restait souvent couchée sur son lit, comme morte, sans se déshabiller, gardant ses bottes et ses habits, hiver comme été. Ses seuls moments libres, elle les employait à se promener dans une gare de triage où elle sentait le souffle et le frôlement des trains tout près d'elle. À cette époque, elle n'utilisait jamais de préservatifs et ses multiples contacts sexuels provoquèrent chez elle des infections génitales qui furent à l'origine d'une stérilité définitive.

L'intérêt dont je lui témoignais pour ce pan de vie difficile et la façon dont elle se sentait reconnue, rompèrent l'engrenage infernal des manifestations négatives. Elle put enfin accéder à une plus grande liberté associative et me confia son intime désolation face à une passivité innée, à son désespoir de ne jamais avoir eu suffisamment de virilité pour accéder à de plus hauts diplômes. Elle évoquait de façon répétitive l'effroi qui la saisissait toujours autour de la vision de son clitoris et du dégoût ressenti envers l'existence de cette blessure sangui-nolente qui tenait lieu de sexe féminin. Elle comparait son sexe à un gouffre. Un gouffre physique qui, disait-elle, s'était peu à peu transformé en gouffre psychique. Autour de ce gouffre, elle se souvint de plusieurs scènes de sa préadolescence : sa mère qui lui interdisait avec sévérité toute masturbation ; lui enfonçant des suppositoires, les jambes relevées très loin derrière la tête, lui appliquant aussi une crème sur le sexe avec beaucoup trop d'application. Elle avait eu le fantasme que sa mère voulait exciser son clitoris comme le pratiquent certaines femmes africaines.

Anna-Maria faisait état d'un narcissisme exacerbé chez sa mère, associé à des goûts extravagants, des fantasmes de grandeur et un mode de vie particulièrement dispendieux. Elle surveillait de très près, la taille des fesses de sa fille, ses rencontres, sa sexualité. Anna-Maria disait qu'elle lui insufflait une « légère amoralité superficielle » dont le but était la capture des hommes. La façon dont cette mère éprouvait le besoin incommensurable de s'accaparer la vie psychique et sexuelle de sa fille, était aux yeux de celle-ci sa façon d'exister elle-même. L'évocation du narcissisme offensif de cette mère, associé à ses soins corporels intrusifs, réveillait chez cette patiente un fantasme de castration et des pulsions mortifères. Dans un mouvement réparateur, Anna-Maria avait un besoin de combler les désirs narcissiques de cette mère qui l'aliénait sans le savoir.

Joan Rivière, dans un article de 1932, cité par J.-B. Pontalis dans « Non, deux fois non » a montré comment les patients, à propos desquels elle faisait état de réactions thérapeutiques négatives, étaient animés par un besoin compulsif de réparer « autrui », de lui porter remède, se refusant « à guérir » eux-mêmes dans une sorte d'autosacrifice, tant qu'ils n'auraient pas guéri leurs objets internes primaires.

Chez Anna-maria, le refus du féminin, transposé en refus de guérir, disparut lorsque son moi parvint à réduire lentement l'impact qu'avaient eu sur elle les rêveries folles de sa mère. L'association libre reprit un fonctionnement créatif et profond. Anna-Maria retrouva le goût de vivre.

Anna-Maria, comme la « Milly » d'Henry James, cette femme portait en elle un chagrin diffus de type indéfini dont l'énigme fut longue à dénouer. On ne retrouvait pas dans son histoire personnelle de perte réelle dont elle eût à souffrir mais il lui a fallu faire le deuil d'une mère intrusive, renoncer au lien secret qui les unissait, un lien essentiel, dans la mesure où cette mère avait eu un besoin absolu d'elle pour vivre. Deuil d'une mère séductrice qui avait fait d'elle, à son image, une femme captive d'un monde interne faux et destructif.

Entretiens de psychanalyse
9 et 10 juin : Le détour

Introduction

Dominique Suchet

« Lorsque la censure rend inutilisables les voies de liaison normales, c'est comme en montagne quand un obstacle général à la circulation, par exemple une inondation, rend inutilisables les grandes et larges routes ; la circulation est alors maintenue sur des sentiers incommodes et abrupts que d'ordinaire seul le chasseur avait empruntés. »¹ Dans le chapitre VII de la *Traumdeutung*, Freud explique comment la pression de la censure, dans le rêve, est la raison du détour. C'est l'époque de l'invention de la psychanalyse ; il s'est détourné de ses appétences pour la philosophie puis pour la neurophysiologie ; il explore dorénavant le territoire de la vie psychique. On pourrait dire que le détour a été essentiel pour Freud. La notion a ensuite nourri une métaphore productive dans la métapsychologie et a donné lieu à la conception spécifique de la cure. C'est cette notion que le Comité scientifique propose à notre attention aujourd'hui.

Dans la métapsychologie le détour prend d'abord le nom de déplacement. Processus économique agissant par un accent porté sur les représentations anodines et acceptables au détriment des représentations inhibées ou refoulées, le déplacement permet condensation et figuration : les processus primaires de la vie psychique.

Déjà dès *l'Esquisse* la théorie des frayages indiquait, suivant le principe de plaisir, que dès qu'une voie est susceptible de procurer du déplaisir, l'investissement se déplace sur une voie latérale et buissonnante. Et encore avec les *Études sur l'hystérie*, la dissociation des destins de l'affect et de la représentations expliquait le symptôme par un déplacement de la quantité d'énergie investie sur les représentations, tout cela, ce détour, pour le plus grand bénéfice, en fin de compte, de l'accomplissement du désir.

Dans la technique, on retrouve le détour autant avec l'association libre qu'avec l'écoute en égal suspens. On demande au patient d'associer librement, de dire ce qui vient. L'abandon de la voie directe de la décharge cathartique par l'acte est une invitation à suivre le chemin compliqué et en réseau dans toutes les directions des associations superficielles. Le refus de l'analyste et la dissymétrie de la situation s'associent dès lors à la résistance du patient pour barrer les voies larges de la satisfaction, celles des représentations trop immédiatement en rapport avec le désir inconscient. Le discours associatif est un récit de détours où les chemins suivis resteront dans un rapport latent avec ce qu'ils fuient, le révélant.

Aller au-devant de ce qu'il fuit, voilà le destin de Norbert Hanold. Il parcourt le chemin jusqu'à Pompéi à la recherche de Gradiva, et il y retrouve Zoé l'amour d'enfance support des imagos infantiles. Le délire scientifique du héros ne fait que déguiser le souvenir refoulé, et la passion archéologique opère un refoulement des images qui sont de cette façon également conservées comme intactes. Parce qu'il faudra l'admettre, le refoulement et le rejet de ce qui est déplaisant ouvre des voies détournées qui sont aussi celles qu'emprunte le refoulé, lorsqu'il fait retour et vise la réalisation du souhait. Le détour du symptôme ou du rêve est un tour de passe-passe que la gravure de la tentation de Saint-Antoine par Félicien Rops montre trop clairement. « On revient toujours aux premières amours »², cite Freud. De ce point de vue les modalités de la rencontre avec les objets sont aussi un chemin sur la carte du tendre³ vers des retrouvailles. Ce sont sans doute les auteurs romantiques qui le disent le mieux ; ainsi l'étonnement voluptueux du Balzac du *Lys dans la vallée*, face à l'Indre roulant dans des mouvements de serpent dans sa vallée en coupe d'émeraude, ou les rêveries de

1. Freud S., « L'Interprétation du rêve », *OCF-P IV*, p. 583.

2. Cité par Freud en français dans *Gradiva*.

3. Jean Starobinski souligne que *L'Interprétation du rêve* dessine « une carte du Tendre ».

Rousseau prônant l'excursion comme incursion au plus profond de son moi. La métaphore du détour, si prégnante dans la psychanalyse, est-elle une résurgence d'une de ses préhistoires dont elle s'est pourtant détachée, le romantisme, dont on connaît la position transgressive vis-à-vis de la ligne droite et directe des institutions sociales et littéraires.

Donc, à la fois le détour ouvre sur des perspectives inconnues mais, par duperie en quelque sorte, comme le bonimenteur détournant l'attention, il maintiendrait son orientation délibérée, coûte que coûte, vers l'objet perdu. On retrouve là les premières acceptions du mot qui en français signifie d'abord cachette (1165) puis prétexte ou faux-fuyant avant de signifier s'écarter de la voie directe. Et nous pourrions nous demander comment les fixations aux premières traces demeurent comme des empreintes impérissables clandestines, orientant le détour.

Les patients n'empruntent pas toujours le détour préconisé de l'association libre de parole. *Acting in* ou *out*, quelques fois ils élargissent les trajets du détour. « Tour et détours du déplacement dans des transfert latéraux », c'est la réflexion que nous proposera Luis-Maria Moix demain.

Mais de quelle nature est la force d'attraction orientant les détours ? ou plutôt de quelle nature sont ces forces ? Il y a bien entendu l'attraction de la retrouvaille avec les objets œdipiens et la réalisation de la satisfaction perdue. Mais, on le sait, le détour ne ramène jamais à son point de départ. Zoé n'est pas Gradiva et Norbert peut alors jouer avec sa nostalgie, Zoé trouve un Norbert un peu différent de l'Archéoptéryx (l'animal du père) qu'elle pensait chercher. L'écart entre ces objets est celui qui permet la vie de la pensée, qui permet l'analyse, et la vie tout simplement. Sans écart, c'est Olympia au lieu de Gradiva, et l'hallucination de Nathanaël qui lui fait retrouver l'objet, et avec l'inceste, la mort. « La vie est un détour, l'analyse aussi », c'est le titre de la conférence de Jacques André, et nous allons l'entendre, la vie est un détour bordé par la mort. C'est l'autre nature, extinctive, de la force d'attraction. Nous en sommes avertis depuis que nous savons que les détours suivent les traces du chasseur et que nous connaissons les mauvaises intentions meurtrières ou terroristes des détournements.

Alors mort ou meurtre ? Comment la pensée se construit-elle sur un détour ? meurtre de la chose par le mot, dit-on. La pensée, selon Freud, n'est pas une métaphore, elle est un substitut. Que subsiste-t-il de la chose dans le détour des mots ? Le détour est-il une métaphore pour la pensée, ou est-il la chose même ? L'argument d'André Beetschen et du Comité scientifique nous invitait à relire ce que Laplanche dit de la dérivation. À partir de l'étude de quelques concepts métapsychologiques empruntés à d'autres domaines, Laplanche montre qu'ils peuvent avoir deux sens : un sens dans le prolongement et en continuité de leur domaine d'origine (métonymique donc), et un sens par analogie et transposition, métaphorique donc. L'exemple magistral est la définition du moi par Freud : « Le moi est une surface (de l'appareil psychique) (une métonymie), et la projection de cette surface (une métaphore) ».

La pensée cheminerait dans cet espace entre-deux, au rythme de l'oscillation métaphoro-métonymique. L'exploration de l'espace intermédiaire de l'entre-deux, on la doit à J.-B. Pontalis ; la conception de l'oscillation métaphoro-métonymique, à Guy Rosolato.

De quelle nature est le détour des sublimations ? Quand il y a changement d'objet sans changement de but, est-ce un détour ? ou une dérivation ? ou une transvaluation selon le mot de Freud ? Tous les territoires, tous les détours, même ceux de la sublimation et de la science peuvent conjoindre l'exploration de l'inconnu et la recherche de l'objet. Alors qu'en est-il des fins de l'analyse quand elle est un détour pour la sublimation ? Anzieu a souligné comment Freud a pu interpréter les mécanismes du rêve et découvrir la structure de la vie psychique avec l'inconscient en ayant un rendez-vous amoureux régulier avec ses rêves. Pontalis⁴ a bien montré comment pour Freud le rêve a été un corps maternel déplacé, comment il a commis l'inceste avec le corps de ses rêves, pénétrant leur secret et se faisant possesseur de la *terra incognita*.

4. J.-B. Pontalis, (1972), « La pénétration du rêve », *Entre le rêve et la douleur*, Gallimard, 1977, p. 24.

Analyser ne se fait pas, non plus, par la voie directe, l'écoute en égal suspens est un détournement de l'attention.

Pour remonter jusqu'au fantasme inconscient du patient il suffit de suivre le chemin tout à fait indirect que le patient indique avec ses associations. « En suivant strictement la règle de dire ce qui vient – écrit Freud – (le patient) montre chaque fois sa surface psychique ». Cette palpation de la surface psychique, à laquelle est contrainte l'attention du patient, installe au principe de la cure le détour par la parole où se dégage la surface cachée en profondeur. Et la nature de cette surface est celle des mots. En effet, si par aventure on comparait la psychanalyse à l'archéologie, et cela arrive souvent à Freud, il faudrait se souvenir de la façon dont il introduit cette image au début de son œuvre⁵ : il écrit (en 1896) que si un chercheur arrive dans une région peu connue, s'il s'intéresse à un amas de ruines portant des inscriptions illisibles, en questionnant les habitants, il n'apprendra rien d'autre que ce qu'il voit ; en revanche avec pioches et bêches, engageant les habitants à travailler avec lui, il découvrira ce qui est enfoui. Et ce qui est enfoui ce sont des inscriptions sur des pierres que l'on peut déchiffrer. *Saxa loquuntur ! conclut-il, les pierres parlent. La cure est une cure de parole et elle se fait par le détour des mots quand ils affleurent à la surface de la pensée. L'écoute en égal suspens de l'analyste, sur sa propre scène, procède de même que l'association libre en se laissant dérouter par le foisonnement arborescent des représentations. Dans la condition du suspens des représentations-but de guérison ou de compréhension, l'écoute se laisse surprendre par les différences de tonalité ou de grain de la surface de la parole, par les ruptures ou les écarts, elle prend le détour de la construction du transfert. Une construction qui n'empêche pas l'intervention ou l'interprétation sans détour, surprenante et inattendue.*

Mais quelles sont pour l'analyste les possibilités d'élargissements du détour de son écoute ? Sans doute pas simplement marcher comme Freud qui pouvait penser ses textes voire analyser en marchant, plus sûrement l'analyste opère un déplacement qu'il apprend dès ses premiers pas de formation, il déplace dans l'échange avec un collègue, ou dans l'écriture ou dans la lecture. Est-ce la quatrième dimension dont nous parlera Françoise Coblence ? « *Les détours sont les voies* », dit-elle ; *c'est de cette façon qu'elle introduira son propos approfondissant ce point-là cet après-midi.*

Le détournement des investissements préside aux conditions économiques de la cure autant côté divan que côté fauteuil, pourtant, on pourra se demander s'il n'y a pas une différence économique entre ces deux modalités de détour, celle de l'association libre et celle de l'écoute en égal suspens, une différence équivalente à celle qu'il y a entre rêve et symptôme peut-être⁶ ? Ce qui complexifierait l'assimilation d'une séance à un rêve.

Les trois conférences que nous allons écouter, parce qu'elle nous emmèneront au cœur des cures, chacune à sa façon, aborderont directement et sans détour ces questions qui se posent à la cure de parole.

Donc, « La vie est un détour, l'analyse aussi ». Je donne la parole à Jacques André.

5. Freud S. (1896), « Sur l'étiologie de l'hystérie », *OCF-P* III.

6. (Puf 373) Référence à préciser - ou bien à supprimer

Les détours sont les voies (Die Umwege sind die Wege)

Françoise Coblence

Depuis ces dernières semaines, Marion est dans une inquiétude permanente : tout va mal, elle perd ses cheveux et a des douleurs au dos, elle doit faire un scanner et on va sûrement lui trouver un problème grave ; par-dessus tout cela, elle va redoubler son année de licence de géographie, c'est sûr, à cause de la cartographie à laquelle elle ne comprend rien. Elle se sent vraiment paumée : une petite fille paumée. Elle a appelé son père qui n'a pas eu l'air de s'inquiéter. Sa mère l'a écoutée un peu plus, mais à peine.

Je suis alertée par l'adjectif « paumée », qui ne fait pas partie de son vocabulaire habituel et lui dis qu'elle voudrait bien que je m'inquiète pour elle, comme elle aurait voulu que ses parents le fassent quand elle se sentait une petite fille paumée.

Marion se met à pleurer en pensant à cette petite fille paumée qui aurait bien voulu qu'on devine sa détresse. En même temps, elle s'étonne de mon emploi de ce terme, qu'elle n'a pas reconnu comme étant le sien. Mais tout était, dit-elle encore, si compliqué : elle avait toujours l'impression de trahir l'un de ses parents quand elle montrait à l'autre ses inquiétudes. Elle devait se surveiller en permanence. Au fond, elle voulait et ne voulait pas qu'on voie sa fragilité.

À la séance suivante, Marion s'irrite et se révolte : « Et pourquoi ai-je eu besoin de *vous* inquiéter ? Et pourquoi ai-je besoin de me mettre dans un tel état ? de ne plus rien faire que de la cartographie par peur de redoubler ? de m'infliger ces deux semaines d'angoisse, de me faire souffrir ? Pourquoi n'ai-je pas pu faire entendre *directement* la petite fille paumée qui demande de l'aide ? »

Pourquoi tous ces détours ? Les détours qu'imposent la conscience réflexive et le surmoi face à la peur de la perte d'amour et à l'ambivalence des sentiments, les détours du transfert, ou le détour qu'en lui-même *est* le transfert ? Les détours par le présent du transfert pour se réapproprier le passé, mais tout autant les détours par le passé pour contenir et comprendre le présent ? Les détours qu'imposent d'emblée dans la séance le refoulement : par exemple le refoulement pour Marion de l'adjectif « paumée », indiquant par là le double sens que ce mot revêt pour elle, petite fille paumée, et « fille perdue » aux prises avec la chaleur du conflit œdipien, dans l'incertitude qui est la sienne concernant l'importance qu'elle a pour chacun de ses parents. Les tours et détours nous ramènent souvent au même point : ainsi Freud remarque-t-il dans « L'inquiétante étrangeté » que tous les détours du voyageur pour s'écarter des quartiers chauds (étrangement familiers) le ramènent toujours, de flâneries en flâneries, à son point de départ¹. Marion sait que les paysages sont changeants et les sentiments ambivalents, mais elle aimerait pouvoir dresser « directement » la cartographie de ses relations d'objet, exprimer ses plaintes sans détour. Illusion enfantine d'une expression directe du désir, comme les rêves des enfants sont sans déguisements ? Sommes-nous beaucoup plus vieux pour savoir que la ligne droite n'est pas le plus court chemin mais que, comme Ulysse, c'est après bien des tours et détours que nous parviendrons non pas à Ithaque, mais vers une fin possible (au sens où J.-L. Baldacci parle d'analyse avec fin). Et la fin correspond-elle alors à un moins de détour ? À un accès plus direct à sa réalité psychique, comme le souhaite Marion ?

1. Freud S. (1919), « L'inquiétante étrangeté », *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Gallimard, 1985, p. 240.

Mêlant, dans *Une odyssee*, l'analyse du poème grec, les cours à ses étudiants du *Bard College* auxquels son père a voulu assister, l'histoire de sa famille juive d'Europe de l'Est et particulièrement de la famille maternelle, Daniel Mendelsohn analyse le premier adjectif qui, au premier vers de *l'Odyssee*, dépeint Ulysse comme *polytropos*. En anglais, *man of twists and turns, man of many turns* ; dans la traduction française², « homme aux mille détours ». Les détours, les digressions sont autant les tours et détours de l'esprit que ceux du voyage d'Ulysse, les mille ruses et les mille tours dans l'espace, les détours du voyage étant aussi ceux du récit, détours narratifs ou détours de l'association des idées, la boucle finissant par être bouclée. Selon Mendelsohn, la composition circulaire constitue d'ailleurs « une technique efficace pour intégrer à une même histoire le passé, le présent, et parfois même l'avenir, puisque certaines spirales se déroulent vers l'avant, anticipant des événements qui se produiront après la conclusion du récit principal »³. Mais, plus qu'Ulysse, le héros *polytropos* de *l'Odyssee* de Mendelsohn est avant tout son père, homme lui aussi aux mille détours, dont l'identité tient moins aux oppositions ou aux ambivalences qu'à une perspective kaléidoscopique. La question de Daniel Mendelsohn est celle de Télémaque : qui sait vraiment quel père l'a engendré ? Le mathématicien intraitable, l'amoureux de Marlene – la mère de l'écrivain –, l'amateur de jazz, celui qui, devant les étudiant de son fils, peste contre les fanfaronnades d'Ulysse comme il a pesté contre les histoires de l'exubérant grand-père maternel de l'auteur⁴ ? Et, derrière l'odyssee du père, celle du fils : quand histoire juive et histoire grecque se mêlent, c'est l'identité de l'auteur qui est en question, ou plutôt en récit. Cette identité, tout à la fois, se cache et se révèle dans les détours. C'est, comme dans *l'Odyssee* d'Homère, de reconnaissance qu'il est question, de construction, de révélation – pour Daniel Mendelsohn, celle de son homosexualité, l'histoire d'un adolescent gay. Tous les détours nous ramènent, non sans une certaine circularité (du temps, de l'espace, du récit) au cœur des quartiers chauds ou de l'impulsion première. « Muse, conte-moi l'aventure du héros »...

À propos de son devenir analyste, Freud affirme : « Je suis devenu médecin par suite d'une déviation (*Ablenkung*) forcée de mon dessein originel, et le triomphe de ma vie consiste à avoir retrouvé, après un long détour, la direction initiale. »⁵ Mais si la « direction » initiale est retrouvée, le point d'arrivée est lesté de tout le *trajet*, nommé déviation forcée. L'écart entre détour et retour – j'y reviendrai – est évidemment décisif, et la singularité de la démarche freudienne n'y est pas moins contenue que l'épopée d'Homère ou de Mendelsohn.

Dans la clinique, quand, parfois, un entretien préliminaire nous fait entrevoir quelque chose comme un noyau de névrose infantile, nous savons combien seront longs et tortueux les chemins de la névrose de transfert ; de quels déplacements et de quels refoulements est porteur le très clair, voire le trop clair (*überdeutlich*) de la vue que nous en avons, comme une « découpe » dans le champ visuel ou dans le souvenir. La cure suit d'innombrables détours qui donnent à l'analyste beaucoup de ce qui est indispensable mais le charge également de beaucoup de choses qu'il ne pourra jamais mettre à profit⁶. Or peut-on faire le tri entre des détours indispensables, inévitables et féconds, d'autres peut-être moins féconds et peut-être évitables, ou non moins inévitables ? Cela on ne le saura qu'après-coup. Et en définitive, le détour – comme l'après-coup d'ailleurs – arrive si fréquemment dans les paysages brossés par Freud qu'on en ferait presque un dénominateur commun à toutes les questions rencontrées et un élément constitutif de la démarche analytique : pas de chemin sans détour, la vie même pouvant être envisagée comme détour menant à la mort⁷. Le détour caractérise le fonctionnement et la formation des entités psychiques – morbides ou non – mais aussi la méthode mise en œuvre pour les saisir, méthode qui implique de ne pas viser directement un but : mise en sens, levée du refoulement, guérison d'un symptôme. Si la guérison vient de surcroît, elle est acquise par les détours des associations et des

2. Mendelsohn D., *Une odyssee*, trad. Clothilde Meyer et Isabelle D. Taudière, Flammarion, 2017.

3. *Ibid.*, p. 53.

4. *Ibid.*, p. 215.

5. Freud S. (1926), *La question de l'analyse profane*, Gallimard, 1985, p. 145.

6. *Ibid.*, p. 143.

7. Freud S. (1920), « Au-delà du principe de plaisir », *OCF-P XV*, PUF, p. 310.

représentations d'attente. De plus, on ne peut pas savoir si la voie de compréhension de la formation psychique est celle de sa constitution, ou s'il y a entre elles le même écart qu'entre l'interprétation du rêve et son travail. Mais il y a une conformité, une homogénéité, entre la méthode et son objet, analogue à celle trouvée par Galilée entre la nature et ses lois. Puisque, selon Galilée, la nature était « un livre écrit en langage mathématique », c'est dans cette langue qu'il convenait de l'interroger⁸. Cependant, il y a dans le détour même – et dans le long détour par l'inconscient – un mélange de contingence (celle des associations) et de nécessité après-coup qui empêche toute comparaison, à l'inverse de ce qu'on pourrait faire avec deux démonstrations mathématiques, plus ou moins rapides, plus ou moins « élégantes ». On ne saura jamais si d'autres voies plus rapides auraient permis à Freud de retrouver le nom de Signorelli. C'est en ce sens d'abord que le détour est « la » voie, et que la voie n'existe que sous la forme du détour, celui qui surmonte la résistance : voie empruntée *de facto*, indissociable, une fois empruntée, de son trajet associatif. Pas de comparaison possible, peut-être est-ce le sens de la non-falsification au sens de Popper.

Toute la psychanalyse pourrait ainsi apparaître comme l'examen des détours empruntés par la libido pour trouver une satisfaction, ou des satisfactions substitutives, contourner la frustration, trouver les compromis capables de satisfaire nos différents maîtres et nos différentes instances. Mais la pulsion n'est pas l'instinct et la satisfaction n'est pas un but défini ; le trajet se complique donc des inhibitions, déplacements et sublimations. Ces derniers sont autant des détours qu'ils sont la chose même, ou la voie elle-même. Il en va ainsi du rêve. L'ensemble du livre sur le rêve est placé sous la perspective du détour. Si l'interprétation du rêve est la voie royale qui mène à sa connaissance, rien ne dit que cette voie royale – *Via Regia* – soit une voie directe. Détours, chemins prédestinés, jalons, impasses, Jean Starobinski souligne que *L'Interprétation du rêve* dessine « une carte du Tendre » que les sujets pourront parcourir, et où ils pourront se fourvoyer⁹. Le vers de l'*Enéide* que Freud choisit finalement pour épigraphe à son livre : « Si je ne peux fléchir ceux d'en haut, je mettrai en mouvement l'Achéron »¹⁰, est une allégorie du chemin détourné quand la voie directe est barrée. Or le détour virgilien n'est pas n'importe lequel : il passe par les enfers, c'est-à-dire par l'inconscient. L'inconscient est à la fois le lieu, l'espace de déploiement du détour et ce qui, par sa nature inconciliable, en provoque la nécessité. Un passage de la 22^e Conférence d'introduction montre au mieux l'intrication de la voie, de la frustration et de la formation psychique des symptômes, les détours étant définis comme les voies de la formation des symptômes (*Die Umwege sind die Wege der Symptombildung*). Le conflit psychique est produit par la frustration (ou le refus, *Versagung*), lorsque les voies ou les objets de satisfaction de la libido suscitent une désapprobation de la part d'une autre instance de la personnalité. La libido en est alors réduite à se chercher d'autres objets et d'autres voies, mais grâce aux détours, les aspirations libidinales récusées parviennent tout de même à s'imposer au prix de transformations, de déformations et d'atténuations. Le symptôme apparaît ainsi comme « la satisfaction nouvelle ou substitutive, devenue nécessaire du fait de la frustration », et, encore une fois, les détours apparaissent comme les voies elles-mêmes¹¹.

Le détour est donc nécessairement inscrit dans le trajet du sexuel et dans le jeu autour de la barrière du refoulement, autant dire dans l'ensemble de la vie psychique. Passées les toutes premières expériences vécues de satisfaction, pour éviter l'épuisement d'une satisfaction hallucinatoire (et la voie courte de l'identité de perception), la satisfaction passe par une voie longue qui fait intervenir le détour par les processus de pensée et par la perception réelle de l'objet de satisfaction¹². Toute satisfaction véritable exige cette voie longue, et ces détours des trajets et des associations dans l'espace psychique. La pensée, en tant que processus secondaire,

8. Koyré A., *Études galiléennes*, Hermann, 1966, p. 283.

9. Starobinski J., « Virgile dans Freud », *Starobinski en mouvement*, in M. Gagnebin et C. Savinel (sous dir.), Champ Vallon, 2001, p. 393.

10. Freud S. (1900), « Flectere si nequeo superos, Archeronta movebo », « L'Interprétation du rêve », *OCF-P IV*, PUF, p. 663.

11. Freud, S. *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, Gallimard, 1999, p. 444.

12. Freud, S., « L'Interprétation du rêve », *OCF-P IV*, PUF, pp. 620-621 et p. 654.

le langage, sont nécessairement des détours : « La totalité du penser n'est qu'une voie détournée (*Das ganze Denken ist nur ein Umweg*) ». Elle va du souvenir de satisfaction pris comme représentation-but à l'investissement identique du même souvenir qui doit être atteint par d'autres voies, par d'autres moyens, notamment par des expériences motrices ou des actions¹³. On rejoint là toute la partie de *L'Esquisse* consacrée à la naissance de la pensée et du jugement dans les expériences corporelles et les comparaisons entre partie constante et partie variable de la perception¹⁴. Mais Freud ajoute dans *l'Interprétation du rêve* : « Le penser doit nécessairement s'intéresser aux voies de liaison (*Verbindungswege*) entre les représentations sans se laisser égarer (*beirren*) par les intensités de ces dernières » (p. 657). Des détours donc, mais sans que nous nous laissions égarer par l'intensité comme les chiens le seraient par la saucisse jetée au milieu de la course¹⁵.

Dans la pensée comme dans le processus de la cure, détour et retour sont ainsi tenus dans une dialectique serrée constante : d'une part, l'objet n'est pas séparable du chemin suivi pour l'atteindre ou le trouver/retrouver et le détour n'est pas un simple retour [à la satisfaction qui serait hallucinatoire ou dans la cure à l'infantile] ; mais, d'autre part, il ne suffit pas de valoriser le détour comme tel, tous les détours ne se valent pas, et si le détour n'est pas seulement le retour, le souvenir doit néanmoins être atteint, l'objet perdu retrouvé, à la fois même et différent. Avec le mot « paumée », on voit comment, pour Marion, la levée du refoulement apparaît en même temps que son maintien ; le retour au mot et à sa magie n'est accessible que par le détour, mais ce détour ne prend sens – après-coup – que parce qu'il est aussi retour. Toute la dynamique de la cure, celle du transfert comme celle de l'appropriation subjective par le patient de son histoire, tiennent dans ce double mouvement que Jean-Luc Donnet a pensé comme étant aussi celui de « l'antinomie de la résistance » : ce qui fait obstacle à la cure est cela même qui constitue son sens, la résistance est non seulement force à vaincre mais « cerne de la vérité »¹⁶.

Depuis qu'André Beetschen m'a proposé d'intervenir sur le thème du détour, je me suis demandé quels en étaient les rapports avec l'attente et sa temporalité, avec les représentations d'attente et les renoncements qui s'imposent tant au déploiement de la pensée qu'aux interprétations de l'analyste. Il me semble que si le détour convoque une représentation spatiale de la vie psychique, il contient aussi une dimension temporelle que j'aborderai d'abord avec le mot d'esprit car il en cristallise les paradoxes. « Les rêveurs, écrit Freud, sont tous spirituels, d'une manière insupportable, et ils le sont par nécessité, parce qu'ils sont coincés et que la voie directe leur est barrée. »¹⁷ Le mot d'esprit est « concision spirituelle »¹⁸ : il condense, rapproche, supprime les médiations, mais il constitue aussi un détour pour atteindre un but par une voie indirecte¹⁹, notamment quand il s'agit de mots d'esprit agressifs ou tendancieux. Lorsque Freud en donne des exemples, il oppose souvent les plaisanteries sur les Juifs, selon qu'elles sont faites par des Juifs ou des non-Juifs : « Les mots d'esprit sur les Juifs faits par des non-Juifs sont pour la plupart du temps des bouffonneries (*Schwänke*) pleines de brutalité, dans lesquelles on s'épargne de faire de l'esprit parce que le Juif est considéré comme un personnage comique. » Quand il s'agit de Juifs se moquant d'eux-mêmes, « le fait que notre propre personne ait part à ce qu'il s'agit de blâmer crée la condition subjective permettant le travail du mot d'esprit »²⁰. De ce *travail*, les mots de Heine sont les exemples privilégiés : famillionnaire, mais aussi toutes les histoires dans lesquelles un Juif pauvre se moque à la fois de lui-même et du Juif riche, qui sont autant de voies détournées, le détour étant à

13. *Ibid.*, p. 657.

14. Freud S. (1895), « Projet d'une psychologie », *Lettres à Wilhelm Fliess*, PUF, 2006, pp. 639-641.

15. Freud S., « Remarques sur l'amour de transfert », *OCF-P XII*, PUF, p. 210.

16. Donnet J.-L., « L'antinomie de la résistance », *L'Inconscient*, n° 4, 1967, p. 64.

17. Freud S., « Lettre à Fliess du 11/09/99 », *Lettres à Wilhelm Fliess*, *op. cit.*, p. 471.

18. Freud S. (1905), *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1988, p. 284.

19. *Ibid.*, p. 212-213, 262.

20. *Ibid.*, p. 213.

la fois le retour sur soi-même englobant l'auteur du *Witz* et le détour de la voie pulsionnelle, où l'agression emprunte une voie indirecte. Ainsi de l'histoire, toujours rapportée par Heine, d'un *schnorrer* mendiant auprès d'un baron l'argent nécessaire pour se rendre en cure à Ostende. Au baron qui lui suggère une ville d'eau moins onéreuse, le *schnorrer* réplique : « Monsieur le baron, quand il s'agit de ma santé, rien n'est trop coûteux pour moi. » Aux yeux de Freud, la réplique est magnifique : en faisant comme si l'argent du baron était le sien, le *schnorrer* fonde son mot d'esprit sur un *déplacement* qui est « un modèle du genre », une façade insolente qui égare la compréhension. Car, au fond, de quoi rit-on ? De la plaisanterie du *schnorrer* ou de la Loi qui la sous-tend, à savoir que, pour les Juifs, le pauvre a le droit d'user de l'argent des riches comme du sien propre ? Loi, ajoute Freud, dont même l'homme pieux ressent l'oppression. La médiation du surmoi, qui constitue le détour du mot d'esprit, en appelle à la Loi qui est la même pour tous, mais immédiatement aussi à la révolte contre cette Loi, révolte que partagent les mois du *schnorrer* et du baron²¹. Les tours et détours du *Witz* assurent la circulation entre les personnes (le rire est un plaisir social), mais aussi entre les instances, circulation qu'on peut se représenter sur un mode spatial, à la mesure de l'étendue que Freud prête à psyché. Dans l'humour (les plaisanteries des Juifs sur les Juifs par exemple), à la différence du comique ou de la bouffonnerie qui sont de simples raccourcis, le trajet passe aussi par la personne propre, l'auteur du mot d'esprit. Un autre déplacement s'opère et est rendu visible, celui analysé par Freud dans son texte de 1927 sur l'humour, le déplacement entre moi et surmoi, qui fait apparaître le moi comme minuscule, ce jeu entre les instances n'est pas à proprement parler un détour mais dans l'écart maintenu entre le moi et le surmoi, sont introduits à la fois la topique et l'écart temporel ou historique d'un surmoi investi de l'autorité parentale. Si le plaisir de l'humour est peut-être de l'ordre de l'illusion, on peut y accorder une « valeur élevée » : celle-là même de la sublimation, qui est aussi le détour par excellence²².

Le jeu avec les mots, la poésie ou la fiction littéraire (*Dichtung*), la musique peut-être aussi, qui sont dans l'esthétique classique depuis le XVIII^e siècle, des arts du temps et que Hegel considère comme les plus « spirituels » (mais au sens du *Geist* et non du *Witz*) condensent les paradoxes temporels du détour. La peinture ou la sculpture les déploient sans doute différemment puisque ces arts de l'espace, qui doivent choisir leur moment, peuvent cependant montrer et articuler dans l'espace une succession temporelle. C'est cette articulation que remarque Freud dans le *Moïse* de Michel-Ange, et peut-être l'une des raisons de sa fascination pour la statue : dans la disposition singulière des doigts de Moïse dans sa barbe, en particulier dans le détail de la pression de la main *droite* sur les faisceaux de la moitié *gauche* de la barbe, Freud décrypte le reliquat plastique d'une action, d'un mouvement du corps et d'un renoncement, mouvement et action qui sont eux-mêmes la traduction d'un double mouvement psychique : une violente colère et sa maîtrise. Comme la peinture, la sculpture n'a qu'un instant, mais grâce à son affinité avec la plastique, elle est peut-être plus en mesure de nous montrer les restes – ou la décomposition – d'une action et l'ambivalence des sentiments, la patience avec l'impatience. Ainsi l'hystérique arrache d'une main son vêtement et de l'autre s'en recouvre pudiquement²³. Le détour de Freud – celui de la méthode qui traque les détails – consiste à faire resurgir dans le présent les restes plastiques (donc spatiaux) d'actes et de temps passés, les hésitations de Moïse, son attente, sa retenue.

Dans le cours de la vie, et dans la cure *a fortiori*, si les restes du passé surgissent dans le présent et lui confèrent son sens, s'il faut donc faire le détour par l'infantile, ce détour ne prend sens qu'articulé à l'après-coup. C'est sur cette question que je voudrais terminer car l'articulation de l'espace et du temps – articulation inhérente à la notion de détour – est évidemment trop massive pour être envisagée comme telle.

Je reçois Sandrine dans un centre de psychanalyse. Celui-ci est situé au fond de cours successives qu'il faut traverser pour y accéder ; l'espace est essentiel et il fait partie du cadre analytique. C'est évidemment un

21. *Ibid.*, p. 215.

22. Freud S. (1927), « L'humour », *Inquiétante étrangeté et autres essais*, op. cit., pp. 326-328.

23. Freud S. (1908), « Les fantasmes hystériques et leur relation à la bisexualité », *Névrose, psychose et perversion*, PUF, 1973, p. 155.

endroit très protégé et propice à la rêverie. Très rapidement, une sorte de rituel se met en place : certains matins, Sandrine s'arrête pour fumer une cigarette dans la cour, voire finir son petit déjeuner. Puis elle arrive pour sa séance, très en retard. Mais, parfois, elle se contente de rester dans la cour, fumant cigarette sur cigarette, ou buvant son jus d'orange, observant les passages de silhouettes à travers les fenêtres, se demandant si je l'ai vue (je pourrais la guetter), ou si c'est moi qu'elle voit passer derrière une fenêtre, ou encore si d'autres analystes, l'ayant reconnue, me diront : ta patiente est dans la cour, elle est vraiment bien ta patiente, etc. La configuration idéale serait que son consultant, qu'il lui arrive de croiser dans l'escalier, la remarque. Je forme avec lui – avec lequel elle aurait tellement préféré faire son analyse – le couple parental qu'elle n'a pas eu dans son enfance : elle a été élevée par des femmes uniquement (sa mère et sa tante) et connaît peu son père. Si son consultant la remarquait, nous pourrions alors parler ensemble d'elle et cela vaudrait bien une séance. L'espace même de l'Institution est par ailleurs très investi et source de projections multiples qu'il est fréquent de voir surgir dans ses rêves.

À la séance qui suit les stations dans la cour, elle me raconte ce qu'elle a fait, le passage par l'acte m'apparaissant alors comme le détour nécessaire au récit et aux souvenirs. Car ce que me raconte alors aussi Sandrine – remémoration d'une scène provisoirement refoulée – ce sont les longues stations qu'adolescente elle faisait le soir autour de la maison de son père, quand elle guettait ses allées et venues, et le fantasme qu'elle avait d'être vue, invitée à entrer, adoptée par cette autre famille : une sorte de roman familial ou de roman des origines. Je sais aussi que, maintenant, quand elle a rendez-vous avec son père, elle ne manque jamais de le faire attendre et je lui ai montré la répétition avec moi. Mais la remémoration, la mise en mots et les liens qu'elle avait pu faire, ne suspendaient pas l'acte pour autant, et Sandrine pouvait recommencer ses stations dans la cour sans venir à sa séance. Sur le cadre d'ailleurs, les agirs avaient été nombreux : entre les séances de retour de vacances où elle était systématiquement absente, tout en affirmant que les séances ne lui avaient pas manqué ; puis avec le travail temporaire qui l'empêchait de venir à l'une de ses trois séances, mais je n'allais quand même pas lui reprocher de trouver un boulot ! La répétition agie lui avait sans doute permis de conserver plus longtemps une certaine opacité avec ce qui se répétait, une plus grande distance avec une intrusion de ma part qu'elle redoutait ; de même, le cadre – et le double cadre de l'institution – avait permis, par sa capacité à représenter, de pallier pour un temps une symbolisation défailante, de figurer, et « recueillir » les manifestations de l'inconscient sous la forme d'agirs avant qu'ils puissent être interprétés et que du mouvement soit ainsi réintroduit dans les identifications.

Mais comment comprendre que la verbalisation, le récit, la prise de conscience du sens de ses agirs, notamment comme demande de reconnaissance paternelle, n'aient pas mis ensuite un terme à ceux-ci ? Comment comprendre que le détour par l'acte – considéré généralement comme une voie plus directe que la remémoration – ait permis une certaine levée du refoulement sans suspendre la figuration agie, cette dernière faisant alors le jeu de la résistance dans le transfert ? Je me suis demandé s'il ne s'agissait pas pour Sandrine de mettre en scène et pour ainsi dire de fabriquer le vu et l'entendu, comme pour se donner des éléments préalables à la constitution du fantasme. Ne tentait-elle pas ainsi de se forger un souvenir-écran, alors que le fantasme de scène primitive n'avait pas pu s'organiser pour elle ? Qu'un homme et une femme – et non plus des femmes seules – parlent d'elle, qu'elles deviennent l'objet de leurs énoncés, lui permettait de sortir de l'idée d'une conception par parthénogenèse, mais en même temps lui faisait perdre une partie de son identité et de sa spécificité. Les fantasmes, écrit Freud en 1897 dans le « Manuscrit L », sont des « constructions psychiques avancées élevées à la fois pour barrer l'accès aux souvenirs et en même temps pour les épurer, les sublimer. Ils sont produits à partir de choses qui sont *entendues* et utilisées *après coup*, et elles combinent ce qui a été vécu et ce qui a été entendu »²⁴. L'entendu est constitué à la fois des restes auditifs de la scène primitive et de ce qui est tiré de l'histoire des parents et des grands-parents. Mais si le fantasme, lui-même « détour pour atteindre les scènes originaires », n'a pu se construire faute de matériel perceptif, mon hypothèse serait que

24. Freud S., « Manuscrit L, 2 mai 1897 », *Lettres à Wilhelm Fliess, op. cit.*, p. 305.

l'expérience vécue – son consultant et moi, les analystes du centre, parlons de notre patiente -, l'ébauche agie et le passage par le corps ont constitué un détour nécessaire à la fabrication du fantasme. C'est cette mise en acte qui a fourni au fantasme d'abord manquant son avant-coup, le vu et l'entendu qui seront repris ensuite dans le récit en séance et le langage. Je pense que la mise en acte se reproduisait car une seule fois, un seul « coup » n'aurait pas suffi : tout se passait en effet comme si Sandrine restait suspendue (clivée ?) entre deux romans familiaux, sans pouvoir renoncer à la parthénogenèse et à la trahison de l'objet primaire que ce renoncement aurait entraînée. Et si, comme l'écrit André Beetschen, « la répétition porte à son point le plus aigu le paradoxe de la décharge comme mode de satisfaction »²⁵, restait alors à sortir de la répétition et du clivage en allant du côté de la sexualité et du corps infantiles, de tout ce dont les scènes dans la cour constituaient aussi des après-coups si on se place dans la dimension chronologique (l'histoire effective de la patiente). Mais il fallait pouvoir attendre, attendre que l'*Agieren* – répétition agie dans le transfert qui est, en ce sens, un après-coup – donne la matière nécessaire pour constituer un avant-coup (dans l'ordre logique et dynamique ?), une attente nécessairement vécue dans le transfert et dans sa diffraction agie sur le thérapeute, sur le consultant, et sur le cadre.

Peut-on dire pour autant que les passages par l'agir, par la scène puis par les mots ont donné à Sandrine une « représentation d'attente » à proprement parler ? Les représentations d'attente sont considérées comme une aide, presque une « orientation » pour s'approcher de représentations inconscientes auxquelles elles « ressemblent »²⁶. À ce maillon intermédiaire, Freud donne un statut de représentation provisoire, située topiquement entre conscience et inconscient, et fournie par le médecin au patient. Mais, en conclusion à l'histoire du Petit Hans, il insiste sur l'importance de *l'autre* : si la névrose s'oppose au moi comme quelque chose d'étranger, elle a également besoin *d'un autre*, d'une aide étrangère pour être surmontée²⁷. Ici la violence du détour par l'altérité du transfert, peut-être par la brutalité d'une confrontation, s'avère nécessaire et inévitable. J'ajouterai que, dans *Le mot d'esprit*, ces représentations d'attente sont liées à un investissement quantitativement déterminé où l'attente peut s'exprimer sous forme de *préparation motrice*, comme lorsque nous nous attendons à recevoir un ballon et mettons notre corps dans la posture de réception la plus adéquate possible au « choc » anticipé²⁸ (le comique provient d'ailleurs de la disproportion entre les gestes préparatoires et le choc effectif, mais ce n'est pas ici notre propos). Par la répétition des scènes, Sandrine ne mettait-elle pas son corps dans une posture d'attente propice aux représentations elles-mêmes quand le passage par le corps était d'abord nécessaire ? Posture d'attente donc, peut-être plus que représentations d'attente, postures du corps, ébauches agies de mouvement que la répétition permet d'intégrer avant que puissent advenir les éléments psychiques et langagiers, qui réactualisaient aussi des scènes très anciennes d'aide étrangère, d'intervention pour l'enfant de « personnes secourables ».

Reprenons : avant-coup pour la constitution du fantasme, les scènes agies sont également des répétitions des scènes devant la maison du père. Mais il faut aller plus loin dans cette dimension historique. On se souvient que Sandrine finissait son petit déjeuner dans la cour du centre : nous sommes alors renvoyés à des scènes beaucoup plus anciennes liées à son passé de « petite grosse » moquée par ses camarades et subissant la surenchère alimentaire de sa mère et de sa tante, en rivalité pour la gaver de sucreries. Si l'*agieren* dans la cour apparaît comme après-coup des stations devant la maison du père, il est aussi après-coup aux scènes de gavage maternel, « après-coup au carré », dirait Jean-Luc Donnet²⁹. Il ouvre ainsi à la sexualité infantile, à ses théories et aux auto-érotismes, au « un corps pour deux » de Sandrine et sa mère. Les rebonds des après-coups

25. Beetschen A., « Une patience déliée », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 34, Gallimard, 1986, p. 77.

26. Freud S. (1910), « Les chances d'avenir de la thérapie psychanalytique », *OCF-P X*, PUF, p. 64 ; *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, *op. cit.*, pp. 555, 557, 575.

27. Freud (1909), « Analyse de la phobie d'un garçon de cinq ans », *OCF-P IX*, p. 93.

28. Freud S. (1905), *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, *op. cit.*, p. 348.

29. Donnet J.-L., « L'après-coup au carré », *L'humour et la honte*, Paris, PUF, 2009, pp. 247-248.

successifs sont issus de la perlaboration qui fait intervenir plusieurs logiques temporelles, ou plusieurs ordonnancements³⁰. De façon complexe et sans doute plurielle, la dimension temporelle constitue une dimension, ou plusieurs dimensions, de l'espace psychique : les détours et le conflit des résistances qu'ils traduisent seraient comme la projection spatiale des différentes temporalités de l'histoire, de celle du cours de l'analyse, du rebondissement des après-coups.

À la fin de *l'Éducation sentimentale*, les héros se retrouvent et résument leur vie manquée. « C'est peut-être le défaut de ligne droite », dit Frédéric. « Pour toi, cela se peut répliqua l'avocat. Moi au contraire, j'ai péché par excès de rectitude sans tenir compte de mille choses secondaires ». Défaut de ligne droite ou excès de rectitude ? Si la question se pose dans l'après-coup, sur le moment les détours sont heureusement inévitables.

30. Freud S. (1895), « Psychothérapie de l'hystérie », *OCF-P II*, PUF, pp. 316-318.

Discussion de la conférence de Françoise Coblence

Dominique Suchet

Nous voilà donc conviés grâce à toi, Françoise, à un détour dans des paysages où le temps et l'espace sont subvertis. J'ai pensé à la Rome que Freud découvre dans le *Malaise dans la culture*, de ce qui s'est une fois produit, a disparu et où à côté de la dernière phase de développement subsiste toutes les phases développement dans chacun de leur état. Cet état psychique au fond serait aussi celui décrit par Daniel Mendelsohn disant que les détours narratifs intègrent toutes les époques et les brassent, ou aussi celui qui inspire le commentaire de Marion : « rien ne se donne directement ».

Les détours nécessaires à Sandrine pour le récit de ses souvenirs dessinent un semblable paysage dont le titre pourrait être « Jeune fille attendue déjeunant sous l'arbre de la cour », un tableau où toutes les formations de toutes les époques coexistent dans leurs différents états psychiques de représentativité depuis l'acte jusqu'à la symbolisation. Un détour par l'image dont il faudra se déprendre. C'est par la transformation de ce détour dans l'écoute et le travail de l'analyste que se produit le changement qui fait passer du souvenir de la satisfaction à l'investissement de ce souvenir et que signe la remémoration.

Ma première question portera sur la nature du travail d'écoute, sur la nature du détour transformateur. Comment le temps vient-il subvertir l'espace ? mettre l'image en mouvement ? Tu en donnes la dynamique, et l'économique, une avancée en zigzag. Quand tu réunis en un même espace-temps la perlaboration et l'interprétation de l'analysant et de l'analyste parlerais-tu de co-pensée ? Et aussi cette activité psychique met en scène, construit le vu et l'entendu pour la formation du fantasme, elle nécessite une participation d'une activité en processus primaire et je te propose l'idée qu'elle sollicite particulièrement la dramatisation. Ce processus à la frontière entre les processus primaire et secondaire, entre présentation et représentation est sans doute propice à l'avancée en zigzag. En posant la question du processus de dramatisation je pose la question de la qualité de la régressivité dans la séance. Pour l'analysant c'est de l'ordre d'une régression quasi hallucinatoire par la mise en acte, en satisfaction autoérotique. Pour l'analyste c'est un détour par l'objet de transfert et l'interprétation du transfert qui introduit une autre dimension spatio-temporelle dans la cure comme autrefois, une nouvelle action, dit Freud, s'introduit dans les autoérotismes pour y former le narcissisme. Tu laisses entendre que, pour l'un comme pour l'autre sans doute, il y aurait ainsi une position intermédiaire en attente. En proposant la notion de posture d'attente tu donnes une ouverture pour percevoir ce temps/espace entre conscient et inconscient, entre acte et représentation. On y retrouve l'avancée par déplacements successifs et en zigzag sur la surface de la pensée, non pas par errance mais par déceptions successives, et dans une succession de postures d'attente, sur lesquelles nous aurions à nous saisir et à y décrypter, ce que tu nommes *le reliquat plastique d'une action*. Serais-tu d'accord si je dis que, pour Sandrine, il y a son utilisation de l'espace mais aussi ses mots ? Ils seraient de telles surfaces où sont déposés ces reliquats plastiques d'actions psychiques anciennes. « La logique du fraisier », par exemple, est traversée par toutes les figures et dans tous les états historiques et libidinaux que la cure va révéler.

Le zigzag et sa recherche tâtonnante voisine avec ersatz. L'avancée en zigzag est reliée à la nature insatisfaisante de la représentation ou de l'objet. Lorsque tu évoques les fins de l'analyse dans la mise à jour des détours des satisfactions substitutives, des frustrations contournées, des stratégies de satisfactions des instances, etc., n'y a-t-il pas cette idée que les détours sont soutenus par la représentation-but de l'objet perdu de la satisfaction (que l'on peut aussi nommer nostalgie) et la déception renouvelée de la rencontre des ersatz. Mais on le sait, l'empreinte de l'objet premier demeure comme un passager clandestin – selon le mot d'André Beetschen – et

tu proposes de dire que le chemin lui-même devient la chose-même. Alors cela m'amène une question à propos de la fin de l'analyse et de la sublimation, si on les admet comme liées aux fins de l'analyse. Avec elle, changement de but, changement d'objet ; reste alors le chemin, le mouvement, l'activité des processus primaires avec le déplacement ; serait-elle le repaire des passagers clandestins ? Un ancrage ?

Enfin une dernière question à propos du chemin (et ça rejoint la précédente question), le chemin finirait par compter plus que le but de déssexualisation. N'a-t-on pas là une pensée très romantique nourrie de la nostalgie romantique de la Nature, et qui pourrait bien par analogie nourrir aussi nombre d'analyse interminable ou de formation interminable. Cela ne favoriserait-il pas les processus d'idéalisation et ne soutiendrait-il pas la sévérité du surmoi ?

Les chemins ouverts par ta conférence sont buissonnants, merci.

*La vie est un détour, l'analyse aussi*¹

Jacques André

La psychanalyse naît d'un double détournement : l'hypnose d'abord, la catharsis ensuite. Freud renonce à l'énergie de l'une et de l'autre. Voire d'un triple détournement : avant le « transfert » version Bernheim (Freud écrit « transfert » en français avant de traduire par *Übertragung*), il y a le « rapport » (là aussi en français dans le texte de Freud) version Messmer. Avant l'hypnotiseur, le magnétiseur. Sauf qu'il arrive que la vie des patients se venge de la psychanalyse, pied de nez de l'histoire.

Lorsque Samira vient me demander une analyse, elle a 28 ans, est mariée depuis deux ou trois ans et est toujours vierge. Le couple a une vie sexuelle qui n'est pas sans plaisirs, pénétration mise à part. L'analyse fera son œuvre, dans une intensité transférentielle jamais démentie : vestale passionnée du père, Samira se réserve pour lui qui n'en demande pas tant. La passion fait de l'acte sexuel un viol qu'elle aimerait tant subir, si elle était sûre que « ça ne fait pas mal. » Bref, une analyse qui explore les coins les plus reculés du dédale hystérique... et laisse sa virginité inviolée. Si ce n'est son père, qu'au moins son analyste veuille bien y mettre du sien... Nous avons été sauvés par l'hypnose. Samira rencontre un médecin-sexologue-hypnotiseur-magnétiseur qui lui enseigne une méthode d'auto-pénétration par auto-hypnose. Ça marche, et la sexualité rentre dans l'ordre : le premier coït avec le mari, un enfant, un amant... Avec les seuls pauvres moyens de l'analyse, nous n'y serions sans doute jamais parvenus.

Le renoncement aux grands moyens demandera à Freud une bonne dizaine d'années. Des moyens eux-mêmes ordonnés selon une fin, celle d'une psychologie des profondeurs impatiente de toucher le fond. Dans sa recherche empirique, Freud procède à tâtons, y compris au sens propre. Évoquant la thérapie d'Emmy von N. en 1889, il écrit : « J'ordonne des bains chauds et pratiquerai, deux fois par jour, des massages de tout le corps ». Messmer et son baquet ne sont pas loin, et la suite des scènes n'est pas sans comique : « Emmy s'agite outre mesure au moment où je suis obligé de me mettre à la recherche d'une serviette dont j'ai besoin pour le massage. » Quand elle ne dit pas sa crainte que ses règles reviennent et empêchent les massages. La fin de l'histoire n'est pas mal non plus : Freud, contre-transfert avant l'heure, adresse sa patiente à un confrère, mais, précise-t-il, « cette tentative de transfert échoua totalement. » « Je n'aime pas le docteur R., dit Emmy, il m'est antipathique. » Elle retourne auprès de Freud, pleine d'allant, alors qu'on la disait au plus mal. Le docteur Freud s'avoue vaincu : « Elle revint à Vienne et se remit entre mes mains » ! Trois ans plus tard, avec Elisabeth, Freud ne masse plus mais il pince encore (il pince ou il *en pince*) : « si l'on pinçait la peau (celle de la cuisse d'Élisabeth, là où la conversion est venue loger l'amour du père), la peau ou les muscles hyperalgiques, si l'on exerçait une pression sur eux, ses traits prenaient une singulière expression de satisfaction plutôt que de douleur. Elle poussait des cris (comme des chatouillements voluptueux, me disais-je), rougissait, renversait la tête et le buste en arrière, fermait les yeux. » Indiscutablement, la psychanalyse n'est plus ce qu'elle était.

Et puis Freud remonte du bas vers le haut, encore une façon de se détourner progressivement des grands moyens. Il ne masse plus, il ne pince plus, il presse le front. « Je demandais au malade depuis quand il avait tel ou tel symptôme et d'où émanait ce dernier et s'il me répondait : « je n'en sais vraiment rien », j'agissais de la façon suivante : j'appuyais une main sur le front du patient, ou bien je lui prenais la tête entre les deux mains en lui disant : « vous allez vous en souvenir sous la pression de mes mains. Au moment où cette pression cessera, vous verrez quelque chose devant vous ou il vous passera par la tête une idée qu'il faudra saisir, ce

1. Le texte qui suit est une version abrégée, séquences cliniques en moins, de la conférence présentée aux Entretiens de juin 2018.

sera celle que nous cherchons. Eh bien qu'avez-vous vu ou pensé ? » Et si ça ne marche pas il suffit d'insister : « Parfois, après la troisième ou quatrième pression, j'avais fini par extorquer leur information aux malades. » Jusqu'à ce qu'il faille bien se rendre à l'évidence : cette méthode elle-même en vient à davantage servir la résistance que la libération : « Très fréquemment quand on utilise le procédé par pression, le malade se plaint de maux de tête. » L'hystérie a plus d'un détour dans son sac.

La fin des grands moyens est évoquée dans la préface à l'analyse de Dora. Fini d'hypnotiser, de décoincer l'affect, de masser, pincer la cuisse ou presser le front ; « j'ai abandonné cette technique parce qu'elle était totalement inadéquate à la structure si fine de la névrose. » Fini l'espoir, celui qui règne dans la maison du Dr. Edwards, de pouvoir exhumer la scène du crime. Il faut renoncer à découvrir la tombe de Toutankhamon ou Pompéi sous les cendres, le psychanalyste doit se contenter d'être « comme ces chercheurs qui sont assez heureux pour amener au jour, en les tirant d'un long enfouissement, les restes inestimables, quoique mutilés, de l'Antiquité. » (*OCF-P VI*, p. 192). Fini le frontal, la psychanalyse est condamnée au détour. « Je laisse maintenant le malade déterminer lui-même le thème du travail quotidien et je pars à chaque fois de la surface que l'inconscient en lui propose à son attention. Ce que j'obtiens alors est morcelé, entrelacé dans divers contextes et réparti sur des époques très éloignées les unes des autres. En dépit de ce désavantage apparent, la nouvelle technique est largement supérieure à l'ancienne, elle est sans conteste la seule possible. » Paradoxe d'une démarche qui, d'empirisme en tâtonnements, aboutit à l'essence même d'une méthode et à l'affirmation de sa validité exclusive.

Ce tournant technique a largement été commenté, je l'évoque rapidement. Premier de tous les détours, celui qui renonce à résoudre les symptômes en les affrontant un à un. Le second détour fonde plus encore la psychanalyse et se condense dans la scène d'abandon de la *neurotica*. La réécriture de l'histoire a fait coïncider cet abandon avec la découverte du fantasme, quand à l'évidence les découvertes suivent un ordre inverse. Quelques mois avant la fameuse lettre (« Manuscrit M », mai 1897), Freud commet sur la théorie du fantasme un texte auquel il n'y a pas grand-chose à ajouter. C'est la découverte de la *réalité* du fantasme, sa réalité psychique, qui pousse à l'abandon de la théorie traumatique, et non le contraire. La réalité psychique ne doit rien en « réalité » à la réalité matérielle, aucun indice dans l'inconscient ne permet de départager l'une de l'autre.

Ce pas décisif n'écarte pas l'idée du trauma, mais il en bouleverse la conception. Le projet de 1895 en avait déjà saisi l'essentiel. Le trauma psychique divise, diffracte l'événement, il ne se confond pas avec lui. Le temps est une chose, la temporalité en est une autre. Le présent est l'inévitable début de l'histoire, cette métabolisation de l'expérience que nous nommons subjectivité fait marcher le temps sur la tête, ce que vient sceller la notion d'après-coup. Quand cela commence-t-il pour Emma : dans sa jolie robe du magasin à l'adolescence, dans l'épicerie de l'enfance ? Mais quel jour, celui où l'homme la touche ou le lendemain quand elle y retourne ? La vie psychique perd en simplicité, il n'y a pas une seule scène, aussi primitive soit-elle ; fini l'espoir « hitchcockien » de découvrir le cadavre en ouvrant inopinément le placard.

« L'instant n'existe pas »... la formule d'Aristote n'est qu'une des multiples manières de dire la condamnation de l'homme à vivre en différé, séparé de lui-même, *a fortiori* des autres. Une analyse peut espérer liquider quelques transferts, *le* transfert sûrement pas, ce détour obligé qui nous prive à jamais du « contact direct ». Mais dans la toute petite enfance quand même, à l'heure des commencements ? Pas davantage, le *baby* schizo-parano-dépressif de Melanie Klein a triomphé sans coup férir de l'enfant adapté à la réalité d'Anna Freud. Pas d'objet externe qui ne soit brouillé par les images de l'objet interne.

Premier entretien avec Lucie, première phrase prononcée après un bref moment de silence : « Je suis venue vous revoir, dit-elle... » « Me revoir ? » Comment est-ce possible, nous qui ne nous sommes jamais vu ? Le transfert est rarement aussi vite perceptible, il est pourtant assuré que les premiers mots en portent déjà la trace. Le dispositif analytique amplifie le phénomène du transfert, il ne le crée pas. Si celui-ci tient à toute relation humaine, faisons l'hypothèse préhistorique qu'il naît avec l'acquisition du langage, plus précisément

avec l'activité symbolique que celui-ci permet. Hegel (de mémoire) : « Quand l'animal rencontre la chose, il la mange, quand l'homme rencontre la chose, il la nomme. » Le transfert n'est jamais qu'une des variantes du monde comme représentation, auquel il n'y a pas d'échappatoire. Jamais un accouplement de gamètes ne suffira à faire un petit d'homme, toujours celui-ci émerge d'un ensemble symbolique qui le précède et dont le prénom choisi n'est que la part la plus visible.

Comment se faire à l'idée que ça n'est jamais tout à fait ça, jamais tout à fait là, que le transfert interdit une pure présence de soi à l'autre comme de soi à soi, que la pulsion à la différence de l'instinct n'est jamais repue, que quelque chose en elle s'oppose à la pleine satisfaction, quand bien même l'hallucination fait absolument croire le contraire ? Entre le regard de chacun d'entre nous et le plus beau des levers de soleil, il y a Turner, Monet, Diogène ou l'Inca. Nous ne voyons rien à l'œil nu. Pas plus que la chose inconsciente, la moindre parcelle du monde ne nous est directement accessible. Hors le filtre, le détour de la représentation, rien ne nous est donné. Nous savons, au moins depuis Merleau-Ponty, la fausse naïveté de la sensation et de la perception. L'état de nature est un fantasme de culture ou d'écologie, la forêt amazonienne du Jivaro, dont la pensée n'est pas plus « sauvage » que la nôtre, vit sous le règne du jaguar, nous avons notre loup. Seule l'humanité du loup en rend l'abattage aujourd'hui si conflictuel.

Ce serait une des façons possibles de raconter l'histoire de la psychanalyse post-freudienne, depuis l'analyse mutuelle de Ferenczi jusqu'au *self disclosure* en passant par l'expérience émotionnelle, le partage d'affect, une version psychologisante du contre-transfert, l'empathie, l'inter-subjectivisme, etc., que d'y voir l'espoir renouvelé de passer outre l'irréductible dissymétrie du transfert et d'établir enfin un contact sans détour. La chose peut aussi s'entendre chez les partisans de la séance courte : « Je fais des séances d'un quart d'heure », dit cet analyste lacanien, « ça me permet d'aller à l'essentiel. » Comme si l'inconscient ignorait le temps mais connaissait l'heure ! Je garde le souvenir d'un guide de randonnées alpestres dont l'exergue était : « En montagne, le raccourci n'est pas le plus court chemin. » En psychanalyse non plus...

Le moment historique qui voit naître la méthode analytique peut être décrit d'un double point de vue, l'un restrictif, l'autre affirmatif. Renoncer à « extorquer l'information » condamne à s'en remettre à l'incident de parole. Certains analystes pousseront très loin ce minimalisme en s'installant dans le silence pour ne presque jamais en sortir. Inutile d'aller chercher bien loin pour cela, plusieurs des pères fondateurs de l'APF ne procédaient pas autrement.

Quel patient est susceptible de tirer parti d'une telle expérience ? C'est l'autre visage de la restriction, celui de l'indication. Les « psychonévroses avec symptômes peu violents ou menaçants » définissent, dans les mots de Freud, le territoire ouvert à l'exploration. Pour l'analyse et sa méthode, mieux vaut ne pas être trop malade, et pourquoi pas d'ailleurs en bonne santé, tant il est vrai que l'inconscient, ce morceau d'inconciliable, est la chose du monde psychique la mieux partagée et non la part maudite réservée à quelques damnés.

L'autre point de vue, affirmatif, est inséparable des grandes découvertes : la solidarité de la pulsion et du fantasme, la *réalité* de la réalité psychique qui traite les représentations inconscientes comme des choses, le travail des processus primaires à la surface des mots... tout cela pouvant être regroupé sous le registre d'un sexuel infantile aussi polymorphe que l'expérience humaine, aussi plastique que l'expérience esthétique. L'inconscient n'attend pas le seul lapsus pour se présenter. Lorsque, souhaitant dire de son père qu'il devrait « creuser » les relations qu'il entretient avec des jeunes femmes ayant l'âge de sa fille, au lieu de dire « qu'il creuse », Chloé dit : « qu'il crève » ; elle énonce certes le désir sans détour. Mais de condensation en déplacement, d'investissement en évitement, qu'il s'agisse d'aimer ou de travailler, l'inconscient multiplie par ailleurs les apparitions entre les mots de Chloé. La psychanalyse s'est débarrassée de quelques expédients, elle n'a pas renoncé à la « magie des mots ».

Sauf qu'il arrive que la magie déserte la scène et que l'ennui s'installe. Comment rompre l'ennui ? En passant au psychodrame ? Aurore vit, au moins en partie, au-delà du territoire névrotique autorisé. La méthode, donc,

ne lui va pas comme un gant, notamment parce que l'âpreté du transfert, chez elle, donne assez peu dans le « comme si ». Elle évoque ses folies adolescentes, jusqu'aux dangers addictifs graves, tout cela sans jamais se heurter au « non » parental inconsciemment recherché. Je lui dis, en y mettant le ton : « Arrête un peu tes conneries, ça suffit comme ça ! » (Je précise quand même que ce genre de réparties ne constitue pas mon quotidien). Je n'emploie pas d'autres mots que ceux apportés par Aurore elle-même, je ne dis rien d'autre que ce qu'elle dit, sauf que ma phrase présente, met en scène une scène d'amour, fut-elle ambivalente, aussi désirée qu'enfouie et insupportable. Mon irruption la laisse silencieuse jusqu'à la fin de la séance. À la séance du lendemain, elle arrive le visage manifestement troublé. Une fois sur le divan, elle dit à quel point elle se sent perdue : « Est-ce que je dois moi aussi vous tutoyer, je reste sur le divan ou je me lève ? » L'incertitude du *setting* en restera là et la dynamique de la cure profitera au bout du compte de cette bousculade. Ça passe, ça ne casse pas, mais le risque pris a néanmoins côtoyé les limites de l'exercice.

Parce que l'interprétation consiste toujours plus ou moins à dire ce qu'on ne dit pas, elle comporte une dimension transgressive. La transgression avec Aurore augmente d'un cran, franchit les limites d'une méthode bien tempérée. L'agir psychodramatique surgit sur fond d'un sentiment d'impasse, au moins de surplace dans le déroulé de la cure. Il s'agit au fond de la mise en scène d'une déclaration d'amour ; du père à la fille. En toile de fond de ces évocations cliniques singulières, on devine sans peine l'écho des questions que Freud nous a léguées dans son testament technique : « Analyse avec fin, analyse sans fin. » Quelles sont les forces qui mettent la méthode en échec ? Que faire quand la dynamique psychanalytique s'enraye ? La réponse ne peut évidemment pas être : faire des déclarations d'amour. Je pense cependant que la réponse est sexuelle, à préciser bien sûr comment il faut l'entendre.

Le sexuel infantile est un détour. Les lèvres du nourrisson cherchent le téton source de lait, elles trouvent un sein dont aucun des deux protagonistes de la scène ne sait vraiment ce qu'il veut. L'auto-conservation n'en disparaît pas pour autant, il faut toujours manger pour survivre, mais rien là qui puisse expliquer l'anorexie/boulimie, le cannibalisme rituel ou les 3 étoiles au *Michelin*. La sublimation des primes origines décrit ce processus de sexualisation de l'ensemble des activités humaines, leur soumission au principe de plaisir/déplaisir. Association libre, attention flottante et mobilité transférentielle sont directement branchées sur cette « polytropie » de l'infantile et la plasticité de ses investissements. Le sexuel infantile n'est pas seulement objet d'investigation pour la psychanalyse, il est aussi, *via* la méthode et son vecteur, l'amour de transfert, l'opérateur de l'éventuel changement psychique. Sauf qu'il arrive plus souvent qu'à son tour que ça ne marche pas. Pourquoi ? Il me semble que les deux tournants pris par la réflexion freudienne sont aussi et encore les nôtres : le premier introduit au narcissisme, le second à la destructivité. Deux tournants dangereux, pour la dynamique de la cure comme pour la méthode qui y préside.

Mille et une nuances seraient ici nécessaires, j'avance sans détour, tout en raccourcis. L'introduction du narcissisme en 1910 est extraterritoriale, entre perversion et psychose, ce qui est un premier mauvais signe. Introduction tardive, mais dont Freud avait eu l'intuition très tôt, dans un article où il évoque pour la première fois la cure de parole et « la magie des mots », texte de 1890 intitulé « Traitement psychique, traitement d'âme ». C'est « l'autocratie » de certaines personnalités, écrivait-il, « qui fait obstacle à la régularité du succès de guérison ». Le paranoïaque mégalomane est un parfait autocrate, quant au pervers il est toujours narcissique, non pas faute d'objet, mais parce que celui-ci, indifférent, n'est jamais envisagé comme une autre personne. Quelques années plus tard, l'ensemble dépression-mélancolie viendra ajouter à la liste un registre autocratique supplémentaire. Le patient dépressif, celui qui confond son moi avec l'objet perdu et s'installe sur le divan comme sous la couette, est un rude adversaire, du genre interminable.

Les objections du narcissisme à la dynamique analytique prennent des formes multiples, depuis les fragilités qui paralysent l'interprétation et son œuvre de déliaison jusqu'à la clôture sur lui-même de l'anti-analysant. Le premier versant invite à la psychothérapie, le second fait courir le risque de l'analyse pour rien. D'aucuns se rassurent en rappellant que le narcissisme est aussi sexuel. *Aussi* sexuel, assurément... seulement sexuel, il

y a doute. Parce dès qu'il s'agit du moi, l'intrication avec le vital est inévitable. L'autre intrication, avec la destructivité, est devenue l'objet d'une attention particulière. Narcissisme négatif de Rosenfeld, narcissisme de mort de Green, quelque chose du mouvement centripète du narcissisme, celui qui emporte le Narcisse d'Ovide ou le Dorian Gray d'Oscar Wilde, tend à l'étouffement ou à l'extinction. Si la pulsion de mort est toujours au fond « pulsion de sa propre mort » (Laplanche), il suffit de peu de chose pour que se confondent la passion du moi pour lui-même et les trésors d'aptitude de l'être humain à l'auto-destruction. Cette connivence entre narcissisme et destructivité est déjà implicite dans le principe de Nirvana freudien, une aspiration au rien, au vide, au blanc, au néant.

La part sexuelle du narcissisme vaut-elle le détour, permettrait-elle de réintroduire la plasticité, indispensable ingrédient de la santé psychique ? Rien n'est moins sûr, l'objet de la libido d'objet est déplaçable, le moi de la libido du moi n'est pas substituable. Un principe d'inertie, voire de tautologie menace le narcissisme : moi je...

Faut-il rappeler que la destitution du narcissisme participe de la construction de la position analytique ; quand le patient dit : « Vous êtes décidément vraiment con ! », l'analyste pense : « Qu'est-ce qui se répète ? » Parce que s'il pense « con toi-même », il n'est plus analyste. On en conviendra, les choses sont moins simples : la destitution du narcissisme a sans doute comme condition et toile de fond une tranquillité narcissique suffisante.

« Les détours, seuls les détours constituent la vie : parce que le temps de la vie est celui des détours. Arriver au but (arriver à soi) signifie mourir. » (*Journal de galère*, 185.) Celui qui écrit cette phrase, Imre Kertész, s'y connaît en détour : de Auschwitz au Nobel en passant par le totalitarisme soviéto-hongrois, le trajet de cette vie n'est pas banal. Qu'est-ce qui lui a permis, à la différence de ses semblables, de Primo Lévi à Bettelheim en passant par quelques autres, de ne pas être implacablement rejoint par l'auto-destruction ? Non pas qu'il n'ait jamais regardé du haut de son balcon le trottoir d'en bas... Même s'il n'emploie pas le terme d'après-coup, c'est pourtant bien de cela qu'il s'agit. Tous les autres sont passés sans transition du camp d'extermination et de l'état de mort-vivant à la liberté et l'opulence d'une démocratie occidentale. Lui retourne en Hongrie, il quitte une prison pour une autre, un système totalitaire pour un autre. Ce n'est pas qu'il aime la Hongrie, il aurait plutôt plus de haine pour ceux qui l'ont livré que pour ceux qui l'ont presque tué. Mais parce que l'écrivain qu'il est inéluctablement en train de devenir a besoin de vivre dans sa langue.

Pourquoi évoquer maintenant Kertész ? Parce qu'il est question de destructivité et plus encore de sa transformation. Ceux qui l'accueillent à son retour en Hongrie lui demandent des nouvelles de l'Enfer. Le mot l'irrite profondément. Presque autant que ceux de « Holocauste » ou de « Shoah ». Ces mots qui évoquent le feu ou la catastrophe sonnent trop mythologiques. Alors que « Auschwitz », lui, nomme sans fard ce qui existe. Le seul dualisme qui a cours à l'heure d'Auschwitz, c'est celui qui oppose auto-conservation (ou survie) et destructivité. « À Auschwitz, écrit-il, il était parfaitement indifférent de savoir quelle expérience d'érotisme anal nous avons vécue entre un et trois ans. » Ou encore : « Que le sentiment de culpabilité découlant du parricide originel ait créé une culture (Kertész a lu attentivement *Totem et tabou* et *L'homme Moïse*), on le lirait la larme à l'œil si tant de pères, de fils, de filles et de mères n'avaient été assassinés depuis, si nous ne voyions que personne n'éprouve de remords et que cela ne nous a pas rendus plus intelligents. » Sauf que si Kertész en était resté là, il aurait fait comme tous les autres, il se serait auto-détruit. Au lieu de ça, après *Être sans destin*, il écrit *Le refus*. L'après-coup soviéto-hongrois a transformé le monolithisme du trauma, il en a fait une histoire, voire une fiction. La vie de Kertész conjugue la destructivité la plus nue et le plus fécond des détours, confondu avec l'acte littéraire. « J'ai donné forme à l'horreur que l'Allemagne a déversé sur le monde avec les moyens de la culture allemande, et je l'ai rendue aux Allemands sous forme d'art. » (*L'holocauste comme culture*, p. 225).

La pulsion de mort... le singulier accentue la note ontologique. Au pluriel, c'est déjà mieux, moins unitaire, et « destructivité » a le mérite d'être un mot plus incertain. Aucun de nos patients ne nous ramènent à ce que

Kertész nommé en toute simplicité « Auschwitz ». Même l'image la plus sinistre n'est jamais exempte d'une intrication minimale avec le sexuel, première transformation, première amorce d'une plasticité, premier détour. Aussi compulsive soit-elle, jamais la répétition dans la cure ne nous met en présence de la pure destructivité. La question demeure cependant du traitement psychique de celle-ci, sinon pour lui donner « forme d'art », au moins pour permettre à la vie de prendre sa part de pulsion.

Discussion de la conférence de Jacques André

Dominique Suchet

La conférence de Jacques André nous entraîne sur tous les tours et détours de la psychanalyse, de sa technique et de sa théorie et peut-être aussi de la vie. Mais pour ouvrir la discussion je souhaite m'arrêter sur les points qui m'ont semblés les plus saillants. J'en retiens deux, la variante technique et le temps de la découverte du fantasme.

Aurore, interpellée dans un tutoiement, est surprise et, en effet, l'intervention surprend. J'ai suivi ton indication de considérer ces moments comme des variantes techniques, c'est-à-dire comme détours à l'intérieur de la technique et non pas comme des accidents agis. L'intervention que tu nous proposes, avec Aurore, répète plus qu'elle ne cite, les mots de l'histoire intime de la patiente ou de la cure. Mais le trouble vient de son énonciation qui met en scène, simultanément, la scène d'amour et la transgression de l'amour du père pour la fille. Comme si, simultanément elle était un raccourci et un détour. C'est ce qui dérouté. Et d'ailleurs, pour ce qui nous intéresse aujourd'hui, tu interrogés le détour par la forme que peut prendre l'acte d'interprétation, comme principal agent du changement.

J'interrogerai donc cette variante technique du côté de sa potentialité représentative, plutôt que du côté de sa dimension d'agir, ce que connoterait pourtant la qualification de transgressive. Quelle serait la nature du travail de mise en représentation d'une telle variante ? quelle est la nature du détour qu'elle propose dans la séance ? de quelle nature est cette mise en scène de ce qui est déjà là, je te cite : « Je ne dis rien de nouveau sauf que ma phrase met en scène une scène d'amour ». Le détour se produirait dans une mise en scène, mais de quel ordre est-elle ? sur quel terrain de représentation engage-t-elle l'associativité, celle de l'analyste autant que celle de l'analysant ? Est-ce une mise en scène comme pour un rêve ? comme pour un fantasme ? comme dans un symptôme ?

Un détour par le rêve s'entend avec l'idée d'une mise en scène psychodramatique, qui indique une distinction de deux espaces, comme les conditions du rêve quand l'« autre scène » de la scène du rêve est sous la protection du moi du dormeur qui veille et protège le rêve. Y a-t-il une telle différenciation dans ces moments de surgissement spontané des interventions ? Mais cette différenciation ne vient-elle pas plutôt après-coup de la même manière que, pour qu'un rêve soit interprétable, il doit être remémoré et raconté ? Peut-on vraiment garder l'analogie, cette modalité de détour et la fonction onirique ?

Si en revanche, on entend « psychodramatique » au sens commun, avec un acte théâtralisé, un *agieren* où l'ensemble du moi est en adhésion avec l'action, alors le détour de l'intervention n'est pas de l'ordre de l'économie du rêve mais de celle du symptôme et son contre-investissement.

Mais, ni rêve ni symptôme, ma suggestion irait du côté de la nature du détour, envisagé comme détour par la formation d'un fantasme. Plus qu'un éclairage différent, l'intervention agit introduit une nouvelle dynamique. Tout était là, bien rangé chacun à sa place, le père à distance, silencieux et désiré, la fille interpellant et bousculant, l'analyste écoutant etc... et soudain un grand désordre, toutes les places sont interchangeables et ça prend l'allure d'un fantasme où chacun peut occuper chaque place, celui ou celle qui évite, celui ou celle qui bouscule, celui ou celle qui énonce... ce qui est le propre du fantasme.

Les éléments figés, épars, « tout était déjà là », se sont constitués en fantasme sous l'action dynamique du transfert et du contre-transfert ou du transfert de l'analyste. C'est un déplacement dans une autre réalité, pas

seulement sur une autre scène. Alors je poserai cette question : peut-on parler là d'un détour pour l'analyse ? n'est-ce pas plutôt son enjeu ?

J'ajouterai une autre question. Comment l'analyste peut-il élargir le champ des éléments épars pour découvrir le fantasme ? Par exemple avec Samira, en alternative à l'*acting out*, peut-on imaginer qu'elle a pu rencontrer le magnétiseur parce qu'elle était en analyse, dans une scène où l'analyste a sa place. L'acte pourrait alors être envisagé comme l'instillation à l'intérieur du processus de la cure de la destructivité de la vie psychique en instance, de la liaison symbolisante du travail de la cure.

La découverte du fantasme se fait avec l'abandon de la *neurotica*, rappel qui introduit ma question suivante. Y a-t-il une hiérarchie temporelle ou spatiale des réalités matérielle et psychique ? Peut-on penser que l'une et l'autre adviennent simultanément, effet et transformation de l'une sur l'autre ? Le transfert dans l'analyse ou la scène II du fantasme un enfant est battu nous incitent à penser cette simultanéité. Les deux réalités sont ainsi à la fois disjointes et en relation. Cela permet de récuser l'étaiyage comme, je pense, tu y invites mais permet aussi de garder leur place à tout ce qui n'est pas de l'ordre de la vie de représentation et qui s'y manifeste, le sexuel pulsionnel d'un côté, les restes diurnes de l'autre. C'est une question pour les modalités d'investissement et d'usage des éléments du cadre. Reste à définir la modalité de la relation, ni métonymie, ni métaphore ? dérivation ? ou peut-être transvaluation. (Selon l'emprunt de Freud à Nietzsche.)

Je terminerai avec une réflexion sur la dimension transgressive de l'intervention. L'analyse est transgressive mais les interventions à la limite de l'agir, celles qui sont un pont entre la réalisation en acte et la représentation ne sont-elles pas ainsi parce qu'elles prennent en charge la dimension inévitablement traumatique de la rencontre avec la vie pulsionnelle ? En ce sens elles ne seraient pas transgressives (hors du champ) mais simplement dangereuses. Elles ne seraient pas une échappée hors du champ mais un détour à l'intérieur même du champ transférentiel. J.-L. Donnet les qualifie de subtraumatiques. Nul ne peut être tué *in effigie et in absentia*, le danger ou l'idée du danger sont-ils évitables ? Qu'en penses-tu ?

Tours et détours du déplacement : le transfert latéral

Luis-Maria Moix

Lors des *Journées de Confrontations* en 1983, Serge Leclaire a présenté une communication intitulée « Détour ». Il y rappelle que dès 1900, dans la *Traumdeutung*, Freud tente de rendre compte de l'expérience de satisfaction en termes de « relation d'identité » entre les représentations, permettant de comprendre le fonctionnement mental propre au rêve. Identité de perception et identité de pensée, que l'on retrouvera plus tard dans l'opposition entre les représentations de choses et les représentations de mots. Leclaire cite alors Freud qui évoque la notion de détour dans *L'Interprétation des rêves* : « toute l'activité de pensée compliquée qui se déploie de l'image mnésique à l'établissement de l'identité de perception par les objets du monde extérieur, dit Freud, n'est jamais qu'un détour rendu nécessaire par l'expérience, dans la voie qui mène à l'accomplissement du désir... La pensée, n'est qu'un substitut du désir hallucinatoire. » Associant le détour à l'idée d'inadéquation, Leclaire insiste alors sur celle-ci : inadéquation du fait du non-lien originaire de la pulsion à l'objet, du fait de l'inaptitude de l'objet à remplir sa fonction, ou encore de l'incompatibilité entre processus primaires et processus secondaires. « C'est l'aire native de toute pensée psychanalytique, dit-il, le lieu d'où l'on peut dire qu'en tout état de cause ça ne collera pas et que l'ordre du monde est fait de cette inadéquation constitutive des mots et des choses. »

Psychanalyser, selon Leclaire, implique la démarche de l'écart, du détour « pour que ça ne colle plus, et qu'enfin on y puisse reprendre souffle ». « C'est l'espace d'un rien, celui d'une aire de vérité, d'un air pour respirer ».

Une présentation rapide du parcours freudien conduisant à la cure elle-même et à son élément majeur à mon avis, la névrose du transfert, essaiera de montrer comment la découverte freudienne ainsi que sa conceptualisation se font grâce aux cheminements indirects et détournés parcourus par Freud, que ce soit avec la théorie des rêves, ou bien avec le traitement des névroses. Mais commençons par la découverte de l'interprétation des rêves. Chaque élément du rébus pris séparément, conduit aux pensées latentes du rêve et à examiner, comment ces pensées ont produit ce contenu. Ceci deviendra la méthode freudienne de leur analyse.

Ainsi, on pourrait dire, comme une conclusion logique, que la théorie analytique tend, par sa démarche, à créer elle aussi un texte, à l'instar de celui du rêve, texte construit par association libre cette fois-ci. Mais ce rêve éveillé que serait une séance d'analyse, n'a pas seulement comme paradigme le rêve, il a aussi en « arrière fond » métaphorique, la méthode du traitement par la suite abandonnée par Freud, qui imposait la présence des mains sur le front du patient. Avec cette méthode, les associations s'arrêtaient quand la pensée du patient et les affects qu'elle produisait concernaient le thérapeute. D'une manière plus générale la représentation arrive, ainsi que les défenses opposées à celle-ci, dans le silence, le tout mettant en place ce rêve éveillé, sa continuité et sa discontinuité. On a besoin donc, d'un texte comme celui du rêve, et d'une situation comme celle de l'enfance : dépendance et séduction, passivité motrice et attente désirante...

Louis-Philippe était un enfant de quatre ou cinq ans, né en Guadeloupe. Ses parents étaient en mission pour plus d'un an sur l'île. La mère était originaire de Guadeloupe et ses propres parents se sont beaucoup occupés de Louis-Philippe après sa naissance, pendant que la mère continuait ses tâches professionnelles, tout comme son mari. À leur retour sur Paris cette famille élargie, grands-parents, cousins et parents vivant ensemble, se réduisit à père et mère.

Vers ses trois ans, Louis-Philippe se montre en difficulté face aux enfants de sa classe de maternelle. Il est rêveur, disposé à partager avec son groupe mais il apparaît triste, voire immobile et joue souvent tout seul.

Ses parents, inquiets du manque de dynamisme de leur fils, sont venus me consulter pour évaluer la situation. On commence donc des séances de thérapie par le jeu et dans le troisième entretien, une chose nouvelle arrive. Je le reçois, comme toujours je suis à côté de mon bureau, pendant que sa mère le dépose, assis par terre, mou dans ses mouvements comme toujours. Je sors de ce lieu, on va chercher ses jouets et on s'installe, assis par terre. Il joue assez activement cette fois-ci et vers la fin de la séance je lui dis : « Bien, Louis-Philippe, on va s'arrêter là, on va ramasser les jouets pour la prochaine fois ? ». Il dit : « Attends, on va voir si on peut y aller... » Il s'assoit devant moi par terre, je suis debout déjà, et il se met à parier sur la chance en touchant alternativement un bout de ma chaussure puis l'autre : « Am-stram-gram, pique et pique et colle gram... » Tout ceci se passe à côté de mon bureau pour moi, sous le bureau pour lui. « Ah non, ça marche pas tu vois, on peut pas y aller, on doit rester jouer encore... »

Surprise de l'inattendu pour moi, séduit par ce transfert qui fait appel à la magie, à laquelle je me soumetts volontiers, on reste à jouer encore un peu... À la fin des séances suivantes le jeu sous le bureau se répète. Plus tard je comprendrai que ce lieu, sous mon bureau, était une île du temps suspendu et que l'on ne pouvait en sortir seulement si la magie le voulait bien. Tout est là : dispositif, situation, permettant de convoquer tout autre chose qui vient de surcroît, par détour, une spatialité projetée par l'esprit, qui situe un autre espace libidinalement signé, l'île des grands-parents. Dans le transfert c'était mon bureau. Peut-être qu'un jour, adulte, pourra-t-il parler de ce lieu clivé ?

Déformation, détour nécessaire. Un retour déformé des représentations et affects liés à des personnes du passé. Mais ce qui surgit sans déformation c'est le caractère sexuel de l'expérience originale. Le passé, en revanche, est déformé dans une actualité, construisant tacitement l'espace analytique mental. Voilà la surprise : surgit le sexuel infantile, mais sans son caractère incestueux direct, celui-ci est détourné sur l'analyste. On peut dire aussi que ceci est un symptôme, une transaction et en tant que telle, quelque chose qui se nomme, se pose et se développe comme névrose de transfert.

C'est ce détour que fait le sexuel dans le transfert sur l'analyste qui permet la remémoration. Ce qui aurait pu être vécu comme séduction ambivalente maternelle ou paternelle, peut être tenu à distance dans l'actualité de la séance par un renversement de la situation originelle, par exemple dans le cas du transfert idéalisé.

Le transfert est déplacement. Cependant ce n'est pas un déplacement quelconque, mais aussi un déplacement se produisant depuis l'inconscient vers le préconscient de l'analysant. Un déplacement qui prend comme support la figure du thérapeute, sa représentation pour l'analysant à un moment déterminé du processus. Car en effet si l'on pense à l'appareil psychique en soi, on peut dire qu'il est organisé par une dynamique, construite entre les différents systèmes, grâce aux transferts et aux déplacements. On pourrait avancer qu'une même expérience est traduite dans chaque espace ou système par lequel elle transite, avec les procédés propres à chacune de ces étapes. Donc pour généraliser on dira que parler d'appareil psychique revient à parler de transfert.

On arrive à la question du transfert qui nous intéresse : avec une même représentation le patient se défend et du présent avec l'analyste et d'un retour déformé des représentations et affects concernant des personnes du passé. La contingence de l'objet est une bonne affaire !

Dans le cas du patient obsessionnel, Freud souligne deux types de déformations : une expérience du passé est reliée à une situation du présent et l'aspect sexuel du souvenir de l'expérience est transformé en non sexuel. Au cours du traitement, la seconde déformation se lève, le caractère sexuel fait retour, mais reste la première déformation : la représentation du passé est alors reliée au présent. Le caractère incestueux des représentations sexuelles est protégé par la défense. Nous assistons à la création de la névrose de transfert. Si le thérapeute maintient son abstinence, ces désirs infantiles s'intègrent à la pensée préconsciente.

L'analyse de la névrose de transfert est le moment du processus consacré à l'analyse des résistances du refoulement : celle-ci ne peut se faire que sur les manifestations du retour du refoulé.

Cette petite fille espiègle, entre huit et neuf ans, est en travail thérapeutique avec moi depuis un certain temps. Cela se fait agréablement le plus souvent, malgré ses caprices, son côté tyrannique étonnant. La séduction est la constante signature de ses inventions de jeux. Elle aime aussi raconter des histoires à partir d'éléments vécus dans la vie de la maison ou bien à l'école. Ses rivalités avec sa mère sont assez importantes et omniprésentes et une série de scènes concernent ses disputes avec elle, des scènes de triangulation jalouse reviennent souvent dans les jeux, en y ajoutant chaque fois des aspects nouveaux. Une forme de séries d'associations libres montrant une réalité psychique qui se développe au fil des séances, grâce au transfert. À l'une de ces séances, elle vient accompagnée par sa mère, en retard. Toutes les deux entrent dans mon bureau en rouspétant, et la mère énervée, m'explique que le retard est dû au fait que sa fille n'arrivait pas à se décider pour une paire de chaussures qu'elle devait lui acheter pour aller à l'école. Je demande à ma petite patiente ce qui est arrivé, tout en fermant la porte et m'asseyant dans l'espace de jeux. Elle me montre ses chaussures, cherchant mon admiration. Je souris et affirme le bon choix tout en posant la question de ce qui l'avait retenue autant de temps. Voilà alors qu'elle raconte que la vendeuse, une fille très jeune et belle, lui montrait des chaussures et qu'elle n'arrivait pas à choisir. Je souligne, intéressé « Très jeune et belle ? » Sensible à mon intérêt, elle me propose un nouveau jeu : elle sera « La fille de Bally » (le nom du magasin) et moi je viendrais acheter des chaussures.

La « fille de Bally » intègre les jeux des séances précédentes comme un élément d'une chaîne associative, interposant une facette de la place de la séduction qu'exerçait sa mère sur elle et qu'elle mettait au travail avec moi. Ceci en toute élégance et en s'ajoutant au travail transférentiel se réalisant avec une mère vécue comme exigeante et critique et dont elle voulait que je m'occupe cette fois-ci. Elle était alors devenue à la fois séductrice et stricte dans sa systématique de jeu, montrant ce jour-là le peu d'espace qui restait dans son esprit pour la spontanéité. Par la suite comme elle aimait se mettre en scène, une partie du travail thérapeutique consista à nommer à l'avance ce qu'elle allait faire ou bien nous faire faire, et ensuite on s'accordait sur les changements de rôles, en devenant l'un ou l'autre la mère tyrannique.

Une conception classique du transfert est celle de la connexion fautive ou mésalliance. Mais cette fautive connexion concerne-t-elle l'objet, ou la pulsion ? En fait il semblerait que l'objet soit indifférent à l'égard de la tendance ; que l'amour, même pour le premier objet, vaut pour autre chose qui se retrouve dans l'objet. Et quelle serait la position de cette autre chose ? On pourrait répondre que cette autre chose pointe le fantasme inconscient, et même la topique freudienne du refoulement originnaire qui nous renvoie, chez Freud, aux temps de l'évolution de l'espèce. Alors comment relier ceci aux relations mouvementées que les humains tissent en rapport de leurs histoires et de leurs désirs ? Dans le texte de Freud sur « Le refoulement » on peut lire ceci : « Nous sommes donc fondés à admettre un refoulement originnaire, une première phase du refoulement qui consiste en ceci que la prise en charge dans le conscient est refusée à la représentance psychique (représentance de représentation) de la pulsion. Celui-ci s'accompagne d'une fixation ; la représentance concernée subsiste, à partir de là sans modification possible et la pulsion demeure liée à elle ». Dans le même texte, Freud va même un peu plus loin. Il dit : « Il peut même se faire comme nous l'avons vu dans la genèse du fétiche, que la représentance de pulsion originelle ait été décomposée en deux morceaux, dont l'un succomba au refoulement, tandis que le reste, précisément à cause de cette intime connexion, connut le destin de l'idéalisation ». Nous verrons par la suite avec le cas d'une patiente, comment cette décomposition de la représentance en deux courants, joue également dans le transfert latéral. C'est précisément ce fractionnement qui nous intéresse.

Pour créer la première théorie des pulsions en délimitant son champ d'action, Freud oppose pulsion d'autoconservation et pulsion sexuelle. Seule la dernière concerne le transfert qui devient pour Freud la croix et le moteur de la cure, permettant de libérer la sexualité des pièges du masochisme ordinaire, du repli sur soi, de l'agressivité des névroses, pour les rendre au travail de la culture. Et c'est cela qui devient l'essentiel.

Mais le refoulement n'a pas été pour Freud la seule entrave trouvée dans le parcours de ses recherches et il va se rendre à l'évidence que la question du narcissisme est essentielle pour comprendre les déviations et dénaturations de la sexualité ou encore son implication dans la problématique du Moi lui-même. André Green dans *Le Travail du négatif* commente ce détour freudien qu'est le passage par la théorisation du narcissisme, passage court mais essentiel, lui permettant de développer, dans un deuxième temps, la question de la compulsion de répétition et de la pulsion de mort. L'objet subira alors des changements importants en rapport avec les aléas et vicissitudes des pulsions. Avec le narcissisme, nous sommes dans les conflits et partages de la libido entre investir le Moi et investir l'objet.

Quand on parle du fait que Freud tient « à sa découverte », on insiste sur l'importance du sexuel, du fait de son pouvoir transformateur et créateur. À l'inverse, comme l'ont fréquemment développé un certain nombre d'auteurs, Didier Anzieu, André Green, les éléments du tournant freudien de 1920 sont en général ceux qui produisent conflit chez l'analyste, puisqu'ils sont vécus dans le découragement devant la compulsion de répétition et sa force négative. Tout ceci est classique concernant les développements de la cure mais il faut encore ajouter que tout dépend des proportions et combinaisons (combinaisons plutôt) de ces éléments dans l'ensemble des caractéristiques de chaque histoire individuelle.

Certes on ne peut pas comparer les fantasmes laissés par les désirs inconscients autour des objets parentaux chez certains analysants et les phénomènes de répétition liés à certaines blessures de l'esprit, dans lesquels fantasme et enclave de l'objet se côtoient ; les défenses se déployant alors tout autant contre la pulsion que contre l'objet.

L'essentiel étant la neutralité et la bienveillance de l'analyste cherchant d'abord l'intégration de tous ces aspects par l'analysant, mais aussi le maintien des règles classiques d'interprétation, laissant peu de place au vécu en tant que tel et s'adonnant aux affects et représentations inconscientes. La question de l'empathie est toujours un piège.

Autrefois, à Buenos Aires, dans les années 70, il était beaucoup question de la formation des analystes. Ainsi j'ai le souvenir d'avoir commencé une pratique avec les enfants avant d'entrer dans l'expérience avec les adultes. Cela a sans doute donné une particularité à mon écoute. Par ailleurs, en dehors d'un socle classique d'une durée minimale de cinq ans, cinq fois par semaine, cinquante minutes, comme on disait en plaisantant : *cinco, cinco, cinco*, le contrat impliquait de maintenir avec l'analyste une sorte de parallélisme d'utilisation du temps. Prendre ses vacances dans les mêmes périodes, ne pas prendre de décisions de mariage, par exemple, dans la période que l'on pensait consacrer au traitement et ainsi de suite. La tentative d'éviter toute décision importante pendant la cure était de toute évidence celle de ramener toute l'énergie libidinale et de la concentrer sur la seule relation analytique. On comprend ainsi que ce type de relation transférentielle apporte avec lui aussi, tout le travail du négatif qui imprègne la relation, produisant rapidement désordre et distorsion dans le contrat, ainsi que dans le cadre analytique.

La formation à cette époque, proposait une certaine fixité du cadre analytique et au fond c'était ce qui faisait institution pour devenir analyste et qui allait devenir, avec l'expérience clinique, un des aspects de l'écoute, ainsi qu'une partie de la technique.

Si l'on appelle situation psychanalytique l'ensemble de phénomènes inclus dans la relation analyste-analysant, cette situation est composée par un élément fixe, le cadre et un élément qui fait processus, qui est analysé et interprété. Un processus analytique peut être étudié du fait qu'une partie est constante, qui concerne l'élément espace-temps, une partie de la technique, les honoraires, les horaires etc.

Dans « Symbiose et ambiguïté », José Bleger a bien décrit cette situation. «... à l'intérieur du cadre, dit-il, est déposée « l'institution familiale » la plus primitive du patient, compulsion de répétition la plus parfaite qui actualise l'indifférenciation primitive des premiers stades de l'organisation de la personnalité ».

Du fait de la persistance du cadre, de son mutisme habituel, Bleger l'identifie avec la symbiose mère-enfant, grâce à laquelle le processus se développe. Nous, analystes, ne savons pas ce qui y est déposé, nous ne le percevons parfois même pas, mais cela existe. Lors d'une modification quelconque survient « le monde fantôme », « cette compulsion de répétition la plus parfaite », souligne l'auteur. C'est ainsi que l'on finit par concevoir qu'il existe deux cadres : celui proposé et admis, et l'autre, celui de la projection du « monde fantôme » dans lequel le patient est soumis à la compulsion de répétition et dont l'analyste ne prend connaissance que dans la rupture. José Bleger va même plus loin, comparant le cadre des institutions qui forment les psychanalystes, on dirait dit-il, que c'est bien là aussi que se projette la partie la plus régressive, la plus psychotique. Le cadre prend alors valeur de signification et pas seulement de fonction.

Pour revenir à l'analysant on doit accepter « son » cadre lorsqu'il devient évident, tout en l'analysant et en l'interprétant le moment venu, par petites touches, en sachant qu'elles mobilisent les aspects les plus indifférenciés. En tout état des choses ne pas le modifier est essentiel, il ne doit pas dépendre des variables de la cure elle-même. Jean Laplanche dira aussi, dans ce sens, que toute action sur le cadre constitue un « *acting* » de la part de l'analyste. On disait donc qu'il existe un transfert très régressif qui profite de la stabilité du cadre, pour rester silencieux, immobile. Le cadre est un fait objectif, disait José Bleger, que l'analyste propose dans le contrat et que l'analysant va recouvrir de ses fantasmes au fur et à mesure du parcours analytique.

Cette dernière phrase est très intéressante du fait qu'avec les analysants qui développent un transfert latéral, l'institution familiale primitive projetée sur le cadre, est un élément saillant accompagnant la compulsion de répétition, se doublant parfois d'une latéralisation du transfert pour protéger la relation analytique.

On en vient ainsi à la voie latérale du transfert, comme nouveau mode de détour dans le déroulement du processus de déplacement.

« Le transfert latéral nous dit Michel Neyraut, a mauvaise presse... Il est d'ordinaire interprété dans une perspective strictement économique, comme une hémorragie libidinale et davantage encore comme une sorte de « trahison », ... un passage à l'acte ». « Or, poursuit Neyraut, c'est méconnaître la nature même du transfert, qui est essentiellement celle d'un déplacement. Pour cet auteur, « le transfert latéral est un effet du transfert, il s'inscrit dans le transfert et même s'il paraît s'y opposer, il n'est pas fondamentalement résistance au transfert, mais il en constitue une variante oppositionnelle. C'est une résistance à l'intérieur d'une autre résistance qui est celle du transfert tout court ». Il ne serait pas trop étrange de considérer que la latéralisation du transfert révèle une ligne de scission à l'intérieur du Moi entre négativité et positivité, entre motions sexuelles et motions narcissiques. Cette latéralisation n'est pas nécessairement préjudiciable au processus analytique. On peut se demander au fond si pour protéger la relation, l'analysant n'est pas contraint à scinder une partie destructive qu'il ne peut pas mettre en mots.

Il n'est pas inhabituel de vivre en tant qu'analyste, la division ou partition entre aspects œdipiens et narcissiques, amoureux et hostiles, au regard du transfert, leurs changements rapides, avec des lignes de démarcation souvent très nettes. Il faut cependant toujours les considérer d'abord comme une manifestation de la résistance qui se déploie grâce au transfert. Certes, on peut se demander par où passe la ligne de démarcation, si l'on pense seulement en termes de structure et « d'erreur » commise sur les possibilités d'analysabilité. Parfois, la difficulté indépassable pour certains analysants d'accéder et d'accepter de partager la totalité du monde fantasmatique, fait que les aspects hostiles sont refusés ou lui sont refusés, et en appliquant trop vite le diagnostic de clivage, on pourrait être enclin à ne pas garder le cadre analytique. Garder la ligne interprétative freudienne tout en changeant son « *timing* », par exemple en répétant l'interprétation et ceci, en gardant encore et toujours les questions qui ouvrent à l'Œdipe, me semble être la position incontournable.

Je sens bien que je mets l'accent sur le transfert lui-même plus que sur la structure. Les côtés fétichistes dans la perversion ou dans la toxicomanie, ou bien dans des souffrances érotomaniaques, produisent des transferts complexes et fragiles. Ils produisent l'illusion névrotique, pendant qu'ils dissimulent une partie du transfert

sur le cadre qui soutient la fragilité mentionnée. Il s'agit pour l'analysant de tenir et la fragilité narcissique a besoin du soutien qu'implique le maintien des séances et des horaires dans la semaine, le maintien de la place de l'analyste, sa souplesse et sans doute sa rigueur.

Marie-Pierre, jeune femme intelligente et professionnelle performante, apparaît dans ses premières années d'analyse avec tous les éléments d'un transfert hystérique à la compréhension duquel elle s'adonne avec une souplesse étonnante. Au bout d'un certain temps je crois comprendre qu'elle a des relations passagères de tonalité mystérieuse, dont elle parle rarement et brièvement, jusqu'à ce qu'un jour elle donne furtivement un nom, ou ce que je crois entendre comme un nom à un de ces hommes : « le loup ». Quelqu'un qu'elle ne connaît pas et à qui elle a donné rendez-vous pour une première rencontre, dans une maison isolée, en pleine campagne. Elle raconte alors le plaisir de faire l'amour avec ces rencontres fortuites, dans des maisons abandonnées ou bien dans des caves de maisons inconnues où elle aime entrer comme une voleuse avec son amant du moment. L'analyste a eu des difficultés à conserver son écoute bienveillante sans être envahi par l'inquiétude et l'angoisse. J'étais apparemment piégé dans une version scindée d'une figure paternelle du transfert. Le calme parfait de cette patiente, bonne élève en séance m'a conduit, ce jour-là, à lui demander comment elle prenait soin de sa vie à la fin de la semaine. À ce moment-même, j'ai compris que j'aurais pu poser cette question à un patient psychotique, bien qu'elle fût loin de l'être... Ma réaction après-coup m'a laissé perplexe. Je me suis demandé ce qui m'avait poussé à sortir de l'enceinte du cadre de la séance.

Le clivage, l'addiction, le déni et d'autres mécanismes encore, jouent leur partition quand le transfert se met en place. En effet, on peut bien imaginer que d'autres patients pourraient basculer dans la mélancolie franche, alors que cette femme-là s'était arrêtée sur des organisations telles, que la pulsion de mort travaillait autrement dans son histoire : la mélancolie n'apparaissait pas, tant qu'elle pouvait se venger de son passé infantile par ce type de sexualité.

Ce transfert latéral, était présent pendant toutes ces années, « à côté du transfert », comme Catherine Chabert le décrit bien dans son article « L'Inconstance » : « d'un point de vue topique, dit-elle, c'est le ça et la compulsion de répétition que convoquent ces amours à coté, avec une contribution majeure du conflit entre le ça et le surmoi. »... « En termes économiques, poursuit-elle, « le transfert latéral fractionne les quantités pulsionnelles mobilisées par le transfert, ce qui permettrait... un commerce plus aisé avec l'analyste, du fait de ce déplacement sur une autre personne ». C'était dans notre cas assez palpable, avec la régularité et la discipline presque martiale que la patiente engageait dans la cure. Son transfert paternel à mon égard, bien qu'étrangement tamisé, adouci, civilisé, produisait une froideur particulière à l'écoute, plus proche de la réception d'une information que des vécus infantiles. C'était une des versions d'un père de son enfance, marquée par des éléments primitifs des premiers stades de l'organisation psychique en ce qui concernait la dépendance sadique et la crainte de l'abandon. Ce transfert paternel était, comme le souligne Catherine Chabert citant Freud, d'autant plus idéalisant du fait du « déplacement, voire (de) l'expulsion de mouvements sexuels dont la teneur incestueuse (aurait été) trop violente si elle (avait été) assignée à l'analyste en personne ». C'est une sorte de clivage qui opère pour la protection de la cure, au prix d'un déni et d'une déssexualisation du transfert.

On le voit chez cette patiente assez clairement et ceci nous amène à revenir sur la phrase de Freud : « Psyché est étendue, mais elle n'en sait rien », Freud soutient en effet la dimension unique de la spatialité pour l'inconscient. Le temps est celui de la répétition, temps non linéaire, en boucle, organisant malgré tout un certain espace mental, trop vaste ou bien trop exigü. Ce qui revient à dire, soit une fixation sur le cadre qui emprisonne l'analyste, soit la dispersion excessive impliquant l'errance, la toxicomanie ou autres agissements, manifestations d'un refus du monde fantasmatique.

J'ai suivi jusqu'ici l'évolution plus ou moins classique de la découverte freudienne, se trouvant bouleversée à mesure qu'elle s'introduit dans les cures complexes. Mon choix conduit donc à la deuxième topique pour parvenir aux structures, dont le soubassement narcissique de l'Œdipe occupe le devant de la scène, comme dans l'idéalisation ou la mélancolie. Ceci dit, la réalité de la rencontre avec le matériau psychique est trop

polymorphe, pour la figer dans une progression inexorable vers l'« Au-delà du principe de plaisir ». Mais en revanche l'écoute et l'interprétation permettent de replacer ces matériaux sur une nouvelle scène et dans une nouvelle série associative. Et il me semble que cette création psychique est bien plus importante que les considérations psychopathologiques ou théoriques. Plus exactement, il s'agirait d'apprendre à penser et à interpréter avec la deuxième topique.

L'écoute reçoit l'information de cette nouvelle architecture à mesure que l'on repasse par les chaînes signifiantes, qui parfois se déconstruisent, ou se scindent en apparence. En apparence parce que même la déconstruction ou la scission peuvent donner lieu à la répétition, sous la forme de l'énigme de passages à l'acte, d'amours exacerbés de soi, d'amours démesurés pour certains personnages de la vie mentale et projetés sur la scène analytique. Le programme freudien, ses découvertes et sa progression m'ont toujours proposé une ligne d'écoute oscillant entre construction et déconstruction. Et le passage par la problématique de la deuxième topique pose question sur la possibilité de déconstruction des identifications primaires. Ceci m'a permis de comprendre comment l'analysant peut simplement faire allusion à ces figures mythiques de la sexualité infantile ou bien nous faire assister à leur présence pauvrement métaphorisée et symptomatique, occupant parfois entièrement la place de l'analysant. C'est une présence du gestuel et de la voix de ces figures identificatoires, pouvant aller jusqu'à l'intrusion psychique dans les mises en acte dans la cure. Ces intrusions qui n'ont pas laissé la place au monde du souvenir, mais à celui de l'action. L'écart de la métaphorisation est alors très pauvre.

Pensons à une situation transférentielle érotisée rapidement, comme celle que commente Freud dans ses notes sur « L'Homme aux Rats ». Transfert homosexuel d'abord, comme le décrit Paul Denis, qui revient sur la situation comme par paliers : la fille de Freud devient une figuration sexuelle qui permettra à l'homme aux rats un déploiement de cette charge érotique, par la suite transférée sur une couturière. Un succès de liaison, dit Paul Denis, qui permet que les fantasmes érotiques sur Freud disparaissent des séances, et que naissent des satisfactions homosexuelles dans une certaine connivence avec Freud vis-à-vis de la relation avec la couturière. Ainsi Freud ramène à l'analyse cette « latéralisation » agissante. Du reste dans « Le Début du traitement », il conseille que les séances ne soient pas trop espacées pour ne pas « voir l'analyse perdre son contact avec la réalité (de la névrose de transfert), et s'engager dans des voies latérales ». Pour Paul Denis cette phrase pourrait être à l'origine de l'usage du terme transfert latéral.

Si l'on pense que « la présence de l'analyste éveille le transfert latéral », cette affirmation attire notre attention sur l'installation éventuelle, au début du traitement, d'indices de situations dites de « protection de l'analyse » concernant des éléments hostiles, des investissements latéraux de la violence ou autres éléments du transfert négatif, déplacés, clivés sur une tierce personne. Mais ces indices ne sont-ils pas essentiellement liés à la spécificité de chaque analyste et de son cadre ?

Ces éléments latéraux doivent être à mon avis, considérés d'emblée comme interprétables, du fait de l'agissement de la répétition dans le transfert.

Dans l'exemple de Marie-Pierre et de sa rencontre avec son « Loup », Loup si proche de Luis, ainsi que la voracité infantile, ont été interprétés le moment venu. Mais le travail associatif de la patiente ne semblait guère les intégrer. J'avais l'impression que c'était trop excitant pour elle. Un petit rire, puis elle retournait immédiatement à son texte habituel, avec la même tonalité et activité mentale « sans accrocs », si l'on peut dire. Puis vint le jour où elle me signala sans plus, qu'elle était rentrée à pied d'une de ces rencontres à la campagne, dépouillée de ses papiers et de son argent. À partir de ce moment-là elle dit qu'elle ne voulait plus parler de ces aventures, que cela lui faisait perdre sa confiance en elle. Fort probablement son efficacité de mise en acte s'effritait, amorçant un mouvement dépressif et il lui devenait insupportable de ressentir l'inquiétude qu'elle projetait en moi. Ce petit chaperon aurait été mangé par moi.

Une phrase de Victor Smirnoff illustre bien mon ressenti d'alors : « Le contre-transfert risque d'exercer ses méfaits sur un autre registre (que celui de la technicité), plus secret : celui de nos dégoûts, de nos désirs, de nos passions, de notre solitude. » « Le travail de l'analyste, poursuit-il, est imprégné de cet infantile qui nous gouverne, il serait illusoire de croire que « l'archaïque » se laisse éradiquer à si bon compte. » Il faisait alors allusion aux nécessaires tranches d'analyse répétées pour l'analyste.

Avec ce type de patient, on se trouve face à un mode de transfert complexe, instable, étoffé par un travail associatif sur des aires peu conflictuelles, cependant il est possible que se créent lentement, grâce à l'écoute ouverte de l'analyste, des liens de confiance ainsi que des lieux de nouage de certaines histoires infantiles. Ça veut dire que la méfiance – l'aspect persécutoire – se travaille par l'ouverture, par la réception que l'on donne aux aspects régressifs et sadiques développés dans la cure et par le message qui indique que l'analyste n'est pas détruit par ces projections.

Cela amène à considérer le passage à l'acte comme un phénomène lacunaire qui trouve dans l'inconscient son unité indépendamment du texte. Il est lié au passé tout autant qu'à la difficulté d'écoute de l'analyste.

Ce qui permettrait de penser aussi le transfert latéral comme une situation clinique éventuellement probable dans chaque analyse.

Dans un article de 2009 sur le transfert latéral, Laurence Kahn propose, pour le rapatrier dans le cadre et sa situation, deux manières de traiter ce transfert : la première considère que la scène externe est un dedans déguisé en dehors, donc un avatar du transfert. Une déformation de la déformation par transfert. La seconde solution, dit Laurence Kahn, tient compte du fait que le dehors est bel et bien un dehors, considérant alors le transfert latéral comme un « *acting-out* ». Mais même si l'on conjugue les deux possibilités, le « déplacement du déplacement » pose le problème de l'interprétabilité de ce transfert, dit-elle, du fait de la désolidarisation du lieu externe de l'événement et de l'enceinte interne de l'observation du processus transférentiel. Elle ajoute de façon parlante pour notre thème d'aujourd'hui : « Le transfert latéral contraint au *tempo* lent », donc à des détours.

Pour Marie-Pierre, c'était un investissement transférentiel dont paradoxalement elle m'avait exclu pendant les premières années de l'analyse, en apparence. Mais, je peux me demander si mon écoute s'était alors suffisamment ouverte aux éléments en provenance du soubassement narcissique de l'Œdipe, ce qui aurait permis de chercher face à son attitude « d'élève » parfaite, la part délogée, clivée de la scène offerte au transfert ? En tout cas je n'ai dans un premier temps pas été étonné par la présence de ce transfert d'allure hystérique sur le cadre. En revanche j'ai été surpris face au sentiment d'angoisse qui me produisit son aveu des rencontres avec des inconnus et je me suis questionné sur mon envie de la protéger. Surpris du scénario sadomasochiste qui gagnait la scène transférentielle. C'était un peu la place du père séducteur et abandonnant qu'elle décrivait de son enfance, qui devenait par régression un objet persécuteur que seul l'analyste ressentait. Par la suite j'ai fini par comprendre que j'avais affaire à la fille « quasi » parfaite, celle que j'ai ailleurs appelée « la fille de Bally », qui sadiquement jouait à me faire acheter des chaussures en occupant sa place à elle, tandis qu'elle devenait la maman autoritaire déguisée en vendeuse.

« Un fractionnement de la quantité pulsionnelle mobilisée par transfert, comme disait Catherine Chabert, pour maintenir un commerce aisé avec l'analyste ». Mais cela se fait selon des lignes de fracture propres à chaque personne et à son histoire libidinale. « Le transfert latéral, ajoute Laurence Kahn de son côté, se mesure à son utilité, proportionnelle à son aptitude à dévier les motions hostiles et les motions favorables, les motions sexuelles et les motions narcissiques ».

Dans le cas de cette patiente et son « loup », je me suis référé à Catherine Chabert en ce qui concerne l'importance attachée au processus d'idéalisation : « Si l'engagement dans l'analyse, dit-elle, provoque inévitablement la confrontation à la perte, au risque de perdre l'amour de la part des objets originaires, l'investissement de la présence charnelle de l'analyste, peut-il constituer un détournement voire une trahison au regard

de ces objets ? » le refusement de l'analyste réveille la douleur d'une impossible réalisation des désirs amoureux et ceux-ci perdurent dans la cure, avec une ténacité d'autant plus violente qu'ils ne passent pas par des mots. « Il n'y a pas de renoncement, dit Catherine Chabert, seulement une compulsion active qui répète le même refus de la déception, le même agrippement narcissique. L'idéalisation suit alors le modèle de la mélancolie et de la manie. » On peut en effet retrouver dans ce moment d'exacerbation narcissique du transfert de ma patiente, les différentes contraintes de l'idéalisation : surinvestissement du moi au détriment de l'objet, renversement de la passivité en activité, déssexualisation de l'objet et exigences à la mesure des visées du moi idéal.

Encore une fois surgissent les questions qui tournent autour de la destructivité dans les cures analytiques : que se passe-t-il avec cette partie de libido du Moi qui ne peut pas se transformer en libido d'objet ? Ce n'est pas une question théorique, mais plutôt technique : d'où vient cette architecture libidinale, est-elle pur produit du passé ou bien transaction transférentielle en rapport avec la technique de l'analyste ? Comme il s'agit vraisemblablement d'un alliage des deux, cela laisse toute la place à la « clinique », à l'écoute de l'analyste et à son interprétation.

Victor Smirnoff illustre ce dernier point par une belle métaphore : « L'interprétation, médaillon qui s'échappe de la bouche de l'analyste, porte à l'avant et au revers une double inscription. Face, elle est figurine, message d'un sens communiqué à l'autre. Pile, elle porte l'estampille de l'inconscient de l'analyste, tel qu'il se trouve débusqué par le style de son énonciation. Il est confronté avec ce que son interprétation lui révèle de lui-même. Il est ainsi renvoyé au sens véritable de sa pratique. »

Discussion conférence de Luis-Maria Moix

Dominique Suchet

Ta conférence Luis nous ouvre de nouveaux horizons pour aborder la question des détours empruntés par le transfert. La question centrale de ton exposé concerne le transfert latéral. Tu en fais une nécessité et tu nous amènes à nous familiariser avec cette pensée qu'il est même un élément constitutif de tout mouvement de transfert. Il serait même adaptable à toutes les configurations moiïques depuis l'hystérie, la phobie, jusqu'au clivage et son déni. Mais pour cela tu fais le détour par le jeu. Je voudrais m'y arrêter parce que me semble-t-il tu proposes là une autre voie de compréhension de l'économie psychique dans la cure.

« Attends, on va voir si on peut y aller », et Louis-Philippe joue sous le bureau. Le garçon a raison, en jouant ainsi vous pourrez aller dans son histoire. La petite fille tyrannique, elle, de jeux en jeux, te fait entrer dans le monde où *la fille de Bally* se dresse en rempart contre une image maternelle terrifiante. Terrifiante comme le loup de Marie-Pierre qui entraîne l'analyse non pas sous le bureau mais au fond du bois où on voit le loup c'est bien connu. Louis-Philippe dit « ça ne marche pas on ne peut pas y aller, on doit rester jouer encore » là il n'a pas raison, parce que ça marche.

En rapprochant de cette façon les détours transférentiels de ces trois patients je poserais la question du jeu comme modèle dynamique et économique de la construction du site analytique. On a déjà avancé (hier) que la construction du fantasme pouvait être un détour pour l'analyse. Que serait la caractéristique du détour par le jeu ? Si comme le pense Winnicott le jeu est d'abord une capacité de mouvement de la pensée (mais est-ce la pensée ?) de mouvement psychique entre subjectivité et objectivité, entre décharge et représentation, alors oui l'analyse est joueuse. Et le jeu ne serait qu'un fantasme en acte. Les passages à l'acte, *acting in, out*, ou transferts latéraux seraient alors un jeu comme par exemple le jeu avec le cadre ou sur le cadre. D'abord es-tu d'accord avec cette proposition ?

L'intérêt de penser au jeu est de faire entrer le narcissisme dans l'équation, parce que le jeu par la maîtrise de la réalité qu'il provoque procure un gain narcissique. Ce qui le rapproche de l'humour dans leur victoire à l'un et à l'autre sur l'*Hilflosigkeit* qui en fin de compte se trouve avec la sexualité infantile à l'horizon, toujours. Je me suis demandée si tu ne proposais pas le détour par le jeu et le narcissisme pour ouvrir la porte à la destructivité, à la négativité. C'est comme dans la métapsychologie, tu le rappelles, l'introduction du narcissisme appelle la conceptualisation de la pulsion de mort et de la destructivité agissante dans la vie pulsionnelle. Et de plus la confrontation avec elle se fait avec le jeu d'un enfant dont le fort/da est loin de seulement avoir pour enjeu de maîtriser la réalité.

Je poursuis avec l'idée du transfert latéral comme jeu. Le jeu a d'autres caractéristiques, j'en retiens deux. Avec lui, pas d'économie d'affect, et aussi il sollicite un partenaire.

Le transfert latéral de Marie-Pierre rapatrie assez violemment les affects dans la cure, tout au moins chez l'analyste dans un premier temps. À lui l'angoisse à elle le scénario. N'est-ce pas une façon, pas seulement de préserver l'analyste et l'analyse comme tu y insistes, mais aussi de lui déléguer, de leur déléguer une part de la quantité d'excitation dont elle est esclave. En effet j'ai pensé que ses conduites en excès d'excitations et plus généralement comme tu le dis les conduites addictives toxicomanes etc... mais où cela s'arrête-t-il peut-on considérer ainsi les conduites sportives excessives ou pourquoi pas la passion artistique ou intellectuelle etc... en tout cas j'ai pensé que ses excès répétés la présentaient comme une esclave de la quantité comme les nomme de M'Uzan et que son récit en séance était comme un appel à la liaison, un appel à la qualification de ces quantités, que contient la sollicitation à interpréter de la parole de l'analysant.

En ce sens je ne te suivrais pas pour dire à propos de ces agissements latéraux, déni et déssexualisation du transfert, d'ailleurs, tu le notes, elle va voir le loup – Luis...

Enfin, dernier intérêt que je vois au paradigme du jeu et à l'introduction corrélative du narcissisme, c'est l'unification des différents espaces, des différents temps, sinon disparates, diffractés – épars -. De la même façon que le narcissisme se construit par l'action d'une force qui unifie les autoérotismes et leur plaisir d'organe. Ici la force est celle du transfert écouté.

Et bien entendu cela ne se fait pas sans la présence d'un partenaire pour le jeu, de l'objet pour la construction psychique et en analyse, et je crois que tu nous indiques bien comment la sollicitation de l'analyste est la pierre angulaire du changement. Est-ce de la transformation de ce que tu as nommé au début « la névrose du transfert » en « névrose de transfert » ?

Journée des membres
Samedi 17 novembre 2018

La psychanalyse et la cité

Introduction à la Journée des membres

Leopoldo Bleger

La question de la relation de la psychanalyse et la cité a rarement été l'objet d'une discussion en tant que telle lors des journées des membres. Pourtant le thème est omniprésent de manière presque explicite dans beaucoup de nos débats¹. En un sens, nous en parlons tout le temps ! Et pour cause : le politique traverse tous les aspects de la vie humaine et sociale.

À la suite de mai 68, la psychanalyse est l'objet d'une diffusion massive, d'une grande demande et d'une pression pour participer à cette diffusion. Un aspect de cette diffusion est le débat vif entre Laplanche et Anzieu, qui oppose deux modalités de l'enseignement de la psychanalyse à l'université². À l'époque, la pression était forte aussi pour que l'APF participe à la diffusion de la psychanalyse en tant que société de psychanalystes et pas simplement *via* ses membres, à titre individuel. Dans son exposé lors des *Entretiens* de juin 1970 sur *Psychanalyse et Enseignement*, Laplanche en dit clairement l'enjeu : le « maintien de l'éthique de la cure comme entreprise de désaliénation et non d'adaptation ».

L'occasion de revenir sur ce thème nous a été donnée par l'actualité de trois débats : sur l'autisme, sur l'enseignement de la psychanalyse à l'université (encore une fois !) et plus largement sur les « attaques » contre la psychanalyse, de la part de certains neuroscientifiques entre autres. Le groupe de contact, qui réunit depuis l'année 2000 différents groupements analytiques (de nos jours, presque tous à l'exception de l'École de la cause) s'est donc vu réactivé.

Au fil du temps et de différents Conseils, l'APF a eu une attitude prudente à l'égard du Groupe de contact avec quelques variations d'un Conseil à l'autre. Beaucoup de ses participants font partie de la constellation des lacaniens qui parfois ne représentent qu'eux-mêmes avec une évidente envie de se transformer en porte-parole de « la » psychanalyse en France et pourquoi pas dans le monde. Autrement dit, ce groupe me fait parfois l'impression d'avoir pour mission la légitimation de certains groupes ou personnes, plutôt que celui d'un véritable échange.

Nous en avons discuté au Conseil lors de chaque proposition grâce, entre autres, à la disponibilité de Bernard de La Gorce qui a bien voulu prendre la suite de Monique Selz auprès du Groupe de contact. La clarté de la position de Bernard de La Gorce dans les échanges de *mails*, fait de ses lettres un troisième exposé d'introduction à notre Journée.

Les sensibilités au sein du Conseil sont différentes, comme dans notre Association. Se posait concrètement la question de textes ou initiatives que l'APF signe ou ne signe pas, le refus ayant ici valeur de réponse.

Il est toujours difficile de savoir quand, en tant qu'association, on se doit de taper du poing sur la table. Signer des protestations, faire acte d'une prise de position, peut s'avérer tout à fait contre-productif : j'ai en mémoire un exemple ancien, celui de la démission de la plupart des professeurs de l'université argentine en 1966 lors de l'intervention du gouvernement militaire (l'autonomie universitaire avait été gagnée de haute main par une

1. Depuis 1993, le thème a été abordé explicitement une seule fois, en 2004 : Françoise Couchard, « Réponse de l'analyse face à l'interpellation politique », *Documents & Débats* n° 66.

2. Lors des *Entretiens* de juin 1970, le premier thème est « Enseignement et Psychanalyse », rapport de Laplanche (*Documents & Débats*, pp. 55-56).

longue lutte en 1918). La position hautement éthique des professeurs ne mesurait cependant pas les enjeux du moment. Le geste avait certes valeur de protestation contre un nouveau coup d'état et contre l'intervention dans l'université elle-même. Mais il est certain que les militaires et toutes les forces réactionnaires furent ravis de se débarrasser de ces trublions et de pouvoir ainsi démanteler l'université.

Signer des pétitions fait surtout plaisir aux signataires. Leur effet est une toute autre histoire. On est donc toujours quelque peu en porte-à-faux entre une position vertueuse et une position, disons, plus active puisqu'il n'y a pas de position d'équilibre dans ces questions.

Il est vrai que, comparé au coup d'état dix ans après, en 1976, celui de 1966 méritait le nom de « *dicta-blanda* » au lieu de « *dicta-dura* » (une dictature molle et une dictature... dure). On n'imaginait pas, en 1966, jusqu'où les militaires et la répression pouvaient aller. C'est ma deuxième remarque : ne pas faire dans le catastrophisme, savoir raison garder.

La situation de la psychanalyse et des psychanalystes en France depuis les années 60 dans le monde universitaire, dans les activités des soins, dans le débat des sciences humaines et sociales et dans la culture, est l'exception et non la règle dans le monde psychanalytique. La plupart de sociétés analytiques de par le monde sont confrontées à des réalités politiques et sociales autrement plus défavorables.

Cependant cette position favorable est très attaquée ces dernières années. Le Conseil de l'APF a décidé de signer un long rapport élaboré par quelques collègues, sur les apports de la psychanalyse dans le champ de la santé mentale et dans la culture. À sa lecture, il y a bien des choses discutables mais il a le mérite d'aborder de manière simple les « misères » qu'on fait à la psychanalyse ces derniers temps en France.

Face à de tels obstacles, la tentation peut être forte de répondre en fonction de la conjoncture et non selon la logique que notre objet, la psychanalyse, impose.

Mais le débat est (aussi) politique. Autant dans le sens de la vie collective que dans celui du gouvernement c'est-à-dire des choix à faire. Choix dont l'incidence est concrète et porte à conséquences. Or ces conséquences sont rarement immédiates et parfois difficile à anticiper. Il est évident que la vision qu'on se fait d'une situation politique fait déjà partie de l'orientation qu'on se donne.

De nos jours, il faut, je crois, prendre à contre-courant toutes les modalités de pensée, économique, sociale et politique qui se veulent la seule véritable « réalité des choses ». Position illustrée par le fameux « *there is no alternative* » (et son acronyme Tina !), il n'y a pas d'alternative, il n'y a pas d'autre choix. Autrement dit, il faut s'adapter – analyse à distance par exemple, une plus grande disponibilité, etc. – (c'est pourquoi j'ai rappelé la formule de Laplanche). Il faut les prendre à rebrousse-poil pour montrer que le débat, pour ne pas dire la lutte, est surtout un débat d'idées, une lutte idéologique dont les conséquences sont, elles, bien plus évidentes de nos jours pour peu qu'on veuille les voir.

La « réalité des choses » ! Dans la xxxv^e et dernière conférence publiée en 1933 sur la question de la *Weltanschauung*, Freud revient une fois encore sur l'aspiration de la pensée scientifique (c'est bien ainsi qu'on peut qualifier la tentative freudienne de bâtir une science de l'esprit) « à atteindre une concordance avec la réalité, c'est-à-dire avec ce qui existe en dehors de nous, indépendamment de nous, et qui – comme l'expérience nous l'a enseigné – est décisif pour la réalisation ou l'échec de nos désirs. Cette coïncidence avec le monde extérieur réel, nous l'appelons vérité, but de la pensée scientifique » (Éd. Gallimard, p. 228).

Une remarque.

« Atteindre une concordance avec la réalité », cette proposition peut sonner de nos jours comme une épistémologie naïve mais, il faut le souligner, c'est en fonction de la possibilité d'intervenir dans la réalité : « décisif pour la réalisation ou l'échec de nos désirs ».

La psychanalyse et la cité

Monique Selz

S'agit-il d'aborder la question du point de vue de la psychanalyse ou du psychanalyste ? Bien sûr des deux à la fois. En fait, mon propos portera principalement sur le psychanalyste.

Je me suis aidée de quelques documents pour étayer ma réflexion. Certains numéros de *Documents & Débats*, le dossier sur le Groupe de contact, établi par Bernard de La Gorce, qui m'y a remplacée depuis septembre 2017, des documents que Felipe Votadoro m'a communiqués, relatifs à l'histoire du Groupe de contact et à la participation qui fut la sienne. Et dernièrement, j'ai échangé avec Évelyne Sechaud qui fut la première personne de l'APF à y participer.

Deux livres récents, l'un de Laurence Kahn *Le psychanalyste apathique et le patient postmoderne*, l'autre de Jacques André *L'inconscient est politiquement incorrect*, traitent tous deux, chacun à sa façon, de la question.

Mais pour commencer, je dirai quelques mots de ma participation au Collège de psychanalystes dans les années 80 et 90. Cette association avait vu le jour à l'époque précise de l'éclatement de l'École freudienne de Paris et de la mort de Lacan. Le Collège faisait suite à une association qui s'était formée autour de la revue *Confrontation* sous la direction de René Major. L'une et l'autre de ces associations rassemblaient des analystes de la SPP, de l'APF, du IV^e Groupe, ainsi que des lacaniens diversement regroupés. Des sujets brûlants ont été abordés lors de Colloques organisés par le Collège, comme celui de l'argent, de la politique, du social, de l'institution analytique etc. Il était clair pour moi qu'il n'était pas possible d'être analyste, enfermé dans son cabinet, loin des divers débats de société. Mais le Collège a fini par implorer dans la deuxième moitié des années 90, à propos de conflits portant sur des sujets très politiques.

De ma lecture de *Documents & Débats*, j'ai relevé certains éléments :

En 1971, Philippe Brabant s'interrogeait sur ce qui avait pu conduire certains analystes à sortir de la neutralité lors des événements de mai 68. Il laissait entendre que la psychanalyse et les psychanalystes avaient été largement contestés, au cours des événements, dans leur prétention à détenir la vérité. Était-ce une façon de dire que des psychanalystes avaient affirmé une telle prétention ou bien était-ce l'interprétation portée sur le discours analytique, faisant penser que la psychanalyse serait le produit et la prisonnière d'une certaine conception de l'homme, donc d'une idéologie ?

En 1980, Jean Laplanche, traitant de l'extraterritorialité, posait la question des engagements de l'analyste. Il lui semblait parfaitement démagogique d'exiger de l'analyste qu'il ne soit nulle part, socialement et/ou professionnellement. Ces engagements feraient-ils obstacle à l'analyse d'un sujet qui afficherait les « mêmes » intérêts, se proposerait le « même » engagement et entendrait se faire reconnaître par la « même » institution ? C'était sûrement interroger le mode de transmission et de formation des futurs analystes.

En 1985, Victor Smirnoff renouvelait cette question à sa façon, en disant : « Un métier impossible, une idéalisation de l'institution, une société autoreproductrice, voire parthénogénétique, un discours commun né d'une idéologie et d'une expérience partagées : voilà de quoi est faite une société analytique ». Cependant, si la société analytique est fermée sur elle-même et se veut à *l'écart du monde*, la psychanalyse travaille néanmoins à la propagation de ses idées dans le domaine de l'éducation, de la médecine, des sciences humaines. Et de fait, elle a exercé une influence croissante sur l'histoire des idées. Concernant ses rapports avec les pouvoirs publics, la question du statut du psychanalyste reste en suspens.

Dans ce même numéro de *Documents & Débats*, en 1985, Jean-Claude Arfouilloux se demandait jusqu'à quel point l'analyste pouvait se soustraire au monde et à la cité et de quel prix il risquait de payer le maintien de son splendide isolement.

En 1986, Wladimir Granoff soulignait la strate politique absolument inhérente à la constitution de la psychanalyse.

L'année suivante, Daniel Widlöcher constatait, qu'après avoir eu des liens très étroits avec l'API jusqu'à sa fondation, l'APF ne semblait plus du tout intéressée par cette dernière, le développement de la psychanalyse n'étant pas son souci majeur. Et Victor Smirnoff ajoutait : « l'APF est une des sociétés analytiques *la plus indifférente* à ce qui se poursuit ailleurs. »

À partir de 1990, est venu le débat portant sur la professionnalisation de la psychanalyse. Jean-Claude Arfouilloux remarquait que le Conseil, tout en s'intéressant à la question, abordait le débat avec une certaine circonspection.

En 2005, par son intervention ayant pour titre « Répondre de l'analyse face à l'interpellation du politique », François Couchard, à propos de l'amendement Accoyer qui alertait sur l'impact des mouvements sectaires, questionnait le rôle du politique et de l'État dans son projet d'assurer la protection des citoyens et de contrôler la santé mentale par ses divers plans.

Enfin, des numéros plus récents abordent la question de la souffrance au travail et celle de l'enfant avec de nombreux débats portant sur l'autisme.

Mais la question de la psychanalyse dans ses rapports avec la cité, et plus spécifiquement celle des rapports entre l'APF et l'extérieur, qu'il s'agisse du social, des pouvoirs publics, des autres institutions analytiques, est plus directement abordable en reprenant l'histoire du Groupe de contact.

Mes échanges avec Évelyne Sechaud ont été très intéressants, ainsi que ceux avec Felipe Votadoro et m'ont appris plusieurs choses.

En janvier 1997, Marilia Aisenstein et Gricelda Sarmiento envisagent un projet d'échanges cliniques entre psychanalystes freudiens de la SPP et psychanalystes lacaniens. Ces échanges débuteront en mai 1997. Le groupe, qui va prendre le nom de « Groupe Jean Cournut » était composé de dix psychanalystes ayant déjà une longue expérience de la pratique analytique. Il comprenait 4 psychanalystes membres de la SPP (Marilia Aisenstein, Jean Cournut, Gilbert Diatkine, Paul Israel), 1 du 4^e groupe (Patrick Miller), et 5 membres d'associations lacaniennes (Bernard Brémond, Alain Didier-Weil, Claude Dumézil, Gricelda Sarmiento, Patrick Guyomard). Chacun à tour de rôle exposait un fragment clinique, auquel les autres réagissaient selon leurs propres références théorico-cliniques. Les rencontres étaient mensuelles et se sont tenues très régulièrement pendant plusieurs années.

Mais, entre temps, au printemps 1999, Jean Cournut et Claude Dumézil lancèrent un autre projet en rapport avec le contexte politique et public. Il s'agissait de réfléchir à des possibilités d'actions communes face aux intentions des pouvoirs exécutif et législatif de réglementer l'exercice des psychothérapies. Ce fut la naissance du Groupe de contact, qui, donc, a trouvé ses racines dans l'expérience clinique commune qui l'a précédé et dans le climat de confiance réciproque qui en était résulté.

Dès ce projet de constitution d'un Groupe de contact, Marilia Aisenstein avait invité Évelyne Sechaud à y participer. Évelyne avait alors répondu positivement à cette invitation, à titre individuel.

Fin 1999, le Docteur Accoyer, en vue de mener la lutte contre les dérives sectaires qui s'exerçaient sous le masque de psychothérapies, déposait un projet de loi pour tenter de réglementer les psychothérapies et pour réserver l'usage du titre de psychothérapeute aux seuls médecins et docteurs en psychologie.

Au cours de l'année 2000, le Groupe de contact s'est rapidement élargi à d'autres responsables d'associations psychanalytiques. Outre l'APF avec Évelyne Sechaud, sont venus Daniel Zaoui, puis Gérard Bazalgette pour le 4^e groupe, Jacques Sédat pour Espace analytique, Jean Bergès pour ce qui va devenir l'Association lacanienne internationale et Gérard Pommier pour la Fondation européenne pour la psychanalyse.

En avril 2001, au sein du Groupe de contact il fut décidé d'une action concertée : chaque association, séparément mais toutes simultanément, adressait aux pouvoirs publics (Bernard Kouchner, ministre de la Santé, et Élisabeth Guigou, ministre de l'Emploi et de la solidarité) un courrier attirant leur attention sur le danger que ferait courir à la psychanalyse une législation qui assimilerait la psychanalyse au champ des psychothérapies. Ce n'était donc pas une co-signature mais une action commune, concertée et affirmée comme telle, entre 12 associations, dont L'APF, la SPP, le IV^e groupe et toute une série de sociétés lacaniennes.

Les débats, au sein du Groupe de contact, furent extrêmement vifs, très serrés et approfondis, suscitant de très nombreuses discussions sur la distinction à faire entre psychanalystes et psychothérapeutes et sur la place à prendre dans le débat social et politique.

Parallèlement au Groupe de contact, le « Groupe Jean Cournut » a poursuivi ses travaux, abordant les points principaux qui font divergence entre freudiens et lacaniens qui portent, pour l'essentiel, sur la théorisation des processus psychiques, notamment leur dimension économique et sur la question du temps, dans la vie psychique et dans l'expérience de la cure. Les participants ont chacun écrit quelques lignes pour témoigner de cette expérience. Ces textes ont été présentés en juillet 2003. Mais le décès de Jean Cournut en décembre 2003 provoqua l'arrêt brutal de ce travail en commun.

Le 8 octobre 2003, l'amendement Accoyer est voté par l'Assemblée nationale. Du coup, le Groupe de contact a multiplié ses rencontres et son travail. Certaines démarches ont été faites en commun par plusieurs associations, d'autres séparément.

La politique du Groupe de contact était alors très claire : *défendre la spécificité de la psychanalyse, empêcher son intégration dans le champ des « psychothérapies », faire en sorte que la pratique de la psychanalyse et la formation des psychanalystes restent sous la responsabilité pleine et entière des institutions analytiques.*

Toutes ces démarches, réunions de travail et activités communes ou séparées ont en fin de compte porté leurs fruits, puisque le 19 janvier 2004 était voté au Sénat l'amendement Mattéi qui remplaçait l'amendement Accoyer et qui maintenait très clairement la psychanalyse hors du champ de la réglementation de l'exercice des psychothérapies. Et ce malgré les tentatives de Jacques-Alain Miller de médiatiser au maximum le débat et d'essayer de tout rassembler sous sa bannière,

Après ce vote du Sénat, les responsables de diverses institutions analytiques, membres du Groupe de contact, rédigèrent un texte commun, adressé aux députés et à la presse. Ce texte du 29 février 2004 se félicite de l'action concertée, au sein du Groupe de contact, de responsables des sociétés membres de l'IPA et d'associations lacaniennes, qui a permis d'atteindre ses objectifs, grâce à la reconnaissance « d'un bien commun » plus important que les divergences et qui a pu mettre en déroute la tentative d'hégémonie millérienne.

Ce texte a été signé par un grand nombre de responsables d'associations analytiques. N'y figurent pas de membres de l'APF. Il peut être mis en perspective d'un autre texte, rédigé en janvier 2000 par les membres du « Groupe Jean Cournut » et signé par l'ensemble des membres du groupe, mais qui n'avait pas été rendu public.

Voici ce texte de janvier 2000 :

« a) La psychanalyse est une investigation de processus mentaux inaccessibles autrement et une méthode thérapeutique qui se fonde sur la découverte freudienne et son enrichissement ainsi que l'extension de son champ d'application.

b) La référence à l'inconscient comme au transfert lui est indispensable et exclut toute formation à qui n'en a pas fait l'expérience personnelle sur le divan.

c) La psychanalyse inclut la pratique de variantes de la cure adaptées à l'organisation psychique de certains patients.

La psychanalyse se démarque de toutes les autres méthodes psychologiques et psychothérapeutiques car en privilégiant l'interpellation du transfert, au lieu de l'utiliser, elle cherche – sans aucune volonté d'adaptation à quelque modèle préétabli que ce soit – à éliminer autant que faire se peut toute suggestion.

d) Comme conséquence logique de ces principes se dégage la nécessité d'un cadre de la cure en relation avec l'éthique psychanalytique requérant du praticien une neutralité et une confidentialité confondues à la technique même de la psychanalyse. »

Ce fut un acquis très important que de parvenir ainsi à dégager la psychanalyse en France de toute forme d'emprise administrative et universitaire. Le Groupe de contact a joué là un rôle essentiel.

Pendant toute cette période et sous l'impulsion d'Évelyne Sechaud, les rapports entre l'APF et la SPP ont beaucoup évolué. Lorsqu'elle avait répondu positivement à l'invitation de Marilia Aisenstein, elle l'avait fait en secret, sans en référer à l'institution de l'APF, dont elle pensait qu'une partie des membres, notamment autour de J.-B. Pontalis, aurait été très opposée à une mise au travail en commun avec des membres de la SPP et des lacaniens. Secondairement, c'est en tant que Présidente de l'APF, donc officiellement, qu'elle y participa. Mais c'est aussi sous sa présidence, en 1999-2000, que les contacts et les échanges avec la SPP se sont concrétisés et officialisés.

Ce fut d'abord une rencontre entre les Conseils des deux Associations, sur l'invitation de la SPP, grâce, dit Évelyne, à la personnalité de Jean Cournut. La même année, à l'invitation des responsables du CPLF, Gérard Bayle et Georges Pragier, l'APF est devenue co-organisatrice du Congrès sur le plan scientifique, avec la participation de Laurence Kahn et d'Évelyne Sechaud. Il était arrivé, précédemment, que des membres de l'APF, comme Didier Anzieu, Daniel Widlöcher, ou quelques autres, participent au CPLF. Mais cela avait été alors du fait d'invitations personnelles faites par la SPP.

Depuis ces premiers contacts institutionnels, les rencontres des deux Conseils sont devenues régulières et la co-organisation scientifique du CPLF s'est pérennisée, sur le rythme d'une année sur deux, lorsque le Congrès a lieu en France.

Je reviens au Groupe de contact.

Il est intéressant de noter, dans les *rapports moraux des Présidents de l'APF successifs*, qu'il n'est fait mention de l'existence du groupe et de la présence d'un membre de l'APF qu'à partir du rapport de Edmundo Gómez Mango en mars 2004, alors que le Conseil avait sollicité Felipe Votadoro pour y participer, déjà à partir de mai-juin 2002, à la suite d'Évelyne.

Précédemment, si la problématique concernant les débats sur le statut de la psychothérapie est évoquée, ce n'est que pour souligner la position de l'APF : « Se démarquer des intérêts de défense professionnelle. Pouvoir rester en dehors, maintenir l'analyse en marge de tout étatisme, est certainement la position la plus satisfaisante. Cette position sera-t-elle longtemps tenable ? En tout état de cause, la vigilance que permet l'information sur toutes ces questions, me paraît indispensable ». Je cite là les propos d'Évelyne Sechaud dans son rapport moral de mars 2000, alors qu'elle participe aux travaux du Groupe de contact depuis sa création en 1999.

Donc, à partir de 2002, Felipe va participer à ce groupe et ce pendant 10 ans. Et Edmundo Gómez Mango, dans son rapport moral en mars 2004, dit : « Le fait que la totalité des participants de ce groupe, sauf l'APF, ait signé des déclarations communes, indique une évolution différente qui devra être examinée par le nouveau Conseil ».

Par la suite, Laurence Kahn, dans son rapport moral en mars 2009, toujours à propos du statut de la psychothérapie, détaille la situation, les négociations en cours avec les pouvoirs publics, l'activité du groupe de contact et les discussions en parallèle entre les trois associations membres de l'API, SPP, APF et SPRF.

Dans le compte-rendu qu'a fait Felipe de sa participation, il apparaît que Jacques Sédat aurait eu le projet d'institutionnaliser le Groupe de contact, comme une instance commune aux divers courants de la psychanalyse en France. Mais les représentants, notamment, des associations membres de l'API, s'y sont toujours opposés. Felipe détaille ainsi la position de l'APF : « Par souci d'indépendance, nous avons voulu préserver un certain écart, un temps de réflexion, un recul, par rapport aux événements et à l'action des autres sociétés. Plutôt que de nous avancer en prenant des initiatives de nature à engager un mouvement, nous avons préféré, plus modestement, apporter nos réflexions à l'élaboration de propositions que nous pouvions soutenir, sans pour autant cautionner les pratiques ou objectifs de certaines sociétés lacaniennes trop éloignées de notre démarche. » Sa conclusion est cependant que les nombreuses démarches, communes ou non et les interminables discussions, ont finalement permis une défense efficace de la laïcité de la psychanalyse et la reconnaissance par les autorités de sa spécificité.

Dans son rapport moral de mars 2011, Felipe précise que l'APF a participé pendant plus de 10 ans à la concertation proposée par le ministère de la santé autour de la loi sur la psychothérapie, en vue d'empêcher toute réglementation de l'exercice de la psychothérapie. Ce qui a été obtenu touche à l'usage du titre de psychothérapeute et non à l'exercice de la psychothérapie.

Le Groupe de contact a continué à se réunir pour travailler sur ces questions de législation touchant à l'usage du titre.

Mis en sommeil pendant quelque temps, après ce dernier litige, il va se réveiller, courant 2011, à l'occasion de la mise en cause par l'HAS de la psychanalyse dans le traitement de l'autisme. « La position de l'APF, m'a dit Patrick Merot, qui a pris la suite de Felipe dans le groupe en 2012, était alors d'y être présent comme observateur, mais nous n'avons signé aucun texte nominé. Cependant nous pouvions avoir une attitude bienveillante et participative aux débats et aux positions affichées ».

Le Groupe de contact s'est réactivé, en 2015, à l'occasion du projet de résolution du député Fasquelles, qui, sous la pression de certaines associations de parents se réclamant d'une interprétation tendancieuse des recommandations de la Haute autorité sanitaire, visait à faire interdire toute pratique se réclamant de la psychanalyse dans les institutions accueillant des patients autistes au profit de méthodes éducatives, de type Teacch ou Aba. L'enjeu était d'autant plus problématique que cette catégorie nosographique en est venue aujourd'hui – sous l'influence des classifications américaines – à englober tout le champ des psychoses infantiles, considérées dès lors comme des « handicaps », relevant essentiellement de prises en charge éducatives. C'est à ce moment que, comme membre de Conseil de l'APF, j'ai rejoint le groupe.

Cette résolution, qui chargeait la représentation nationale de trancher entre ce qui serait et ne serait pas scientifique, a été repoussée. L'action du Groupe de contact a été déterminante, par l'envoi d'un dossier sur la question à tous les députés. Il est apparu que nombre de députés, qui s'apprêtaient à voter la motion, n'avaient absolument aucune idée de son enjeu politique et grâce au dossier qu'ils ont reçu, soit ne sont pas venus, soit ont voté contre la résolution en question. Le courrier et le dossier une fois constitués, je les avais présentés au Conseil de l'APF, qui a accepté de signer ce courrier, rédigé en commun par les associations analytiques représentées dans le groupe et signé par l'ensemble des associations.

Après l'épisode Fasquelles, le groupe a continué à travailler en vue d'élaborer un courrier à adresser au nouveau ministre de la santé, Agnès Buzin, sur la situation inquiétante de la psychiatrie et de la psychanalyse en France aujourd'hui et de solliciter une rencontre. Ce courrier lui a été adressé, à la suite de quoi une délégation a été reçue par la Direction générale de l'organisation des soins le 16 février 2018. Elle était constituée de 6 membres du groupe, chacun présentant un aspect dans son domaine d'action.

Sur ce point, Bernard de La Gorce, qui m'a remplacée à la demande de Léo Bleger, depuis septembre 2017, interroge le bien-fondé de s'adresser ainsi aux pouvoirs publics, en tant que psychanalystes. Il précise son point de vue dans le dossier qu'il a constitué sur le Groupe de contact, qui est consultable sur le site de l'APF. Cependant, il pourra lui-même vous faire part de sa position, si vous le souhaitez.

Enfin, pour terminer avec le Groupe de contact, un important dossier a été constitué sous l'initiative et la coordination de Patrick Landman (Psychiatre, juriste, psychanalyste) et Henri-Pascal Keller (Professeur émérite de l'université de Poitiers), rédigé par une vingtaine de contributeurs, intitulé :

Rapport sur les avancées et les apports des psychanalystes français dans le champ de la santé mentale, de la jeunesse et de la culture. Ce rapport très fourni, très élaboré, honnête, présente l'histoire et l'état des lieux actuel de la psychiatrie et de la psychanalyse en France.

Je vous en cite la conclusion : « À l'ère des *fakes news*, dans une culture dite de « post vérité », la psychanalyse conserve bel et bien une référence à la vérité, qui est inséparable de l'exercice de la critique. Toutefois, parmi les critiques qui la visent en ce moment, certaines relèvent davantage du stéréotype et de l'idée reçue que de l'argumentation rigoureuse. Faire de l'inconscient freudien une croyance héritée du XIX^e siècle, aujourd'hui dépassée par la science moderne, revient à ignorer la contribution des psychanalystes à l'étude de phénomènes contemporains, tels que les meurtres en série, l'homoparentalité, le retrait social des jeunes (*hikikomori*), ou encore la radicalisation islamique.

À tous points de vue, les psychanalystes ont gagné le droit d'inscrire leurs travaux cliniques, non seulement dans le cadre de la recherche scientifique universitaire et académique, mais aussi dans l'ensemble du paysage culturel français ». Fin septembre, une quinzaine de sociétés analytiques ont signé ce rapport, dont l'APF. Il est appelé à une grande diffusion publique. Il est aussi destiné aux ministères de la Santé et de l'Éducation nationale.

Une dernière réunion du Groupe de contact a eu lieu le 14 octobre dernier. Bernard de La Gorce nous en a fait un compte rendu. Le rapport Landman et Keller a été signé par la quasi-totalité des sociétés psychanalytiques françaises, la dernière étant l'École de la cause freudienne, qui jusque-là avait fait cavalier seul. C'est assurément un événement. Comment le diffuser et auprès de qui ? Il pourrait être publié sous la forme d'un opuscule, précédé d'une courte introduction. En tout cas, il est demandé de l'introduire sur le site des associations.

Il a ensuite été question du nouveau documentaire qu'envisage de réaliser Sophie Robert. On se souvient qu'elle avait défrayé la chronique avec son film *Le mur*, qui portait sur l'autisme. Les psychanalystes, qui n'avaient su résister au plaisir de se faire interviewer, avaient été piégés par le montage qu'elle avait fait. Le procédé est le même aujourd'hui. Elle compte réaliser trois documentaires long métrage. Le titre du premier documentaire : *Le phallus et le Pas-Tout, ou le zizi et la zézette...* Sophie Robert aurait été invitée à présenter son film aux députés LREM à l'Assemblée nationale. Riposte ou non ? Pour certains, ce serait le bon moment de diffuser le rapport d'experts, plutôt que des ripostes frontales qui lui feraient à coup sûr de la publicité.

Pour conclure cet historique du Groupe de contact, je constate que l'APF, représentée dans le groupe depuis son origine, avait toujours gardé une position d'observation plutôt bienveillante mais parfois aussi critique. Or, elle semble aujourd'hui plus encline à y participer activement. Ainsi, en commun avec les autres associations du groupe, l'APF a accepté de signer le dossier constitué lors de la résolution Fasquelles et tout récemment, elle a également signé le *Rapport sur les avancées et les apports des psychanalystes français dans le champ de la santé mentale, de la jeunesse et de la culture.*

À noter par ailleurs que Patrick Landman, membre du Groupe de contact, participe à un autre mouvement « Stop DSM », qui mène une action d'envergure à l'encontre de ces classifications purement descriptives, dotées aujourd'hui d'un pouvoir hégémonique. Se trouve simultanément mise en question « l'épidémie de TDA/H » (Trouble de déficit de l'attention/hyperactivité) entraînant la prescription à grande échelle de psychostimulants chez les enfants et adolescents.

Avant de conclure, je voudrais dire quelques mots de deux livres récents qui, par un cheminement propre à chacun, traitent de ce thème de la psychanalyse et du psychanalyste dans la cité. Le premier est de Laurence Kahn, *Le psychanalyste apathique et le patient postmoderne*. Laurence Kahn fait une étude critique du devenir de la psychanalyse, principalement aux États-Unis, mais pas seulement. Elle s'en prend à l'évolution qui veut faire de la psychanalyse une narration identitaire et du psychanalyste un personnage empathique, surtout depuis que l'API, en 1987, a admis officiellement le « pluralisme théorique » accompagné de la mise en valeur des théories dites « implicites ». Elle écrit : « Il fut un temps où le scandale entraîné par la psychanalyse tenait à la découverte de la sexualité infantile. Le temps a passé. Clameurs et protestations ont fait place à une intense consommation médiatique. Pourtant, il semble qu'une partie de la communauté analytique – et pas seulement l'opinion populaire – a remarqué que c'est par la pulsion que le scandale est arrivé. Un *skandalon* – un piège, pour reprendre les termes de Michel Gribinski. Car la pulsion fait courir la pensée et la fait aussi trébucher. La tempête ne s'est donc pas calmée. Elle changea de trajectoire. Elle prit pour cible le moteur de la liaison, théorique et amoureuse, entre le sexuel et la vie de l'esprit. Ou plus exactement, afin de ne pas manquer le but, on fit porter les charges sur l'échafaudage qui charpentait l'édifice pulsionnel. La métapsychologie devint l'objet du réquisitoire. Et c'est ainsi que, progressivement, il ne reste presque plus rien du sexuel, tandis que l'on ne parlait plus que « science » et « herméneutique », « froideur » ou « sentiment »¹.

Et, ajoute-t-elle, ce qui caractérise notre période actuelle, c'est que l'attaque est actionnée directement par les psychanalystes eux-mêmes. Un peu comme si ces psychanalystes étaient le relais plus ou moins conscient de l'idéologie ambiante, qui prête le flanc à la critique faite à Freud d'être le reflet de son époque, bourgeois de la fin du XIX^e siècle, lui qui justement était tellement à contre-courant de son époque.

Le second ouvrage est de Jacques André, *L'inconscient est politiquement incorrect*. Aujourd'hui, où notre époque n'a pas le temps, à l'heure du tout, tout de suite et de la positivité tous azimuts, c'est une chose très bizarre d'aller rencontrer un psychanalyste trois fois par semaine pendant plusieurs années. Il y a donc de quoi s'étonner que le psychanalyste reçoive toujours des patients. Il écrit : « Il n'est guère douteux, à l'heure du califat, sorte d'antichambre du royaume de Dieu sur terre, que la psychanalyse au Nom du Père symbolique ne nous est pas d'une grande aide pour entendre les fureurs du monde. On aura sans doute plus de chance avec le narcissisme illimité, tant le délire de l'apocalypse, version bataclan, se confond avec le rêve psychotique d'une identité entre sa propre fin et la mort du monde. L'un des pièges, on le sait, serait de simplement glisser de la folie collective à la psychopathologie individuelle. Le djihadiste est sûrement psychotique de temps en temps, mais pas toujours. La symbolisation religieuse, aussi folle soit-elle, est en elle-même un traitement psychique, elle protège plus souvent de la dépression ou de la psychose qu'elle n'y conduit »². Ce livre et d'autres de Jacques André font comme une sorte de lien entre la clinique individuelle et ce qu'on pourrait appeler une psychanalyse appliquée au champ social. Ce lien existe peu dans l'œuvre freudienne elle-même, sauf peut-être dans les textes dits « anthropologiques » et la position parfois ambiguë des psychanalystes vis-à-vis de la vie sociale a pu empêcher de le travailler.

En conclusion de ces différentes explorations et réflexions, je ne peux que confirmer ma position qui est celle d'une présence vigilante dans la cité, impliquée mais résistante. C'est bien en tant qu'analyste qu'il importe de s'impliquer dans certains débats actuels, de s'y positionner, non pas pour y tenir un discours qui prétendrait être de vérité, mais bien pour signifier l'interrogation que cela suppose. Il s'agit de pouvoir être analyste dans son cabinet, tout en étant aussi à l'écoute des phénomènes extérieurs et de leur retentissement sur la psyché des analysants.

Enfin, je remercie les collègues qui ont bien voulu m'aider à réaliser ce travail, et j'espère ne pas avoir trahi leurs propos.

1. Kahn L., *Le psychanalyste apathique et le patient postmoderne*, Éditions de l'Olivier, 2014, p. 14.

2. André J., *L'inconscient est politiquement incorrect*, Éditions Stock, 2018, p. 232.

La psychanalyse au temps de l'anthropocène

Jean-Michel Hirt

J'ai imaginé que si le Président et le Conseil m'ont demandé d'ouvrir les débats de cette journée, ce n'était pas pour m'entendre fredonner cette délicieuse chanson de 1935, *Tout va très bien Madame la Marquise*, et la suite : « Pourtant il faut que l'on vous dise, on déplore un tout petit rien, un incident, une bêtise » ; une chanson de l'entre-deux-guerres, interprétée par Ray Ventura et ses Collégiens, qui évoque, avec entrain, le déni d'un enchaînement de catastrophes domestiques aboutissant au suicide du Marquis et à la ruine de la Marquise.

Puis je me suis réfugié dans cette boutade d'Einstein : « Je ne pense jamais au futur ; il vient bien assez tôt. » Enfin, reprenant mes esprits, j'ai convoqué les mânes de Wladimir Granoff qui, dans son article de 1995, « Quitter Freud ? », rappelait une injonction de ce dernier, celle « de faire beaucoup de psychanalyse, de se hâter de psychanalyser, tant que cela reste possible, c'est-à-dire tant que l'inconscient demeure accessible d'une certaine façon. » Injonction que cette fois, j'entendais comme celle du temps qui reste, pendant qu'il est encore temps de psychanalyser ou même le temps qui reste entre le temps où nous accédons à l'inconscient et la fin de ce temps ou encore le temps que nous employons pour faire finir, pour achever notre représentation du temps.

Je me suis aussi souvenu de l'avant-propos du livre *Le meurtre et la langue* dans lequel Marie Moscovici, peu après la chute des *Twin Towers*, le 11 septembre 2001, écrivait : « La psychanalyse freudienne, son travail sur l'inconscient, ne sont pas la clé de tous nos événements – pas la seule clé. Mais ils leurs font écho, sans cesse ils sont reliés à l'histoire du monde et de l'espèce humaine, comme l'est l'inconscient, c'est pourquoi la problématique de l'évolution, la question de la « civilisation », si controversées, en font véritablement partie. [...] L'inconscient de la psychanalyse, tel que quotidiennement les paroles et les silences du divan le donnent à saisir, a tout à voir avec l'histoire et les histoires du monde et de l'espèce humaine. »

Dix-sept ans plus tard, je me demande si ce que Marie redoutait, à savoir une pratique et une pensée psychanalytique « se déroulant en vase clos [...] entre deux individus enfermés dans une bulle intersubjective et foncièrement narcissique, dans un univers où le temps et le bruit du monde ne pénètrent pas », si ce qu'elle jugeait être une mutilation de la psychanalyse, coupée, disait-elle, de « ses avancées dans des territoires autres que strictement empiriques et familialistes », si ce scénario n'a pas déjà eu lieu. Pas seulement à cause de l'inévitable éloignement pour nous avec le temps des sources freudiennes, mais à cause de nos difficultés à éclaircir la question de la relation de la psychanalyse avec l'histoire – donc la cité -, et à trouver la bonne manière de la poser.

Réfléchir à la psychanalyse et à la place du psychanalyste dans notre société du XXI^e siècle est un exercice curieux, naïf ou prétentieux, les deux assurément, quand pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, rien n'indique que notre espèce survivra à la fin de ce siècle. En cet été 2018, tous les signaux écologiques étaient au rouge à cause du bouleversement climatique, de l'érosion de la biodiversité et de ce « jour du dépassement » – cette année le 1^{er} août – qui survient de plus en plus tôt – jour où nous avons consommé les ressources que la nature peut renouveler en un an. Avec en perspective, selon les scientifiques de la revue américaine *Proceedings of the National Academy of Sciences*, un emballement planétaire possible dû à des réactions en chaîne de la nature – fonte du permafrost, disparition de la calotte glaciaire – qui transformeraient cette Terre en étuve. Formidable provocation à penser la nature qui correspondrait dans ses excès à la représentation que le Marquis de Sade en avait.

Aujourd'hui, nous ne pouvons plus croire que nous allons poursuivre les mêmes objectifs de développement ou les mêmes rêves de progrès que ceux de nos ascendants au siècle précédent. Ce que le philosophe Gunther Anders appelait « l'obsolescence de l'homme » est maintenant à l'ordre du jour. Ce n'est plus seulement l'Occident qui est au pied du mur, c'est le monde entier et concernant les effets des activités humaines sur l'écosystème terrestre, soit l'époque actuelle de l'anthropocène, rares sont ceux qui envisagent une issue sans catastrophes majeures. La réponse de Freud à Einstein en 1933, *Pourquoi la guerre ?*, mériterait un codicille : pourquoi la disparition de l'espèce humaine ? L'humour s'impose : au bord de l'abîme, allons-nous faire un grand pas en avant ? Au point où nous en sommes, devons-nous encore faire confiance à la phrase d'Hölderlin : « Là où croît le péril, croît aussi ce qui sauve », ou plutôt se répéter celle d'une autre Marquise, la Pompadour : « Après moi le déluge ! » ?

Personne ne sait si les ambitions politiques et économiques peuvent changer avant l'arrivée du pire, nous ne pouvons que l'espérer, même si l'histoire du XX^e siècle ne nous reconforte guère à cet égard. Et c'est faire preuve d'un certain optimisme que de considérer que la psychanalyse peut et doit apporter aujourd'hui, une fois de plus, une contribution essentielle aux enjeux du malaise généralisé dans la civilisation. Peut-on d'ailleurs encore parler d'une spécificité de penser propre à la psychanalyse et soutenue par les psychanalystes, à propos de ce que Marie Moscovici désignait comme l'impact et l'inscription des événements de la grande histoire dans nos histoires individuelles ?

Depuis Freud et son exil à Londres devenue la dernière ville libre d'Europe, au cours de la deuxième guerre mondiale, la psychanalyse, durablement ébranlée par les conséquences de ce conflit, s'est peu à peu repliée sur la psychologie individuelle et la psychopathologie, abandonnant son lien avec la psychologie collective auquel tenait son inventeur, au profit de la sociologie et de l'histoire des mentalités. Les intérêts du moi, les soins qu'il réclame, le commerce que ceux-ci génèrent, semblent avoir éclipsé l'intérêt pour le devenir de l'espèce humaine. Ensuite les sociétés démocratiques ont fait le reste : avec leur constante ambivalence envers la psychanalyse, elles n'ont guère encouragé les recherches prenant en compte l'hypothèse de l'inconscient et des antagonismes psychiques en liaison avec les soubresauts de l'histoire contemporaine. *Last but not least*, les psychanalystes hors les murs de leur forteresse, notamment à l'université, ont pu contribuer à scier la branche sur laquelle ils étaient assis, à la faveur de leur inflation narcissique et de leurs « petites différences ».

Certes, en France ce lien indissoluble pour Freud entre psychologie individuelle et collective est resté un temps en vigueur grâce à Lacan et ce n'est pas le fait du hasard si ce sont des femmes psychanalystes, notamment Marie Moscovici, Nathalie Zaltzman et quelques autres, qui ont maintenu cette exigence contre vents et marées, contre une idéologie techniciste de la psychanalyse. La transmission inconsciente de la violence archaïque, l'expérience du mal, ont été mises en correspondance et en tension par elles avec le travail de culture, la pulsion de mort, le progrès dans la spiritualité, ces éléments fondamentaux de la métapsychologie. Certes, la diffusion de la psychanalyse a largement influencé le mode de vie occidental, à travers la libéralisation des mœurs, le féminisme, l'importance accordée à la vie psychique des individus mais l'impression d'un essoufflement de la pensée psychanalytique persiste en ce qui concerne les avancées des biotechnologies, les modifications sociétales de la sexualité ou le retour de l'obscurantisme religieux. Que vaut aujourd'hui le souhait de Freud, celui d'une « dictature de la raison » face au constat dressé par Etty Hillesum avant son extermination à Auschwitz, celle du « destin de masses » désormais infligé à tous et dont les grands monstres humains du siècle dernier n'auront été que les signes avant-coureurs ?

La psychanalyse, là où elle en est dans sa brève histoire de cent ans, a-t-elle encore vocation à réfléchir sur les destins de l'humain ou sur la consistance du lien social ? En quoi l'avenir sans illusion de l'espèce humaine mérite-t-il d'être interrogé par les praticiens de la réalité psychique, aux prises avec un réel tramé par les événements que constituent les symptômes ? Qui d'entre nous n'a pas été consterné par des interventions de psychanalystes transformés en bouffons pour des médias avides de savoir ce qu'en pense le fonctionnaire de l'inconscient ? Les psychanalystes ont-ils les moyens conceptuels qui permettraient d'apporter des vues nouvelles sur la course à l'abîme qui semble caractériser l'humanité, sans qu'il soit nécessaire de prendre un ton

apocalyptique pour évoquer l'originalité de cette situation ? Ce n'est pas de la fin du monde qu'il s'agit, mais peut-être de la fin d'un monde. Plus étrange encore ce soupçon qui survient quant à la langue qui serait nécessaire aujourd'hui pour faire entendre une voix psychanalytique, pour faire entendre ce qu'elle seule peut dire. Que signifie pour nous aujourd'hui ou comment mettons-nous au travail la question de 1930 sur laquelle débouche à la fin du *Malaise* « l'animal terrestre » Freud, il signe ainsi la dédicace de son livre à Romain Rolland : « La question décisive pour le destin de l'espèce humaine me semble être de savoir si et dans quelle mesure son développement culturel réussira à se rendre maître de la perturbation apportée à la vie en commun par l'humaine pulsion d'agression et d'auto-anéantissement. » ? En d'autres termes, le pire ennemi de l'humain et le seul désormais, c'est l'homme.

Une exposition récente à Paris, à propos du tableau de Picasso *Guernica*, interrogeait les conditions de fabrication de cette œuvre par un peintre, qui à un tournant de l'Histoire, la sienne conjuguée à celle de ses contemporains, a jugé nécessaire, indispensable même, d'exprimer la signification pour lui de ce massacre de masse pendant la guerre d'Espagne, à la fois guerre civile entre frères et sinistre préambule qui annonçait tant d'autres massacres à venir. *Guernica* est en effet une fresque qui peut se regarder comme une annonce mais une annonce inversée : elle subvertit ce thème récurrent de l'histoire de la peinture occidentale afin d'exposer la naissance, non pas d'un Sauveur, mais d'un « Dépeupleur », pour reprendre le titre si éloquent d'un livre de Samuel Beckett. Telle est la situation à laquelle, il y a presque un siècle, en 1937, est confronté un grand peintre, à coup sûr un « grand homme » au sens freudien de cette expression ; avec pour seule arme la peinture, comme magie capable d'exorciser, non un acte de guerre mais un épisode d'anéantissement de l'humain, Picasso est dans l'impossibilité d'échapper à sa responsabilité et à sa dignité, il doit représenter l'horreur et la destruction voulues, calculées, planifiées par des hommes portés au pouvoir par leurs peuples *archi-civilisés*. Une fois encore, une œuvre d'art en temps de détresse, aurait-elle le pouvoir d'éclairer et de précéder le travail d'exploration du vivant et du signifiant attendu du psychanalyste ? Les travaux de Pierre Férida sur le déshumain, l'étude de Laurence Khan sur ce que le nazisme a fait à la psychanalyse, mon essai consacré à la dignité humaine, en tant que construction juridique d'après-guerre, témoignent du même souhait de ne pas esquiver la complexité de l'interaction entre le psychique et le culturel.

L'éternel combat entre Eros et Thanatos se déroule d'abord en chacun de nous et nous savons, grâce aux cures, que la vie n'est pas seulement du côté du premier et la mort du second. Mais la question a été aussi posée par Freud au niveau de la civilisation et maintenant elle l'est au plan de l'espèce humaine. Quant à l'issue, elle reste plus incertaine que jamais. Or le « Vieux », lui Freud, comme me le rappelait un jour Granoff, n'a jamais « raccroché les gants » en ce qui concerne cet aspect des choses, il est demeuré jusqu'au bout cet « horrible travailleur » que Rimbaud appelait de ses vœux. Si nous considérons que les psychanalystes n'ont rien à apporter aux débats, que des menaces très précises font peser sur l'avenir des sociétés humaines, alors nous nous rangeons du côté de l'inertie et nous faisons le lit des forces d'autodestruction, en nous cantonnant à ranger les chaises sur le pont du Titanic. C'est une possibilité. Le psychanalyste, ce prétendu spécialiste du dessous des choses se transforme ainsi en spectateur mélancolique de l'effondrement en cours. Alors même que la psychanalyse exige de veiller sur la petite flamme de la raison et de la risquer pour explorer ou signaler les ténèbres, non pour les dissoudre. Alors même que Freud a tenté, avec le concept de renoncement pulsionnel, *Triebverzicht*, de nous donner la possibilité de reconnaître un aspect décisif du processus d'homination et d'individuation, si renoncer est entendu comme la mise à mort d'une illusion, d'une conviction ou d'une perte, rendant notre libido de nouveau libre pour de nouveaux investissements. Alors même que la pertinence de ce concept pourrait être mise à l'épreuve au moment où nous constatons combien le mode de vie occidental, entendu comme une évidence pour l'ensemble du monde, est au-dessus de ses moyens politiques comme énergétiques et qu'il génère un accroissement exponentiel des besoins multipliant les inégalités et les ressentiments. Dans les faits pourtant, rien n'indique que la décroissance et les renoncements qu'elle implique pour essayer d'échapper aux cataclysmes prévus par l'ensemble de la communauté scientifique, dès 2050 au mieux, ne dépassent le stade des recommandations, quand bien même le feu est déjà dans la maison.

Tel un lanceur d'alerte, à la veille de l'extermination des Juifs d'Europe dans l'embrasement du monde, Freud estimait que, sans renoncement pulsionnel, l'être humain est incapable de « progrès dans la spiritualité ». Mais un contresens surgit immédiatement si l'on entend ce processus comme un renoncement *au* pulsionnel. Renoncer ne signifie pas se résigner. Il s'agirait plutôt de l'inverse : non pas un renoncement au pulsionnel mais un renoncement au but immédiat de la pulsion, afin de mettre celle-ci au service d'une dimension autre de la réalité psychique. Loin du déni ou du refoulement, le renoncement pulsionnel maintient la pulsion tout en inhibant la décharge et il use de cette épargne pour en renverser la force, tirant de ce renversement un bénéfice pour la vie de l'esprit. Le renoncement gagnerait à être rapproché de cette situation temporelle envisagée par Walter Benjamin où un aspect du passé et un aspect du présent s'unissent en « une constellation », un ensemble à l'intérieur duquel le présent se sait visé par le passé et le passé trouve son sens et son accomplissement dans le présent. Ce serait dans notre présent que la portée du renoncement pulsionnel, si insistante et dérangement chez Freud, accéderait à ce que Benjamin appelle le « maintenant de sa *connaissabilité* » ; mais la puissance de ce concept freudien, issu du passé, risque, comme en un éclair, de s'évanouir à jamais si le présent ne se reconnaît pas en lui.

La preuve de ce moment « critique et dangereux » du renoncement est fournie par Freud à travers son tête-à-tête avec le personnage de Moïse, dans son article sur la statue de Michel-Ange comme dans son ultime ouvrage sur *L'homme Moïse* en tant que fondateur de la religion monothéiste. Souvenons-nous de l'ouverture de ce livre, véritable mise en abyme du renoncement pulsionnel comme processus psychique en vue d'un double gain, du côté de la vérité et de la connaissance : « Déposséder la communauté d'un peuple de l'homme qu'elle célèbre comme le plus grand d'entre ses fils n'est pas quelque chose qu'on entreprendra à la légère, surtout quand on appartient soi-même à ce peuple. Mais on ne se laissera déterminer par aucun exemple à repousser la vérité au profit de prétendus intérêts nationaux, et l'on est d'ailleurs aussi en droit d'escompter de la clarification d'un état de choses un gain pour notre connaissance. » Relevons aussi la pertinence freudienne, toujours *inactuelle*, de ces représentations de but pour la psychanalyse : la vérité dans son opposition au repli identitaire, national ou familial et la connaissance telle qu'elle s'éprouve dans le champ analytique, sous la forme d'un trouble ou d'un désordre. Dès lors, le renoncement pulsionnel évoque tout à la fois un dessaisissement et un saut, en tout cas une aptitude à lâcher la proie pour l'ombre, l'objet du désir pour un désir qui pourrait s'avérer sans objet.

Dans le cours de ce dernier ouvrage, avec son interprétation de l'homme Moïse, Freud démontre que seul le renoncement pulsionnel autorise la transformation d'un état psychique en un autre, en accordant une prime de plaisir au moi pour avoir satisfait les attentes du surmoi, sans pour autant abandonner les exigences du ça. Mais cette opération psychique ne peut avoir lieu qu'au nom du désir d'une réalité vécue comme plus importante que le besoin de satisfaction de la pulsion par son objet. Le couplage du renoncement au désir et non au besoin, paraît ici essentiel. À la différence de la sublimation, la décision inhérente au renoncement pulsionnel impliquerait les trois instances de la psyché, pas seulement le moi mais aussi le ça et le surmoi. En effet, il ne s'agit pas d'une inhibition quant au but de la pulsion et d'un changement d'objet mais d'un renforcement de la pulsion rendant possible l'abandon de l'objet pour un *projet*.

Si nous faisons un pas de plus sur cette voie du renoncement pulsionnel, nous sommes conduits à émettre l'hypothèse qu'il doit se faire au nom d'une réalité considérée comme supérieure à la réalité ordinaire – selon Freud, Moïse renonce à sa colère et ne brise pas les Tables de la Loi, au nom du message divin dont il est porteur. Renoncer impliquerait donc un saut de la pulsion d'un plan de la réalité psychique dans un autre plan capable de la mobiliser avec plus d'intensité. Rappelons que dans une note de 1923 ajouté à *L'Au-delà du principe de plaisir*, Freud relève que « c'est [aux pulsions sexuelles] seules que nous pourrions attribuer une tendance interne vers le « progrès » et vers un développement plus élevé. » Cette spéculation pourrait conduire, à l'instar de Freud dans cet article, à évoquer Platon en nommant cet autre plan de la réalité psychique, le plan de la *réalité spirituelle*.

Mais les résistances comme les difficultés à penser en psychanalyste n'épargnent pas la notion de renoncement pulsionnel, ni *a fortiori* mon hypothèse d'une réalité spirituelle. On conçoit que « la dictature de la raison », telle que Freud l'envisage, implique ce renoncement aux motions pulsionnelles chez une élite, qui, soit dit en passant, n'est pas sans évoquer celle regroupée autour du Grand Inquisiteur dans la fable de Dostoïevski. On imagine difficilement, comme on le vérifie tous les jours, que le commun des mortels s'emploie à pratiquer un tel renoncement et d'ailleurs au nom de quoi aujourd'hui, après tant d'illusions funestes et d'idéologies toxiques ? Les illusions techno-économiques qui viennent, liées au post-humanisme ou à l'intelligence artificielle, sont à l'opposé de tout renoncement pulsionnel. Certes, Freud nous engage, toujours dans *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, ce livre testament, à prendre en compte le « grand homme » et l'idéal qu'il peut incarner pour beaucoup d'individus. Mais de côté-là, la concurrence est rude avec les hommes *supérieurs en méchanceté* dont les masses du siècle dernier ont été si friandes et qui loin de tout renoncement pulsionnel, leurs proposent au contraire la jouissance d'un déchaînement pulsionnel dont nous peinons à imaginer les limites. Devons-nous admettre que seul le déchaînement pulsionnel bénéficie de la capacité érotique de rassembler et d'agglutiner, en un mot de massifier ?

De plus, comment ce processus psychique du renoncement pulsionnel peut-il se mettre en place collectivement, sinon sur une longue durée comme Freud semble le suggérer à propos de la religion monothéiste et du « progrès dans la spiritualité » qu'elle aurait permis ? Or le temps presse. Notons aussi que la séquence aboutissant au renoncement suppose au préalable le déchaînement pulsionnel : pas d'élévation du père dans la conscience humaine ni d'instauration de la civilisation sans le meurtre du père, le banquet totémique, puis le refoulement du meurtre et sa « transfiguration » à l'occasion du retour du refoulé. Quant à l'éventuel progrès que le renoncement favorise, nous savons que c'est une conquête, jamais définitivement acquise, « un assèchement du Zuiderzee » sans cesse recommencé. Et que les régressions, comme nous en avertis Nathalie Zaltzman, ne reconduisent pas systématiquement à l'état antérieur mais à des états non explorés d'une possible virulence pulsionnelle inouïe.

Mais d'autres obstacles, peut-être insurmontables, se dressent devant nous. Ils expliqueraient les difficultés à maintenir et consolider le projet freudien de l'alliance entre psychologie individuelle et collective. Si l'on estime que la psychanalyse a une responsabilité envers l'avenir de l'espèce humaine, dans la mesure où elle apporterait des éléments de compréhension de nos conduites, on se trouve engagé sur une voie qui inévitablement va croiser celle de la philosophie et de la religion. L'une comme l'autre inventent des discours porteurs de sens dont la cohérence repose sur deux points d'appui communs, la vérité et l'amour. Mais là où la philosophie se soutient de l'amour de la vérité, la religion, elle, se soutient de la vérité de l'amour. On comprend qu'en s'énonçant comme métaphysique et théologie, ces deux discours puissent se conjindre dans une éthique, voire une esthétique.

Or ce n'est pas le cas de la métapsychologie, sauf à considérer que l'inconscient est le lieu de vérité du conscient, soit une impasse consolante dont l'histoire du mouvement psychanalytique montre la prégnance et la récurrence, tant l'emprise épistémologique de l'herméneutique du sens peut nous égarer en émoissant la pointe tragique du legs freudien, cette « peste » qui ne relève d'aucun soin. À l'écart difficile à tenir de toute herméneutique, le savoir psychanalytique tire sa légitimité et sa nécessité du *hors-sens* qui caractérise l'amour sexuel dans nos vies, privées de toute maîtrise à cet égard, ce dont l'hétérogénéité des sexualités *gays*, *bi*, *trans*, etc., témoigne aujourd'hui plus qu'hier. C'est du sexuel de la pensée que s'autorise la pensée et c'est le dire du sexuel auquel la psychanalyse s'affronte ; c'est à l'amour du vrai auquel elle se voue mais sans oublier que le faux contribue au vrai. Naguère Freud déclarait, au risque de ne pas être agréable à entendre, que pour être heureux en amour, il fallait se familiariser avec l'inceste. Et donc, au risque d'être franchement désagréable en un temps, le nôtre, où l'ordre sexuel œdipien est sérieusement chahuté, il importe de se familiariser avec ces événements de corps que façonnent les diverses jouissances hors-normes.

À rebours des discours philosophiques et religieux qui se pérennisent grâce à l'exclusion du sexuel et de sa différence, la psychanalyse a, depuis son origine freudienne, l'ambition de « traduire » en métapsychologie les effets du hors-sens sexuel dans la langue, c'est la « part maudite » de celle-ci ; traduction ensuite à la charge de chaque psychanalyste. Affirmer la dimension irréconciliable du sexuel dans la langue, c'est l'apport irremplaçable, voire inadmissible pour la société, de la psychanalyse à la conception scientifique du monde. Pourtant cette ambition va se heurter à un paradoxe dans le cas du renoncement pulsionnel. D'un côté il s'agit d'un processus à l'œuvre dans la vie des individus comme des individus-peuples mais le plus souvent malgré eux. De l'autre ce processus est indexé à l'impossible pour la pensée. De fait, c'est du désir de *l'impossible*, cette traduction du hors-sens du sexuel, que relève le renoncement, l'impossible du divin dans le cas de Moïse, l'impossible du château chez Kafka, du surhomme chez Nietzsche. Ce dernier écrivait d'ailleurs de façon prémonitoire, comme souvent : « Si nous ne faisons de la mort de Dieu, un grand renoncement et une perpétuelle victoire sur nous-mêmes, nous aurons à payer pour cette perte. »

L'impossible à penser est, pour la pensée, cet illimité entre dépassement et excès, à l'attraction et à l'intensité desquels elle ne saurait se soustraire. Sans cesse, le coup de dés de la pensée l'oblige à renoncer au possible pour rechercher cet impossible qui ne se laisse ni atteindre ni penser. Mais plus le renoncement pulsionnel semble être imposé par les circonstances comme le sursaut spirituel indispensable, plus il nous accable car la raison asservie à l'action ne veut rien savoir de ce désir de l'impossible, aussi peu conforme aux discours de maîtrise qu'aux lieux communs du bon sens et de l'évidence. Seul l'art conserve encore une marge de manœuvre qui lui permet de faire œuvre avec le hors-sens du sexuel et l'impossible qu'il creuse dans la vie de chacun ; cette vie dans laquelle chacun recouvre cette blessure ou cette faille comme il peut, les bouche-trous ne manquent pas, même s'ils ne suffisent jamais. Pourtant, la voie de la raison freudienne, menant à une plus grande autonomie de la pensée par la reconnaissance de son enracinement sexuel, laisse, envers et contre tout, ouvert le portail du renoncement pulsionnel, au nom de l'impossible. À chaque psychanalyste revient la tâche de s'y confronter en s'y engageant à partir de son impuissance.

Un autre obstacle peut entraver la contribution de la psychanalyse à cette époque géologique extraordinaire surdéterminée par les conséquences mondiales des activités humaines. En octobre dernier, le rapport du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat, commandé par les Nations unies, montrait, en termes prudents, que ce sont les décideurs politiques qui ont le sort de la planète entre leurs mains et que l'humanité est confrontée à une nouvelle guerre, une guerre contre elle-même. Dès lors quelle sera la place d'un destin pulsionnel singulier confronté au destin de masse exigé par les circonstances exceptionnelles qui guettent l'humanité ? D'autant qu'une masse commence à deux, quand l'altérité est condamnée par la recherche de l'union ou de l'harmonie. Et qu'une masse est incapable de renoncer à l'uniformisation, qui lui est aussi consubstantielle que le massacre des autres inquiétants et étrangers. À cet égard, avons-nous pris la mesure de la religiosité que secrètent les institutions psychanalytiques en tant que masse de frères voués à se neutraliser pour échapper à la prise du pouvoir par l'un d'entre eux et menacés par les innovations qui viendraient perturber les rentes de situations transférentielles, au point de n'avoir comme seuls recours entre eux que l'inertie, cette culture de la pulsion de mort, ou la scission ?

À suivre Nathalie Zaltzman dans son essai, *L'esprit du mal*, il devient clair que la massification du moi « engendre, écrit-elle, une néo-réalité psychique et sociale qui devient hermétique à tout esprit critique. » Nous serions entrés dans « une *post-histoire* », soit « un état nouveau de la civilisation, poursuit-elle, où, en se résorbant dans la masse, c'est la mort et ses idoles que l'homme révère et célèbre. » Pour cette auteure, le travail de culture, parvenu au terme de l'évolution œdipienne est loin de garantir des catégories de pensée qui permettrait d'échapper au pire à venir : le triomphe de la haine et du mépris de la vie organisés par des hordes « sans père » et « sans tabous ». L'histoire récente nous a appris comment des régimes de terreur peuvent réduire l'individu à une condition inhumaine où l'extinction de la souffrance à vivre devient son seul horizon. Elle nous a aussi appris combien nous nous sommes endurcis depuis Guernica, les effroyables bombardements de civils pendant des mois sur Alep n'ont pas généré beaucoup de protestations. Mais le pire est peut-être le

mieux. À l'ère de la post-vérité, il y a aussi des idéologies de l'hyper-libéralisme qui, en la personne des économistes nord-américains Nordhaus et Romer, récompensés par le Nobel de cette année, misent tout sur les choix rationnels des individus et leurs capacités d'adaptation, pour faire face à la crise environnementale, en comptant sur la maximisation des intérêts particuliers conjuguée aux progrès techniques. Pour les tenants de ce libéralisme, la psychanalyse est la mythologie du XX^e siècle, contraire au meilleur des mondes à venir qui verra le triomphe du « capitalocène ». De nouveau *Tout va très bien Madame la marquise...*

Guernica est cette peinture qui rassemble le déchaînement pulsionnel du siècle écoulé dans le huis-clos en noir et blanc de cette chambre des tortures remplissant la toile. Le taureau et le cheval ont définitivement supplanté l'âne et le bœuf de la crèche, la *Piéta* s'impose à l'instant même de la naissance de l'enfant : du ciel il n'y a plus à attendre que la mort. Picasso déclarait à propos de son travail : « La peinture n'est pas faite pour décorer les appartements ; c'est une arme offensive et défensive contre l'ennemi. » *A fortiori*, ai-je envie d'ajouter, la psychanalyse ne vaut que par sa capacité à déconstruire par le dire du sexuel le décor de « l'appartement individuel », en déstabilisant conformismes défensifs et identités agressives.

Cette peinture de Picasso ne vient certainement pas donner du sens aux massacres de masses, mais leur opposer son désir de peindre malgré tout. Et ce désir est décuplé par la présence, tout au long de la réalisation de l'œuvre de sa compagne d'alors, Dora Maar, qui prend des photos des différentes étapes du travail, que Picasso utilise ensuite pour modifier la composition du tableau. La biographe de Picasso, Anne Baldassari, a pu parler d'une œuvre à quatre mains. Désir sur désir face à la destruction calculée de tout lien social. La geste de Picasso s'enracine dans l'amour sexuel, ce hors-sens qui dans la langue ne peut être traduit que par l'impossible, cet impossible auquel il s'abandonne pour trouver l'énergie de représenter l'humain rendu au chaos. Il renonce à la résignation qui fait le jeu de la destructivité abolissant toute image. Il revendique une pulsionnalité mise en œuvre, représentée, une pulsionnalité exprimant le plus pulsionnel de la pulsion, en obligeant le spectateur à choisir son camp. En écho à ceci, la réponse de Picasso lorsque l'ambassadeur nazi à Paris, Otto Abetz, lui demande, visitant son atelier : « C'est vous qui avez fait ça ? », et la réplique du peintre : « Non...vous. » On retrouve chez Eichmann la même ignoble bêtise lorsqu'il se déclare scandalisé par l'obscénité qu'il prête au roman de Nabokov, *Lolita*, ce livre lui ayant été judicieusement prêté pendant sa captivité par son surveillant israélien. Ici comme là, chez le peintre comme chez le romancier, le pulsionnel se prête au travail de culture en donnant le ressort d'ouvrir les yeux sur la mort dans la vie, sur la massification dans la langue, sur la ghettoïsation des communautés.

Si la psychanalyse a le privilège insigne de reposer sur le nom de Freud et de se consacrer à mettre des noms sur « la chose sexuelle » et les symptômes par lesquels elle se manifeste, son art de dire travaille à défaire répétitions et grégarité. Peut-être est-il venu le temps périlleux où cette singulière pratique sociale est la seule à pouvoir assumer la paternité des noms distincts exigés, par l'effondrement de toutes les croyances normatives et la seule discipline apte à veiller, au cas par cas, à la perpétuation du désir dans le lien social. Décidément, la subversion de penser qu'elle postule est bien cet irrémédiable qui l'oblige à renoncer à toute autorité autre que celle de la mémoire – plutôt que la remémoration -, la mémoire du meurtre et de l'infidélité.

À l'intérieur de cet espace ouvert par la psychanalyse dans la pensée, de l'exigence de le garder vivant en chacun de nous et à la faveur de l'écart que la connaissance des autres cultures, par leur fréquentation, nous permet d'avoir aujourd'hui, peut-être nous reste-t-il un peu de temps pour oser risquer des élaborations susceptibles de contribuer au sauvetage des êtres humains par eux-mêmes, afin, écrit Hölderlin dans le poème « Retour », *Heimkunft*, que « Les jours, se mêlent dans un ordre plus audacieux. »

New Members Seminar
Samedi 17 novembre 2018

New Members Seminar 2018

Mi-Kyung Yi

Le *New Members Seminar* de la Fédération européenne de psychanalyse (FEP) s'est tenu le 7-10 juillet à la Maison de la FEP située rue Gérard à Bruxelles. Carlotta Settel et moi avons l'honneur d'y représenter l'APF. À l'image de son lieu d'accueil qui semble inspirer convivialité et esprit d'ouverture, le séminaire était une rencontre humaine fructueuse en pensées, prometteuse d'amitiés, ponctuée de rires communicatifs et agrémentée d'intermèdes festifs. Le groupe de participants comporte une vingtaine d'analystes venus de différentes sociétés composantes de la FEP (Afrique du Sud, Allemagne, Angleterre, Autriche, Croatie, Danemark, Estonie, France, Lituanie, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suisse) et deux analystes chinoises de Pékin (*National Psychoanalysis Demonstration Unit, State Administration*). Curieusement, aucun analyste belge... Nous étions accompagnés de cinq analystes superviseurs : Eva Schmid Gloor (Suisse), Jan Abraham (Angleterre), Solvi Kristiansen (Norvège), Charles Mendes de Leon (Suisse), Rudy Vermote (Belgique).

Répartis en plusieurs petits groupes, les participants étaient invités à présenter, en anglais, le *verbatim* de 2 ou 3 séances d'une analyse en cours, précédé d'un rappel de quelques éléments concernant le patient. Parce que selon son principe bien connu, l'analyste en charge de l'exposé reste en retrait et que le cas présenté est tout d'abord discuté entre le superviseur et les autres participants du groupe, le séminaire permet une expérience singulière de redécouvrir « son patient » et même l'analyste qu'on ignore d'être. Expérience d'autant plus singulière, qu'en vue de la présentation, l'analyse choisie a déjà été mise à l'épreuve du passage dans une langue étrangère (sauf pour les collègues anglais). Un constat à la fois significatif et amusant : lors d'une discussion sur les incidences de la préparation de ce séminaire sur l'écoute analytique du patient en question – notamment, la contrainte de la traduction en anglais – nous avons pris aussi conscience d'une autre singularité imprévue de l'aventure qui nous réunit. Nous étions un bon nombre d'analystes à avoir jeté notre dévolu sur un cas de patient qui est en effet un étranger à la langue du pays de l'analyste ! *Stranger in my heart ?*

Au terme de deux journées de travail intenses et stimulantes, nous avons été gratifiés d'une visite guidée au Musée Magritte. Promenade en compagnie d'un peintre surréaliste habile à loger le mystère dans le superficiel et à interroger l'évidence – une pipe picturalement représentée, mais démentie par les mots : *Ceci n'est pas une pipe*, passage entre les tableaux laissant affluer les souvenirs de blessures – la folie et le suicide de la mère – à travers les images anodines et tranquilles comme *L'empire des lumières* où l'ombre et la lumière se côtoient en toute ignorance réciproque. On en sort ou en reste songeur. Au fond, on ne pourrait pas rêver d'une meilleure manière de prolonger les échos de l'expérience analytique offerte par l'aventure du séminaire de la FEP.

Journée de Bordeaux : Libre association
Samedi 24 novembre 2018

La libre association

Hervé Balondrade

Dans « La Question de l'Analyse Profane » en 1926¹, Sigmund Freud fait poser à l'interlocuteur impartial la question suivante : « Qu'entreprend l'analyste avec le patient que le médecin n'a pu aider ? » et il lui répond : « il ne se passe entre eux rien d'autre que ceci : ils se parlent... L'analyste fait venir le patient à une certaine heure de la journée, l'engage à parler, l'entend, et l'engage à écouter ».

Mais l'instauration de la règle de la Libre association déplace cette apparente banalité de la rencontre vers une parole, nous dit Freud, où le patient doit énoncer : « pas seulement ce qu'il sait, ce qu'il dissimule à autrui, mais aussi ce qu'il ne sait pas ». D'emblée, l'impossibilité de « dire tout ce qui vient à l'esprit » saisira singulièrement chaque patient et sera créatrice de tous les obstacles et transferts à venir. C'est dans le surgissement de cette parole que se fonde la situation psychanalytique, qui n'en appelle pas à la vérité qui sera à construire, mais à la sincérité du sujet qui lui est imposée par l'obéissance à la règle fondamentale.

L'invention de ce dispositif de la cure analytique, qui est toujours le nôtre aujourd'hui, centré sur la Libre association, se découvre progressivement sur une période qui s'étend de 1892 à 1898. Freud, conjointement avec Joseph Breuer, élabore une théorie de l'attaque hystérique qui est le retour du souvenir d'une scène traumatique sexuelle, qui se présente comme séparée par « dissociation, clivage du contenu de la conscience ». C'est par la méthode de suggestion hypnotique et d'abréaction cathartique que le souvenir est retrouvé et que l'affect est liquidé en lui donnant une expression verbale. Mais cette dissociation n'est rien moins que le refoulement, à savoir le conflit psychique entre le moi et une représentation inconciliable, « corps étranger interne » qui, au réveil de l'état hypnotique, se reconstitue intégralement.

Pour renoncer à l'hypnose, Freud retient une remarque de Bernheim « relevant que les ordres donnés sous hypnose pouvaient être remémorés grâce à une insistance capable de venir à bout de l'inhibition ». « Pour élargir le champ de la mémoire », il doit imaginer une technique permettant de se passer de l'hypnose tout en conservant sa richesse associative.

C'est ainsi que, pressant les malades de retrouver leurs souvenirs, il les fait s'allonger, fermer les yeux et se concentrer ; il constate alors qu'apparaissent, « sans la moindre hypnose, de nouveaux souvenirs s'étendant plus loin dans le passé ». Pour vaincre les résistances, avec insistance, il pose sa main sur le front du patient et lui intime de dire toutes les images et les idées qui lui viennent quand il enlèvera sa main, « même s'il pense qu'elles n'ont aucun rapport avec ce qu'on recherche, qu'il ne s'agit pas de cela, ou encore s'il les trouve désagréables à révéler »². Freud relève que « la représentation pathogène soi-disant oubliée est là, toute proche, et qu'on y accède par des associations facilement accessibles... une foule de réminiscences surgissent... et on laisse le patient reproduire ses souvenirs sans chercher à l'influencer ».

Dans le même temps, Freud poursuit son auto-analyse et s'applique à interpréter ses propres rêves, selon le procédé de la Libre association. C'est à partir du récit manifeste, hallucinatoire, qu'il cherchera à résoudre l'énigme du désir inconscient. Pour ce faire, comme pour le rêve de l'injection faite à Irma, il tente de réprimer la critique et de laisser abonder une multitude d'idées incidentes. « Comme on le voit, il s'agit d'instaurer un état psychique qui a en commun avec celui précédent l'endormissement (et sûrement aussi avec l'état hypnotique) une certaine analogie dans la répartition de l'énergie psychique et de l'attention mobile.

1. Freud S. (1926), « La question de l'analyse profane », *OCF-P*, XVIII, PUF, p. 9.

2. Freud S. (1895), « Études sur l'hystérie », *OCF-P II*, PUF, p. 284[0].

Cette auto-observation a pour vertu de déjouer la censure et de permettre qu'avec des représentations « non voulues » on fasse ainsi des représentations « voulues »³.

Comme on peut le constater, la découverte progressive du procédé de la Libre association précède celle de la psychanalyse. En effet, elle s'inaugure quand Freud modifie sa technique d'investigation centrée sur un symptôme, un rêve, un acte manqué ou un lapsus et qu'il laisse au patient le choix du thème de la séance en palpant la surface de la vie psychique. C'est par le renoncement aux représentations-but conscientes que les représentations-but cachées dirigent le cours des pensées avec un déterminisme rigoureux.

En remontant au tournant des années 1890, période pré-analytique, Freud neurologue explore le système nerveux comme un réseau associatif. Ses connaissances scientifiques et médicales sont le terreau dans lequel il puisera ses premières représentations et métaphores de la vie psychique. Dans son livre de 1891 « Sur la conception des aphasies »⁴, il définit le territoire du langage comme un secteur cohérent, continu « à l'intérieur duquel s'effectuent, avec une complexité inaccessible à la compréhension, les associations et transferts sur lesquels reposent les fonctions du langage ».

Dès le texte « Traitement psychique (traitement d'âme) »⁵, de la même époque, la conviction de Freud est entière sur le fait que « le mot et les mots sont aussi l'outil de travail essentiel du traitement d'âme ». Le profane, déjà convoqué, estimera cette méthode comme des tours de magie. Freud ne le détrompera pas et lui accordera que « les mots de nos discours ne sont rien d'autre que de la magie qui a perdu de son éclat ». Freud prône l'emprunt d'un assez long détour pour vaincre les résistances et restituer au mot une part au moins de son ancienne force magique. C'est à cet endroit que se découvre dans sa première occurrence le transfert, par l'influence des mots sur un être humain à qui ils sont adressés et que, par là même, ils vont pouvoir soigner les phénomènes morbides. Mais pour ce faire, ils devront se déployer dans l'ensemble des réseaux associatifs superficiels pour déjouer la censure et retrouver les liens naturels profonds de l'inconscient.

Il faudra attendre 1909 et le cas de l'homme aux rats pour qu'un écrit de Freud témoigne de l'énoncé complet de la règle de la Libre association. C'est avec l'exploration de la névrose de contrainte, de la toute-puissance des pensées, proche de la pensée magique des hommes primitifs, qu'il va définir l'animisme. Cette régression de la puissance originaire des actes, en prise avec les forces démoniaques du meurtre et de l'inceste, vers la pensée, ouvre un espace où les pulsions inconscientes et leurs représentations vont se déplacer par des voies associatives régies par le processus primaire. La libre association, n'est-ce pas *in fine* un procédé qui tente de lever continûment l'obstacle de la prescription taboue du toucher, de la mise en contact pour retrouver la force d'enchantement des paroles et redonner le temps de la séance la capacité de mise à jour de l'inconscient dans la vie psychique.

Lors de la première rencontre entre un psychanalyste et un sujet qui lui adresse une demande, tout d'abord informel, il existe une totale dissymétrie. En effet, une écoute silencieuse, libre associative, une attention en égal suspens accueille les paroles spontanées d'un patient qui tente d'exprimer une souffrance intime.

La mise en route de cette parole exploratoire du monde intérieur et de ses conflits, lors des entretiens préliminaires, peut prendre une infinité de formes en prise directe avec la pathologie de chaque patient. Pour le psychanalyste, c'est un moment d'évaluation clinique des possibilités associatives de celui-ci et de sa capacité à se mobiliser dans ce cadre inconnu, à la méthode non encore définie, ni formulée. C'est dans ce temps premier que s'amorce la relation de transfert et sa nécessaire inscription dans un cadre psychanalytique.

3. Freud S. (1895), « Études sur l'hystérie », *OCF-P II*, PUF, p. 279[0].

4. Freud S. (1891), « Sur la conception des aphasies », *OCF-P I*, PUF, p. 179[0].

5. Freud S. (1890), « Traitement psychique (traitement d'âme) », *OCF-P I*, PUF, p. 156[0].

Dans les premiers entretiens, un patient précise qu'il lui est devenu insupportable de se mettre en fureur contre ses proches : femme et enfants, alors qu'il fait preuve d'une patience infinie dans son métier qui l'angoisse beaucoup compte tenu de sa scrupulosité. Il ressort de ces débordements d'agressivité, rongé par la honte et la culpabilité. C'est le motif de sa venue chez un psychanalyste. Il doit vaincre une grande timidité pour m'exposer son histoire qu'il tente de me décrire avec précision, clarté, et chronologie afin de ne pas se perdre. Dans ces trois séances préliminaires, sa parole est méticuleuse et détaillée sur l'ensemble des événements de sa vie, de sa filiation, préparant de plus en plus ses dires à mesure qu'il se laisse saisir par le transfert et les affects. La méthode s'installe à son insu, et la conviction d'une indication d'analyse se précise.

À la dernière rencontre, nous définissons le cadre et j'énonce la règle fondamentale et le procédé de Libre association qui devra régir sa parole dorénavant. Pour ma part c'est plutôt ainsi que je procède à chaque début de traitement, (ce qui pose déjà une question technique sur la nécessité de cette pratique, là où d'autres laissent non prescrite cette règle fondamentale et la laissent deviner au patient au cours du temps).

Lors de sa première séance d'analyse, en contrepoint avec les entretiens préliminaires, l'impératif de la Libre association fait basculer le régime de sa parole, qui se trouve immédiatement sous l'emprise du transfert. Tout d'abord un très long silence embarrassé, puis il dit : « Quand j'arrive ici, je suis vide, je n'ai rien à dire. J'ai l'impression que je ne vais dire que des sottises ».

En 1912, dans le texte sur la dynamique du transfert, Sigmund Freud précise que « dans l'analyse nous sommes confrontés au transfert comme à la plus forte résistance contre le traitement... et que lorsque les libres associations d'un patient font défaut, non pas qu'elles soient simplement tuées, à chaque fois le blocage peut être éliminé si on assure au patient qu'il est présentement sous la domination d'une idée incidente ayant à faire avec la personne du médecin. »⁶

L'inquiétude immédiate chez le patient du surgissement d'une parole inattendue, porteuse d'une demande d'amour ou d'une satisfaction de la haine, se transfère sur l'analyste en personne et sidère, réprime toute possibilité de se laisser porter par l'excitation des mots, et leur puissance d'acte. C'est comme si la liberté associative de la pensée en séance portée par le transfert poussait à la levée du refoulement et en même temps appelait aussitôt à refouler le même complexe inconscient.

Pour un autre patient, là aussi après un très long silence, la première séance s'inaugure ainsi : « Entre deux jumeaux, c'est le silence, car cela va sans dire ». Il était le dominé, toujours aux prises avec une colère sourde derrière un masque d'impassibilité. Le transfert, cette fois-ci, est fraternel et gémellaire. Le silence recouvre un fantasme dominant-dominé sur l'axe masochique mais il utilise la voie régressive qui conduit aux temps originaires d'avant le langage, de la transmission de pensée, voire même de la télépathie qui intriguera Freud un certain temps. Nous sommes là aux prises avec la communication d'inconscient à inconscient qui, tout en représentant l'idéal de l'échange analytique, vient au plus loin déjouer la mise en mots, la décharge des affects, et le procédé de la libre association. Peut-on lui imposer la liberté de penser et de tout dire ? Peut-il interpréter la règle fondamentale de l'analyste ou seulement s'y soumettre ? Aussitôt, comme évoqué dans l'argument, un conflit naît entre l'activité du « tout dire » et la passivité de « ce qui vient à l'esprit » qui redouble celui du surmoi scrutateur des moindres pensées du moi observé.

Enfin, dernier exemple d'une patiente qui, dans certains silences lors de sa première séance d'analyse, indique que « ce sont des mots Russes, sa langue d'origine du côté de sa mère, qui lui viennent spontanément à l'esprit. Dans le temps de leur surgissement, ces mots restent intraduisibles et surtout indicibles ». La parole devient l'enjeu du transfert et lieu du symptôme ; cette patiente devient « muette dans la langue », selon l'heureuse formule d'Edmundo Gómez Mango. Elle prend d'emblée la mesure de la force d'attraction, sur la voie

6. Freud S. (1912), « Sur la dynamique du transfert », *OCF-P XI*, PUF, p. 109.

régressive, de la « pulsionnalisation » de la pensée associative qui ouvre à la reviviscence, au sein même de la parole des enjeux incestueux et meurtriers. Ce repli défensif sur l'intimité du monde intérieur, fusion narcissique, retrouvaille avec l'objet maternel incestueux, opère une éviction de la libre association comme instance tiercéisante.

La présentation de l'engagement de ces patients dans leur première séance d'analyse témoigne du bouleversement que constitue, toujours aujourd'hui, à chaque début de cure la collision entre la règle fondamentale du tout dire et les fonctionnements psychiques les plus intimes et les plus symptomatiques de chacun d'eux. Cette rencontre violente, pulsionnelle entre les deux vies psychiques des protagonistes de la situation provoque aussitôt des défenses immédiates comme dans ces cas, le silence. Tentative pour déjouer toute prise en masse du transfert qui pourrait faire courir le risque que se reconstitue la psychologie des foules, régression au temps primitif de la confusion hypnotique entre les membres de la horde originaire et le père primitif. Chaque analysant n'a-t-il pas la nécessité, au moyen de la règle de la libre association, de refaire le chemin proposé par Freud dans *Psychanalyse des foules et analyse du moi*. C'est-à-dire, comme le poète épique, d'accomplir par une parole libérée un progrès dans la vie de fantaisie qui construise son mythe personnel, mythe psychologique individuel qui l'amènera vers le progrès de la vie de l'esprit...

Pour conclure sur l'importance des signifiants, l'APF c'est l'Association psychanalytique de France qui, depuis sa fondation en 1963, a placé au cœur des échanges interanalytiques entre ses membres la libre association comme méthode pour élaborer l'institutionnel, la formation et l'échange scientifique. J'espère que cet après-midi partagé avec vous en sera le témoignage.

Les affects et les mots

Catherine Chabert

C'est par une citation de Didier Anzieu que je souhaite commencer : c'est à lui que j'ai pensé d'abord en préparant mon exposé d'aujourd'hui, du fait du thème, bien sûr et sans doute aussi de la proximité du Pyla qu'il aimait tant... La voici : « Les deux plus grandes conquêtes de l'homme sont le cheval et l'association libre ! » Deux conquêtes associées de manière incongrue - mais les associations libres le sont presque toutes, inéluctablement - pour dire d'un côté l'emprise, le domptage de la pulsion et de l'autre la circulation psychique et sa potentielle liberté. L'association libre n'est-elle pas fondamentalement un produit de la vie psychique, au sens littéral du vivant, un produit animé, en mouvement et donc une cible privilégiée des attaques et de la déliaison ? Freud, en 1907, insiste sur le bouleversement de la technique analytique, une véritable rupture épistémologique entre la centration sur les symptômes avec l'objectif de les résoudre l'un après l'autre et la liberté laissée au patient de déterminer lui-même le thème du travail quotidien. « Mais, écrit-il, ce que j'obtiens alors et qui, ressortit à la solution d'un symptôme, est morcelé, entrelacé dans divers contextes et réparti sur des périodes très éloignées¹. » Ce n'est pas un hasard si cette déclaration de Freud apparaît au moment de la publication de Dora, pas un hasard non plus si, à peine plus tard, il écrit le premier récit d'une analyse menée au moyen d'associations libres, à savoir *L'Homme aux rats*².

Les affects sont susceptibles d'être objets de refoulement ! C'est ce que Freud découvre lorsqu'il cherche les différences entre hystérie et névrose obsessionnelle et, parmi elles, la nature vraiment distincte du refoulement dans l'une et l'autre affection : c'est l'affect qui est refoulé dans la névrose obsessionnelle, plus précisément, l'investissement se détache d'une représentation pour aller vers une autre, si bien que de déplacement en déplacement, ce sont des choses raisonnablement « indifférentes » qui sont l'objet d'obsessions. Les souvenirs refoulés aussi diffèrent : entre la mémoire ancienne et les « circonstances occasionnantes de la maladie », l'obsessionnel témoigne d'un usage du refoulement apparemment beaucoup moins radical que l'hystérique : tous les souvenirs ne sont pas traités de la même manière, ce qui donne l'impression qu'une partie du travail analytique est déjà effectuée par le patient. La croyance dans la puissance de la pensée et l'assurance de sa victoire colonisent le processus. L'un des buts majeurs du refoulement est alors de réprimer le développement de l'affect : la représentation est écartée, si bien que la transposition de l'énergie pulsionnelle devient impossible. Lorsque le refoulement échoue, l'affect disparu revient, transformé en angoisse et la représentation écartée est remplacée par un substitut « indifférent ». Puisque la représentation reste obstinément inconsciente et bâillonne l'expression pulsionnelle, le refoulement est condamné à « une lutte sans succès et sans fin »³, dit Freud.

La question se pose donc de la concomitance entre les développements nouveaux concernant le refoulement des affects et la nouvelle technique de l'association libre prônée désormais par la méthode.

Le motif avancé par Eugène pour sa demande d'analyse est clair : il rencontre depuis de nombreuses années de grandes difficultés professionnelles, un symptôme donc ! Mais les mots qui lui échappent à la fin de notre dernier entretien préliminaire «... et puis, je n'ai pas d'affects », relèvent-ils du symptôme ou d'une association

1. Freud S. (1905), *Fragments d'une analyse, Dora*, PUF, « Quadrige », 2007, p. 10.

2. Freud S. (1907), *Les premiers analystes. Minutes de la société psychanalytique de Vienne*, Gallimard, 1976, p. 247.

3. Freud S. (1915), « Le refoulement », *Métapsychologie*, Gallimard, 1968, p. 63.

libre ? La mienne, à ce moment-là, fut très convenue : je pensai à tous les hommes morts dans sa famille, cette lignée masculine dont il restait le seul survivant. Une longue liste depuis le grand-père mort pour la France dans une guerre coloniale, le père disparu à une date assez floue après de longues années où dépression et cancer se côtoyaient mystérieusement, le frère aîné, fou de vitesse et de moto, emporté dans un accident à 20 ans et puis le dernier en date, son petit frère détesté disparu brutalement quelques années plus tôt... « Je n'ai pas d'affects » résonna d'emblée pour moi comme une sorte de mot d'ordre auquel je ne comprenais pas grand-chose, sauf à vouloir y associer immédiatement des événements tragiques et le refus drastique d'Eugène d'en être éprouvé.

Eugène, malgré ses réticences vis-à-vis de la psychanalyse, avait accepté sans hésiter les conditions d'une cure classique. Il respectait scrupuleusement le cadre, ne manquait aucune séance, apportait régulièrement une très grande quantité de rêves. Il se comportait comme un analysant modèle, souhaitant très vite être le meilleur de ses patients, le plus satisfaisant, le préféré aussi. Pourtant, j'étais frappée par le caractère factice et très superficiel de son discours. Il parlait sur un ton très théâtral, le « tout dire » qu'il voulait scrupuleusement observer n'était manifestement ni spontané ni véritablement associatif. Il préparait ses séances, notait tous ses rêves ainsi que ses associations et les interprétations qu'il en proposait, puis révisait l'ensemble avant chaque séance pour m'en faire part. Il observait méticuleusement la règle fondamentale et se félicitait de ses progrès : il associait, certes, mais, sans liberté et cela ne changea guère car ses résistances étaient tenaces.

La distinction proposée par Jean-Luc Donnet⁴ entre l'association libre (le procédé, son résultat) et l'associativité (les enchaînements associatifs qui sont sous l'égide de la règle) convient tout à fait, me semble-t-il, pour qualifier le discours d'Eugène en séance. Le procédé se distingue de la règle dans la mesure où celle-ci incarne le paradoxe de l'injonction à une parole spontanée, l'écart entre pensée et parole, entre processus et effets. Cela conduit Jean-Luc Donnet à établir une distinction parfois radicale entre le postulat du déterminisme psychique et celui de son indétermination, disjonction qui ordonne à certains égards l'écoute analytique.

Une caractéristique avait très tôt retenu mon attention, la force des investissements sensoriels d'Eugène : il était particulièrement sensible aux odeurs, aux impressions visuelles et auditives et ces sensations servaient parfois de point de départ à ses séances. Il les utilisait aussitôt dans des mouvements de séduction à mon égard, en soulignant la belle qualité de la lumière de mon bureau, les couleurs merveilleuses de mes fleurs ou encore l'extrême agrément de mon parfum. Ses propos toujours très contenus laissaient parfois la place - sans trouble apparent - à des émergences crues : lors de son jogging quotidien, il était régulièrement assailli par des images sexuelles, le « floc floc » de ses chaussures s'enfonçant dans la boue le faisait inmanquablement penser à un vagin ; par ailleurs pouvait surgir en séance ou en rêve l'image d'un bras ou d'une main coupée, sans vie, sanguinolents... qu'il évoquait froidement, sans affects. Il passait brusquement de ces fantaisies parfois difficiles à supporter (enduire entièrement une femme de son sperme - pourquoi pas vous ? disait-il) vers des plongées régressives étouffantes : le souvenir de lui enfant, la bouche pleine de riz ou de purée, ne pouvant ni avaler ni cracher ou de son énurésie infantile avec en écho de très nombreux rêves où il urinait sous le regard de quelqu'un d'invisible.

J'ai été gênée, presque embarrassée par la manière dont Eugène manifestait ses « affects », ou plutôt l'absence d'affects qu'il tentait constamment de colmater par des attitudes particulièrement affectées justement, d'une préciosité excessive, pellicule superficielle qui masquait mal le détournement massif de ses éprouvés. Les représentations foisonnantes apparaissaient dans une démesure dérangement à la fois par l'excès qu'elles engendraient et par le manque d'affects qui rendaient certains moments de l'analyse presque insupportables. Une chose est sûre : la pulsionnalité était là, toujours présente au rendez-vous et nourrissait le transfert, massivement, parfois de manière débordante. Pendant des années, il fut convaincu que le « ton » de chacune

4. Donnet J.-L., *Dire ce qui vient, Association libre et transfert*, « Le fil rouge », PUF, 2016.

de ses séances dépendait de l'expression de mon visage lorsque je lui ouvrais la porte : « C'est vous qui donnez le "la", me disait-il furieux et en plus, je suis obligé de vous suivre ». Je pensais strictement l'inverse, c'était lui qui choisissait la tonalité de sa séance selon ses états d'humeur et je ne pouvais que m'y soumettre. Et pourtant, il m'enviait beaucoup le pouvoir qu'il me prêtait car il y voyait la preuve et même l'incarnation d'une emprise sur l'autre qu'il convoitait par dessus tout. Bien plus tard, il découvrit qu'en vérité, il choisissait un « ton » avant chaque séance, qu'il en préparait l'annonce (comme on annonce la couleur) et que, contrairement à ce qu'il avait imaginé, ce pouvoir était pénible à exercer parce que lui-même n'avait pas le sentiment d'en être le maître et qu'il se sentait agi par des forces obscures, à l'intérieur de lui. Le « ton » venait de là, de ces ombres puissantes, de la violence pulsionnelle qui parasitait sa vie et le rendait esclave.

La question des relations entre pulsions et affects est immense et il me paraît difficile de la développer aujourd'hui. Nous pouvons cependant nous entendre sur une hypothèse de base : le travail exigé par la pulsion consiste essentiellement dans la transformation de l'excitation grâce à la production de représentations dans leur double composition, représentant-représentation, représentant-affect. L'injonction de la méthode par la règle fondamentale permettrait que cette dynamique advienne grâce à l'association libre, c'est une évidence sur laquelle nous revenons rarement. Mais jusqu'à quel point, d'abord, peut-on mettre à l'épreuve la classique trilogie inventée par Freud à propos du processus, *Remémoration, répétition, perlaboration* notamment dans le champ très précis de l'association libre : quelle part laissée à la mémoire, quelle part laissée à la compulsion, quelle part laissée à la traversée qui les associe l'une et l'autre ? Dans quelle mesure ces opérations, dégagées essentiellement à propos des représentations et du refoulement qui les frappe, peuvent-elles être légitimement accordées aux affects ?

Au départ, Freud pose fermement l'hypothèse de la dissociation de l'affect et de la représentation et ne réserve pas le même traitement aux deux composantes. Le langage de l'affect est physiologique et s'exprime en termes d'énergétique et d'innervation corporelle, alors que les représentations ont à voir avec les traces mnésiques. Les « fausses connexions » sont là pour témoigner de cette disjonction possible, dès les *Études sur l'hystérie*⁵ ; le travail analytique revient alors à déjouer ou à défaire les liaisons trompeuses pour retrouver les vraies, celles qui permettraient d'associer l'affect à la représentation adéquate, qui le justifie « historiquement ». Mais plus encore et c'est la question posée dans *l'Introduction à la Psychanalyse*⁶, si l'analyse du refoulement permet assez aisément de se saisir du sort de la représentation, si le sort de l'état affectif associé à la représentation refoulée permet de constater la transformation de l'affect en angoisse, on ne peut se permettre d'affirmer, dit Freud, « l'existence d'états affectifs inconscients de la même manière dont nous affirmons l'existence de représentations inconscientes »⁷.

La représentation ne change pas de nature parce qu'elle est consciente ou inconsciente, mais en tant que redoublement, elle porte en elle le risque de l'infidélité, du leurre et de la tromperie, très précisément dans ses relations avec les perceptions. Elle implique donc le doute et nécessite le recours au jugement d'existence ou d'inexistence puisqu'il s'agit en effet de savoir si « quelque chose de présent dans le moi comme représentation peut aussi être retrouvé dans la perception de la réalité »⁸.

L'affect, lui, n'a qu'une voie d'expression directe : il peut être transformé, modifié, ignoré, renversé en son contraire mais dans l'expérience du sujet, il occupe un statut d'existant dont la réalité ne peut être niée sauf à dénier, dans le même mouvement, l'existence du sujet qui l'éprouve. Il y a donc d'une part, un écart entre l'affect et la représentation dans leur inadéquation possible et d'autre part, un écart entre l'effectivité de l'affect dans sa réalité d'éprouvé et l'existence inconsciente de l'affect dont les preuves restent difficiles à trouver.

5. Freud S. (1895), *Études sur l'hystérie*, OCF II, PUF, pp. 9-332.

6. Freud S. (1916), *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, OCF XIV, PUF.

7. *Ibid.*, p. 386.

8. Freud S. (1925), « La négation », OCF XVII, PUF, p. 13.

Quelle place occupe alors l'affect, dans la reconnaissance radicale qui ordonne son incommunicabilité ? Lorsqu'en 1915⁹ Freud distingue la représentation consciente, qui comprend la représentation de chose, plus la représentation de mot qui lui appartient et la représentation inconsciente qui est la représentation de chose seule, il ne fait que reprendre l'hypothèse présentée dès l'*Esquisse* (1895) qu'il ne cesse de rappeler tout au long de son œuvre jusqu'à l'*Abrégé* (1938) : il faudrait supposer une pensée antérieure au langage, car la pensée est à l'origine inconsciente et concerne *les impressions sensorielles laissées par les objets*. Dans *L'Inconscient*, Freud définit la représentation de chose comme « l'investissement », sinon des images directes de chose, du moins de traces mnésiques plus éloignées qui en dérivent. Le travail psychique de figuration prend donc ses racines dans l'opération d'investissement qui situe la représentation de chose entre la *sensation* et la *perception*. Dans cette perspective, la distinction entre sensation et perception prend toute son importance, puisque la « chose » se présente d'abord par l'intermédiaire de l'affect et ne pourra jamais être ni totalement figurable ni totalement dite. En allant un peu vite, je me demande si la sensation n'est pas à l'affect ce que la perception est à la représentation, un moyen de retrouver la mémoire *via* l'association libre qui l'actualise dans le transfert.

Freud écrit en 1937¹⁰ : « Quels matériaux met-il [le patient] à notre disposition, dont l'exploitation nous permette de l'engager sur le chemin des souvenirs perdus ? Différentes choses : des fragments de ces souvenirs dans des rêves, [...] fortement déformés par tous les facteurs qui participent à la formation du rêve ; des idées incidentes qui émergent lorsqu'il se laisse aller à l'association libre et dans lesquelles nous pouvons reconnaître des allusions aux expériences refoulées ainsi que des rejetons, à la fois des motions affectives réprimées et des réactions entre elles ; finalement, des indices de la *répétition des affects* appartenant au refoulé [...] *Nous avons appris que la relation de transfert qui s'établit avec l'analyste est spécialement favorable au retour de telles relations affectives*¹¹. À partir de cette matière première, pour ainsi dire, il nous appartient de restituer ce que nous souhaitons obtenir ». Nous pouvons donc penser que cette répétition des affects irrigue l'activité susceptible de produire des associations *libres* : le paradoxe de cette formulation est ici porté à son acmé car l'enchaînement par les affects est sans doute l'obstacle le plus rude dans la conquête de la liberté, si on admet que son intensité témoigne de la force même du fantasme qui lui est attaché.

Au regard de l'association libre et de l'activité représentationnelle qu'elle transporte, la prépondérance doit-elle être accordée uniquement au représentant/représentation ou tout autant au représentant/affect ? Il me semble que, lorsque les affects surgissent, ils peuvent constituer le signal d'une représentation non encore advenue, en quête de reconnaissance ou de partage, en quête de mots peut-être : ceux de l'analyste, ceux de l'analysant, nécessaires pour que s'accorde la chaîne associative de la remémoration et de la construction. Dans l'*expérience de transfert*, l'affect témoigne de l'amorce d'un déplacement sur l'analyste qui, s'il n'est pas saisi en tant que tel, s'il ne trouve pas de sens, fait inéluctablement retour dans la psyché de l'analysant, sans ouvrir vers la perlaboration dont il pourrait non seulement être l'objet, mais aussi constituer la source.

Lorsque le patient n'a aucun souvenir de ce qu'il a oublié et refoulé, il ne peut le traduire qu'en actes, dit Freud, « même s'il répète évidemment cet acte sans savoir qu'il s'agit d'une répétition »¹². Mais les actes et les affects ne sont pas toujours équivalents, peu s'en faut et on pourrait plutôt attribuer aux émergences d'affects un statut intermédiaire entre l'acte et la parole, « un passager clandestin », dirait André Beetschen, assurant la fonction d'intermédiaire, de messenger entre les deux partenaires de la situation analytique. À mon avis, l'une des visées de l'association libre serait justement de trouver « le mot apte à l'affect » selon l'heureuse formulation de Piera Aulagnier. Les mots de l'analysant, les mots de l'analyste, parce qu'ils nomment les affects, les inscrivent dans la construction d'un passé singulier : le temps de l'enfance continue alors d'exister psychologiquement sous la forme du discours qui le parle.

9. Freud S. (1915), *op. cit.*

10. Freud S. (1937), « Constructions dans l'analyse », *OCF XX*, PUF.

11. C'est moi qui souligne.

12. Freud S. (1914), « Remémoration, répétition et perlaboration », *OCF XII*, PUF, pp. 185-196.

Un jour, sans doute perdue dans le réseau compliqué des trains qui parcouraient ses rêves et plus curieuse des femmes qui traversaient sa vie, un jour, j'avais dit : « Une femme peut en cacher une autre ». Je ne sais plus très bien ce qui, à ce moment-là, m'a poussée à prononcer ces mots, peut-être simplement l'idée que depuis quelque temps les trains comme les femmes le faisaient arriver systématiquement en retard à ses séances. Ma phrase et la substitution qu'elle proposait restèrent sans effet. Eugène les avait trouvés incongrus et avait clos l'affaire d'un « Enfin, puisque vous le dites ! » qui m'avait déçue.

Il avait solidement installé entre nous une figure de mère pâle, terne, une ménagère méticuleuse et prudente, une femme effacée dans la quotidienneté de ses tâches, toujours vêtue de la même blouse à carreaux bleus et blancs, sans forme, sans corps et sans mouvement. Il y avait pourtant l'attrait sensuel d'Eugène pour les odeurs de la maison, celles qui s'échappaient de la mienne qu'il détectait avec un flair infailible : odeurs pâtisseries, odeurs de cire ou de lessive qui lui rappelaient les lundis de sa mère. Rien cependant qui puisse susciter chez lui la moindre excitation, le moindre désir et surtout le moindre regret. Pour lui, les choses étaient claires et définitivement arrêtées : sa mère, cette pauvre femme, avait toujours été sans attraits, ni très jolie ni très intelligente, plutôt sèche et râpeuse, comme ses mains rougies par le savon de Marseille. Il tenait absolument à sa version : pas de femme séduisante, pas de femme désirable derrière celle qui occupait le devant de la scène de son enfance et qui, malgré sa présence discrète, attirait tous les feux de la rampe.

Voici une séquence de l'analyse d'Eugène qui a ouvert la voie, après de nombreuses années de tâtonnements, à l'émergence d'affects associés à l'extrême sensorialité d'un souvenir-écran dont l'épaisseur transférentielle m'apparaît singulièrement active.

Il a envie de ma présence à côté de lui... comme sa mère à l'école maternelle. Il pleurait beaucoup alors elle ne le laissait pas, elle le ramenait à la maison avec elle... Il dit qu'il se sent très frustré avec moi parce que je ne dis rien.

Il poursuit : « Je suis en train de vous dire que je suis à plaindre une fois de plus. Mais j'entends pleindre, comme si j'étais plein... Tous les hommes sont sales disait ma mère. La première fois que j'ai entendu cette phrase c'était à cause d'un homme qui urinait sur le bord de la route. Tous les hommes sont sales. Qu'est-ce qui est sale pour ma mère si propre ? Le sperme ? Il ne faut pas que ça déborde quoi. Pas de gouttes d'eau sale sur le lavabo. Elle faisait la poussière cinq fois par jour et pourtant quand je pense à la maison de mes parents, j'y sens toujours une atmosphère poussiéreuse ».

Puis il se souvient de son drôle de rêve cette nuit : « Je suis à l'hôpital alors que je suis bien portant et je dois uriner à tout prix sinon... je dois uriner de force. [...] »

Je faisais pipi au lit la nuit. Mon père se levait plusieurs fois pour m'emmener aux toilettes. Toujours trop tard. Mes parents n'en parlaient jamais. Ils en avaient honte. Ils m'ont fait consulter toutes sortes de médecins. Ça me permettait d'être à part, en dehors de la famille - en bien ou en mal - ça me permettait d'avoir mon père à côté de moi la nuit.

Quand on a dû me faire une transfusion, après mon opération des amygdales [Eugène avait 5 ans], la femme qui me donnait son sang était belle. On était reliés par des tuyaux. C'était une femme apaisante, sûre d'elle même, elle le fait passer avec chaleur. Elle est séduisante, il y a de la douceur dans son visage mais surtout sur ses lèvres. J'ai l'impression qu'elle a du rouge à lèvres, comme vous. Pendant la transfusion, la femme me regarde, elle est tournée vers moi. Ce jour-là j'ai dû déborder. Elle me remplit ». Il se tait, il est très ému, peut-être qu'il pleure.

Je dis que c'est le même rouge, pour les lèvres et pour le sang et je pense à la haine, tapie sous la déclaration d'amour. Il poursuit : le rouge à lèvres c'est comme vous, je ne vous l'ai jamais dit mais c'est le rouge à lèvres qui m'a décidé, je veux dire pour l'analyse, je ne sais même pas pourquoi.

Je remarque - et cela m'intéresse beaucoup - le passage du souvenir-écran au rêve grâce à l'association libre : au sujet du premier, Freud insiste sur le choix des matériaux dans les « impressions qui ont provoqué un affect puissant ou qui ont vite été reconnues comme significatives d'après leur conséquence ». Ce qui compte c'est la grande intensité sensorielle des images ; nos souvenirs conscients ne sont pas des souvenirs d'enfance, ce sont des souvenirs *sur* notre enfance. C'est donc bien la force de l'investissement sensoriel du détail qui permet d'articuler le souvenir et la perception : le détail de *mon* rouge à lèvres découvre une violente intrication pulsionnelle condensant l'angoisse de mort et la castration, le conflit surgit dans un scénario aux multiples entrées dans lequel les protagonistes peuvent désormais se confronter. Le père et l'enfant serrés l'un contre l'autre, toujours présents dans le souvenir de l'hémorragie, excluaient jusqu'ici toute figure de femme : le père pleurait, seul avec son fils, la mère était ailleurs, perdue, jamais seulement évoquée. C'est bien l'association libre à partir du rêve et du souvenir qui permet une transformation du souvenir compulsif *via* le transfert d'affects.

Par quelles voies le refoulement des affects peut-il être défait sinon par le transfert ? Grâce aux identifications qu'il mobilise, le moi peut être affecté par l'objet, ce qui suppose que l'énergie pulsionnelle et l'excitation extrême qu'elle génère, peuvent être transposées et transformées en affects. À mon avis, c'est l'association libre qui donne accès à ce changement : elle conditionne l'appropriation nécessaire à l'intériorisation et pourrait constituer le socle de l'acte d'interprétation en permettant le déplacement et la maîtrise de l'excitation par le langage.

« Je n'ai pas d'affects » : la négation qui porte sur l'affect, déclare la non-appartenance de cet affect au moi, autrement dit, elle refuse la reconnaissance d'un moi affecté par l'objet. C'est à la dynamique du transfert, à ce qu'elle recèle de frustration et de perte que s'arrime la reconnaissance des affects et des représentations qui leur sont attachées. Car c'est surtout lorsque l'absence de l'autre peut être reconnue *comme cause de la souffrance* que s'établissent les liens entre affects et représentations. Si l'absence ou la perte constituent l'une des conditions de l'activité de représentation, elles assurent aussi une action essentielle dans la détermination des affects dont les traces maintiennent vivantes les traces de la mémoire, c'est-à-dire de l'objet.

Dernier fragment de la cure d'Eugène juste après la mort de sa mère avec, en exergue, une phrase de J.-B. Pontalis : « Une mémoire qui se voudrait sans perte est une mémoire morte. Une mémoire vive exige l'oubli. »¹³

Il dit que vendredi il est venu très tard, à cause du train. Il dit qu'au coin du boulevard, il a levé les yeux vers ma fenêtre, comme d'habitude, il a cherché ma silhouette à travers les rideaux, guettant son arrivée. Il dit qu'il a sonné, deux fois, et que je n'ai pas répondu. Il dit que je l'ai oublié, que jamais, au grand jamais, il avait pensé que j'étais capable d'une telle négligence, que jamais il n'aurait pu imaginer que j'étais une femme comme ça, une oubliée, une légère, une pas-là, une qui pense à autre chose, une qui pense à quelqu'un d'autre... Puis il se tait, un long moment, lui qui n'arrête jamais de parler.

J'ai pensé à ce moment-là que lui qui avait oublié tous les morts de sa famille, qui n'en parlait presque jamais comme s'il les avait définitivement effacés de sa mémoire et de sa réalité psychique, j'ai pensé qu'Eugène ne pouvait se sentir exister que par cet oubli, cet abandon des traces qu'ils avaient laissées : les retrouver et avec eux la douleur psychique associée à leur disparition, pouvait représenter un danger inimaginable, l'angoisse d'être emportés par eux, de disparaître avec eux, de ne plus se sentir vivant.

Et je dis : Seuls les vivants peuvent oublier.

Il pense alors à une autre scène d'enfance, il a 6 ou 7 ans, c'est le soir, ses parents doivent sortir, il est couché, sa mère vient l'embrasser, il la trouve belle, elle porte une robe brillante, il se souvient surtout de son parfum.

13. Pontalis J.-B., « Mémoire », *Fenêtres*, Paris, Gallimard, 2002.

Résistances

Pascale Franques

« Vous voulez de la libre association ? Je vais vous en donner ! » me dit un patient qui a passé un an ou plus, à me raconter l'émission de radio qu'il venait d'écouter, commémorant, fixant de la sorte, les longues discussions avec sa mère avant qu'elle ne meurt.

Ainsi dans le décours de certaines cures, est-on, plus souvent que l'on ne le voudrait, confronté aux résistances à la règle fondamentale.

En fait cette réaction, cette apostrophe semble constituer la partie émergée de l'iceberg, son arête la plus vive et celle qui, enfin, se donne à dire. À voir aussi comme une incantation magique car cette parole geste, très directe, semble demander la fusion.

L'ordinaire est plutôt jusque-là, dans ces cures, une répétition d'agirs transférentiels maintenant, sans laisser les choses du côté d'une reviviscence quasi-hallucinatoire.

Et il faut vraiment le cadre de la cure pour donner sens à ce magma d'agis et ce qui est le plus frappant alors est l'immense difficulté à s'autoriser une vie de l'esprit, comme une castration de la vie associative. Une abrasion des capacités associatives permet, de toute évidence, de garder intact un lien sensoriel brut, direct à l'objet primaire dont seul le contre transfert peut alors témoigner.

Ce lien à l'objet primaire peut persister longtemps inentamé, sans que les mots ni les rêves ne le mobilisent. Et il faut un temps long pour que les rêves adviennent, se racontent mais sans que les mots ne disent vraiment ce qu'ils donnent à voir.

Les associations sonnent parfois même comme un faux sens, un refus, un déni du récit premier du rêve. Un non sens, un faux sens ! Voilà que les associations, quand elles se disent enfin, viennent non pas investir le monde inconscient déployé dans le rêve mais s'appliquent, au contraire, à le déqualifier. Le texte n'a plus de sens, n'a même plus d'objet.

Deux mondes sont maintenus clivés et si on les met en contact, du fait du processus analytique, on n'obtient pas la révélation escomptée, mais plutôt un effort pénible visant à briser le plus possible tous liens associatifs signifiants qui amèneraient la prise de conscience. Les choses doivent en rester là, invisiblement ; les images sont les images, on peut les contempler, même éternellement s'il le faut, mais les mots n'y toucheront pas.

Une résistance puissante s'exerce pour maintenir dans sa crypte la chose inconsciente, un clivage imperméable qui paraît bien loin du refoulement si dynamique, si mobilisable dont la découverte fait de Freud le génial inventeur de la psychanalyse.

Ce refoulement est ce par quoi la topique psychique, les Pcs Cs se dégage, dans l'épreuve conflictuelle où Freud voit s'affronter les forces pulsionnelles libidinales et le Moi.

Beaucoup de cures semblent bien loin de la simplicité qu'augurait la découverte de la psychanalyse. Et Freud dans sa longue pratique a dû lui même élaborer toutes les résistances qui se sont présentées à lui.

La résistance, les résistances sont au fondement de la psychanalyse rencontrées dans sa pratique, elles ont fondé sa méthode et n'en finissent pas de faire avancer la théorie. Une butée dynamique à tous les niveaux. La résistance du psychisme humain pour le meilleur et pour le pire. Comment utiliser cette propriété du psychisme que la pratique, notre pratique, rencontre obstinément « pour rendre au patient la récupération de

ses facultés d'agir et de jouir de l'existence.¹», alors même que tout en lui semble s'y opposer bien qu'il en fasse la demande ?

C'est par la découverte de la résistance que Freud a pu toucher l'évidence de la réalité psychique, l'exigence du travail psychique qu'impose la force pulsionnelle. Réalité interne, construite, éminemment singulière à laquelle le patient a accès par la parole, sa parole. C'est la *talking cure* découverte avec Breuer.

L'hypnose qui dissout magiquement la résistance du Moi et qui assujettit dans le même mouvement à un grand autre, que Freud n'aime pas incarner, n'a plus lieu d'être.

Freud va inventer le procédé de l'association libre pour déjouer cette résistance, dont il réalise qu'elle est la force refoulante qui garde la frontière d'une topique psychique clivée en trois domaines séparés le conscient, l'inconscient et entre ces deux systèmes radicalement hétérogènes, le préconscient, étroite voie de passage mais aussi royaume intermédiaire où vivent les rejetons de l'inconscient, les métis, les sang mêlés, le royaume des mots et de leur travail

« Quand j'étais arrivé à un point où ils affirmaient ne rien savoir de plus, je les assurais que malgré tout ils savaient, qu'ils n'avaient qu'à le dire... » Laisser venir les idées involontaires généralement considérées comme perturbantes, devient dès lors l'objectif. Freud « exhorte ces patients à dire tout ce qui leur traverse l'esprit même s'il le trouve inutile, inadéquat voire même stupide. Mais il exige surtout qu'ils n'omettent pas de révéler une pensée, une idée sous prétexte qu'ils la trouvent honteuse ou pénible »²

Freud en appelle à la rébellion, résistance contre la résistance, en laissant advenir « ces idées incidentes, que le patient ne peut nous communiquer sans une rébellion intérieure »³, pour pouvoir accéder au refoulé inconscient qui fait souffrir les hystériques de réminiscences.

Un travail inverse à celui du refoulement doit s'engager : il faut défaire l'investissement inconscient de la représentation de chose et y substituer un investissement préconscient, qui est celui de la représentation des mots, associée à la représentation de chose « car c'est par connexion avec les représentations de mot correspondantes que les choses deviennent conscientes.⁴ »

En effet, en tant que restes perceptifs, les mots offrent une qualité perceptible aux restes inconscients, déqualifiés par le refoulement.

Il y a quelque chose de bien étrange à vouloir appeler libre ce qui est pour le moins contraint, mais une contrainte à résister à la résistance. Un soulèvement du désir mais contre le principe de plaisir qui refoule automatiquement ce qui est déplaisant et grâce au principe de réalité. Une sorte de paradoxe que le Moi doit pouvoir supporter !

Mais tels des apprentis sorciers, nous sommes allés délier les pulsions de leurs attaches inconscientes, qui s'actualisent avec toutes les caractéristiques d'une reviviscence et d'une conviction hallucinée, celle découverte dans les rêves.

« Après 25 années de travail intensif »... Freud fait ce constat dans « Au-delà du principe de plaisir » : « Le malade ne peut se souvenir de ce tout qui est en lui refoulé et peut-être précisément pas de l'essentiel, de sorte qu'il n'acquiert pas la conviction du bien fondé de la construction qui lui a été communiquée. Il est bien plutôt obligé de répéter le refoulé comme expérience vécue dans le présent, au lieu de se le remémorer comme fragment du passé, ce que préférerait le médecin. Cette reproduction qui survient avec une fidélité qu'on n'aurait pas désirée, a toujours pour contenu un fragment de la vie sexuelle infantile, donc du complexe

1. S. Freud (1904), « La méthode psychanalytique », *La technique psychanalytique*, PUF, 1953, p. 6.

2. Freud S. (1904), « La méthode psychanalytique », *La technique psychanalytique*, PUF, 1953, p. 3.

3. Freud S. (1926), « La question de l'analyse profane », *OCF XVIII*, PUF, 1994, p. 28.

4. Freud S. (1923), « Le Moi et le Ça », *Essais de psychanalyse*, « P.B.P », 1981, p. 256.

d'Œdipe et de ses ramifications ; elle se joue régulièrement dans le domaine du transfert, c'est à dire dans la relation au médecin.⁵ »

Cette vraie révolution va amener le passage à la deuxième topique Moi Ça Surmoi.

Car la compulsion de répétition fait passer de l'ancien modèle de la représentation à un modèle nouveau qui, à travers la décharge, se fonde sur l'acte. Nous étions assurés que la résistance, le refoulement, partait du Moi et que le Moi pouvait être notre allié, mais voilà qu'une partie du Moi se révèle être inconsciente aussi, et offre les plus fortes résistances inconscientes au traitement.

La scène analytique est désormais occupée par la réalité du transfert mis en acte.

Freud découvre que la résistance utilise le transfert pour ne pas dire. Mais « si sa présence peut être chaque fois devinée et traduite au patient, le transfert devient l'allié le plus puissant de l'analyse. ⁶»

Pouvoir deviner ce que le patient ne sait pas, ne dit pas.

Il semble que ce soit ainsi que l'on puisse dire ce qu'on ne sait pas, en actes dans l'arène du transfert qui pourrait devenir une scène de théâtre si l'analyste endossait le rôle proposé ; mais on n'est pas comme au théâtre, le patient hallucine la scène comme dans un rêve. On pourrait dire alors que la règle de la libre association est mise en déroute, hors jeu et que les choses se jouent hors les mots. Fin de partie analytique.

Alors, la règle devient encore plus fondamentale au sens où elle demeure la seule méthode solide pour nous orienter dans les méandres de l'advenir conscient. Car si les Cs Pcs Ics ne sont plus que des qualités psychiques et ne suffisent donc plus à fonder la structure de l'appareil psychique, « en fin de compte, dit Freud ⁷, la propriété : conscient ou non est notre unique fanal dans les ténèbres de la psychologie des profondeurs. ». Et « c'est par connexion avec des restes mnésiques de perceptions visuelles et auditives par la voie de la fonction linguistique » que peuvent accéder à la conscience « les processus de pensée et ce qui peut leur être analogue dans le Ça » et qui « sont inconscients en eux mêmes. ⁸ ». Le dispositif de la règle par le dire qu'elle réclame, augmente la capacité de discernement. Le détour par le langage ouvre l'horizon de la pensée.

Et puis, en fait non, ils n'ont pas disparu, les mots sont bien là d'une façon ou d'une autre et ils trouvent même des profondeurs d'où ils reviennent, par le transfert, leur force primitive presque leur forme primitive⁹. « Assurément dit Freud¹⁰, tout au commencement était l'acte, le mot vint plus tard ; et ce fut, sous bien des rapports, un progrès culturel que le moment où l'acte se modéra, en devenant mot. Mais après tout le mot à l'origine était un enchantement, une action magique, et il a conservé encore beaucoup de son ancienne force. » L'écoute de l'analyste va enregistrer et faire se déployer patiemment, les variations de cet écho magique, puissant ou édulcoré, c'est selon.

Mais quand le transfert ne s'actualise que comme résistance et répétition agie, une sorte de massification de la relation peut se produire et il faut beaucoup d'énergie pour arriver à discerner quoi que ce soit.

La libre association est plus une asymptote qu'une réalité.

On relit Freud pour savoir s'il est toujours question d'analyse dans ces configurations.

Il confirme : « L'on finit par comprendre que c'est sa façon de se souvenir. » ;

À partir de cette « tranche de vie réelle » que les conditions de l'analyse rendent possible, « des voies connues conduisent alors au réveil des souvenirs. »

5. S. Freud (1920), « Au-delà du principe de plaisir », *Essais de psychanalyse*, « P.B.P. », 1981, p. 63.

6. Freud S. (1905), « Fragment d'une analyse d'hystérie (*Dora*) », *Cinq psychanalyses*, PUF, 1954, p. 88.

7. Freud S. (1923), *Le Moi et le Ça*, *Essais de psychanalyse*, « PBP », 1981, p. 253.

8. Freud S. (1939), *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Paris, Gallimard, 1986, p. 192.

9. Kahn L., *De l'acte à la forme*, PUF, 2012.

10. Freud S. (1926), « *La question de l'analyse profane* », *OCF XVIII*, PUF, 1994, p. 10.

Il faut surplomber la situation en gardant en perspective qu'il s'agira « de reconnaître dans la réalité le reflet renouvelé d'un passé oublié. »

Reste à nous tenir longtemps en aplomb sur un chemin de crête instable ! Et on vraiment l'impression d'être au bord de l'abîme. Car en réalité, il en faut du temps pour arriver à cette épiphanie.

Freud insiste sur la nécessité d'une longue perlaboration des résistances : « Il faut laisser le temps au malade de bien connaître cette résistance qu'il ignorait et de la perlaborer, de la vaincre et de poursuivre malgré elle et en obéissant à la règle fondamentale... De toutes les parties du travail analytique, elle (la perlaboration) est celle qui pourtant exerce la plus grande influence modificatrice.¹¹ »

Ce processus est peu explicité par Freud, reste bien mystérieux mais un voyage au cœur de ces cures en fait admettre la nécessité et pourrait contribuer à l'éclairer.

Comment peut s'opérer cette perlaboration quand le transfert émerge contre la représentation. C'est-à-dire qu'il s'agit, de toute évidence, de ne pas découvrir, ne pas se représenter l'objet originaire, ne pas donner une forme représentable à la trace inconsciente originellement refoulée.

Car le préalable à la représentation de l'objet est qu'il ait été réellement satisfaisant et ait été perdu. Dans la répétition se dit une impossibilité de la perte de l'objet et donc de sa représentation et il n'est pas question de faire se dissiper la croyance dans l'existence réelle de sa trace, de faire cesser la magie, l'ensorcellement de cet objet primaire.

La répétition maintient l'illusion de le garder intact dans sa réalité originelle comme s'il suffisait de se retourner et de le voir, le sentir, le toucher, mais cela est encore trop spécifique, plutôt de se fondre en lui, s'y dissoudre. Retrouver l'unité première, le même.

Il y a cette folie d'un accès direct maintenu à son origine, obligeant à une décharge pulsionnelle immédiate, sans aucun des détours, qui éloigneraient et seraient déjà une quête donc un manque, une séparation.

Ainsi pas d'écart, pas de détours psychiques, des actes. Les mots sont le plus possible contrôlés, les mots sont les mots, restons en là, pas de poésie.

Pas d'inconnu, le moins possible. Pas d'ombilic du rêve où siège le non reconnu¹². Pas d'association libre qui ouvrirait sur l'inconnu en soi, qui en admettrait la quête et l'écart à la fois.

Et, au lieu de cette représentation de la trace inconsciente, un élément du complexe infantile se reporte, précise Freud, sur la personne du médecin.

C'est une expérience assez incroyable, dans les cas les plus aigus, de voir se déployer, ces répétitions, ces *Agieren*, qui évoquent les conduites sous hypnose et les rêves. Cependant, le rêve n'est pas rêvé, il est actualisé, il prend possession du sujet. Il y a écrasement de la topique Cs Pcs Ics qui, par une sorte de conflagration, donne une forte hyper réalité aux séances. La parole est comme collée à la réalité, il n'y pas d'arrière-fond psychique. Quelques séances associatives émergent dans un océan de réactions thérapeutiques négatives actualisées le plus souvent sur le cadre.

Il n'y a pas vraiment d'éprouvé de peur ou d'angoisse, c'est plus une actualité traumatique comme les actualités télévisées répétant à l'infini la même image qui contre-investit l'émotion au lieu de la déclencher.

Dans ces cures difficiles on est longtemps pris dans une nasse, cannibalisé par une forme d'amour cruel, encrypté avec le patient dans une obscurité où l'on ne distingue pas l'objet ; on paraît l'être, l'objet, obscurément, dans une répétition masochiste infinie. Un objet tout puissant archaïque, féroce, mais il semble plutôt au final que nous soyons le lieu de projection, le miroir d'un double étrangement inquiétant.

11. Freud S. (1904), « Remémoration, répétition et perlaboration », *La technique psychanalytique*, PUF, 1953, p. 114.

12. Freud S. (1899-1900), « L'interprétation des rêves », *OCF IV*, PUF, 2004, p. 578.

Un patient est très en colère à la fin d'une séance. Jusque-là après un an d'analyse, il me racontait chaque matin pendant la quasi-intégralité des séances, les émissions de radio qu'il venait d'écouter. Il veillait jalousement à ce que parle le moins possible, ce que je me gardais de faire, sinon à devoir intervenir dans la réalité. Il dit : « Vous portiez des lunettes le premier jour où je vous ai vue (je n'en portais pas à l'époque). Pourquoi ce regard hypnotique ? Pour me percer à jour ? Je me suis senti transpercé comme les insectes », insectes qu'il épinglait vivants avec un peu d'éther « mais pas toujours ».

Et là il associe enfin et se souvient, d'Olympia de « l'homme au sable » des *Contes d'Hoffman*¹³, poupée automate aux yeux vides qui elle au moins se tait et qui finira démembrée dans l'escalier, ses yeux roulant au sol. Cela figure assez bien ma perception contre-transférentielle, d'être condamnée à être ce double féminin mécanique, étrangement inquiétant¹⁴ vouée à la mort et à la castration, comme lui.

Mais surtout se découvre l'autre scène cachée, celle où je suis Copélius, aux yeux perçants, l'arracheur d'yeux. La chimère menaçante prend la forme de Copélius et Olympia, imbriqués.

Jusque-là, le tableau d'allure mélancolique semblait rendre compte d'un clivage¹⁵ entre un moi objet maltraité et un moi sujet maltraitant que viendrait à incarner le psychanalyste. Cette dimension mélancolique est si perceptible transférentiellement, de par ce retour éternel du même, de ces envahissements d'eaux noires, infiltrantes et mortelles de certains rêves de femmes, que le film *Under the skin* évoque si bien. Un négativisme qui vient à la fois absorber l'objet et le maintenir mort à l'intérieur de soi et dans lequel l'analyste se trouve pris corporellement, étouffé, figé.

L'objet à l'intérieur du Moi est un objet mort, ou quasi, ce dont témoignent les rêves fréquents d'enfant mort qu'il faut ranimer.

Une patiente qui est prompte à se saisir de tout indice la ramenant à une scène où elle se ferait « avoir par les hommes comme toutes les femmes », me dit mais finalement je ne suis pas sûre qu'il n'y ait pas ma mère derrière (les hommes) et elle me raconte un rêve : elle accouche d'un enfant mort ou malade. Sa mère est là, très grande. Elle ranime l'enfant en lui massant les intestins. Si elle arrête, il meurt. Elle le masse en passant un doigt à travers le nombril.

Dans le début de ces cures, l'analyste en appelle au père pour défaire la chimère bisexuelle dans laquelle analyste et patient sont enfermés. Que le père advienne, que la mère et le père se différencient, puissent se représenter et devenir disponibles à l'identification, non plus s'incarner, imbriqués, comme cette grande mère phallique du rêve.

La bisexualité est appelée au secours, non pour sortir de l'identification narcissique à l'objet perdu mais au contraire pour fermer toute inscription différenciée et cela crée un régime identificatoire instable où ce n'est pas l'objet qui est substituable mais l'identité. Cela conduit à des moments de déréalisation par cette quête de fusion ombilicale mortifère comme dans ce rêve où toute différenciation sexuelle disparaît voire toute différence par réintégration ombilicale

On réalise qu'on assiste dans ces cures à une sorte de décomposition de la personnalité psychique. En effet, un processus fait se déplier le sentiment de culpabilité inconscient que Freud a pu traduire « comme le besoin de punition de la part d'une instance parentale ». Or nous savons, dit-il, que le besoin d'être battu par le père est très proche de cet autre désir, avoir des rapports passifs (féminins) avec lui, le premier n'étant qu'une déformation régressive du second¹⁶. La morale est resexualisée. Les vœux œdipiens trouvent le moyen de se

13. Hoffman E.-T.-A., « L'homme au sable », *Contes fantastiques 2*, GF-Flammarion, 1980.

14. Freud S. (1919), « L'inquiétante étrangeté », *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985, p. 233.

15. Freud S. (1915), « Deuil et mélancolie », *Métopsychoanalyse*, Gallimard, « Folio essais », 1986, p. 153.

16. Freud S. (1924), « Le problème économique du masochisme », *Névrose, Psychose, perversion*, PUF, 1988.

réactualiser, de façon régressive sadique anale masochiste, à travers le transfert sur l'analyste, assigné à être une figure parentale surmoïque primaire qui doit battre le patient.

La différenciation Moi/Surmoi devient aléatoire tant le Moi est attaqué, dévoré par le Surmoi régressé. Dans une topique, là encore écrasée, Moi et Surmoi, étant mal différenciés, Le Moi est en danger d'être réabsorbé par le Ça. La parole ne peut avoir de chambre d'écho, elle est aplatie ; il n'y a pas de réflexivité possible ; le Ça parle ne peut devenir un Ça me parle.

C'est là que gît la Résistance dans cette mal différenciation : c'est elle qu'il faut perlaborer.

C'est un long et très lent processus qui va se dérouler, bien énigmatique *a priori*.

Ce moment est alors crucial, où l'on s'extrait de cette foule à deux, de cette hypnose qui décompose le Moi, notre Moi, aussi analyste que l'on soit, de l'hypnose de la douleur du masochisme et de la mélancolie où nous sommes maintenus, enferrés dans le contre-transfert, victime comme eux, identifiés à eux.

Il faut s'en arracher de cette hypnose et on y est arrivé en s'aidant de ces constructions métapsychologiques que je vous ai soumises, tentatives d'échafaudage d'un appareil psychique en déconfiture, ces constructions qui soutiennent également notre masochisme, de circonstance, celui là, l'outil essentiel du début de cure.

Mais on se réveille et on réalise qu'ils ont mal de nous. On leur fait mal, on peut les croire sur parole, jour après jour, quand après nous avoir dévoré comme ils l'ont été probablement, ils s'offrent à nos punitions.

Et l'on peut faire un pas d'écart, s'arracher à l'engluement, aux fers qui nous lient mutuellement, penser et se représenter et l'un et l'autre séparément ; l'un, nous, dedans, l'objet, prisonnier d'eux mais c'est aussi nous, l'objet qui les cannibalisons de toute évidence et de l'intérieur ; l'autre, lui ou elle, devant nous enfin, dans sa douleur, cri stuporeux resté au bord des lèvres. Cri retourné à l'intérieur de soi, car il ne trouve pas d'adresse, pas d'objet au dehors.

L'arrachement est le mot qui déchire le contre-transfert à ce moment dans toutes ces cures.

Qu'est ce qui a pu arracher l'objet au Moi, dissoudre les liens qui l'attachaient à lui, le faire totalement disparaître du monde des représentations, pour ne plus se retrouver qu'encrypté, mort au cœur du Moi ? C'est comme si s'était opéré un travail de déliaison, un travail du négatif, un trauma, comme une explosion qui a fait disparaître l'objet du champ psychique. Mais en réponse à quoi ? Une grande menace probablement a amené cette déliaison qui accentue peut-être une emprise narcissique préalable de l'objet ? Car quand la déliaison fait disparaître l'objet du champ de la représentation, la satisfaction hallucinatoire consolatrice ne paraît plus pouvoir être activée, pas plus que « l'épreuve de réalité qui édicte l'exigence de retirer toute la libido des liens qui la retiennent à cet objet. »

La régression narcissique est encore plus inéluctable, « l'identification narcissique avec l'objet devient le substitut de l'investissement d'amour ».¹⁷

L'enjeu de la cure va être de déterrer cet objet cannibale du Moi, de l'expulser. Car l'objet cannibalise le Moi, l'oralité de la parole et de l'association.

Il faut aider le Moi à soutenir la vue de l'objet, sa mise en perspective donc la distance avec lui pour qu'il puisse en éprouver le manque et retrouver l'écart qui fait parler.

Libérer le Moi de l'emprise narcissique de l'objet nécessite de réactiver l'investissement libidinal de l'objet, réobjectaliser pour revitaliser le Moi : Un paradoxe ?

Non car il s'agit que puisse éventuellement être refoulé cet objet et, qu'à partir de là, puisse se représenter le manque, s'élaborer les fantasmes et rouvrir l'accès à ce monde intermédiaire du préconscient, zone de passage vers l'inconscient et aussi royaume des mots.

17. Freud S. (1915), « Deuil et mélancolie », *Métapsychologie*, Gallimard « Folio essais », 1986.

C'est de la perte de l'objet que le patient se prémunit dans cet *Agieren* de transfert. Il s'agit de ne pas interpréter trop rapidement ce transfert et de combler ainsi le trou de la perte. Cela va contribuer à l'exposition insensible d'un transfert en quête d'objet.

La méthode analytique la plus classique apparaît exactement appropriée dans ces cas difficiles. Le transfert fait que la parole est adressée à l'objet originaire par delà l'analyste, qui n'est qu'un reste diurne. C'est un transfert d'amour véritable, mais si l'amour est là, l'objet n'y est pas.

« La tentative orale de la parole, dit P. Fedida¹⁸, est liée à la recherche de satisfaction qu'on pourrait dire hallucinatoire et c'est dans cette tentative que le patient rencontre, en analyse, la séparation de l'objet dont il est attendu réponse », nous invitant à laisser s'adresser cette quête sans y répondre et c'est là le temps de l'épreuve.

Le transfert va s'adresser et s'objectaliser en quelques sortes et le patient va pouvoir identifier la souffrance qu'il fait éprouver à l'analyste en s'identifiant à lui. À un moment ou à un autre vient : je vous fais souffrir ou comment faites-vous pour me supporter ?

La douleur se représente par la peur de perdre l'analyste, son amour.

Ensuite deux scènes se dessinent ou plutôt se dégagent, s'extirpent, dans le bruit et la fureur transférentielle. Ainsi, le clivage du Moi prend une forme plus spécifique et surtout plus sexuelle car la suite de la cure va s'organiser et c'est une très grande surprise, autour de l'élaboration de l'angoisse de castration.

« Face à la menace de castration, écrit Freud dans « Le clivage du moi dans le processus de défense »¹⁹, ou bien l'enfant doit se plier et renoncer à la satisfaction pulsionnelle, ou bien dénier la réalité et se faire croire qu'il n'y a pas de motif de craindre ceci, afin de pouvoir maintenir la satisfaction. ». Il dénie la perception qui lui a montré le défaut de pénis chez la femme. « Si, comme d'autres créatures vivantes, la femme possède un pénis il n'y a plus lieu de craindre que votre pénis soit enlevé. » Le sujet crée un fétiche, objet susceptible de se substituer symboliquement au pénis, « afin de détruire toute preuve de la possibilité de la castration et pour échapper ainsi à l'angoisse de castration. »²⁰ Mais en fait, celle-ci persiste quand même.

Car « Le patient répond au conflit par deux réactions opposées toutes deux valables et efficaces... mais « au prix d'une déchirure qui ne guérira jamais plus mais grandira avec le temps ». Il ne se laisse rien interdire et poursuit sa masturbation comme si elle ne pouvait mettre son pénis en danger... mais simultanément à la création du fétiche apparaît une angoisse intense du châtiment du père » qui ne souffle mot de la castration car grâce à la régression orale, elle devient la peur d'être mangé par le père » dit Freud²¹.

C'est un moment accablant de ces cures ; une déchirure qui ne guérira jamais dit Freud.

Cependant, on voit bien se découper ces deux scènes clivées maintenant. L'une, toujours la même, masque difficilement l'effroi de la castration dans cette scène masochiste infiniment répétée, où seul le père figure et où le phallus fétiche règne en maître et obture tout. Et l'autre scène clivée qui se dégage maintenant, avait été rendue invisible, jusqu'alors, par la noirceur de la mélancolie. Jamais représentée, jamais pensée, ne pouvant faire l'objet d'un traitement associatif ni même de paroles, il semble qu'elle n'ait jamais été refoulée ou insuffisamment, qu'elle soit restée primaire, brute, en quelques sortes.

Freud a dû buter sur cette obscurité car il la pose comme incidemment et en confine la description à la période infantile, la résume à l'acte masturbatoire de l'enfant.

18. P. Fedida, *Crise et contre-transfert*, PUF, 1992, p. 118.

19. Freud S. (1938), « Le clivage du moi dans le processus de défense », *Résultats, idées, problèmes II*, PUF, 1985.

20. Freud S. (1938), *Abrégé de psychanalyse*, PUF, 1985, p. 79.

21. Freud S. (1938), « Le clivage du moi dans le processus de défense », *Résultats, idées, problèmes II*, PUF, 1985, p. 286.

Cependant à aucun moment de son œuvre, il ne précisera ses destins bien qu'il élargisse l'incidence du clivage à toutes les structures psychiques²². Était-ce la butée du roc biologique de « Analyse sans fin »²³ qui en atténua l'écho ?

Or, cette autre scène va avoir un destin décisif dans la cure. À ma très grande surprise, alors que rien d'elle ne nous faisait signe, elle va prendre forme, se dramatiser, et surtout tisser son destin avec la première scène, dans laquelle nous étions irrémédiablement enfermés.

Peu à peu, l'emprise mélancolique laisse la place à un éprouvé contre transférentiel mais uniquement sensoriel, comme s'il ne pouvait être question encore, que d'un lien direct sensoriel sans mot à l'objet.

La langue est muette, c'est une langue de l'infantile dont les mots n'ont jamais été prononcés²⁴. Et tout au long de la cure, si elle se poursuit, l'expression transférentielle va pouvoir s'affiner, se poétiser, se métaphoriser.

Apparaît un langage de plus en plus insistant du corps, des gestes des regards, des pauses, des silences, qui disent l'emprise, l'attente de l'objet. Mais aussi quand même, finalement, celui des mots, qui apparaissent chez les hommes, mais avec une crudité ou une vulgarité bizarre.

Chez les femmes, où c'est l'extrême représentation de l'Œdipe simple, qui vient faire obstacle au traitement de la période minéo-mycénienne de l'Œdipe inversé, on entend depuis longtemps cette crudité. Je me souviens d'une patiente qui se mettait par moments à inonder son discours de mots vulgaires et inhabituels, comme des crachats mais où s'entendait aussi, la jouissance du remâchage oral et anal de l'objet mère, sans cela, jamais évoquée.

Il y a en effet comme une déchirure entre un transfert qui ne parle apparemment que du père et un quasi-muet, maintenant balbutiant, supposément adressé à la mère. Souvent même les rêves semblent être en deux parties étanches. Pas de liaison possible.

Enfin, les choses se déradicalisent au sens où la scène primitive se représente, avec toute son angoisse.

Les rêves se disent maintenant mais ils peuvent être jetés à la tête de l'analyste sans aucune association ou il se produit une lutte, mot à mot contre les mots associatifs, qui ont surgi presque malgré soi. Soit encore, le rêve est là dans son extrême limpidité incestueuse mais les associations sont des fausses liaisons qui déroutent le sens.

Le déni de la réalité de la castration semble aboutir à une castration de la pensée car la menace perdue et il ne faut pas y penser. Précisément il faut briser, déformer, fragmenter les associations entre les pensées inconscientes visuelles, et les mots pour les dire.

La régression et les processus primaires comme grammaire.

Mais peu à peu les associations trouvent leur place et une figure du père émerge. La figure du père va s'imposer longtemps dramatiquement, autour de l'analyse de l'Œdipe inversé. Un corps à corps sans fin avec le père, à la fois un amour éperdu et une mise à mort qui n'en finirait pas.

Une double figure du père va émerger et se dégage enfin une figure paternelle plus protectrice et plus propice à l'identification secondaire.

À l'abri de cette identification au père, on peut s'aventurer dans les parages de l'objet maternel qui va pouvoir se dire enfin. Une quête, un écart se creusent entre la trace et l'objet qui vient à se dire, un manque peut commencer à s'éprouver.

Quand peut se dire, enfin, l'interprétation du transfert maternel, se dégagent les souvenirs infantiles.

22. Freud S. (1938), *Abrégé de psychanalyse*, PUF, 1985, pp. 78-80.

23. Freud S. (1937), « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », *Résultats, idées, problèmes II*, PUF, 1985.

24. Gómez Mango E., « Un muet dans la langue », *Le primitif, que devient la régression*, APF/Annuel 2007, PUF.

Les constructions faites par l'analyste vont conduire à la survenue d'ersatz hallucinés comme Freud peut le décrire dans « Constructions dans l'analyse »²⁵, qui vont permettre l'actualisation transférentielle du souvenir refoulé, le trauma de la castration, et derrière lui l'affrontement au père tout puissant et le désir de son meurtre éventuel.

Ces ersatz hallucinés adviennent dans un sentiment d'inquiétante étrangeté, puis se déploie toute une vie associative accompagnée, parfois, dans un après coup, d'un sentiment d'intégration psychique comme la rupture d'un charme magique dont on se réveille. C'est peut être cela l'épreuve de réalité psychique ?

Ainsi peuvent enfin être admises et éprouvées la peur, l'angoisse et il y a liaison de l'excitation du trauma qui ouvre à un espace psychique de représentation et d'association où peut s'entendre le rêve.

À l'abri du père, on peut se tourner vers la mère mais là se rencontre l'obstacle, la résistance et le pivot de l'opération de transformation psychique : la menace de castration.

Si l'on suit Freud qui rapporte un cas clinique dans Moïse²⁶, il a probablement fallu que la menace de castration ait été radicale et radicalement traumatique pour que toutes ces stratégies narcissiques négatives aient du se mettre en place : « Chez un petit garçon « exposé régulièrement dans sa tendre enfance aux ébats sexuels des parents et qui avait développé (à l'époque) une position virile extrêmement agressive de la petite enfance », la menace de castration avait eu un effet traumatique extrêmement puissant. » dit Freud.

Cela avait contribué à une position passive vis-à-vis du père et à une identification à la mère maltraitée (« identification avec le clitoris, la plus belle expression de l'infériorité, source de toutes les inhibitions » dira plus tard Freud²⁷).

« Mais l'enfant s'attache toujours plus anxieusement à celle-ci, comme si il ne pouvait se passer un instant de son amour, dans lequel il apercevait ce qui le protégeait du danger de la castration dont le père le menaçait. » écrit Freud. « N'osant plus aimer sa mère il ne peut pas prendre le risque de ne plus être aimé d'elle de peur qu'elle ne le dénonce au père.²⁸ »

Depuis notre siège, on reçoit de plein fouet cette dépendance, amour impossible et haine approximative, mêlés ; la difficulté est grande d'être à la fois cette mère castrée et soumise et aussi cette grand mère phallique fétichisée qui pourrait faire obstacle au père, un fétiche méchant au final puisqu'il ne peut protéger de cette menace toujours suspendue au dessus de la scène

Il ne faut pas céder à cette proposition phallique et on comprend bien comment une trop forte envie de pénis peut empêcher les mères de faire obstacle à cette régression qui les fait devenir totem phallique.

Cette translation du fétiche pourrait favoriser que « le retour du refoulé », dit Freud, « une fois le père mort, soit l'expression chez cet homme adulte d'une forme d'identification primaire sadique, « égoïste despotique et brutale » à ce père « auquel il s'était identifié dans ses premiers fantasmes sexuels²⁹. »

Il y a captation narcissique par cette double figure prétoémique. Il n'y a eu ni meurtre du père tout puissant des origines ni castration de la mère phallique. On voit bien la massification des protagonistes. La menace de castration du père, au lieu d'écarter de la mère, de mettre un terme au désir de possession maternel de la petite enfance, qui portait déjà incroyablement et agressivement l'enfant vers la mère, le ramène à elle.

Échapper à l'affrontement au père vient bloquer dans la mère, dans le roc maternel.

25. Freud S. (1937), « Constructions dans l'analyse », *Résultats, idées, problèmes II*, PUF, 1985, p. 278.

26. Freud S. (1939), *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Gallimard, 1986, p. 167.

27. Freud S. (1937), « Résultats, idées, problèmes » ? *Résultats, idées, problèmes II*, PUF, 1985.

28. Freud S. (1938), *Abrégé de psychanalyse*, PUF, 1985, p. 62.

29. Freud S. (1939), *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Gallimard, 1986, p. 169.

Dans ces cures, on réalise que la menace de castration a été probablement radicalement traumatique et a pu faire voler en éclats, non pas les liens aux objets Œdipiens, mais le Moi dont les déformations maintiennent au contraire les liens les plus forts aux objets primaires et, en premier lieu à la mère.

Cette déformation du Moi est à double détente : le roc, qui maintient, condensé, à l'intérieur, le traumatisme de la castration éternelle car jamais advenue, sous couvert d'une identification à une imago maternelle primaire, recèle au sens propre, un plus grand obstacle encore.

À l'intérieur du roc, on découvre une bulle étanche, préservée de la castration par le montage précédent, donnant un accès direct autoérotique, sensoriel à la mère, pérennisant la fiction d'un état narcissique premier, esclave du principe de plaisir, mais au prix d'une castration des capacités du Moi.

La mère étant partout et nulle part à la fois, on ne peut s'en défendre.

Encore une très grande surprise nous révèle, ce que l'on a une tendance très naturelle à refouler, que la volupté du retour au ventre maternel est immense, et aussi que « le fantasme de vivre dans le sein maternel » s'est transmué en sortilège « d'être enterré en état de léthargie » dans le sein de la mère³⁰. On a souvent l'impression que nous sommes, en début de cure, le tombeau des patients dans lequel ils se débattent. L'attraction du sexe maternel, de la fente maternelle dit W. Granoff³¹, devient « un enveloppement d'une pelure suffocante », cette sensation d'étouffement, d'emprise sensorielle si perceptible dans le transfert.

Le narcissisme des origines n'a pas été surmonté. On comprend mieux la persistance de la pensée magique dans bien des moments de la cure.

L'abrasion, la distorsion des capacités associatives qui ont été patentes tout le long de la cure montrent combien les capacités de jugement et l'admission du principe de réalité, qui, dans d'autres domaines, de la vie, semblent acquis au Moi, restent dans la vie affective non accomplis.

Le transfert par un nouvel investissement revu et corrigé de l'objet primaire a permis de déterrer l'objet et va également permettre au Moi de reprendre son développement libidinal et au terme de ce parcours, de se dégager du régime d'identification primaire où il restait dans une relative indifférenciation avec l'objet soumis au principe de plaisir.

Le Moi est lui aussi un sang mêlé finalement ; « il n'est pas qu'une partie du ça modifié par l'influence du système perceptif »³² mais est aussi issu du développement libidinal et fait d'identifications.

Le Moi réel peut devenir fonctionnel et peuvent ainsi être activés les mécanismes perceptifs et de jugement³³, qui permettent d'admettre que le sexe de la mère, au dehors, n'a pas de phallus comme la représentation interne le maintenait.

Le principe de réalité est établi et par là la différenciation dehors/dedans. Adviennent dans le même mouvement, la réalité psychique interne et la réalité externe.

La croyance en la menace de castration devient réelle quand le pénis irréel qui jusque là était attribué à la mère est aboli³⁴. Le sexe de la mère devient le lieu de représentabilité du manque de pénis³⁵.

30. Freud S. (1919), « L'inquiétante étrangeté », *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Gallimard, 1985, p. 250.

31. Granoff W., *La pensée et le féminin*, Les éditions de minuit, 1976, p. 443.

32. Freud S. (1923), *Le Moi et le Ça*, *Essais de psychanalyse*, « PBP », 1981.

33. Freud S. (1925), « La négation », *Résultats, idées, problèmes II*, PUF, 1985.

34. Rosolato G., *La relation d'inconnu*, Gallimard, 1978.

35. Granoff W., *La pensée et le féminin*, Les éditions de minuit, 1976, p. 450.

Cette opération symbolique qui concerne, l'objet primaire, la grande mère phallique, apparaît être le préalable à toute opération symbolique car on observe que ce n'est, qu'à partir de ce moment, que peuvent émerger la vie associative et la pensée.

Quand le manque est reconnu, la castration devient représentable, il y a soumission à la loi du père qui prend sens, la mère est interdite, inaccessible. L'inaccessibilité de la chose est ce qui fait parler et associer³⁶.

Entre ces deux mondes, externe et interne, maintenant constitués et bien différenciés, les mots peuvent jouer leur rôle de messenger, de *go between* et rendre conscientes, en s'associant enfin à elles, les représentations de choses inconscientes, « les seuls vrais investissements d'objet » dit Freud. Un arrière fond psychique permet maintenant le plein déploiement de l'associativité.

Se tenir sur la crête du plaisir associatif, qui témoigne d'une liberté intérieure gagnée de haute lutte, c'est pouvoir arriver à admettre, l'inaccessible, le clivage en soi et pouvoir le côtoyer sans y être absorbé, dissous. Pour que sous le roc, s'ouvre l'abîme³⁷.

Car la vie de l'esprit s'est dotée d'un symbole du manque qui peut soutenir l'exploration psychique, et maintenant s'affronter à la différence des sexes à quoi le phallus imaginaire s'était substitué. C'est une autre aventure qui commence.

Pour conclure, je dirais que la libre association est une asymptote pendant la cure, un fanal qui nous guide dans cette régression au cœur de la topique psychique que la règle fondamentale avait aussi induite, en faisant se déchaîner le transfert.

En l'occurrence, le déploiement du transfert, dans le cadre de la cure, permet d'appréhender autrement le clivage, inaugurant une claire différenciation Moi/Surmoi. S'instaure une pleine capacité de refoulement de l'objet primaire.

La voie rétrograde qui permet la pleine satisfaction est enfin barrée, il ne reste plus alors qu'à progresser.

C'est la Résistance qui permet de se presser « indompté toujours vers l'avant » (*Faust* de Goethe cité par Freud³⁸.)

36. Moscovici M., *Il est arrivé quelque chose*, « PBP », 1991, p. 243.

37. Pontalis J.-B., « L'insaisissable entre-deux », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 7, *Bisexualité et différence de sexes*, Gallimard, printemps 1973.

38. Freud S. (1920), « Au delà du principe de plaisir », *Essais de psychanalyse*, « PBP », 1981, p. 97.

D'incidences en indices

Jean-Philippe Dubois

Heinrich von Kleist, le dramaturge, écrivit au début du 19^e siècle un étonnant petit texte sur « L'élaboration progressive des idées par la parole », où il propose que la clarification d'une idée préoccupante et confuse puisse advenir par l'attention d'un interlocuteur, dont la seule écoute permette à celui qui parle de s'instruire lui-même sur ce qui lui pose problème. Il est même question alors de la résistance qui peut s'opposer, pour celui qui parle, à ses propres formulations, et de comment la vaincre.

Les configurations qui nous occupent aujourd'hui, ne datent donc pas d'hier : comment les idées puis, les paroles viennent à l'esprit ? Comment prennent-elles forme ? La notion de « **libre association** » voudrait répondre à la question. Mais les associations reposant sur un déterminisme complexe et inconscient pour l'essentiel... ne paraissent pas vraiment animées par le principe de liberté.

Freud parlait d'*Einfall*, « de ce qui tombe ». *Einfall* est souvent traduit en français par « idée incidente », notamment dans les *OC*. Le mot idée retiendra d'abord l'attention. Représentation aurait aussi pu convenir. Mais on est d'emblée dans l'énoncé d'une perspective interprétative pour évoquer le mouvement de la pensée, la pensée du moment... Ce qui se présente alors à l'esprit renvoie avant tout à ce qui a pu mener à l'enchaînement et à la construction des représentations et des pensées.

À la fin de sa *Psychopathologie de la vie* quotidienne, Freud oppose l'*Einfall*, fruit du déterminisme interne des pensées, au *Zufall*, le hasard extérieur, qui fait qu'on est d'ici plutôt qu'ailleurs, avec ces parents-là, à cette époque-là... qu'on s'exprime dans cette langue et cette culture¹...

« Hasard donne les pensées, et hasard les ôte », disait Blaise Pascal, le hasard apparaissant alors comme une personne...

Freud partait quant à lui de la proposition rigoureusement inverse : les pensées ne viennent pas par hasard, ou au hasard. Et ne disparaissent pas plus gratuitement (*via* les formes d'oublis ou de refoulement...) C'est la sollicitation par la perception puis le passage par la mémoire et le jeu associatif lui-même qui peut les susciter ou les écarter, sans que ce travail n'apparaisse comme tel. Avec l'impression parfois surprenante, que les pensées surgissent de nulle part pour mieux retourner au néant.

Pour René Descartes, la pensée était par définition consciente. Depuis Freud, nous ne pouvons plus l'entendre que référée à l'ensemble de la vie psychique, consciente et inconsciente, selon ses manifestations. Avec l'idée que l'essentiel des sources des pensées conscientes, quand elles ne sont pas perceptives, sont le plus souvent le produit d'un travail associatif de liaisons/dé liaisons de représentations, un travail essentiellement inconscient.

Lorsque Freud s'intéresse aux rêves, aux souvenirs, aux oublis, au jeu des mots et des phrases, aux actes manqués, aux symptômes, Il s'intéresse toujours aux sources et aux récits qui peuvent en être faits dans une perspective interprétative. Ce qui va retenir l'attention du psychanalyste, dit-il, ce sont les pensées sous-jacentes² à ces différents phénomènes. Ce qu'elles peuvent vouloir dire, mais ne disent pas clairement de positions inconscientes, déterminantes pour ce qui vient émerger à la conscience.

1. Freud S. : Chapitre XII : « Déterminisme, croyance au hasard et croyance superstitieuse. Points de vue », « Sur la psychopathologie de la vie quotidienne », *OC, V, 1901*. PUF, 2012 pour la traduction.

2. En fait, dans le chapitre sur « le travail du rêve » de *L'interprétation des rêves*, Freud parle des pensées latentes du rêve.

Il y a un travail inconscient de la pensée avant qu'elle n'accède à la conscience, comme il y a un travail sur les représentations du rêve avant qu'elles ne produisent un rêve.

Le génie du rêve, nous montre que « ça pense pour nous », « ça raconte-même des histoires ». Le travail du rêve délie, déplace, condense, recompose les représentations, les mettant en scène, avec des prises de vue étranges, comme dans certains films... L'ensemble garde du sens en regard des perceptions et de la mémoire du rêveur, en regard de ses craintes ou de ses désirs latents. Ce sont comme autant d'intentions, convictions ou conceptions actives qui participent inconsciemment de l'état psychique dans lequel le rêveur se trouve ou se fait peur...

Dans certaines circonstances, son propre fonctionnement associatif peut apparaître au sujet. Le corps plutôt au repos et peu mobilisé par ses perceptions. Il se laisse alors porter d'une pensée à une autre, d'une représentation à un raisonnement en passant par une remémoration. Mais la recherche de sens ou de cohérence, ou la manifestation d'une intention ont tôt fait de masquer le cheminement erratique des pensées. De même la conscience ou la parole, par leur effet de présence, peuvent venir occuper le devant de la scène de la pensée.

La plupart du temps la source et la forme de nos pensées, nous échappent.

Et on peut aussi facilement se rendre malade de ses pensées. Le plus souvent par la voie des affects ou des symptômes : angoisse, trouble de l'humeur, mal-être, contrainte ou théâtralisme, autant des modalités parfois primitives, souvent malades, de penser et de se penser. Maladies aussi de ce qu'on aurait du « mal à dire. »

Blaise Pascal, encore lui, a su dire ce malaise pour penser à partir de sa position de sujet. Je le cite : « Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni que moi-même ; je suis dans une ignorance terrible de toute chose ; je ne sais ce que c'est que mon corps, que mes sens, que mon âme et **cette partie de moi qui pense ce que je dis**, qui fait réflexion sur tout et sur elle-même, et ne se connaît non plus que le reste.

Je vois ces effroyables espaces de l'univers qui m'enferment, et je me trouve attaché à un coin de cette vaste étendue, sans que je sache pourquoi je suis plutôt placé en ce lieu qu'en un autre, ni pourquoi ce peu de temps qui m'est donné à vivre m'est assigné à ce point plutôt qu'en un autre de toute l'éternité qui m'a précédée et de toute celle qui me suit. Je ne vois que des infinités de toute part, qui m'enferment comme un atome et comme une ombre qui ne dure qu'un instant sans retour. Tout ce que je connais est que je dois bientôt mourir ; mais ce que j'ignore le plus est cette mort même que je ne saurai(s) éviter. »

On se représente l'auteur affecté par sa position existentielle et les « pensées » qu'elle lui inspire. Son remède sera du côté de la foi la plus rigoureuse, avec des « pensées » plutôt moins saisissantes à partir de la solution surmoïque trouvée à sa problématique.

À partir de là, il paraît logique que tout dysfonctionnement de la pensée, puisse se retrouver questionné par la pensée elle-même. Cela suppose toutefois que le sujet accepte de livrer sa propre façon de penser, de se penser. Cela suppose aussi qu'il puisse suffisamment s'intéresser à sa vie psychique, et à ce qu'elle peut produire... qui en dit souvent plus que ce qu'il croit savoir.

En conséquence, on peut proposer un dispositif où le sujet puisse déposer quelque chose du comment il en est venu à se rendre malade de ses propres idées, en vue de faire apparaître les contradictions implicites de certaines de ses dispositions de pensée.

Ce dispositif veut faire ressortir le fonctionnement associatif notamment préconscient de la pensée : les allers-retours éclairs perceptions-mémoire-interprétation-conscience. Ce qu'on propose alors est de dire, tout ce qui se présente, ce qu'on pense en essayant de ne rien omettre de l'enchaînement des pensées. Une consigne, la seule, qui devient invitation à adresser sa **parole**, avec le plus d'authenticité possible.

Dans la vie courante, on parle pour désigner, appeler, défendre ses positions... Celui qui parle pense qu'il a raison de dire ce qu'il va dire, même si c'est une forme de mensonge ou d'erreur de jugement. Il est impliqué par son propos. Dire est alors porteur d'une intention et d'une conviction implicite, même quand le but ne

paraît pas de convaincre ou persuader l'interlocuteur. Celui qui parle essaie de dire ce qu'il croit ou préférerait penser.

Mais parfois, c'est le fait même de dire qui peut faire apparaître ce qu'on pense vraiment : étrangeté de la position du sujet vis-à-vis de lui-même, qui montre combien la pensée reste toujours à l'œuvre, en deçà de l'activité consciente et de langage.

Parler est aussi une façon de se présenter, de s'exprimer, de sortir de soi, ou de s'en donner l'impression. On peut donner sa parole (promesse), regretter d'avoir dit quelque chose (à s'en mordre la langue), ou parler pour ne rien dire. C'est souvent mal dit. Ça ne parvient pas vraiment à traduire la pensée, quand ça ne la trahit pas. Mais on doit toujours s'accommoder de ses approximations.

Dans la cure analytique le sujet parle aussi... Mais autrement... et ce qui se trouve mobilisé n'est pas ce qu'il est habitué à dire en temps normal.

Le *Tractatus logico-philosophicus* de Ludwig Wittgenstein, ouvrage célèbre de logique et de théorie du langage, publié en 1921, est bien connu pour sa phrase de conclusion, aboutissement d'une démonstration sans appel : « Ce dont on ne peut parler, il faut le taire. » Qu'on pourrait rapprocher du classique « ce qui se conçoit bien, s'énonce clairement » de *l'Art poétique* de Boileau. Un homme de théâtre contemporain (Valère Novarina), a un jour choisi comme intitulé pour un de ses textes, l'exact opposé de la formule du philosophe : « Ce dont on ne peut parler, c'est cela qu'il faut dire ». De fait la règle fondamentale pourrait s'énoncer un peu sur ce mode. Même ce qui ne se conçoit pas clairement ou ce qui paraît difficile à dire, c'est cela qu'il faudrait essayer de faire résonner, comme Flaubert le faisait avec ses phrases dans ce qu'il nommait son « gueuloir »³.

L'acte de dire constitue l'essentiel de ce qu'on appelle la règle fondamentale. Il importe plus, en première intention, que le dit lui-même... pour l'effet d'adresse et la résonance. Dans le dire, ce qui s'exprime reste au plus près de sa source corporelle. Un dire ni calculé, ni mensonger, sans souci de cohérence ou de jugement, mais avec celui de l'authenticité de l'émergence à fleur de pensée... Quand « celui qui dit est celui qui est », ainsi que le formulent les enfants, ne croyant pas si bien dire...

Ce qui ne signifie pas pour autant que la parole ou le langage soit l'alpha et l'oméga de l'investigation. Le langage reste un outil. Et quel que soit son degré d'élaboration, il ne recèle pas en lui-même et par lui-même, la solution de tous les problèmes posés⁴.

Tout dire est impossible et dire ne suffit pas en soi pour faire exister toutes les subtilités et complexités de la pensée... Seuls les poètes surréalistes, croyant s'inspirer de Freud, ont pu imaginer que l'esprit peut dicter sa pensée à celui qui s'adonnerait sans la moindre censure à une forme d'écriture automatique. Contradiction dans les termes, tant la conscience même du sujet y paraît peu conviée⁵. Les limites de l'usage de la parole de celui qui parle donnent surtout une idée des limites de sa pensée et de son univers interne.

Dans un premier temps, dire ce qui vient comme ça vient, ce qui se présente à l'esprit sans préventions ni censure... dans un état d'esprit quasi onirique, consiste d'abord à traduire en mots et en phrases, des perceptions, des images, des situations, des réflexions : ce à quoi on pense, comme on le pense, ce qui passe par la tête, ce qui se passe dans la tête et qu'on n'est pas habitué à formuler, même à soi-même sous la forme d'une

3. Du même Flaubert, on retiendra aussi cette phrase qui n'est pas sans lien non plus avec le dispositif analytique : « *On ne devrait jamais se reposer, car du moment qu'on s'allonge et qu'on ne fait plus rien, on songe à soi, et dès lors... on se trouve malade.* »

4. « Si j'avais à dire quelle est la faute capitale que commettent les philosophes de la génération actuelle, (...) je dirais que quand ils examinent le langage, c'est la forme des mots qu'ils examinent, et non l'emploi qui est fait de la forme des mots. » Wittgenstein, *Leçons et conversations*.

5. Provoquer des associations improbables pour en faire un objet esthétique (« beau comme la rencontre sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie » selon la formule de Lautréamont). Cet objet esthétique qui se suffit à lui-même, n'a jamais été la visée de la psychanalyse qui cherche à donner sens à l'incidence et fait parler la modalité associative des représentations.

parole... Les pensées les plus intimes, inopportunes, « importunantes », même si on peut être tenté de les désavouer ou de penser qu'elles pourraient l'être par celui qui les recevrait.

« Si je vous dis vraiment ce que je pense, ou ce qui me vient à l'idée, vous n'allez plus m'aimer », m'a dit un jour un homme qui avait souvent un peu honte de ce qui pouvait se présenter comme malgré lui à son esprit, en termes de « vacheries », même vis-à-vis de personnes qu'il appréciait par ailleurs...

La question transférentielle peut ainsi se retrouver, dès l'énoncé de la règle, déjà impliquée. Traduire donc plus qu'interpréter dans un premier temps : trouver les mots de sa pensée, trouver les mots de sa parole.

Mais à partir de là, la consigne peut-elle être considérée comme un exercice ou comme la règle d'un jeu, ce qui pourrait encore faire penser aux surréalistes ou à Wittgenstein⁶ ?

L'article où Freud tente de regrouper les règles principales « pour l'engagement de la cure », commence avec une métaphore ludique : « Celui qui veut apprendre dans les livres le noble jeu des échecs ne tardera pas à faire l'expérience que seuls les ouvertures et les coups de conclusion permettent une présentation systématique exhaustive, alors que la variété incommensurable des coups qui commencent après l'ouverture se refuse à une telle présentation... C'est à de semblables restrictions que sont évidemment soumises les règles que l'on peut donner pour l'exercice du traitement psychanalytique. »

J'aime l'idée d'une règle fondamentale, comme s'il s'agissait de la règle d'un jeu, mais il s'agit là d'un drôle de jeu, centré sur un je, ses enjeux de vie et de pensée. Un jeu de personnalité, où on s'engage rarement simplement pour jouer ou par curiosité, et qui devient vite une forme de travail. La règle du jeu, continuons à l'appeler ainsi, met alors en place une forme de recherche expérimentale pour chacune des deux parties en présence. Chacun s'y retrouve à la fois sujet et objet, comme à tour de rôle et chacun fait partie de ce qui est à observer et à prendre en compte. D'après Einstein « Le jeu est la forme la plus élevée de la recherche ».

Mais une inquiétude plus ou moins permanente, liée à ses façons de se positionner, d'agir ou de penser reste le plus souvent à l'origine de la démarche... et quelque chose reste attendu : changer, comprendre, surmonter ou faire évoluer ses modalités de pensées, à partir d'élucidations qui ne soient pas de simples clefs ou explications circonstanciées ou psychologiques. Il y a là quelque chose à comprendre, mais cette compréhension ne peut anticiper, ou vouloir répondre au coup par coup à l'exposition des faits psychiques. Dans la cure c'est surtout à propos de la manière de se repérer ou de s'investir que l'enjeu se trouve impliqué. Le sujet en analyse s'en remet à l'écoute d'autrui, tout en sachant qu'il doit s'engager activement à fournir sa part du travail.

Freud, dans l'article déjà cité, emploie aussi une métaphore ferroviaire pour décrire la règle fondamentale : « conduisez-vous à la manière d'un voyageur, assis côté fenêtre dans un wagon de chemin de fer, qui décrit à quelqu'un d'installé plus à l'intérieur le paysage se modifiant sous ses yeux. » Mais l'idée incidente ne se limite pas en séance aux sensations ou aux perceptions, formes de donnée immédiate de la conscience, mais à ce que les pensées elles même vont venir susciter comme associations, par analogie. Ce qui vient alors est surtout secondarisé, et déjà passé au crible de la mémoire de celui qui parle. Si la mise en scène du dispositif analytique, le cadre, cherche à réduire la motricité, les perceptions et échanges de regard, c'est bien pour éviter des effets parasites de la conscience. Et si le rêve nous intéresse en psychanalyse, c'est aussi parce que les effets de perceptions d'une conscience en éveil n'y occupent pas le premier plan.

L'usage pour l'analyste reste d'énoncer la règle fondamentale.

En comparant les expériences des uns et des autres, il semble que ça ne se fasse pas toujours sur le même mode. Beaucoup se contentent de peu, aux motifs que la consigne est supposée connue ou que trop d'explications peuvent s'avérer contraignantes au lieu d'ouvrir le champ des possibles de la spontanéité.

6. Pour Wittgenstein, c'est le langage lui-même qui serait un jeu. L'analyste, on l'a dit, l'utilise plutôt comme d'un outil, mais aussi comme d'un jeu (Jeu des mots, jeu des phrases). Winnicott, quant à lui considérait parfois, non pas forcément la règle, mais la cure elle-même comme une forme de jeu.

D'aucuns regrettent pourtant, qu'on ne leur ait pas dit les choses suffisamment clairement... qu'elles n'aient été que suggérées.

Pourquoi ne pas donner une idée de comment ça marche, de ce qu'on souhaite entendre fonctionner et du fait que les deux bords vont travailler ensemble, vont être parties prenantes d'un processus à l'œuvre ? Freud insistait sur l'importance qu'il pouvait y avoir à expliciter les données de la règle et de sa visée.

Bien-sûr, l'analyste doit éviter de faire prévaloir quelque idée ou souhait que ce soit sur la pensée de celui qu'il écoute. Mais la perspective de ce qui peut être attendu peut quand même aider celui qui va s'essayer à un exercice d'une telle incongruité.

Différentes formulations pour l'énoncé de la règle sont ainsi devenues classiques :

– « Ce temps vous appartient et quant à moi, je vais vous écouter... », la formule est concise, mais aussi ambiguë en ce qu'elle tire du côté de la temporalité psychique, qui, pour être subjective, n'en est pas pour autant extensible à l'infini. Les meilleures séances ont une fin.

– « Dites ce qui vient, sans crainte ni contrainte ». La consigne est une injonction, qui sonne justement comme une contrainte.

– « Laissez-vous aller dans la libre-association ... » La libre-association apparaît là comme une forme de phénomène extérieur, dans lequel chacun n'aurait pas forcément « ses entrées ». La suggestion ou l'invitation à se laisser aller peut aussi paraître suspecte, et peu assurée de se retrouver suivie d'effet.

Mais quelle que soit la formule employée, l'exercice indiqué expose à certaines contradictions :

– Idée d'un travail à la fois passif, (pas de choix pour ce qu'on va dire), et actif, (traduire une pensée en parole).

– Idée de faire la part des données qui viendraient de soi, ou se présenteraient à soi.

– Idée de s'entendre dire... quelque chose qu'on n'a pas vu venir, ou, à l'inverse, d'un peu trop convenu...

– Idée de parvenir à dire ce qu'on pense alors même qu'on préférerait ne pas avoir à penser, ou s'empêcher de penser.

– Idée de faire confiance à celui qui écoute, confiance qui peut toujours paraître un peu forcée.

– Idée de la conscience elle-même, qui, étant présence, tend à effacer ce qui l'a précédé. – C'est pourtant toujours elle qui finira par se trouver sollicitée dans l'interprétation.

– Tout ça sans tenir compte du fait qu'une pensée peut en cacher une autre, ou qu'entre ce qu'on croit dire et ce qu'on dit, existe toujours un écart, et qu'entre ce qui a été dit et ce qui en est entendu par l'interlocuteur, il y en a un autre...

Au total, le principe reste aussi difficile à observer qu'à réaliser : une gageure pour un drôle d'engagement. Combien de fois le « dites ce à quoi vous pensez... » ne se heurte-t-il pas à une fin de non-recevoir ? « Je ne pense à rien », auquel il ne sert pas à grand-chose de rétorquer « on pense toujours à quelque chose », si ce n'est pour provoquer une variante : « je pense que je ne pense à rien ». Première résistance où pensée et conscience se retrouvent dissociées.

Mais l'attention dite flottante sollicitée dans l'écoute n'est pas de tout repos non plus, c'est une mise en tension. Au bout du « conte », celui qui parle essaie d'entrer en résonance avec l'interlocuteur désigné, qui n'est pas toujours celui qu'il croit. Ce dernier va aussi faire jouer les incidences de sa pensée, ses associations, en quête de « coïncidences » dont on attend qu'elles aient parfois des effets interprétatifs. Il n'est pas question de penser à la place ou pour celui qui parle, mais de saisir le sens de ce qu'il dit en regard d'une pensée qu'il s'essaye à formuler. Chercher à comprendre son point de vue suppose une forme d'identification, non réductible à de l'empathie. La résonance est déjà une amorce de réponse à une question qui n'a, le plus souvent, pas encore été clairement posée.

La situation produit ainsi des éléments transférentiels dans les deux sens. Se confier ou s'en remettre à celui qui vous écoute attentivement et que vous êtes supposé intéresser, « ça crée du lien », des espoirs et des déceptions... Celui qui parle se sent porté par celui qui l'écoute. Tous ces transferts vont évoluer dans le processus et favoriser des interprétations

Mais qu'on signe ou pas pour l'exercice, la modalité de s'y engager ou celle de s'y refuser peuvent être déjà une indication précieuse de la façon d'être, de penser et de se situer dans les transferts. « Je déteste perdre le fil de mes pensées », constatait cet homme au fil de ses séances. Un homme, sans cesse rattrapé par son anxiété, en difficulté permanente pour se positionner sous le regard des autres... ayant du mal à « rassembler ses esprits », mais aussi à se faire confiance. Du coup, les autres pouvaient s'avérer inquiétants, quand ce n'était pas menaçants. Et toute situation sociale était si vite insupportable, que l'angoisse y flambait et que l'alcool s'y trouvait convoqué. L'enchaînement des passages à l'acte venait alors à la place de celui des pensées, sans cesse contrarié, même en situation de désinhibition. C'est alors que l'exercice de la libre association put prendre du sens par lui-même, quand il y parvint, le mettant en situation de penser avec un autre, des positions qui visaient précisément à venir l'empêcher de penser dans une continuité.

Pour d'autres, l'engagement dans la libre association peut-être un véritable plaisir, l'occasion d'un exercice qu'ils ne trouveront jamais ailleurs. Ils ont souvent des facilités pour associer, passer du coq à l'âne sans conséquences fâcheuses, se fondre dans le jeu et la situation et y trouver éventuellement du sens de façon inattendue. Mais le talent à ce niveau-là peut aussi devenir l'effet d'une complaisance régressive et de nouvelles formes de résistances, notamment fusionnelles ou confusionnelles, dans des cures où la finalité reste difficile à envisager.

Jean-Claude Rolland a proposé de catalyser ou de renforcer le mouvement associatif proposé par ce qu'il appelle « l'interprétation analogique », façon que peut avoir l'analyste de pointer des données associatives par des repérages analogiques. Phénomènes retrouvés dans le travail du rêve et déplacés là dans le travail de la séance.

Quoiqu'il en soit, ces différentes manières de ne pas observer ou de trop bien observer la règle fondamentale, mais aussi d'y échapper, de la détourner, voire de la pervertir ou de l'améliorer, peuvent toutes revêtir du sens en regard des modalités de penser de celui qui parle. C'est alors qu'elles deviennent utiles pour l'interprétation.

Dans la cure, on est donc invité à s'exprimer à voix haute, dans l'ici et maintenant, dans la présence de la séance. On se dit ce qu'on dit dans le temps même où on le dit, on peut même l'entendre. Quelque chose accède à la conscience dans le moment de son énonciation, selon cette formule en forme de lapsus d'une patiente qui disait essayer de dire « tout ce dont elle pense ». La parole, émise ou reçue en séance, tente certes de prendre en compte les modalités associatives qui ont pu les solliciter, les animer ou les précéder mais aussi d'effectuer un travail d'interprétation ou de construction du matériel émergent, notamment des données et positions infantiles avec les premiers objets.

Cette perspective de l'interprétation, j'aimerais maintenant l'envisager, moins sous l'angle des contenus, spécifiques à chaque situation clinique, que sous celui du fonctionnement psychique de **la prise de conscience**. De fait, l'interprétation ne peut prendre sens et fonctionner dans un travail analytique qu'en tant que prise de conscience.

Préciser les contours de ce qu'on appelle conscience me semble donc présenter un intérêt. D'ailleurs, si Freud ne l'avait pas pensé, il se serait contenté, en guise de pratique analytique, de l'hypnose ou de l'interprétation des rêves (voies d'accès royales aux représentations inconscientes). Or il a choisi le principe de la cure.

Les disciplines les plus scientifiques et quel que soit leur abord théorique ou expérimental, peinent à définir ce qu'est la conscience ou le tentent selon une seule incidence ou un seul critère. Et de fait la difficulté pour penser cette donnée psychique tient surtout au fait qu'elle se présente ou se représente comme un phénomène qui se produit dans le temps où il s'éprouve et selon plusieurs modalités, différentes et simultanées. « J'en suis

conscient » n'est jamais sûr, même si on peut tomber assez facilement d'accord sur les perceptions. La conscience part et parle du point de vue du sujet, on pourrait dire, de la position d'où il perçoit et qui n'appartient qu'à lui... C'est la donnée subjective par excellence. Et c'est précisément cette donnée qui intéresse Freud et le psychanalyste, le point de vue du sujet (ce à partir de quoi il (se) pense, puis pense). Ce qui s'exprime par la conscience vient, soit de la perception, soit de la vie psychique intérieure et donc d'une forme de déterminisme interne, celui qui d'associations en associations produit des pensées et aussi des paroles. Personne ne peut sentir ou penser à la place du sujet, seul habilité à en dire quelque chose. Freud désigne d'abord l'action psychique menant à la conscience : « système (attention)-perception-conscience ». Il précise alors que, pour lui, le sentiment de la conscience n'a lieu qu'à partir de la perception⁷. Merleau-Ponty, à son tour, confirme ce primat de la perception quant au devenir conscient. La perception entraîne secondairement une forme d'adhésion, de foi dira-t-il mais probablement aussi de présence, d'ouverture et d'intention. Mais pour lui, la perception existe et excite avant même que soient posées les questions de sujet et d'objet.

Perception en première intention, la conscience tend à se faire secondairement recherche de sens. D'abord immédiate et présence à soi-même, c'est dans sa quête de sens qu'elle intègre la notion de durée et s'appuie sur la mémoire⁸. Mais dans son expression, elle reste une façon de comprendre au présent et en regard de l'observation (des perceptions). C'est aussi en ce sens que Freud parle du langage comme langage des perceptions. Entre la conscience première (organisation des perceptions en présence) et la conscience secondarisée (prise de sens et pensée), s'inscrit tout un travail des représentations inconscientes, comme entre l'endormissement et la production du rêve.

La vie psychique ordinaire fait coexister toutes ces formes de conscience souvent dans le même temps. Même si une modalité est souvent privilégiée par rapport à une autre selon les moments, elles restent en permanence en co-activité. D'où une certaine difficulté à faire la part des choses. Mais la conscience n'existe et ne peut prendre sens qu'à partir du moment où le sujet sait ou qu'il ressent intuitivement, quelque-chose de sa position psychique : que c'est lui qui ressent... qui pense... qu'il sait aussi que personne ne pensera à sa place. Le sujet est sujet de la conscience. La conscience, également ne prend sens qu'à être celle du sujet qui la produit. La configuration est confirmée quand le sujet devient le moi incarné, qui a pris corps. Quand il peut interpréter que l'image dans le miroir, c'est lui. Quand la conscience peut réfléchir le sujet réfléchissant, celui-ci peut en faire un usage cohérent : réfléchir à son tour. Mais il y a pour cela des conditions, affectives et relationnelles. Moi est dans la perception, dans le corps, dans sa parole, dans le monde et dans le temps. Autant qu'il le supporte pour pouvoir vivre et penser.

Le sujet ne peut avoir, de tous les phénomènes qui le régissent ou auxquels il assiste, qu'une approche partielle et partielle. Comme pris dedans, il ne peut les appréhender vraiment en tant qu'extérieurs à lui. Le sujet se crée avec l'objet, progressivement, dans le jeu de leur interaction mais aussi de leurs différences de position. Cet enjeu-là, premier, est essentiellement affectif. Le sujet doit percevoir qu'il peut-être un objet pour l'autre pour pouvoir se sentir sujet⁹. Avant même que l'idée du moi ne lui vienne à l'esprit, comme une forme de confirmation de position. C'est tout l'enjeu de la vie psychique du bébé, capital pour les suites de la vie psychique en général. Avant cela encore, au tout début de la vie, la vie psychique n'est qu'éprouvés, sans différenciation entre perceptions internes ou externes. L'angoisse (tension) et le délaissement (*Hilflosigkeit*) sont alors les deux premiers affects essentiels : formes d'éprouvés, d'agir et de pensée primaire en tant qu'appel

7. Freud S. (1922) : « Préface à Raymond de Saussure : La méthode psychanalytique », « On ne peut pas parler de sentiments inconscients dans le même sens qu'on parlerait de représentations inconscientes. Le conscient n'est pour moi que l'acte de perception. Une représentation peut exister même si elle n'est pas perçue, le sentiment par contre consiste dans la perception même. » *OCF-P XVI*, PUF 1991 p. 160.

8. On ne peut pour autant assimiler conscience et mémoire, comme le fait Bergson, ou conscience et connaissance comme l'ont souvent fait les philosophes.

9. Il est d'ailleurs étonnant que le génie de la langue française puisse avoir donné au mot sujet les sens opposés de sujet ou d'objet (les sujets de sa majesté). Sens opposé des concepts primitifs ?

ou signal de détresse, auxquels semblent répondre des formes de la satisfaction et du soulagement, souvent conférées par les nourritures terrestres et affectives et selon un principe de plaisir.

La conscience crée et utilise son objet, dont on suppose qu'il était déjà là avant et qu'il sera encore là après. Elle le crée d'abord par la perception, par la mémoire, puis par le rêve, l'imagination, l'usage de « la langue » et de la pensée...

L'interprétation d'une perception dépend de la position du moi dans un environnement donné, mais celle, spontanée d'une représentation, d'un rêve, d'un souvenir, d'une parole ou d'une action est autrement plus complexe. Elle ressort d'un travail associatif inconscient, dont le désir est le moteur du sens.

Du point de vue de l'analyste et de son approche du sujet, la conscience secondarisée est d'abord au service du désir et du sens. C'est d'ailleurs ce versant de la conscience qui intéressait Franz Brentano et ses élèves, Husserl en première intention. Freud également mais dans l'idée d'une intention sous-tendue par un motif qui peut s'ignorer lui-même. Ce motif étant aussi potentiellement désir de sens.

Dans chaque forme de son accomplissement (perception ou pensée), la conscience tente de donner sens (interprétation) à la présence, à l'existence, à la vie du sujet (« À quoi bon vivre si ça n'a pas de sens... »). La pensée fait, défait, refait un travail permanent sur ses objets, travail qui se poursuit inconsciemment et sur lequel elle s'appuie ensuite pour produire à nouveau des pensées. C'est en ce sens qu'on en vient à pouvoir penser que « tout est lié » ou que « tout est affaire d'interprétation ». La conscience reste, par essence, une fenêtre très étroite et intermittente. Et on ne peut tout sentir, se souvenir de tout, penser à tout, tout comprendre, tout dire ou tout agir puisque tout cela ne peut se faire qu'à partir d'un corps et dans un corps aux prises avec un environnement donné. Tout contrôler psychiquement est un fantasme. C'est du fait de ce caractère étriqué et inconstant que la conscience est sans cesse à relancer, avec les perceptions ou avec tous les processus de pensée dont elle est dotée inconsciemment. C'est aussi pour ça qu'on s'arrange avec ce qu'on pense, et par la pensée elle-même, y compris inconsciente.

Ce qui parvient à la conscience s'en éloigne par la suite, et peut y revenir, quand ce n'est pas une autre idée incidente qui s'impose. L'oubli et le refoulement sont tout à fait « indice-pensables » aux développements de l'activité de pensée et à l'émergence de la conscience. C'est à ce titre qu'il peut s'avérer intéressant, pour le sujet, de responsabiliser la source de sa pensée... Pour faire gagner en cohérence et en efficacité le fonctionnement psychique : à commencer par les allers-retours de la pensée entre travail des représentations inconscientes et accès à la conscience.

Dans la cure on travaille surtout avec des incidences et des indices, des déliaisons et des liaisons de représentations, de vrais ou fausses analogies, les associations se nouent et se dénouent. À partir de là, les deux détectives (l'analyste et son patient) font leur enquête, chacun dans son rôle. « Le crime » lui-même est incertain. Ils ne savent pas toujours ce qu'ils cherchent. La proposition à la base de tout travail psychanalytique reste une proposition visant à résoudre une énigme œ :

- Comment fonctionne l'avènement à la conscience pour chacun, à partir de quoi et comment il perçoit (parexcitation), se souvient, pense, parle ou bien agit ?

- Quelles positions d'enfance ont établi les modalités d'un fonctionnement psychique sur certaines bases ?

Le travail analytique peut alors se déployer dans une perspective de délier des interprétations anciennes, fixées... Pour que ces déplacements produisent leur effet, il importe que ce soit le patient qui en vienne (avec l'aide de celui qui l'aura écouté), à s'approprier les nouvelles interprétations susceptibles de faire évoluer ses positions de pensées. Mises en mots ou non, ces positions fonctionneront alors comme de nouvelles prises de conscience, susceptibles de replacer le sujet à la source de sa pensée. Manière de lui permettre de devenir plus responsable de ce qui advient à sa conscience.

Jusqu'à la fin de son œuvre et notamment dans son *Abrégé de psychanalyse*, Freud continuera à présenter l'élargissement du champ de la conscience comme une perspective pour la pensée. Une autre façon de dire que du Moi (conscient et inconscient) doit advenir, là où, sinon, l'influence des autres instances pourra rester prévalante

L'APF invite à Lyon : 29 novembre 2018

Dans le cadre des soirées L'APF invite à Lyon, le 29 novembre 2018, René Roussillon a été invité pour un échange sur le thème « Autour de Winnicott : Entre destructivité et créativité ».

Élisabeth Cialdella et Hélène Do Ich ont prononcé des propos introductifs.

Délivrance

Hélène Do Ich

Je vous remercie, René Roussillon, d'avoir accepté notre invitation.

Pour échanger autour de Winnicott, pour nous demander ce qu'il apporte aujourd'hui à la clinique mais aussi à la théorie analytique. En lisant vos écrits, plusieurs questions me sont apparues :

La première : comment prolonge-t-il l'œuvre freudienne ? Winnicott disait qu'il volait les idées aux autres analystes, à la manière d'un enfant qui vole dans le porte-monnaie de sa mère.

J'essaierai de déployer ce qu'il me semble avoir volé à Freud et à « L'homme aux loups » pour élaborer la question des représailles.

Cette relecture nous permettra d'entrevoir comment l'*infans* peut se loger dans l'ombre de l'objet premier niant toute existence différenciée entre lui et l'autre. Ainsi, pour vous l'ombre serait l'« origine de la non différenciation sujet-objet ».¹

Vous développez cette question, en nous montrant comment Winnicott s'oppose à la tradition kleinienne trop centrée sur l'interprétation du transfert au présent, « il s'agit donc d'intégrer l'expérience historiquement vécue par le sujet dans ses rencontres avec ses objets maternant premiers, alors considérés en tant qu'autres-sujets et avec elles les motions pulsionnelles qui s'y logent ou manquent à s'y loger »²

La deuxième question, a trait à la pulsion. Vous soulignez que Winnicott considère qu'elle vient déranger le jeu de l'enfant, au contraire vous montrez qu'elle vient animer le jeu, nourrir sa créativité.

Peut-être devons-nous aborder la question de l'interprétation : vise-t-elle la liaison comme vous semblez le penser ou la déliaison qui permettrait que le sexuel infantile délivré vienne surprendre analyste et patient, que la pulsion se déplace vers d'autres objets ?

Nous nous souvenons que Freud avec l'enfant et le jeu de la bobine aborde pulsion de vie et pulsion de mort. Winnicott « n'était pas amoureux » de la pulsion de mort, pourtant ce qu'il développe autour de la destructivité pourrait y faire penser.

Ainsi, j'aimerais vous questionner sur ces moments de crise dans l'analyse, moment où le patient provoque l'analyste qui est tenté de répondre par des représailles ; vous précisez, c'est quand l'analyste est atteint mais reste créatif en restituant au patient comment cette destructivité s'inscrit dans son histoire qu'il l'amène à reconnaître l'autre.

Je vais partager avec vous, ma propre voie, pour lire Winnicott et Freud, inspirée par ces questions : en lisant l'article de Winnicott, « L'usage de l'objet »³, j'ai été frappée par son éclairage de ce mouvement du transfert où l'analyste est poussé par les provocations de l'*infans* à répondre par des représailles.

1. Roussillon R., « L'ombre de l'objet », *La destructivité et les formes complexes de la survivance de l'objet*, « L'ombre est ce qui de l'objet ne renvoie rien au sujet », « Origine de la non différenciation sujet-objet », p. 3.

2. Roussillon R., « Le trouvé et le créé », *De Freud à Winnicott*, pp. 1-7.

3. Winnicott D.W., « La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques », *NRF*, Gallimard.

Il arrive, nous dit Winnicott, qu'un enfant, quand il se risque à investir quelqu'un d'autre, quand il voudrait l'interpeller, « tende la main et vole quelque chose » ; il va être important alors de survivre, de ne pas exercer de représailles, c'est-à-dire de ne pas réagir, de ne pas changer d'attitude.

Il ajoute que tout bébé a vécu avec sa mère un tel moment, il est important que la mère tente de survivre quand le bébé mord le sein, autant que possible, ne pas se retirer, ne pas se venger. Mais la présence ou l'absence d'un père, ainsi que la qualité de sa présence, vont jouer un rôle essentiel⁴. Il va également répondre plus ou moins souplement aux provocations de l'enfant.

L'analyste, dans le transfert, incarne ses deux figures parentales.

Winnicott nous fait partager le langage intérieur de l'enfant qui se demande face à cet autre qu'il teste « est-ce qu'il conserve son attitude ou est-ce qu'il réagit ? » ; l'*infans* ne pourrait formuler : « hé l'objet, je t'ai détruit » « je t'aime » « tu comptes pour moi parce que tu survis à ma destruction de toi. »⁵.

Winnicott reprend une forme d'écriture proche de celle de Freud, dans « L'homme aux loups »⁶, dans un moment transférentiel très vif... Je me permets de m'appuyer sur un texte trop bien connu par certains, mais qui recèle encore bien des obscurités.

Freud écrit « Le premier des symptômes passagers que le patient manifesta pendant le traitement se rattachait à la phobie des loups et au conte des 7 chevreaux ». Le patient regardait très amicalement Freud « comme pour chercher ses bonnes grâces, et ensuite détournait son regard vers l'horloge ». Freud croit qu'il veut lui signifier que c'est l'heure de partir. « Longtemps après » nous dit Freud « le patient me fit souvenir de cette pantomime et m'en donna l'explication en rappelant que le plus jeune des 7 chevreaux trouve refuge dans le coffre de l'horloge tandis que ses 6 frères sont mangés par le loup ; ainsi, il voulait alors me dire sois bon pour moi ! Dois-je avoir peur de toi ? Vas-tu me manger ? Dois-je comme le plus jeune chevreau me cacher dans le coffre de l'horloge ? »

Freud ajoute « le loup dont il avait peur était indubitablement le père ».

Mais Freud, dans le moment qui suit, évoque la mère, son identification par l'*infans* pour aimer le père, générant une angoisse de castration, de sorte que le patient ne pouvant assumer son homosexualité régresse à l'analité.

Dans le conte des 7 chevreaux la mère s'absente, prévient les petits que le loup peut venir et chercher à les tromper, ils le reconnaîtront à sa grosse voix, à sa patte noire et non blanche comme la sienne.

La mère chèvre est donc partie, « où va-t-elle donc courir ? ». D'un côté, elle revient sous la forme du loup, les enfants se retrouvent dans son ventre ou dans le ventre horloge, déplacement vers un ventre protecteur où l'*infans* pourrait se perdre à jamais ; d'un autre côté, elle est la mère qui revient affolée par le bazar dans la maison, charivari évoquant la scène primitive, affolée par la disparition de ses enfants. Elle va devenir, avec l'aide du plus petit sorti de l'horloge, inventive et industrielle pour délivrer ses chevreaux.

Le conte illustre votre remarque, René Roussillon : « l'objet en tant qu'il est autre sujet et qu'il intervient par ses qualités propres et pas seulement comme objet visé par la pulsion »⁷.

4. Beetschen A., « Destins de la répétition délétère » remarque que Winnicott insiste sur la qualité de la présence du père ; il aborde la difficulté « d'affronter l'angoisse massive d'un rapprochement homosexuel tendre et brutal » et « ce combat où il faut atteindre le secret mélancolique sous l'armure ».

5. Winnicott D. W., « L'utilisation de l'objet », *Jeu et réalité, l'espace potentiel, NRF*, Gallimard, p. 125, (chapitre présent aussi dans « La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques », *NRF*, Gallimard, sous le titre : « L'usage de l'objet et le mode de relation à l'objet au travers des identifications », p. 236. Article écrit en 1969, à la fin de sa vie.

6. Freud S., « L'homme aux loups », *Cinq psychanalyses*, p. 352 ou, (1914) : « Une névrose infantile », *OCF XIII*, PUF.

7. Roussillon R., « Dans le refus du féminin et l'objet », post-face de l'ouvrage de J. Schaeffer *Le refus du féminin*, PUF 2008, p. 281 « Même si J. Schaeffer accorde un part importante à celui qu'elle appelle « l'amant de jouissance » donc à l'objet en tant qu'il est autre sujet et qu'il intervient par ses qualités propres et pas seulement comme objet visé par la pulsion, plusieurs des objets de la métapsychologie auxquels elle se réfère devraient

La part maternelle de ce loup, dont on ouvre le ventre pour délivrer les petits, est tout aussi forte que la part paternelle. Double identification. Dans « Le moi et le ça »⁸, Freud reprendra la question des identifications qui s'entrechoquent. Quand l'objet est perdu, il est remplacé par une identification, et ceci permet de le garder inconsciemment, intact, dans le surmoi.

Freud remarque que pour délivrer le moi de ses identifications mortifères, il faut en retrouver la chair, un trait de caractère, des mots proférés par l'objet – ce sont des images sonores plus que des représentations de mot –, une manière de bouger, des gestes–mots, comme la pantomime de « L'homme aux loups »⁹.

Dans le transfert, l'analyste, représente une figure ancestrale – à laquelle le patient s'est identifié, d'une part et qu'il provoque, d'autre part ; ce retour d'une identification, équivalent d'une sublimation, entraînerait-elle une démixtion des pulsions ? La pulsion de mort n'est plus liée par la pulsion de vie, le sadisme envahit le surmoi, un penchant à la cruauté se libère.

Dans l'article « Pourquoi Orphée regarde en arrière ? » Michael Parsons¹⁰, évoque l'homme aux loups. Il lie l'impact sur l'*infans* de la scène primitive entrevue vers 18 mois, avant le langage, plus tard reprise par son rêve, à ce qu'il vit ensuite avec sa sœur qui le sadise. Cet après-coup structure le développement psychique futur.

Dans un opéra dansé de Pina Bausch¹¹, *Orphée et Eurydice*, Orphée est joué par un danseur et chanté par une femme. Orphée, est représenté par un danseur, n'ayant pu assumer jusqu'au bout de tirer Eurydice hors du royaume des morts ; celle-ci ne peut sortir des enfers pour suivre son amant et se love pour mourir dans les bras d'Orphée, représentée par la cantatrice. Quand la part féminine ou maternelle d'Orphée se laisse happer par le désir obscur d'Eurydice. La voix magnifique de Maria Riccarda Wesseling fait ressentir une indicible douleur¹² : « je danse avec mes ombres sur le chemin, je ne trouve qu'en elles ma joie d'être ».

On retrouve ce nœud inconscient et agissant, quand le patient se vit en petit chevreau qui se cacherait dans l'horloge dans la peur et le désir du loup ; il bloquerait ainsi le temps, cette passivité active irritera Freud qui actera une rupture pour l'en déloger.

« L'homme aux loups » pourrait, comme l'enfant de Winnicott, dire « hé ! l'objet je t'ai détruit. Je t'aime, tu comptes pour moi parce que tu survis à ma destruction de toi »...

Nous pourrions nous demander si Freud n'a pas exercé des représailles, quand pour obtenir que le patient abandonne ses résistances, il a fixé un terme à l'analyse. L'angoisse que lui fait vivre la douleur de l'*infans* l'incite à formuler l'ordre cruel de partir à une certaine date. Dans « Analyse finie et infinie »¹³ Freud, 20 ans plus tard, interpellé par Ferenczi, reviendra sur la violence de l'acte qu'il imposa à « L'homme aux loups » ; il reconnaît qu'« une partie du matériel devient accessible sous la contrainte de la menace, une autre partie reste retenue et se trouve, de ce fait ensevelie, se perdant pour l'effet thérapeutique. » Winnicott va plus loin en analysant les représailles comme un effet du transfert qui affecte l'analyste, le pousse à réagir, si cela ne peut être interprété dans le transfert, le développement de l'analyse, l'avenir du patient sont impactés. Mais

gagner à intégrer certains développements métapsychologiques récents qui tendent à réévaluer la place donnée aux réponses des objets dans la vie pulsionnelle ».

8. Freud S. (1921/1923), « Le moi et le ça », *OCF*, VI, PUF, pp. 272-290.

9. Dans construction Freud en 1937 reviendra sur ce qui surgit par l'hallucinatoire des expériences de l'enfant avant le langage, ce qui n'a pu qu'être représentations de chose, images sonores, visuelles, gestuelles, perceptions, l'analyste peut le retrouver dans une construction qui reprends dans le transfert « un fragment de sa préhistoire oubliée », notamment l'arrivée d'un autre enfant. L'homme aux loups est en arrière-fond. *OCF* XX, p. 65, pp. 70-71.

10. *Living Psychoanalysis, from theory to experience*, The New Library of Psychoanalysis, 2014, p. 17.

11. Opéra Garnier, saison 2017/2018 Christoph W. Gluck, opéra dansé de Pina Bausch, mezzo-soprano Marie Riccarda Wesseling.

12. Nous pensons à ce que développe Jean-Claude Rolland autour de la douleur, notamment dans « La douleur donne visibilité à l'affect », *Quatre essais sur la vie de l'âme*, Gallimard.

13. Freud S (1937), « Analyse finie et infinie », *OCF* XX, PUF, pp. 18-20.

Freud montre que la créativité de l'analyste va au-delà du patient dans la recherche impulsée par la rencontre avec lui.

Le questionnement de Freud : quelle est cette force qui pousse vers le malheur, qui surgit par l'hallucinoire lié aux expériences de l'enfant avant le langage ? Reprise par Winnicott, elle pourrait se formuler ainsi : quelle est la violence venue du passé qui pourrait faire agir l'analyste pris dans le transfert ?

L'idée si inventive de Winnicott, cette provocation amoureuse du patient qui risque d'entraîner des représailles de l'analyste, en relisant « L'homme aux loups », je la voyais au cœur du transfert dans la clinique ; cette avancée de Winnicott permet à l'analyste d'être attentif à son transfert sur le patient, quand il se sent provoqué et pourrait être poussé à se venger. Il permet de relire Freud, son courage de revenir sur des situations difficiles qui le tracassent, l'intriguent, cliniquement et théoriquement.

Winnicott tente d'approcher, d'interpréter, la douleur du patient dans chaque réaction, même les plus pénibles. Il s'emploie à le délivrer de ses démons, de ses entraves, y compris de lui, analyste qui s'interroge sur ses défaillances. Winnicott nous permet d'approcher notre clinique d'un point de vue original qui touche aux parts les plus obscures du transfert. René Roussillon vous prolonge l'idée de Winnicott en précisant que l'analyste survit quand il reste créatif. Si l'objet survit, l'enfant peut faire l'expérience que l'autre existe en dehors de lui, qu'il ne peut pas le faire réagir, le contrôler, l'accaparer, l'exploiter, se perdre en lui corps et biens, mais qu'il peut parler avec lui, jouer, associer au présent les épreuves du passé.

En ne perdant pas de vue le pulsionnel, je souhaiterais que vous approfondissiez avec nous ces questions : comment la destructivité se complexifie avec l'âge, les expériences douloureuses, les réponses des autres ? Comment en délivrer le patient en s'y confrontant dans les séances notamment quand l'*infans*, happé par une douleur au-delà des mots, pousse l'analyste à des représailles, le pousse à réagir ou à se retirer ? Comment la supervision, la transmission de la psychanalyse d'une génération à l'autre, sont éclairées par les questions qui rappellent celles de l'adolescent interpellant les aînées et leurs défaillances ? Comment, dans la crise, retrouver cette créativité interprétative qui assume la cruauté, lie le présent au passé et impulse un mouvement qui retisse pulsion de mort et pulsion de vie, ou destructivité et créativité ?

La filiation de Winnicott avec Freud selon René Roussillon

Élisabeth Cialdella-Ravet

Alors une nouvelle fois merci René, merci d'avoir eu la gentillesse d'accepter notre invitation pour venir nous parler de façon tellement stimulante de ton travail et de tes réflexions autour de l'œuvre de Winnicott. L'intérêt est que tu le fais en lien avec les textes freudiens dont tu as une parfaite connaissance.

Quand on est jeune analyste et que pour la première fois on lit Winnicott, on éprouve un sentiment de légèreté. La facilité avec laquelle il expose sa pratique et développe les pensées qu'elle lui inspire peut donner l'impression qu'à lui seul il réinvente la psychanalyse. Ce sentiment est renforcé par la réputation qui lui a été faite d'être souvent en difficulté avec la lecture de Freud. Il s'en était ouvert à plusieurs reprises notamment dans une lettre adressée à Ernest Jones en juillet 1942. On la trouvera dans le recueil intitulé « Conversations ordinaires ». Quelques traces de cette réticence apparaissent aussi dans sa correspondance avec Joan Riviere. Ce ne sont que des coquetteries car en vérité Winnicott avait très bien lu Freud et s'est largement appuyé sur cet héritage pour alimenter sa propre pensée. Dans son texte sur « Objets de l'usage d'un objet », il évoque son addiction, aux citations, aux renvois par lesquels Freud se donnait la liberté d'aller un peu plus loin qu'il ne le faisait dans le corps de ses développements théoriques. Mais cette façon de dire relève du goût prononcé de Winnicott pour le paradoxe et cette affirmation fait figure d'une sorte de provocation, de *joke*, de plaisanterie.

Ton mérite René, est d'avoir fait apparaître avec beaucoup de finesse et de perspicacité les liens entre la métapsychologie freudienne et les concepts winnicottiens. Pour toi, leur point de rencontre se situe autour des derniers textes freudiens de 1937. Tu rapproches en particulier ce que Winnicott écrit de la crainte de l'effondrement avec *Constructions dans l'analyse* et puis surtout tu mets en valeur dans cette perspective un petit texte par trop souvent délaissé, que tu appelles de manière poétique « le petit texte d'exil londonien de Freud ». Celui-ci, laissé à l'abandon est porteur de la profondeur de l'intimité spécifique à l'exil. Il demandait à être réinterprété, figurant sur un simple feuillet recto-verso sous le titre de « Résultats, Idées, Problèmes », il est contemporain de l'*Abrégé de Psychanalyse*.

Permetts-moi de revenir, Cher René, sur ce que tu as tiré de ce texte. Pour toi, Freud s'interroge alors sur le fait clinique qui depuis quelques années retient toute son attention à savoir la compulsion de répétition : elle concernerait, selon lui, les expériences les plus précoces, c'est-à-dire qu'elle renverrait aux processus primaires. Freud fait suivre cette remarque d'une tentative d'explication en avançant l'hypothèse selon laquelle la répétition est liée à un déficit des capacités de synthèse, donc à une immaturité du moi. De ce point de vue, ce qui tend à se répéter c'est ce qui n'a pas été intégré. Cette perspective fait apparaître la compulsion de répétition comme étant vectorisée par une compulsion à l'intégration. Et nous savons l'importance que Winnicott donnera plus tard aux sentiments d'intégration et de désintégration dans le devenir de l'enfant et dans la guérison psychique.

Cette dimension d'intégration n'est pas traitée en ces termes par Freud, mais elle correspond comme tu l'écris, au processus engagé sous l'effet des forces de liaison d'Eros lesquelles tendent à réunir des ensembles toujours plus vastes, sous le primat du principe de plaisir. Et comme tu le fais remarquer : pour être intégrées, les expériences subjectives doivent être libidinalisées ; elles doivent comporter une certaine dose de plaisir, que celui-ci soit présent d'emblée, dans l'expérience même ou qu'il soit acquis grâce au travail psychique de symbolisation et de subjectivation nécessaire à sa transformation intégrative. Celle-ci donnerait tout son sens à la célèbre formule des *Nouvelles conférences de psychanalyse* de 1932 : « Wo es war, soll ich werden ».

Par la suite, tu établis une continuité entre la « Crainte de l'effondrement » winnicottienne qui décrit le surgissement d'événements du passé qui n'ont pas encore été éprouvés dans le transfert mais qui furent éprouvés jadis et la fin du texte de « Constructions dans l'analyse » où il est question dans certaines cures d'éléments anciens, informes, surgissant avant l'âge de deux ans et qui peuvent être plus tard à l'origine d'expériences délirantes.

Il s'agit là des deux grandes lignes de comparaison que tu établis entre les textes winnicottiens et freudiens. Mais l'apport de Winnicott nous permet d'approcher plus finement les destins psychiques de l'analyste en séance tels que Freud les avait esquissés dans ses écrits techniques.

En effet, lorsque l'analyse se déroule plutôt bien, la réceptivité préconsciente de l'analyste le rend sensible aux expériences sensori-motrices de l'analysant. Observateur affecté, il se rend perméable aux manifestations des processus primaires qui mobilisent ses investissements libidinaux. La réalité psychique prend alors le pas sur la réalité matérielle. L'analyste devient réceptif à des formes moins différenciées que celles que produit le langage, lesquelles engendrent à leur tour de nouvelles formes internes. Leur réunion provoque un protofantasme, ou *gestalt* selon l'expression d'Annie Reich, lequel émerge de façon subite chez l'analyste.

Ce protofantasme, à l'instar de l'infantile refoulé, potentialise et relance l'attraction de l'image promouvant la figurabilité, laquelle prend appui sur une sorte d'osmose entre l'inconscient et le visuel.

De nouvelles représentations apparaissent chez l'analyste qui peut alors rêver l'Autre. Ce mouvement est intensément esthétique et créatif. La créativité, comme tu le soulignes, René, est le paradigme central qui chez Winnicott, va s'imposer à la place de la sexualité infantile. Ce n'est quand même pas rien ! Il y a une question autour de ça. Dans ce type de situation analytique presque parfaite, l'analysant rencontre un objet trouvé/crée, c'est-à-dire à la fois halluciné et perçu, notion qui apparaît explicitement pour la première fois chez Freud à la fin de *Constructions dans l'analyse*. Nous pourrions ajouter au demeurant que cette propension à créer et trouver l'objet est à l'œuvre chez l'analyste et que c'est même sur elle que se fondent ses capacités analytiques.

Il n'est cependant pas rare que dans le déroulement d'une cure les transferts négatifs en viennent à occuper par moment une place prépondérante. L'analyste est alors parfois « touché au mort » selon la belle expression de J.-B Pontalis. Comme tu nous le montres, l'approche de Winnicott offre une ouverture face à la sidération et à la paralysie de l'analyste lorsque le trouvé/détruit est plus important que le trouvé/crée. Pour lui, dans cette configuration particulière, l'objet « doit survivre » à la haine et à la destructivité première du patient. Voilà ce qui importe pour qu'il puisse à nouveau être aimé et que le patient continue ses processus d'intégration. Il doit survivre tout en restant créatif et en mouvement, sans exercer de représailles ni sous la forme de rétorsion active ni sous la forme d'un retrait affectif.

L'objet analyste doit rester vivant. Survivre ne signifie pas qu'il se rende insensible ou qu'il ne se laisse pas affecter par l'analysant : cela signifie simplement maintenir ou rétablir le lien qui existait antérieurement. Car lorsque l'objet résiste à la destruction constante effectuée dans le fantasme inconscient, il peut être aimé. Il y a une mise à l'épreuve de la consistance de l'objet.

Winnicott parle à ce sujet de « l'usage de l'objet ». Ce concept qui marque une grande avancée théorique de la psychanalyse a pris naissance chez lui dans le cours de sa seconde analyse avec Joan Riviere en 1936. C'est elle en effet, qui employa pour la première fois le terme de survivance de l'objet à la destructivité. Elle avait utilisé celui-ci pour désigner le fait que l'analyste constituait un objet interne qui se devait de résister à la réaction thérapeutique négative de certains patients présentant des troubles narcissiques graves. Ces derniers portaient en eux une culpabilité telle, qu'elle les conduisait à vouloir guérir leurs parents malades au prix d'un autosacrifice de leur vie.

Mais Cher René, je voulais te poser une question. Comment conçois-tu la place et l'importance du père dans la théorie winnicottienne de l'analyse. Car cet auteur porte essentiellement son attention sur l'environnement

maternel et sur l'espace transitionnel auxquels se rattachent beaucoup de concepts. Mais pour moi, il y a un texte que je trouve extrêmement important, mais qui reste énigmatique à plusieurs niveaux. Il s'intitule « L'usage de l'objet dans Moïse et le monothéisme ». Winnicott l'a écrit après son retour de New-York, où il avait tenu une conférence autour de la survivance de l'objet, devant un public d'analystes se réclamant de l'*Ego-Psychology*. Devant leur incompréhension chargée d'hostilité, Winnicott fit un malaise avec des troubles cardiaques qui lui valurent une longue hospitalisation aux États-Unis. Ce que nous pouvons constater c'est que se sentant proche de la mort, Winnicott se tourna vers le personnage de Moïse. Et l'on serait tenté de dire qu'il abandonnait tout à coup une proximité inconsciente avec Jung autour de mères dépressives dont il n'est pas certain que l'on ait bien évalué l'impact sur sa propre pensée au fil des années précédentes. Freud s'était lui aussi comme chacun sait beaucoup intéressé à Moïse, au cours de sa vie et particulièrement lors de la montée du nazisme dans un mouvement qui le conduisait à s'identifier à la figure d'un homme profondément indépendant, rempart contre l'adversité. Dans le texte de Winnicott, l'imgo paternelle peut être à nouveau convoquée dans le transfert, répétant sur elle les possibilités de survivance de l'objet face à la destructivité. Ce premier objet entier encourage l'idée rassurante que l'intégrité psychique peut perdurer et neutralise la menace de désintégration.

Mais la réapparition du père chez Winnicott s'accompagnerait elle aussitôt d'une mise à distance de la sensorialité des mères, à laquelle se rattache particulièrement le visuel. Pour Freud, elle demande des opérations de pensée complexes conduisant à la reconnaissance de la paternité par un acte de pensée qui constitue un progrès pour la vie de l'esprit.

Aussi, Cher René, devant les changements d'orientation de la pensée de Winnicott vers la fin de sa vie, lui qui avait tant utilisé le *squiggle*, forme visuelle par excellence, au cours de ses nombreuses consultations thérapeutiques, je voudrais te demander de nous éclairer sur la place du père et son évolution dans l'œuvre winnicottienne.

***Conseil, Institut, Comités
et liste des membres de l'APF***

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président Leopoldo BLEGER
Vice-Présidents Christophe DEJOURS – Adriana HELFT
Secrétaire général Philippe VALON
Secrétaire scientifique André BEETSCHEN
Trésorier Pascale TOTAIN
Président sortant Jacques ANDRÉ

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Secrétaire André BEETSCHEN
Catherine CHABERT,
Miguel de AZAMBUJA, Jean-H. GUÉGAN
Éric FLAME, Marita WASSER

COMITÉ DE PUBLICATION DE LE PRÉSENT DE LA PSYCHANALYSE

Placé sous la responsabilité de Patrick MEROT, il est composé de Viviane ABEL PROT, Claude ARLÈS, Isée BERNATEAU, Dominique BLIN, Solange CARTON, Catherine CHABERT, Jean-H. GUÉGAN, Françoise NEAU, Martin RECA.

DOCUMENTS & DÉBATS

Placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.

La réalisation des numéros est confiée à Adriana HELFT avec Yvette DOREY, Caroline GIROS ISRAËL, François HARTAMNN, Catherine RODIÈRE REIN.

Mise en ligne du numéro par Fabrice PERRINEL sous la responsabilité de Philippe VALON.

INSTITUT DE FORMATION

ANALYSTES EN EXERCICE À L'INSTITUT DE FORMATION

Viviane ABEL PROT, Athanasios ALEXANDRIDIS, Jacques ANDRÉ
Claude BARAZER, André BEETSCHEN, Leopoldo BLEGER, Catherine CHABERT
Dominique CLERC, Christophe DEJOURS, Jean-Philippe DUBOIS
Lucile DURRMEYER, Brigitte EOCHE-DUVAL, Edmundo GÓMEZ MANGO
Michel GRIBINSKI, Jean-H. GUÉGAN, Jean-Michel HIRT, Didier HOUZEL,
Laurence KAHN, Bernard de LA GORCE, Sylvie de LATTRE,
Jean-Michel LÉVY, Josef LUDIN, Danielle MARGUERITAT,
Patrick MEROT, Pascale MICHON RAFFAITIN, Raoul MOURY,
Nicole OURY, Jean-Claude ROLLAND, Évelyne SECHAUD
Dominique SUCHET, Jean-Yves TAMET, Olivia TODISCO
Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER, Philippe VALON,
François VILLA, Felipe VOTADORO

COMITÉ DE FORMATION

Secrétaire Jacques ANDRÉ
Viviane ABEL PROT, Jacques ANDRÉ, Jean-Philippe DUBOIS, Lucile DURRMEYER, Bernard de LA GORCE, Nicole OURY,
Jean-Yves TAMET, Dominique SUCHET, Felipe VOTADORO

COMITÉ DE L'ENSEIGNEMENT

Secrétaire Paule LURCEL

Membres ex officio Leopoldo BLEGER, André BEETSCHEN

Membre représentant du Collège des Titulaires Dominique SUCHET

Hervé BALONDRAGE

Jean-Louis FOUASSIER, Francine PASCAL de MONT-MARIN, Yvette DOREY

MEMBRES D'HONNEUR

| | | |
|-------------------|--------------------------------------|----------------|
| Jean-Claude LAVIE | 22, avenue de l'Opéra – 75001 Paris | 01 42 97 48 55 |
| Daniel WIDLÖCHER | 9, rue Édouard Jacques – 75014 Paris | 01 49 59 26 84 |

ONT ÉTÉ MEMBRES D'HONNEUR

Jean-Louis LANG – Jean LAPLANCHE – J.-B. PONTALIS – Guy ROSOLATO

MEMBRES TITULAIRES

| | | |
|------------------------------|---|--------------------|
| Mme Viviane ABEL PROT | 30, rue Vaneau – 75007 Paris | 01 47 05 86 02 |
| Dr Athanasios ALEXANDRIDIS | Karneadou 38 – Athènes 10676 – Grèce 00302107291993 | |
| Pr Jacques ANDRÉ | 46, rue Vavin – 75006 Paris | 01 45 43 87 69 |
| Dr Claude BARAZER | 71, rue du Cardinal Lemoine – 75005 Paris | 01 55 43 93 14 |
| Dr André BEETSCHEN | 5, place Croix-Pâquet – 69001 Lyon | 04 78 28 54 57 |
| Dr Leopoldo BLEGER | 13, rue Béranger – 75003 Paris | 01 42 77 85 96 |
| Pr Catherine CHABERT | 76, rue Charlot – 75003 Paris | 01 42 77 27 70 |
| Mme Dominique CLERC | 41, cours Pasteur – 33000 Bordeaux | 05 57 95 61 80 |
| Pr Christophe DEJOURS | 39, rue de la Clef – 75005 Paris | 01 55 43 96 90 |
| Dr Jean-Philippe DUBOIS | 19, boulevard George V – 33000 Bordeaux | 05 56 93 11 13 |
| Dr Lucile DURRMEYER | 27, rue des Cordelières – 75013 Paris | 01 47 07 63 42 |
| Mme Brigitte EOCHE-DUVAL | 3, rue Dobrée – 44100 Nantes | 02 40 69 75 17 |
| Dr Edmundo GÓMEZ MANGO | 150, avenue du Maine – 75014 Paris | 01 43 22 52 09 |
| Dr Michel GRIBINSKI | 14, rue Barbette – 75003 Paris | 01 40 29 99 33 |
| Dr Jean H. GUÉGAN | 2, rue Jean-Jacques Rousseau – 44000 Nantes | 02 40 48 73 60 |
| Pr Jean-Michel HIRT | 12, rue Lamblardie – 75012 Paris | 06 81 37 18 17 |
| Pr Didier HOUZEL | 95, rue Saint-Jean – 14000 Caen | 09 81 09 36 58 |
| Mme Laurence KAHN | 68/70, bd Richard Lenoir – 75011 Paris | 01 47 00 51 70 |
| Dr Bernard de LA GORCE | 9, avenue Maréchal Saxe – 69006 Lyon | 04 78 37 94 52 |
| Mme Sylvie de LATTRE | 55, quai des Grands Augustins – 75006 Paris | 06 72 53 62 25 |
| | | 01 42 49 31 89 |
| M. Jean-Michel LÉVY | 7, rue des Dames – 75017 Paris | 01 42 63 09 43 |
| Dr Josef LUDIN | Schillerstrasse 53 – 10627 Berlin – Allemagne | 0049 30 755 65 430 |
| Dr Danielle MARGUERITAT | 26, rue Erlanger – 75016 Paris | 01 46 51 55 68 |
| Dr Patrick MEROT | 13, av. Charles V – 94130 Nogent S/Marne | 01 48 73 40 17 |
| | 8, rue Lacharrière – 75011 Paris | |
| Dr Pascale MICHON RAFFAITIN | 12, rue Oswaldo Cruz – 75016 Paris | 01 42 30 70 70 |
| Dr Raoul MOURY | 2, rue Ker Jouanneau – 92160 Antony | 01 46 83 01 77 |
| Dr Nicole OURY | 77, cours du Docteur Long – 69003 Lyon | 04 72 33 55 45 |
| Dr Jean-Claude ROLLAND | 1350, route de Charnay – 69480 Morancé | 04 78 43 64 53 |
| Mme Évelyne SECHAUD | 99, rue de Sèvres – 75006 Paris | 01 44 05 92 60 |
| Mme Dominique SUCHET | 86, rue Montgolfier – 69006 Lyon | 04 78 93 64 42 |
| | 8, rue Lacharrière – 75011 Paris | 06 23 09 27 81 |
| Dr Jean-Yves TAMET | 6, rue Marcel G. Rivière – 69002 Lyon | 04 78 42 48 32 |
| Mme Olivia TODISCO | 9, rue du Maine – 75014 Paris | 01 40 65 99 00 |
| Dr Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER | 9, rue Edouard Jacques – 75014 Paris | 01 43 35 11 62 |
| Dr Philippe VALON | 51, Rue Jules Guesde – 92240 Malakoff | 01 46 84 09 62 |
| | 23, boulevard Victor Hugo – 78300 Poissy | 01 39 11 90 59 |
| M. François VILLA | 30, bd de Strasbourg – 75010 Paris | 01 42 49 71 42 |
| Dr Felipe VOTADORO | 5-7, bd Edgar Quinet – 75014 Paris | 01 43 35 12 06 |

MEMBRES SOCIÉTAIRES

| | | |
|----------------------------------|---|--------------------|
| Mme Laurence APFELBAUM | 52, rue de Vaugirard – 75006 Paris | 01 40 51 26 24 |
| Dr Henri ASSÉO | 6, rue Jeanne d'Arc – 75013 Paris | 01 45 85 50 74 |
| M. Miguel de AZAMBUJA | 11, rue des Lyonnais – 75005 Paris | 01 43 22 13 36 |
| Dr Hervé BALONDRADE | 17, rue Vergniaud – 33000 Bordeaux | 05 56 44 29 30 |
| Dr Bernard BASTEAU | 117 rue de Ségur – 33000 Bordeaux | 05 56 24 93 14 |
| Dr Martine BAUR | 500, chemin du Bois – 69002 Lyon | 06 79 50 98 13 |
| Mme Monique BICHAT | 32 bis, avenue de Picpus – 75012 Paris | 01 46 28 13 41 |
| Mme Cécile BLANCHARD JOSSO | 6, rue du 11 Novembre – 57950 Montigny les Metz | 03 87 65 48 39 |
| Mme Dominique BLIN | 16, avenue de Villars – 75007 Paris | 01 43 35 46 03 |
| Mme Paule BOBILLON | 22, rue des Remparts d'Ainay – 69002 Lyon | 04 78 37 95 51 |
| M. Maurice BORGEL | 12, rue Rambuteau – 75003 Paris | 01 42 77 01 95 |
| Dr Jean-Claude BOURDET | 44, rue de Tivoli – 33000 Bordeaux | 05 56 08 60 21 |
| Dr Jean BOUSQUET | 13, place Dupuy – 31000 Toulouse | 05 61 63 68 95 |
| Pr Françoise BRELET FOULARD | 5, rue Menou – 44000 Nantes | 02 40 74 79 20 |
| Mme Cécile CAMBADÉLIS SISCO | 44, bd Beaumarchais – 75011 Paris | 01 43 14 23 72 |
| Dr Philippe CASTETS | 90, rue de Bayeux – 14000 Caen | 02 31 50 08 79 |
| Dr Élisabeth CIALDELLA RAVET | 18, place Maréchal Lyautey – 69006 Lyon | 04 72 74 16 22 |
| Pr Françoise COUCHARD | 61, avenue du Roule – 92200 Neuilly | 01 47 22 41 68 |
| Dr Catherine DOCHE | 16, rue de l'Ormeau Mort – 33000 Bordeaux | 05 56 99 13 57 |
| Mme Hélène DO ICH | 4 bis, place de Verdun – 42300 Roanne | 04 77 72 70 07 |
| Mme Chantal DUCHÊNE GONZÁLEZ | 30, passage Charles Dallery – 75011 Paris | 07 85 46 42 51 |
| Mme Corinne EHRENBERG | 16, rue de Fleurus – 75006 Paris | 01 42 22 10 16 |
| Dr Maya EVRARD | 45, avenue Bosquet – 75007 Paris | 06 16 41 70 17 |
| Mme Bernadette FERRERO MADIGNIER | 6, rue Gabriel Marcel Rivière – 69002 Lyon | 06 08 71 67 80 |
| Mme Gilberte GENSEL | 41, rue Volta – 75003 Paris | 01 42 76 05 27 |
| Pr Bernard GOLSE | 30, rue de Bourgogne – 75007 Paris | 01 45 51 79 89 |
| Mme Adriana HELFT | 15, rue de Bièvre – 75005 Paris | 01 42 71 23 46 |
| Dr François HARTMANN | 13, passage Saint-Sébastien – 75011 Paris | 0142 74 16 86 |
| Mme Monique DE KERMADEC | 87, av Raymond Poincaré – 75116 Paris | 01 47 04 23 32 |
| Dr Jacques LANSAC-FATTE | 91, rue Frère – 33000 Bordeaux | 05 56 79 38 29 |
| Dr Françoise LAURENT | 17, rue de la République – 69006 Lyon | 04 78 28 28 47 |
| Dr Paule LURCEL | 24, villa Lourcine BP 50 v75014 Paris | 01 45 35 25 06 |
| Mme Jocelyne MALOSTO | 8, rue Emilio Castelar – 75012 Paris | 01 43 44 58 74 |
| Pr. Vladimir MARINOV | 58, rue de Silly – 92100 Boulogne | 01 46 03 19 40 |
| Dr Florence MÉLÈSE | 4, rue Léon Delagrangue – 75015 Paris | 01 45 31 89 26 |
| Dr Frédéric MISSENERD | 3, rue de la Durance – 75012 Paris | 01 49 28 96 17 |
| Dr Luis-Maria MOIX | 14, rue Serpente – 75006 Paris | 01 42 77 05 77 |
| Dr Kostas NASSIKAS | 11, place Raspail – 69007 Lyon | 04 78 61 25 00 |
| Dr Michael PARSONS | 1, Offerton Road SW4 ODH – Londres – UK | 00 44 20 7622 0226 |
| Dr Anne ROBERT PARISSET | 28, rue Desaix – 75015 Paris | 01 45 75 40 16 |
| Dr Daniel ROCHE | 25, Cours de l'Intendance – 33000 Bordeaux | 05 56 48 16 87 |
| Dr Catherine RODIÈRE REIN | 111, rue Saint-Antoine – 75011 Paris | 01 48 04 57 14 |
| Mme Marie-Christine ROSE | 9, rue du Joli Cœur – 54000 Nancy | 03 83 98 58 48 |
| Dr Monique SELZ | 21, rue Castagnary – 75015 Paris | 01 45 32 06 22 |
| Mme Pascale TOTAIN | 22, rue des Chandeliers v91120 Palaiseau | 06 62 06 31 18 |
| M. Eduardo VERA OCAMPO | 89, rue des Martyrs – 75018 Paris | 01 42 57 03 24 |

MEMBRES HONORAIRES

| | | |
|------------------------------|---|----------------|
| Mme Annie ANZIEU | 7 bis, rue Laromiguière – 75005 Paris | 01 47 07 43 98 |
| Mme Nicole BERRY | La Maison de la Petite Rivière, 118, rue de la Commanderie – 50760 Valcanville | 02 33 43 14 93 |
| M. Gérard BONNET | 1, rue Pierre Bourdan – 75012 Paris | 01 43 40 68 70 |
| Dr Catherine CHATILLON | 75, rue de Saint-Genès – 33000 Bordeaux | 05 56 96 58 77 |
| M. Albert CRIVILLÉ | 17/19, avenue du Général Leclerc – 75014 Paris | 01 43 35 08 69 |
| Pr Guy DAR COURT | 19, rue Rossini – 06000 Nice | 04 93 82 12 59 |
| Dr Jean-François DAUBECH | 33, rue des Treuils – 33000 Bordeaux | 05 56 24 16 73 |
| Dr Colette DESTOMBES | 57, rue Jeanne d'Arc – 59000 Lille | 03 20 52 75 69 |
| Pr Roger DOREY | 32, boulevard Marbeau – 75116 Paris | 01 45 00 58 92 |
| Dr Bernard DUCASSE | 75, rue de Saint-Genès – 33000 Bordeaux | 06 78 19 02 67 |
| Mme Gabrielle DUCHESNE | 13, rue du Docteur Lachamp – 63300 Thiers | |
| Dr Anne-Marie DUFFAURT | 16, rue de la Bourse – 31000 Toulouse | 05 61 22 67 06 |
| Dr Judith DUPONT | 12, rue Gaëtan Pirou – 95580 Andilly | 01 34 16 12 25 |
| Dr Bernard FAVAREL-GARRIGUES | 12, rue de Moulis – 33000 Bordeaux | 05 56 81 84 85 |
| M. François GANTHERET | 13, rue de la Cerisaie – 75004 Paris | 01 42 74 42 32 |
| Dr Jacques LE DEM | 77, chemin des Esses – 69340 St-Didier au Mont d'or | 04 78 89 11 50 |
| Dr Elisabeth LEJEUNE | 38, rue des Cordelières – 75013 Paris | 01 43 31 94 34 |
| Dr Henri NORMAND | 18, rue Descartes – 33000 Bordeaux | 05 56 98 77 54 |
| Mme Agnès PAYEN CRAPLET | 6, rue de l'Aude – 75014 Paris | 01 45 38 50 10 |
| Dr Robert PUJOL | 140, rue Edmond Rostand – 13008 Marseille | 04 91 53 41 79 |
| Dr Gilles REBILLAUD | 8, rue Huysmans – 75006 Paris | 01 45 44 64 72 |
| Dr Josiane ROLLAND | 1350, route de Charnay – 69480 Morancé | 04 78 43 64 53 |

Secrétariat de l'APF : Sylvia MAMANE
24, place Dauphine, 75001 Paris
tél. : 01 43 29 85 11
courriel : lapf@orange.fr
site internet : associationpsychanalytiquedefrance.org

